



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

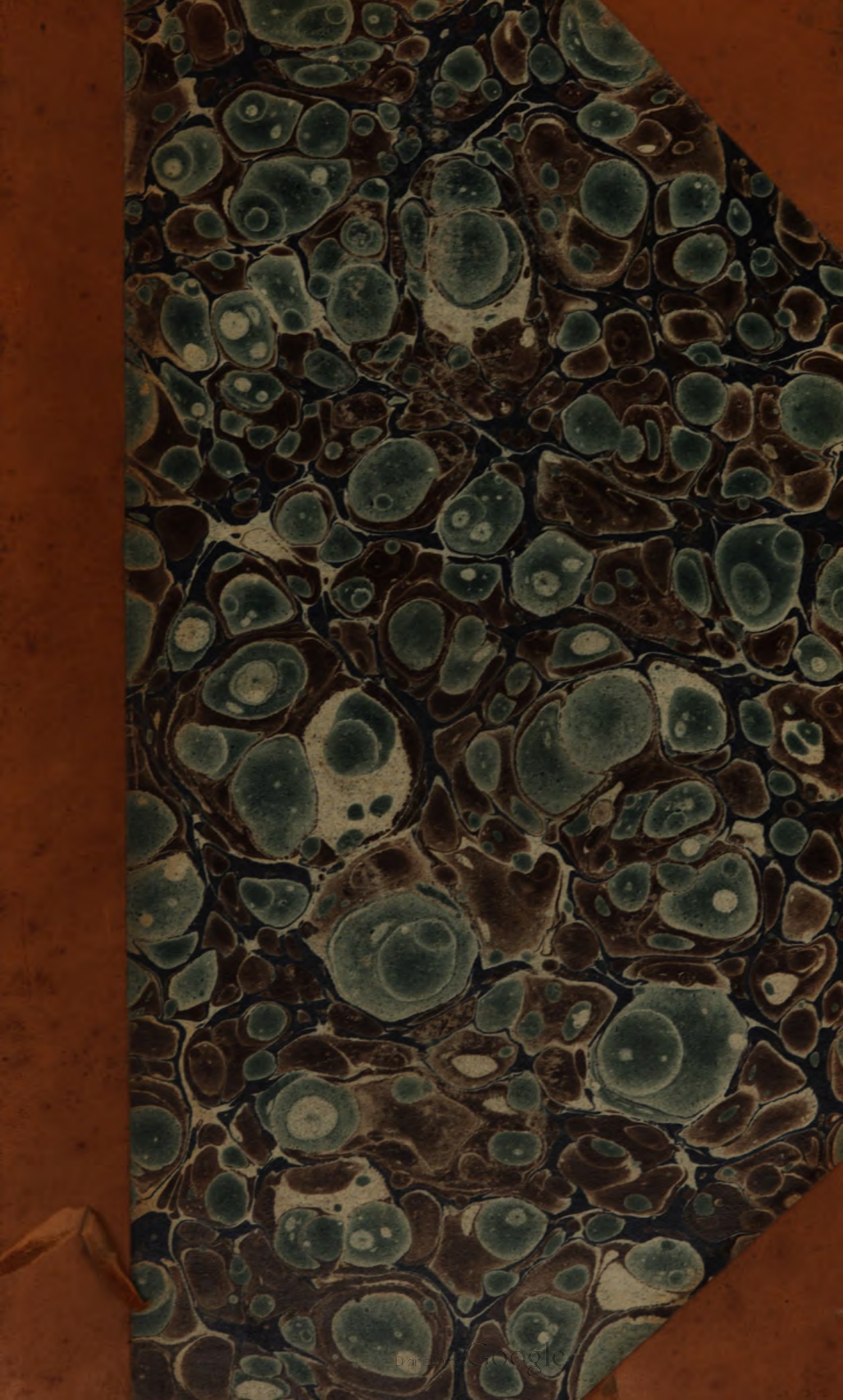
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



166

Per. 3977 e. $\frac{181}{15}$

NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

Come Quinziesme.



PARIS ,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
A **BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

1833.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

IX.

NOVALIS (FRÉDÉRIC DE HARDENBERG)¹.

Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette ame vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux, et devient muette: tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis; aucun ne s'est écarté plus net-

¹ NOTE DU RÉDACTEUR. La *Nouvelle Revue germanique* a fourni déjà d'intéressans détails sur NOVALIS (voyez t. IX, p. 338). Si M. X. Marmier se fût borné à les reproduire pour la plupart, sans se livrer à de nouvelles considérations sur cet homme de génie, nous aurions dû renoncer à la satisfaction d'ajouter cette étude biographique à toutes celles que nous devons à notre spirituel et élégant collaborateur. En l'admettant dans notre recueil, nous avons pensé que nos lecteurs sentiraient comme nous.

tement de tous les préjugés poétiques, de toutes les règles de convention, pour se frayer un chemin nouveau, un chemin tout à lui, dans les espaces imaginaires où il s'élançait. « Ainsi, a dit Tieck, il en était venu à regarder comme quelque chose d'étrange ce qu'il y a pour nous de plus commun et de plus journalier, et comme quelque chose de simple et de très-compréhensible ce qui nous paraît surnaturel. Sa vie se passait comme un conte merveilleux, et ces régions vagues et lointaines que la plupart des hommes ne font à peine que pressentir, étaient pour lui une terre connue, une patrie où il aimait à retourner. »

C'était le Dante moderne, le Dante quittant d'un pied dédaigneux la vie de ce monde, et planant à travers ces contrées que lui révélaient l'amour et la foi. C'était le Dante aux chants religieux et mystiques, non pas de ce mysticisme tel que de nos jours quelques poètes l'ont pris pour donner un nouvel ornement à leurs œuvres, mais de ce mysticisme profond, senti, venant de l'âme et de la réflexion, et tenant à tout ce qu'il faisait, comme l'air tient aux sons de la lyre. Novalis n'était pas seulement grand poète, il était grand physicien, grand mathématicien, grand philosophe. Il avait cette noble philosophie de Fichte qui tend sans cesse à relever la dignité de l'homme, et cette philosophie religieuse de J. Bœhme qui veut toujours ramener l'homme à Dieu : il eût voulu rejoindre encore plus intimement l'un à l'autre ces deux élémens de la philosophie, rappeler l'homme à sa plus haute destinée, et le placer comme intermédiaire entre le ciel et la terre : il eût voulu fondre toutes ensemble les diverses sciences qui nous occupent ; montrer la parenté étroite de la poésie avec les mathématiques, des mathématiques avec la physique, de l'histoire de l'homme avec l'histoire de la nature, et former de tout cela un ensemble dont le point culminant était Dieu. Avec sa profondeur de conception et le fruit de ses longues études, il y serait sans doute parvenu ; mais il est mort : il est

mort, et ne nous a laissé que des fragmens de son œuvre, l'idée de cette entreprise, l'ébauche d'un sublime et immense tableau. Puissent du moins ces fragmens n'être pas perdus ! puissent ces idées servir d'objet d'étude à quelqu'un digne de les comprendre, et germer dans le monde pour y porter un jour ou l'autre leurs fruits !

Novalis, dont le nom véritable est Frédéric de Hardenberg, était fils du baron de Hardenberg ; parent du célèbre chancelier de ce nom, dont la mémoire est encore aujourd'hui en vénération dans toute la Prusse, et de M.^{lle} de Hardenberg, épouse de Benjamin-Constant. Il naquit le 2 Mai 1772, dans un château que possédait sa famille dans le comté de Mansfeld : il avait six frères et quatre sœurs, et, après une de ses sœurs, était l'aîné de la famille. Son père, directeur des salines de Saxe, était un homme actif, ouvert, loyal, mais dévoué à une sorte de mysticisme religieux qui l'avait porté à se faire membre de la société des herrnhuters. Sa mère appartenait aussi à la même société, et sa piété passait pour exemplaire.

Tout jeune, Frédéric Novalis ne se fit remarquer que par un caractère assez sombre et taciturne : il s'éloigne des enfans de son âge ; il se met à l'écart, rêve, et ne montre pas beaucoup d'esprit. Sa sœur aînée, deux de ses frères et sa mère, voilà quelle est alors son unique société. Mais à neuf ans il tombe dangereusement malade : des remèdes violens lui sont donnés, et après sa guérison il s'opère en lui un changement complet : il devient gai, vif, spirituel ; il s'applique au travail avec zèle, et à douze ans il savait déjà assez bien le latin et passablement le grec. En même temps, l'esprit de douceur, le sentiment religieux de sa mère et le pieux accord de ses parens, faisaient sur lui une impression qu'il garda toute sa vie.

Alors lire des poésies, et surtout des contes, des nouvelles¹,

1 Nous n'avons point de mot pour exprimer le mot *Märchen* des Allemands, et il faut l'entendre des traditions populaires, des contes féeriques et merveilleux du moyen âge.

était un de ses délassemens favoris : il commençait déjà lui-même à en composer quelques-unes, et fut pendant plusieurs années occupé avec ses deux frères d'un divertissement assez remarquable. L'un représentait le génie du ciel, l'autre celui de l'eau et le troisième celui de la terre, et tous les dimanches au soir Frédéric racontait les merveilles particulières à chacun de ces trois empires.

De la poésie il passa à l'histoire, qu'il lut et étudia avec non moins d'avidité. En 1789 il entra dans un gymnase; l'année suivante il se rendit à l'université d'Iéna, en 1792 à celle de Leipzig, et en 1793 il alla à Wittenberg achever ses études.

A cette époque il fit la connaissance de Fr. Schlegel, puis après de Fichte, et ces deux hommes si remarquables exercèrent une grande influence sur lui. Alors il se livre avec ardeur à l'étude des sciences positives; puis il quitte Wittenberg et va à Arnstadt, pour s'exercer, sous la direction d'un fonctionnaire habile, à la pratique des affaires. Il n'était que depuis peu de temps à Arnstadt, lorsque, dans une terre voisine de cette ville, il apprit à connaître Sophie de K., et le sort de sa vie fut décidé. Tous ceux qui ont connu cette jeune fille s'accordent à dire qu'il serait impossible de peindre la douceur angélique de son visage, la grâce qui brillait en elle, et la dignité qu'elle montrait dans ses manières. Novalis l'aima; c'était pour lui comme une apparition céleste, comme l'être surnaturel qui venait tout à coup réaliser ce qu'il avait jusqu'à vaguement pressenti et rêvé. La voir était pour lui un charme indéfinissable, et quand il parlait d'elle, il était poète. Elle n'avait encore que treize ans lorsqu'il la vit pour la première fois; mais en 1795 il obtint l'assurance de s'unir un jour avec elle.

Mais bientôt Sophie tombe malade d'une fièvre dangereuse, et ne s'en relève pas parfaitement guérie. Novalis, en proie alors à la plus cruelle anxiété, ne peut s'éloigner de Grünin-

gen, du lieu qu'habite sa bien-aimée, tandis qu'il la sait encore malade. Cependant sur la parole réitérée du médecin qu'elle est hors de tout danger, il se rend à Weissenfels, avec le titre d'auditeur au département dont son père était directeur : il passe là, au sein de sa famille, et dans les occupations que lui donne son emploi, l'hiver de 1796, et les nouvelles qu'il reçoit de Grüningen doivent de jour en jour lui donner plus de tranquillité, lorsque tout à coup il apprend que Sophie est à Iéna pour se faire faire une dangereuse opération : il y court aussitôt, et la trouve bien souffrante ; il reste auprès d'elle, et s'efforce de la consoler et de l'encourager. La mère et les frères de Novalis viennent aussi, et partagent leurs soins entre la jeune malade et le malheureux Frédéric. Cependant l'opération avait dû être faite une seconde fois, et le médecin ne pouvait plus promettre qu'une lente et difficile guérison. Au mois de Décembre Sophie voulut retourner à Grüningen, et Novalis partagea son temps entre Weissenfels, où il devait se rendre aux vœux de sa famille, et Grüningen, d'où il ne revenait jamais sans avoir ajouté quelque chose à sa douleur ; car il devait s'avouer que Sophie, loin de se guérir, devenait encore plus malade.

Le 17 Mars 1797 était le quinzième anniversaire de Sophie, et le 19 elle s'endormit dans les bras de sa sœur et de sa gouvernante, pour ne plus se réveiller. Personne n'osait apprendre à Novalis cette nouvelle, et ce fut enfin son frère Charles qui s'en chargea. Le malheureux, livré à tout son désespoir, s'enferma dans sa chambre, et ne voulut parler à personne. Pendant trois jours et trois nuits on ne put se rapprocher de lui ; on n'entendit que ses sanglots et ses gémissements : il avait à la fleur de son âge perdu tout le bonheur qu'il espérait dans ce monde ; il avait connu une ame sœur de la sienne, et cette ame s'en allait et le laissait seul ; il sentait que le charme de la vie était passé, que les fleurs semées sur ses pas étaient flétries, et il se trouvait, tout jeune en-

core, déjà las et découragé, ayant manqué le but qu'il voulait atteindre, et prenant en pitié cette existence qui l'avait si cruellement trompé. Cependant voilà que ce premier orage de la douleur se calme ; ses regrets perdent ce qu'ils ont de plus amer et de désespérant. La tristesse repose encore au fond de son ame ; mais à la place de ces pleurs, de ces sanglots qui l'exprimaient, il lui vient une paisible et muette résignation, un sentiment de souffrance durable, mais calme et recueilli, qui ne lui fait plus craindre de rentrer au dedans de lui-même. Alors, avec cette cause sainte de ses regrets, avec cette sorte d'amour mystique qu'il conserve pour celle qu'il a perdue, avec ce désir de la mort qu'il entretient, il s'écarte toujours de plus en plus des voies frayées par les autres hommes, il se retire du monde extérieur, il rentre dans un monde idéal, et se familiarise avec ses images. De là cette nature pensive et mystérieuse, cette existence mise en dehors de toutes les études et les ambitions vulgaires, ce coup d'œil jeté dans les profondeurs d'une autre vie, et ces rayons de lumière qui nous viennent de ses déconvertes ; de là aussi peut-être, de cette douleur violente qu'il éprouva, naquit dans le cœur du poète le germe de mort qui devait mûrir si promptement.

Revenu de la pénible secousse qu'il avait éprouvée, Novalis s'en va visiter la demeure de Sophie : il passe quelques semaines à Gröningen, puis se remet avec plus de courage et de résolution à l'exercice de ses devoirs. A cette époque il écrit une grande partie de ses *Fragmens* et ses *Hymnes à la nuit*.

Au mois de Décembre il se rend à Freiberg ; et les leçons du célèbre Werner réveillent en lui l'amour qu'il s'était senti autrefois pour l'étude de la physique et de la minéralogie. A Freiberg il fait connaissance avec Julie de Ch., en devient amoureux, et en 1798 se fiance avec elle, sans toutefois oublier Sophie, qu'il regardait encore comme un ange séparé

de lui, et à laquelle il aimait à rapporter ses peines. Dans cette même année il écrit quelques nouveaux fragmens, des poésies et ses *Disciples de Saïs*.

En 1799 il retourne auprès de son père, en qualité d'assesseur au cercle de Thuringe. Alors il va souvent à Iéna voir A. W. Schlegel, et dans un de ces voyages il rencontre Tieck, et se lie étroitement avec lui. Il était déjà à cette époque très-occupé de son *Henri d'Ofterdingen*, et écrivait quelques-uns de ses chants religieux : il vivait du reste le plus souvent dans la société du beau-frère de sa fiancée, le général Thielmann, et dans celle du général Funk. La connaissance de ce dernier lui fut surtout très-utile ; car le général Funk était un homme d'une grande instruction, et possédait une bibliothèque où Novalis puisa de précieuses ressources.

Dans l'été de 1800, Tieck alla le voir à Weissenfels, et le trouva pâle et dans un état de maigreur remarquable. Cependant Novalis, quoique toujours obligé de s'astreindre à un régime très-sévère, ne paraissait pas avoir d'inquiétude sur sa santé, et ne voulait prendre garde ni à sa faiblesse de poitrine, ni à sa courte et difficile respiration : il était alors tout occupé de son sort à venir, parlait de son prochain mariage, et de sa nouvelle maison, et de son *Henri d'Ofterdingen*, et de quelques autres projets littéraires.

Au mois d'Août il était prêt à se rendre à Freiberg, pour célébrer son mariage, lorsqu'il eut des douleurs de poitrine et des crachemens de sang, que les médecins ne jugèrent d'abord pas dangereux, mais qui firent cependant retarder l'union projetée.

Il partit pour Dresde, et le désir lui vint d'entreprendre un voyage vers un climat plus chaud ; mais les médecins s'y opposèrent, sans doute parce qu'ils le regardaient comme déjà trop faible pour pouvoir l'exposer aux fatigues de la route. L'année se traîna donc ainsi à Dresde, jusqu'au mois de Janvier 1801, où il ne put résister plus long-temps aux

sollicitations de ses parens, qui le rappelaient à Weissenfels.

Là les plus célèbres médecins de Leipzig et d'Iéna furent appelés à donner leur avis ; mais son état empirait chaque semaine. Il continuait cependant à travailler aux affaires qui lui étaient confiées ; il composait aussi quelques poésies, et, du reste, lisait très-assidument la *Bible* et les écrits de Zinzendorf et de Lavater.

Plus sa fin s'approchait, plus il se croyait sûr d'une prompte guérison ; car sa toux diminuait, et, à part son état de faiblesse, il ne sentait aucun symptôme de maladie. Alors un nouveau talent semblait se développer en lui : il pensait avec amour aux travaux qu'il avait commencés ; il reprenait encore son *Henri d'Osterdingen*, et, peu de temps avant sa mort, il disait : « A présent j'ai appris comme les richesses de la poésie sont innombrables, et j'ai conçu de tout autres chants que ceux que j'ai composés jusqu'ici. » Le 21 Mars Frédéric Schlegel vint le voir, et ce fut pour Novalis une grande joie de pouvoir encore s'entretenir de littérature avec son ami. Le 25, au matin, il se fit apporter quelques livres, qu'il voulait parcourir, causa gaiement jusqu'à huit heures, puis pria son frère de lui jouer quelque chose sur le piano, et alors mourut doucement, tandis qu'on le croyait à peine endormi.

Tieck a fait ainsi le portrait de Novalis : « Il était d'une taille grande, élancée, et avait une noble attitude. Ses cheveux, d'un brun clair, retombaient en grosses boucles sur ses épaules ; ses yeux noirs étaient clairs et brillans ; ses mains et ses pieds étaient un peu trop gros ; sa physionomie offrait toujours une expression de calme et de bienveillance. Pour ceux qui ne veulent juger les hommes que d'après des idées communes, et d'après ce que le monde exige, Novalis pouvait être confondu dans la foule ; mais pour un œil habile il portait le caractère de la beauté. Le contour et l'expression

de son visage se rapprochent beaucoup de S. Jean l'Évangéliste, tel que nous le voyons dans les beaux tableaux d'Albrecht Dürer, que l'on conserve à Nuremberg et à Munich. Sa conversation était vive et animée, et jamais il ne trouvait d'ennui, même dans les sociétés les plus communes, parmi les hommes les plus médiocres; car il savait toujours découvrir une personne qui lui apprenait encore quelque chose, si peu que ce fût. Son air de bienveillance et l'intérêt qu'il prenait à tout, lui gagnaient l'affection générale, et il possédait tellement l'art de se mettre à la portée des autres, que les esprits les plus bornés ne pouvaient jamais s'apercevoir de quelle hauteur il les surpassait. Reprenant toujours avec prédilection ces entretiens dans lesquels il cherchait à dévoiler les profondeurs de l'âme, enthousiasmé par ses rêves d'un monde invisible, il pouvait cependant se montrer joyeux comme un enfant, et prendre part à toutes les plaisanteries qui se faisaient autour de lui. Dénué de toute vanité et de tout pédantisme de savant, ennemi de l'affectation et de l'hypocrisie, c'était un homme droit et vrai, un esprit immortel enfermé dans une belle enveloppe.»

Il avait fait depuis un grand nombre d'années une étude spéciale de la philosophie et de la physique; et dans cette dernière science surtout, il devança plusieurs fois, par ses combinaisons, les progrès de son temps. Dans la mécanique et la minéralogie il possédait des connaissances peu communes. Dans la poésie il arrivait en quelque sorte comme étranger; il avait peu lu de poètes, et s'était très-peu occupé de critique et de systèmes poétiques. Goëthe fut long-temps son étude, et il aimait surtout son *Wilhelm Meister*. Il cherchait, principalement dans la poésie, l'imagination et le caractère intime; et comme beaucoup de chefs-d'œuvre lui demeurèrent inconnus, il se préserva plus facilement de toute imitation, et souffrit moins du joug de toute autorité étrangère. De là vint aussi que beaucoup d'ouvrages que les connais-

seurs n'élèvent pas très-haut, lui furent chers, parce qu'il y retrouvait, quoique peut-être sous de faibles couleurs, cette nature originale, intime et significative qu'il se plaisait à découvrir.

L. Tieck et Frédéric Schlegel ont recueilli et publié les œuvres de leur ami ; elles ne sont malheureusement pas nombreuses. A vingt-neuf ans Novalis avait beaucoup étudié, beaucoup réfléchi et très-peu écrit.

Son ouvrage qu'il poursuivait avec tant d'amour, son *Henri d'Ofterdingen*, n'est pas complet. La première partie seule est achevée, et de la seconde il ne nous resté qu'un fragment. Ce devait être, à en juger par ce que nous en connaissons et par le plan qui nous en a été conservé, un livre de la plus haute conception, un roman allégorique, dans lequel Novalis eût jeté à pleines mains tous les trésors de sa science, toutes les fantaisies de son imagination. Ce devait être l'épopée même de la poésie, le livre aux aventures de l'ame, où nous eussions suivi le héros, non pas à travers les dangers d'une longue guerre, comme Ulysse, à travers les écueils d'une navigation, comme Énée ; mais à travers toutes les nouvelles voies qui se révélaient à son intelligence, à travers toutes les joies et les souffrances intimes, toutes les combinaisons d'art et les expériences par lesquelles il devait passer pour en venir à être poète. Un beau sujet, qui s'adaptait si bien au génie particulier de Novalis, et qui se montrait déjà mesuré sur une si grande échelle ! Mais il est demeuré interrompu. Et, après celui qui l'avait conçu, quel homme assez hardi oserait le reprendre ? Quelle main oserait toucher à une figure inachevée de Raphaël ? à une teinte de couleur du Corrège ?

La première partie de ce roman nous montre d'abord Henri chez ses parens ; un jeune homme au caractère enthousiaste, à l'ame douce, innocente, parfois un peu fantastique et d'habitude rêveuse, une vraie nature de poète, flexible et impressionnable, et disposée à recevoir et à garder profondé-

ment toutes les émotions qu'on lui fera subir, toutes les empreintes qu'on lui donnera. Henri a eu un rêve dans lequel une jolie fleur bleue lui apparaît, et cette fleur bleue, emblème allégorique dont nous retrouverons l'explication plus tard, est la première chose qui commence à le rendre pensif. Il part d'Eisenach avec sa mère, pour aller visiter son aïeul qui demeure à Augsbourg : il voyage avec des marchands, qui lui racontent deux belles légendes poétiques. En route il fait connaissance avec un chevalier, avec un homme qui travaille aux mines, puis avec un ermite : le chevalier représente la guerre, l'ouvrier des mines la nature, et l'ermite l'histoire, trois grands élémens de la poésie. Henri arrive chez son aïeul, et se lie avec Klingsohr, l'un des plus célèbres *Minnesänger* allemands, et devient amoureux de sa fille Mathilde. Cette première partie se termine par une légende que raconte Klingsohr, et qui nous donne, sous des noms et des personnages allégoriques, toute l'histoire du paganisme, puis la transition du paganisme à la religion chrétienne par l'union de l'amour avec la sagesse et la liberté.

Les descriptions et les récits qui se trouvent dans cette moitié de roman sont d'une grâce et d'une fraîcheur admirables ; il y a je ne sais quel air vivifiant qui se répand sur tout ce dont le poète parle, qui nous montre le ciel si bleu, la nature si verte et si riante, qui donne à tout ce qu'il dépeint la couleur vraie et le mouvement. Les personnages qu'il met en scène sortent tous très-bien en relief, et sont d'une nature vraiment plastique. Cependant il y a dans leurs discours, dans leur caractère, dans leur physionomie quelque chose d'étrange et d'un attrait particulier. Ce sont plutôt des images qui ont vieilli sur une toile du seizième siècle, que des images peintes nouvellement, plutôt des personnages rêvés que des personnages avec lesquels on a l'habitude de se trouver. Il y a entre eux et nous une sorte de gaze ; mais cette gaze ne cache point l'expression des visages, et adoucit les teintes du

tableau. Le vieux Klingsohr se montre à nous le luth d'une main et le verre de l'autre, toujours l'inspiration dans le cœur et la chanson sur les lèvres, comme on aime à se représenter ces poètes joyeux, ces troubadours errans du moyen âge. Les marchands qui s'en vont à travers les grandes routes, en racontant de pieuses et joviales légendes, ressemblent aux naïves figures de Lucas Cranach, et Mathilde, la fille de Klingsohr, est une douce et suave créature, que l'on dirait descendue vivante d'un tableau de Holbein ou d'Albrecht Dürer.

Quant à l'amour, il est dépeint ici avec une chasteté exempte de pruderie, un sentiment religieux et une vérité qui donnent bien l'idée de l'amour que Novalis avait conçu pour Sophie. Je ne puis me refuser au plaisir de traduire le passage suivant, qui m'a paru écrit avec tant de charme et de poésie.

« Chère Mathilde, dit Henri, c'est pour moi comme un rêve, quand je pense que tu m'appartiens; mais ce qui me semble encore plus merveilleux, c'est que tu ne m'aies pas toujours appartenu.

— Il me semble, répond Mathilde, que je te connais depuis des temps infinis.

— Tu peux donc m'aimer?

— Je ne sais pas ce que l'on appelle amour; tout ce que je puis dire, c'est que je me trouve comme si je commençais seulement à vivre; c'est que je te suis si dévouée, que pour toi je voudrais mourir sur-le-champ.

— O Mathilde, à présent je conçois ce que l'on appelle être immortel!

— Mon Henri, que tu es bon pour moi, et quel céleste esprit me parle par ta bouche; car, vois, je ne suis qu'une pauvre et insignifiante jeune fille.

— Tu me fais honte. Tout ce que je suis, n'est-ce donc pas par toi que je le suis? Sans toi je ne serais rien,

— Combien je serais heureuse pourtant si tu étais aussi fidèle que mon père ! Ma mère mourut peu de temps après ma naissance, et mon père la pleure encore tous les jours.

— Je ne le mérite sans doute pas ; mais pourtant je demande à éprouver plus de bonheur que lui.

— Ah ! je vivrais si volontiers long-temps auprès de toi, cher Henri ! Et bien sûr tu me rendrais meilleure.

— Mais, Mathilde, la mort même ne nous séparera pas.

— Non, là où je serai, là tu seras aussi.

— Oui, Mathilde, là où tu seras, là je veux être à tout jamais.

— Je ne comprends rien de l'éternité ; mais il me semble que ce que j'éprouve lorsque je pense à toi, devrait être l'éternité.

— Oui, nous vivrons dans l'éternité, parce que nous nous aimons.

— Tu ne peux pas imaginer comme j'ai prié ardemment ce matin devant l'image de la Vierge. J'ai cru que je fondrais en larmes, et il me semblait la voir me sourire. A présent je sais ce que c'est que la reconnaissance.

— O ma bien-aimée, le Ciel t'a donnée à moi pour que je te vénère. C'est toi que je prie ; toi tu es la sainte qui porte mes pensées vers Dieu ; c'est par toi qu'il se révèle à mon âme, qu'il me montre tout son amour. Qu'est-ce que la religion, si ce n'est l'accord sans fin, l'union éternelle de deux cœurs qui s'aiment ? Là où deux cœurs se trouvent ensemble, là aussi se trouve Dieu. Tu es pour moi l'image de la splendeur céleste, la vie immortelle sous la plus gracieuse et la plus tendre enveloppe.

— Henri, tu connais le sort des roses. Poseras-tu encore avec joie tes lèvres sur des lèvres flétries et des joues pâles et ridées ? Les traces de la vieillesse ne chasseront-elles pas les traces de ton amour ?

— O que si tes regards pouvaient lire au fond de mon

ame ! Mais tu m'aimes et tu as confiance en moi. Je ne comprends pas ce que l'on entend par le déclin de la beauté ; elle me semble inaltérable. Ce qui m'attache si fortement à toi , ce que j'éprouve au fond de l'ame , ce n'est point un désir passager. Si tu pouvais voir comme tu m'apparais , comme ton image se montre partout à moi miraculeuse et rayonnante , tu ne craindrais rien de la vieillesse. La figure terrestre n'est qu'une ombre de cette image ; car cette image est éternelle ; c'est une partie d'un monde saint et inconnu.

— Je te comprends , Henri ; car il me vient de semblables pensées quand je te regarde.

— Oui , Mathilde , cet autre monde est plus près de nous que nous ne le pensons ordinairement. Nous pouvons y vivre dès maintenant , et le voir intimement lié à notre nature.

— Tu me découvriras encore des choses merveilleuses , mon bien-aimé.

— Non , c'est de toi que me vient mon inspiration. Tout ce que j'ai , je le tiens de toi. Ton amour me conduira dans le sanctuaire de la vie , et me fera descendre dans les replis les plus cachés de l'ame. Et qui sait si notre amour ne descendra pas une fois comme deux ailes de feu qui nous emporteront dans notre patrie céleste avant que la vieillesse et la mort nous atteignent. Et regarde , n'est-ce pas déjà une espèce de miracle que tu sois à moi ? que je te tiennne dans mes bras ? que tu m'aimes ? et que tu veuilles être éternellement à moi ?

— Oui , je puis tout croire , et je sens déjà au dedans de moi une flamme paisible qui nous dégagera peut-être successivement de ces liens terrestres. Dis-moi seulement , Henri , si tu as en moi la confiance sans bornes que j'ai en toi. Jamais je n'ai rien éprouvé de pareil , pas même envers mon père , que j'aime cependant avec tant de force.

— Chère Mathilde , cela m'afflige beaucoup de ne pouvoir te dire à la fois tout ce que je pense , de ne pouvoir te re-

mettre mon cœur. C'est aussi pour la première fois de ma vie que je me montre si ouvert ; et je ne puis pas te cacher une seule de mes pensées, une seule de mes émotions : tu dois tout savoir. Toute ma nature doit s'unir à la tienne, et l'abandon le plus absolu peut seul satisfaire mon amour.

— Henri, jamais deux êtres ne se sont autant aimés.

— Je le crois : il n'y avait point encore de Mathilde.

— Et aussi point de Henri.

— Ah ! jure-moi encore une fois que tu m'appartiens pour toujours ; car l'amour est une répétition sans fin.

— Oui, Henri, par l'image invisible de ma bonne mère je jure de n'être qu'à toi.

— Et moi, Mathilde, je jure d'être à toi par le Dieu présent à notre amour. »

Et un long embrassement et d'innombrables baisers scellèrent ce pacte éternel.

La seconde partie du roman nous présente Henri déjà revenu de ces rêves enivrants de bonheur. La mort lui a enlevé Mathilde, et il erre tristement dans les forêts : il rencontre une jeune fille qui le conduit auprès d'un vieillard appelé Silvestre : sans doute encore une allégorie pour nous montrer que l'ame qui souffre doit chercher un refuge dans la nature. Une discussion sur la poésie s'engage entre le vieillard et Henri ; discussion pleine de sentiment, d'observations fines et de sages et profondes pensées, qui prouvent combien Novalis avait réfléchi sérieusement sur son art, et quelles voies larges et neuves il était capable d'y découvrir.

Après cela l'œuvre s'arrête tout à coup ; le poète a été surpris par la mort, et le roman nous est venu incomplet.

Nous devons aux souvenirs de Tieck de nous avoir fait connaître en entier le plan de cette seconde partie.

La jeune fille que Henri a rencontrée s'appelle Cyane ; elle vient de l'Orient, et raconte une merveilleuse histoire : elle envoie Henri dans un couvent, où tous les moines forment

entre eux une espèce de franc-maçonnerie mystique. Là il a une vision, et il s'entretient avec un moine sur la magie et la mort : il visite le jardin du cloître et le cimetière. Puis le livre prend tout à coup une teinte dramatique. Henri a vécu parmi les morts, et il leur a parlé : le récit qu'il fait de ces entretiens doit avoir le ton de l'épopée. Bientôt il se trouve transporté au milieu des troubles de l'Italie ; et le caractère de l'ancienne chevalerie, les tournois, les fêtes, les combats, doivent ici trouver leur place. De l'Italie il va en Grèce. Alors le monde antique avec ses héros et ses beaux monumens enflamme son imagination : il converse avec un Grec sur la morale, sur la mythologie, sur l'organisation de la Grèce ; il apprend à connaître l'histoire et l'art des anciens.

De là il passe en Orient, visite Jérusalem, étudie les poésies orientales : nouvelles persanes ; souvenirs des temps les plus reculés ; les croisades ; la vie maritime. Henri va à Rome : quelques époques de l'histoire romaine.

Le but de Novalis était de joindre l'une à l'autre, dans son ouvrage, les traditions grecques, orientales, bibliques, chrétiennes, et de les mettre en rapprochement avec les souvenirs de la mythologie indienne et de la mythologie du Nord. Son but était aussi de dessiner à grands traits l'histoire et le caractère des nations les plus renommées. Ainsi, revenu de l'histoire grecque à l'histoire romaine, il passe en Allemagne, et se rend à la cour de Frédéric II. Là il devait dépeindre la magnificence impériale, et réunir en un seul groupe, auquel l'empereur servait de point de ralliement, les hommes les plus grands et les plus illustres du monde entier ; là aussi devaient apparaître le caractère allemand, l'histoire allemande ; là devaient venir des entretiens de Henri avec l'empereur, sur la Germanie, sur le gouvernement, etc.

Après qu'il a ainsi étudié et dépeint la nature, la vie, la mort, la guerre, l'Orient, l'histoire et la poésie, il rentre dans le fond de son âme ; il établit une lutte entre le bon et

le mauvais principe, entre le monde visible et le monde invisible; il met aux prises les sciences physiques avec les mathématiques, et donne une nouvelle explication de la mythologie indienne.

Alors s'éclaircit de la manière la plus surprenante, et en même temps la plus naturelle, l'idée primitive de son ouvrage. Toute séparation tombe entre la fable et la vérité, entre le passé et le présent, et la foi, l'imagination, la poésie, ouvrent le monde intérieur.

Henri va dans la terre de la sagesse. Il retrouve une petite clef d'or qu'un vieillard lui avait donnée peu de temps après la mort de Mathilde, en lui recommandant de la porter à l'empereur, et cette clef lui avait été enlevée par un corbeau. Henri la porte à l'empereur, s'en réjouit beaucoup, et lui dit qu'à la possession de cette clef est attaché le pouvoir de lire un vieux manuscrit, qui indique le lieu où se trouve cachée une escarboucle qui manque encore à sa couronne. Henri s'en va dans les montagnes, d'après l'indication que lui donne le manuscrit, et arrive dans un pays étrange, où l'air, l'eau, les fleurs et les plantes sont de tout autre sorte que dans le nôtre. Alors le roman se tourne en pièce de théâtre: Les hommes, les animaux, les pierres, les astres, les éléments, les sons et les couleurs arrivent ensemble, comme membres d'une même famille; et parlent la même langue. Le monde des merveilles devient très-visible, et le monde réel est regardé comme une merveille. Henri trouve la fleur bleue dont nous l'avons vu rêver au commencement du poème. Cette fleur bleue c'est Mathilde, qui dort et tient la précieuse escarboucle. Une petite fille, l'enfant de Mathilde et de Henri, est assise auprès d'un tombeau; et cette petite fille est l'ancien monde portant le siècle d'or.

Ici la religion chrétienne se réconcilie avec le paganisme, et l'histoire d'Orphée, de Psyché et quelques autres sont chantées. Henri est heureux avec Mathilde, et l'on célèbre

une grande fête. Tout ce qui a précédé n'est que la mort, le dernier rêve et le réveil. Klingsohr arrive comme roi de l'Atlantique. La mère de Henri est l'imagination ; le père est le sentiment ; l'aïeul est la lune ; l'ouvrier des mines est le fer ; l'empereur Frédéric est Arthur.

Je laisse de côté quelques autres détails ; car je ne sens que trop déjà combien cette fin fantastique du roman peut prêter à rire à nos très-sages et très-judicieux critiques, qui en sont encore à maintenir de toutes leurs forces l'empire prétendu de la raison, la poétique de Boileau, et les romans de Marivaux et de Crébillon. Que l'on n'oublie pas non plus que cela n'est qu'une ébauche, une ébauche recueillie à grande peine dans les papiers épars de l'auteur et dans les souvenirs de ses amis ; et qu'on prenne l'ébauche d'un grand poème, le squelette déshabillé de *Roland furieux* par exemple, et j'ose soutenir que la plupart des gens qui l'admirent avec les couleurs dont l'a revêtu l'Arioste, ne craindront pas alors de le regarder comme la plus grande folie. Plût au Ciel seulement que le *Henri d'Ofterdingen* fût achevé, et nous ne serions pas embarrassés pour lui assigner une place au-dessus de maint poème bien fameux que l'on vante encore sur la foi de quelques habiles critiques, qui n'ont peut-être jamais eu le courage de le lire.

Après cette œuvre capitale dont Novalis s'était occupé spécialement, vient un autre roman allégorique, *les Disciples de Saïs*, qui devait être à la physique ce que *Henri d'Ofterdingen* était à la poésie, et dont nous ne possédons aussi par malheur qu'un fragment. C'est là que l'on voit de quelle manière large et élevée Novalis comprend la nature. Non, pour lui ceux-là n'aiment pas la nature qui la prennent en détail, qui la dissèquent et l'anatomisent ; ceux-là n'aiment pas la nature qui ne la voient que dans un arbrisseau, dans une plante dont ils recherchent les propriétés, qui oublient ainsi les formes gigantesques de ce corps organique, pour n'en étudier que quelques parcelles ; ceux-là ne sont que des

naturalistes. Mais ceux qui aiment vraiment la nature, c'est le peintre qui la contemple assidument, avec toutes ses variétés de dessin, ses tons et ses couleurs ; c'est le poète qui la comprend avec toutes ses harmonies ; le poète qui ne la regarde plus comme un vain assemblage de plantes, d'eau, de pierres, mais comme un grand tout qu'une chaîne mystérieuse unit au ciel, en prenant l'homme pour intermédiaire ; c'est le poète qui devine la liaison intime du monde extérieur avec le monde intérieur, et qui entend le langage des arbres, le langage des fleuves et le chœur solennel des astres : voilà celui qui conçoit véritablement la nature ; car elle n'est pas pour lui rien qu'un sec et aride sujet d'études ; c'est son amour, c'est sa fiancée.

Les poésies de Novalis se composent d'abord de quelques sonnets et élégies, dans lesquels se retrouve la même teinte mélancolique, la même grâce mystérieuse qui se mêle à toutes ses pensées.

Viennent ensuite quinze chants religieux, que l'on peut donner comme des morceaux achevés. En Allemagne, où ce genre de poésie a toujours été cultivé avec tant de succès ; où Luther, Paul Flemming, Gellert, Klopstock, Stolberg, etc., ont fait de si beaux chants religieux, ceux de Novalis se sont toujours distingués des autres, et jouissent d'une grande réputation. C'est que ce n'est pas ici, comme cela ne se voit que trop souvent, une espèce de thème donné, et rempli avec plus ou moins d'intelligence ; ce n'est pas un poète qui se dit : « Je vais chanter les louanges de Dieu, » et qui commence à emboucher la trompette : non, c'est l'expression vraie d'un cœur qui a besoin de parler de Dieu ; c'est le cri d'une âme désolée qui se trouve orpheline dans ce monde, et cherche un refuge au sein de la religion ; c'est l'homme qui s'est ployé sous le malheur, et qui se relève sous la main de l'ange qu'il appelle à son secours ; c'est une plainte amère jetée vers ce monde ; c'est un chant d'espérance et d'amour élané vers le

ciel. J'ai essayé de traduire une de ces odes, qui m'a paru renfermer d'une manière plus précise le caractère dominant de toutes les autres.

Il est des jours si douloureux !
Des jours où notre ame est si sombre !
Où de loin tout s'offre à nos yeux
Comme un fantôme, comme une ombre.

Alors nous arrive la peur ;
Alors l'angoisse vient nous prendre,
Et toute noire en notre cœur
La nuit commence à redescendre.

Naguère nous avions compté
Sur un appui ; mais il chancelle,
Et voilà qu'à la volonté
L'esprit en désordre est rebelle.

Qui donc nous a donné la croix
Pour raffermir notre espérance ?
Qui donc du ciel à notre voix
Peut apaiser notre souffrance ?

Va-t'en là porter tes douleurs ;
Repose dans ces lieux paisibles.
Là tu verras cesser tes pleurs ;
Là finir tes songes pénibles.

Un ange alors à ces déserts
Enlève ton ame surprise,
Et tes yeux, au bonheur ouverts,
Plongent dans la terre promise.

Les *Hymnes à la nuit* tiennent aussi une belle place dans les œuvres de Novalis, et elles méritent d'être mises à part de toutes les compositions de ce genre auxquelles on pourrait les comparer. Ce ne sont certes ni les *Nuits d'Young*, qui sentent trop, comme l'a dit un critique, l'huile et la tête de mort, ni les *Notti romane*, qui portent sans doute parfois un caractère élevé, mais emphatique. Novalis est dans ses *Hymnes*

à la nuit ce qu'il est dans ses poésies religieuses : il ne chante pas seulement pour chanter, mais il chante par inspiration et par besoin, pour se consoler de sa douleur et se rattacher à l'espérance. Ici c'est encore le poète souffrant qui se sent las du vague tumulte de la journée, qui se trouve à l'étroit dans le monde, et qui le soir, lorsque tout est devenu silencieux, s'en va dans la campagne respirer en liberté, et jouir de cet air frais qui l'inonde, de ce calme qui se répand autour de lui, de ce baume rafraîchissant qui tombe sur ses plaies, et sent élever son ame vers le ciel, et bénir et prier.

Novalis a écrit ses *Hymnes à la nuit* en prose, mais une prose harmonieuse, cadencée, qui ne fait pas regretter la mélodie du rythme.¹

La dernière partie de ses *Reliquiæ*, publiés par Tieck, se compose des *Fragmens*, qui seuls suffiraient à donner une idée de tout ce que Novalis était comme poète et comme savant. C'est même là, si j'ose le dire, qu'il faudrait chercher sa trempe de génie particulière; car là son esprit se montre sous plusieurs faces, son ame brille de tous les reflets, tandis qu'ailleurs il ne nous offre jamais, avec autant d'ensemble du moins, les diverses facultés qu'il possède.

Dans les beaux rêves de sa jeunesse, et lorsqu'il commençait à sentir ses forces, Novalis avait conçu l'idée d'un ouvrage gigantesque et digne de son génie hardi et entreprenant; c'était une sorte d'encyclopédie, un livre où il eût réuni l'uné à l'autre toutes les sciences sous le nouveau point de vue sous lequel il les envisageait. De là ces feuilles détachées, ces pensées éparses qu'il écrivait à mesure qu'elles lui venaient : de là ces fragmens de théorie sur l'art, la philosophie, les mathématiques; esquisse inachevée, coups de crayon sans suite, qui laissent pourtant deviner toute la grandeur du monument qu'il voulait construire.

Quelques-unes de ces pensées sont assez obscures, et il

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV, p. 232.

faudrait, pour pouvoir les comprendre, avoir suivi la même route scientifique que Novalis ; d'autres sont revêtues d'une enveloppe étrange, et portent avec elles un sens mystérieux, qu'il serait difficile de s'expliquer, si l'on n'avait une première entente du mysticisme de l'auteur. Mais la plupart sont admirables de force, de précision, et portent une rare empreinte de génie et d'originalité. On les voit toutes neuves ; mais leur nouveauté ne choque pas : on les aime quoiqu'elles nous viennent parfois à l'envers de toutes nos idées reçues ; on les conçoit, bien qu'elles se montrent si profondes. C'est dans l'art, dans la poésie, dans la religion, comme un rayon lumineux qui éclaire tout à coup des cavités où jusque-là on n'avait vu que les ténèbres, comme une pierre lancée au fond du précipice, pour nous en faire connaître par son retentissement lointain toute l'étendue.

Et puis, que répondre à ces gens qui prennent Novalis et ne peuvent le goûter ? gens d'esprit du reste, qui connaissent parfaitement beaucoup d'autres choses, mais qui vous disent de bonne foi : « Nous ne savons pas ce que l'on peut admirer dans *Henri d'Ofterdingen* et les *Fragmens de philosophie*. » Non, qu'ils laissent Novalis ceux-là qui ne veulent pas l'aimer ; mais pour ceux qui auront fait connaissance plus intime avec lui, pour ceux qui auront voulu pénétrer aussi dans ce monde idéal qu'il a tenté de découvrir, pour ceux-là les œuvres de Novalis ne seront pas une lecture oiseuse et futile, mais un objet d'étude suivie, et qui leur dévoilera chaque jour de nouvelles beautés : ce sera leur ami et leur compagnon, leur livre et leur bréviaire.

X. MARMIER,

Littérature dramatique.

CORRÈGE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, PAR OEHLENSCHLÉGER,

TRADUITE PAR X. MARMIER.

Voici encore une tragédie romantique d'un genre particulier; tragédie de sentiment plutôt que d'action, suivant à la lettre deux unités, celle de temps et celle d'intérêt, pour violer sans façon la troisième, celle de lieu; tragédie faite pour être lue comme une belle et poétique biographie, comme une théorie d'art, bien plus que pour être transportée sur la scène. Les Allemands, avec leur caractère paisible et réfléchi, affectionnent singulièrement ce genre de drame, qui leur donne un mélange de positif et d'idéal, une action qui ressort des combats intérieurs qu'une grande âme se livre, plutôt que des coups du sort qui l'assaillent; une poésie qui les fait rêver et sert comme de motif à leur âme naturellement mélancolique et enthousiaste. Il leur faut des portraits, mais des portraits qui tiennent de la ressemblance plutôt que de la réalité; il leur faut des caractères dessinés historiquement et d'après la tradition, mais auxquels le poète, avec sa baguette magique, donne une sorte de mouvement étrange, une expression demi-arrêtée, demi-indécise, qui permet aux spectateurs de ramener ces caractères à un monde autre que celui-ci, tout en lui défendant de leur ôter le cachet de réalité dont ils ont reçu l'empreinte. Peut-être est-ce là aussi ce qu'il faut entendre par vérité dramatique; vérité qui doit être prise sur le fait et basée sur la nature même, mais qui ne rejette point les couleurs que le poète peut lui donner et le vêtement de gaze dont il la recouvre pour la rendre moins nue ou moins triste.

à voir : et de là on s'expliquerait l'erreur dans laquelle ne sont que trop souvent tombés quelques-uns de nos jeunes auteurs dramatiques, qui, avec des intentions hardies et généreuses, et un talent capable de les élever bien haut, ont maintes fois pourtant manqué le but qu'ils songeaient à atteindre, parce qu'à force de vouloir faire du vrai, ils nous ont donné une crudité d'action et de parole telle que nous pouvions la voir dans les rues, ce qui nous exempterait d'aller la voir au théâtre. Il me semble que pour rendre la poésie populaire, il ne faudrait pas la faire redescendre jusqu'au peuple, mais plutôt prendre à tâche d'élever le peuple à la juste hauteur où la poésie doit se placer. Que l'on ne s'y trompe pas du reste ! le moyen d'attirer le peuple n'est point de lui offrir des images si vulgaires, et de lui parler un langage calqué maladroitement sur le sien : il y a chez lui au contraire, une sorte d'instinct qui le porte toujours à s'élever plus haut qu'il n'est assis dans l'échelle sociale ; il y a sous ses habits de laine grossière une âme capable de se laisser séduire par les beautés de premier ordre qu'on lui montrera. Suivez-le, par exemple, un jour de dimanche, où le Louvre lui est ouvert, vous le verrez peut-être s'arrêter devant un tableau de Terburg et de Téniers ; mais je suis sûr qu'il passera plus de temps encore à contempler une belle madonne de Raphaël, une tête de Léonard de Vinci, un ange du Corrège.

Pour en revenir à la manière dont les Allemands entendent la vérité dramatique, que l'on prenne toutes leurs pièces théâtrales les plus en vogue, que l'on prenne les œuvres de Lessing, de Goethe et de Schiller, aujourd'hui devenues classiques, on verra que cette vérité est toujours revêtue d'un certain vernis, qui sert à la rendre plus attrayante, sans toutefois la farder. Le Guillaume Tell de Schiller n'est point un paysan grossier tel que nous pourrions nous le figurer ; ce n'est point non plus un héros aux belles manières et au fin langage, tel que Racine n'eût pas manqué de nous le repré-

senter, si jamais Racine avait pu descendre jusqu'à choisir un pâtre de la Suisse pour sujet d'une de ses élégantes tragédies. Que l'on prenne encore *les Brigands*, *le Wallenstein*, *Marie Stuart* de Schiller, *Egmont*, *Götz de Berlichingen*, *le Frère et la Sœur* de Goethe, partout on verra que cette vérité dramatique après laquelle nous courons aujourd'hui, se retrouve, d'une manière incontestable, dans le plan comme dans les détails, dans l'ensemble comme dans les scènes détachées de ces pièces ; mais une vérité qui, pour être bien sentie et en quelque sorte palpable, n'en porte pas moins une empreinte artistement arrangée : c'est, si vous le voulez, une copie fidèle de l'écorché, et non pas l'écorché même, ouvrant ses chairs sous le couteau et tout couvert de sang ; c'est encore un homme du peuple dans son état d'inculture, dans sa mâle rudesse, dans ses formes grossières, mais non pas l'homme du peuple dans la dernière abjection où peuvent le porter de funestes habitudes ; c'est le vice, si vous tenez à nous représenter le vice, mais non pas le vice hideux et dégoûtant qui va se traîner dans une orgie et râler dans une maison de filles. Je ne parle pas de la moralité qui doit se trouver dans une œuvre de théâtre, et que nous repoussons bien loin chaque fois que nous appliquons sous les yeux des spectateurs de pareils tableaux.

En exprimant ces idées, qui me viennent comme une introduction naturelle à la tragédie allemande dont je présente la traduction, mon intention ne va nullement jusqu'à vouloir m'immiscer, chétif que je suis, dans la grande querelle littéraire qui s'agite. L'œuvre de réforme s'élabore et se poursuit avec zèle par de jeunes hommes que nous ne pouvons que suivre de loin avec nos vœux et nos espérances. Que Dieu seconde leur généreuse entreprise, et, après maint écart, maint coup de vent, maint écueil, il faut croire que nous la verrons arriver à bonne fin ; et c'est un devoir pour tous ceux qui s'intéressent à cette entreprise, d'y contribuer autant que pos-

sible, d'apporter, si petite qu'elle soit, leur pierre à l'édifice, et de fournir des matériaux à la main puissante qui, les réunissant tous un jour, bâtira son œuvre de poète et d'artiste.

Je ne suis d'ailleurs pas le premier qui parle du Corrège d'Œhlenschläger. Si je ne me trompe, cette pièce a déjà même été traduite dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* ; mon éloignement de toute bibliothèque et de toute ressource littéraire m'empêche de pouvoir l'affirmer. Isolé dans un pauvre village de Lorraine, je n'ai pu me procurer les savans ouvrages des Barante, des Nodier, des Guizot, etc. C'est une excuse pour la présomption que j'aurais eue de traduire cette pièce une seconde fois ; c'en est une aussi pour les défauts qui se trouveront dans mon travail. D'ailleurs le grand ouvrage connu sous le titre de : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, appartient aux bibliothèques de luxe, et ne peut guère prendre place dans la mansarde de l'étudiant, tandis que le but de la *Revue germanique*, à laquelle cette traduction est destinée, est de populariser, autant qu'elle le peut, les ouvrages et les idées d'Allemagne.

Le Corrège est, comme je l'ai déjà dit, une tragédie qui gagne tout autant à être lue qu'à être représentée : elle a paru cependant plusieurs fois sur quelques théâtres allemands, mais toujours avec un succès assez douteux, et des critiques assez nombreuses, parmi lesquelles il faut compter celle de Tieck, ont accueilli son apparition. Mais qu'on veuille bien un instant mettre de côté ce qu'on entend par effet théâtral et tragédie ; qu'on prenne cette œuvre comme une vie de peintre dialoguée, comme un tableau où le poète a voulu représenter des scènes d'intérieur, des physionomies douces et expressives, des caractères tranchans et énergiques ; qu'on se laisse aller, en un mot, dès la première page à tout ce que cette pièce a d'entraînant, sans s'arrêter à chaque paragraphe pour la mesurer d'après une froide poétique, d'après des règles fixes et compassées ; et n'est-ce pas alors une chose délicieuse

que d'entrer, comme il a plu à l'auteur de nous y conduire, dans la vie intime de ce pauvre peintre, qui doit à la nature tout le génie qu'il possède et à l'exercice de son art tout le bonheur dont il jouit? véritable artiste, qui supporte sans se plaindre la misère contre laquelle il doit lutter chaque jour, mais qui tremble comme un enfant, qui s'abandonne au désespoir, lorsqu'il vient à douter de ce qui a fait jusque-là sa joie et sa consolation, son espérance et sa gloire, de sa vocation de peintre; véritable artiste, qui ouvre son âme à toutes les douces et puissantes émotions, qui peut coordonner dans sa tête et rendre sur la toile la composition d'un tableau qui étonnera le monde, et puis barbouiller pour l'amusement de son fils des figures grotesques sur une muraille; véritable artiste, dans le cœur duquel il n'entre ni fiel, ni amertume, ni pensées d'orgueil ou de haine; rien que des idées douces, chastes et gracieuses, qui semblent lui venir du ciel; rien que la foi dans la puissance de son art et le pressentiment vague qu'il touche à cette puissance. Autour de lui se groupent adroitement, comme pour le faire mieux ressortir, les autres personnages de la pièce : sa belle et angélique Marie, qui est bien, comme il le dit lui-même, la muse qui l'inspire; son fils Jean, qui rappelle toutes les jolies têtes d'enfant qu'il a peintes; puis Michel-Ange, avec son âme impétueuse et hautaine; Jules-Romain, avec sa bonné et honnête physionomie; Octavio et Baptiste, pour faire contraste à ces hommes de cœur et de génie, et Silvestre, le pieux ermite, qui arrive comme pour rappeler sans cesse Antonio au ciel, d'où il tire ses suaves images. Tous ces personnages sont représentés d'une manière éminemment plastique, et le caractère des trois principaux d'entre eux, Corrège, Michel-Ange, Jules-Romain, est tel que nous pouvons nous le figurer d'après leur vie et leurs ouvrages.

Oehlenschläger (Adam), à qui nous devons cette tragédie, est sans aucun doute le premier poète danois. C'est un réfor-

mateur aussi, un partisan du romantisme, qui a fait pour son pays ce que les Goëthe et les Schiller ont fait pour l'Allemagne, non sans avoir encore beaucoup à lutter contre la vieille école française, qui se maintenait en Danemarck, et notamment contre Baggesen, qui en était le représentant. Il est maintenant professeur d'esthétique à l'université de Copenhague et directeur du théâtre. Ses principaux ouvrages sont la relation d'un voyage en France, en Italie et en Allemagne, qu'il entreprit aux frais de son gouvernement; son poème d'*Aladdin*, ou *la Lampe merveilleuse*, où il a déployé toute sa verve, tous les trésors de sa riche imagination; quelques drames, comme *Palnatoke*, *Hakon*, *Jarl*, *Axel*, ont obtenu du succès: il a publié aussi des poésies lyriques qui sont estimées, et des nouvelles. La plupart de ses ouvrages ont d'abord été écrits en danois, puis il les a traduits lui-même en allemand.

PERSONNAGES.

ANTONIO ALLEGRI, peintre.	SILVESTRE, ermite.
MARIE, sa femme.	BAPTISTE, aubergiste.
JEAN, son fils.	FRANZ, son fils.
MICHEL-ANGE.	VALENTIN, NICOLÒ et plusieurs brigands.
JULES-ROMAIN.	
OCTAVIO, gentilhomme de Parme.	LAURETTE, paysanne.
RICORDANO, gentilhomme de Florence.	Un messager.
	Un domestique.
CÉLESTINE, sa fille.	

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente une place dans le village de Corrège; dans le fond une forêt; à droite une grande auberge, à gauche la petite maison d'Antonio, avec un champ où Antonio est assis et peint. Sa femme est devant lui, tenant entre ses bras son fils Jean avec un bâton d'*Agnus-Dei* à la main.

ANTONIO.

Reste tranquille, mon enfant, reste tranquille. J'aurai bientôt fini, et alors tu pourras courir.

JEAN.

Dis-moi, mon père, et le petit Jean que je vois dans cette image est-il aussi bientôt achevé?

ANTONIO.

Oui.

JEAN.

Et la mère?

ANTONIO.

Aussi.

JEAN (*à sa mère*).

Vois-tu, ma bonne mère, toi tu représentes Marie, moi Jean, et mon père nous peint comme il nous voit tous les deux devant lui. Mais où est donc le petit enfant Jésus que tu portes sur ton sein dans ce tableau?

MARIE.

Il est au ciel.

JEAN.

Et comment mon père peut-il le voir?

MARIE.

Il se le représente aussi beau que possible.

JEAN.

Parce que c'était le plus beau de tous les enfans?

MARIE.

Oui, sans doute.

ANTONIO.

Reste tranquille.

JEAN.

Mon père, est-ce que je deviendrai peintre aussi un jour?

ANTONIO.

Peut-être, si tu travailles bien.

JEAN.

Oh! je veux bien travailler.

(Silvestre sort de la forêt; mais voyant Antonio occupé à peindre, il fait signe à Marie, s'approche tout doucement, et vient se placer derrière la chaise du peintre pour considérer le tableau.)

SILVESTRE (*à part*).

Que cela est beau!

JEAN (*se tournant du côté de l'ermite*).

Mon père dit que je pourrais aussi devenir peintre.

ANTONIO (*se retourne, et aperçoit Silvestre*).

Ah! c'est vous, mon révérend frère?

SILVESTRE.

Ne vous dérangez pas. Continuez votre travail; les couleurs sèchent.

ANTONIO.

Non, c'est assez pour cette fois; et d'ailleurs mon petit Jean ne peut plus rester tranquille. Le jeune sang doit se mouvoir.

SILVESTRE.

Oh! quel admirable tableau!

ANTONIO.

J'ai aussi peint quelque chose pour mettre dans votre cellule.

SILVESTRE.

Vraiment, vous auriez pensé à moi?

ANTONIO.

Ce que je vous réserve sera bientôt achevé. Je vous aime beaucoup, mon bon frère; mais je dois terminer ceci au plus tôt; car, voyez, avant tout il faut vivre.

SILVESTRE.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon cher maître Antonio. Mais une de vos belles peintures est une chose trop précieuse pour moi; je n'en ai pas besoin. Mon grand tableau c'est la nature; c'est là, dans une forêt de chênes, que la Divinité se révèle à mes yeux. Portez vos ouvrages dans les

palais, dans les cités, dans les églises : celui que la vanité et le défaut de réflexion éloignent de la nature, celui-là peut employer pour y revenir la main de l'artiste.

ANTONIO.

Pensez-vous donc que notre art ait tant de pouvoir?

SILVESTRE.

C'est le pont sublime; c'est l'arc-en-ciel jeté entre ce monde et le monde d'en haut.

ANTONIO.

C'est une religion.

SILVESTRE.

Votre art plane invisible comme un chérubin : il pose ses pieds ici-bas, et porte vos jouets coloriés sur ses ailes.

ANTONIO.

Ah ! vous avez bien raison d'appeler cela un jouet. Maintenant je vais vous chercher ce que j'ai fait.

SILVESTRE (*lorsque Antonio est loin, se tournant aussitôt du côté de Marie*).

Chère Marie, dites-moi, comment va la santé d'Antonio?

MARIE.

Hélas ! mon Dieu, vous voyez comme il est pâle.

SILVESTRE.

Cela ne veut rien dire. Ne te tourmente pas, mon enfant. Il y a déjà bien trois longs mois, n'est-ce pas, qu'il fut frappé d'un coup de sang?

MARIE.

Oui.

SILVESTRE.

Et depuis ce temps n'as-tu pas eu occasion de rien pressentir de semblable?

MARIE.

Non, mon bon monsieur.

SILVESTRE.

La petite plaie qu'il avait s'est guérie d'elle-même. Sois sans crainte; son accident ne signifie plus rien. Antonio est jeune, et doué d'une nature fraîche et bien organisée : il est très-vif, comme le sont tous les artistes. La flamme répand la lumière; mais elle brûle aussi quelquefois. Cependant les passions ne s'emparent jamais de lui avec tant de violence. Il faut qu'il demeure calme et tranquille, et c'est ce qu'il fait maintenant.

MARIE.

Il est trop doux et trop bon pour ce monde : il est, comme son art, une sainte apparition que le moindre nuage peut facilement obscurcir. Ah! je vous le dis, mon révérend père, je ne le garderai pas long-temps. J'ai cette idée-là dans mon cœur.

SILVESTRE.

Marie, mon enfant, quelles craintes te viennent donc? Eh bien! voilà que tu pleures.

MARIE.

Je ne le garderai pas long-temps. Son esprit tend sans cesse à sortir de ce monde. La vie n'est pour lui qu'un nuage sombre où l'éternelle clarté se brise en y jetant quelques couleurs.

SILVESTRE.

Mais ne t'aime-t-il pas?

MARIE.

Ah! oui, il m'aime.

SILVESTRE.

Et n'aime-t-il pas ton enfant?

MARIE.

Oui, comme un père.

SILVESTRE.

Et il chérit aussi tout ce qui est digne d'affection?

MARIE.

Oui, Dieu le sait.

SILVESTRE (*avec douceur*).

Laisse donc là tes pleurs ; mets ta confiance en Dieu, et espère. Cela ne va pas si vite avec les efforts que nous faisons. Les artistes s'attachent à la terre ; car ils sont, de même que l'enfance, attachés à tout ce qui frappe leurs sens : ils peuvent bien, comme des aigles hardis, s'élancer vers le ciel, planer sur les rochers et les nuages ; mais ils ne sortent point de la mer éthérée. C'est un sang vapoureux, qui entretient des sylphes diaphanes. C'est dans la nature : tout ce qui a de la vie doit aimer ce qui a de la vie. La vieillesse seule s'arrête sans effroi au bord des profondeurs désertes.

MARIE.

Le voici qui vient.

SILVESTRE.

Il ne faut pas te montrer triste à ses yeux.

(Elle rentre.)

ANTONIO (*avec une peinture*).

Voilà, mon révérend père, ce que je gardais pour vous.

SILVESTRE.

Ah ! une Magdeleine pénitente.¹

ANTONIO.

Elle trouva comme vous une retraite au milieu des forêts. Mais elle n'avait point comme vous, religieux vieillard, cherché la solitude avec amour, par l'ennui que lui causait le monde. C'était une pauvre pécheresse qui se sauvait, l'âme pleine de remords et d'angoisse, comme le chevreuil effrayé se sauve des embûches qu'on lui a tendues. C'est cependant bien, qu'une femme qui a succombé se relève ; peu d'hommes pourraient en faire autant. Et voilà pourquoi nous la regardons comme une sainte. Mais elle était belle, et j'ai voulu pour ainsi dire personnifier en elle le sentiment religieux

¹ Ce petit tableau, dont nous ne possédons à Paris qu'une copie, se trouve maintenant à la galerie de Dresde, qui l'a payé 50,000 francs.

Note du Traduct.

que l'on éprouve dans les forêts ; j'en ai fait votre déesse, prenez-la, si elle vous plaît.

SILVESTRE (*en riant*).

Vous autres artistes, vous ne pouvez cependant jamais renier tout-à-fait le paganisme. Ma déesse ! ma déesse !....

ANTONIO.

Déesse ou sainte, comme vous voudrez, les deux noms doivent signifier la même chose.

SILVESTRE.

Eh bien, si vous pensez ainsi.... Mais quel délicieux tableau ! L'ombre épaisse de la forêt, les cheveux blonds de Magdeleine, sa peau blanche, son vêtement bleu, son visage plein de jeunesse auprès de cette tête de mort, cette ceinture de femme et ce gros livre, tous ces contrastes sont fondus avec tant d'art, et forment une belle harmonie.

ANTONIO.

Je suis très-heureux, si cela vous fait plaisir.

SILVESTRE.

Je placerai ce tableau dans ma cellule, et le crépuscule du matin et celui du soir l'éclaireront de leur douce lumière. Que Dieu vous récompense ! Pour moi, je ne le peux pas, je ne suis qu'un pauvre ermite. Cependant recevez, Antonio, ces racines que je vous apporte ; leur suc plein de force rafraîchit une poitrine malade. Faites-en une boisson que vous prendrez chaque jour au lever et au coucher du soleil. Alors je me mettrai à genoux devant cette belle image, et la vertu de ces plantes, et votre bonne constitution et mes prières vous rendront la santé, je le crois.

ANTONIO.

Mon mal est passé depuis long-temps. Cependant je vous remercie, j'aime à prendre quelque chose de chaud le matin.

SILVESTRE.

Eh bien ! adieu.

ANTONIO.

Écoutez. Encore une minute, je voudrais revoir ce petit tableau, il me semble qu'il s'y trouve une tache. (*Il le regarde avec amour.*) Non cependant. C'est tout-à-fait net. Allons, adieu.

SILVESTRE (*reprenant le tableau*).

Portez-vous bien. Je vous remercie encore une fois.

(Pendant ce temps Jean a pris un morceau de craie, et s'amuse à dessiner des figures sur la muraille du voisin.)

ANTONIO.

Cela me fait toujours de la peine de me séparer de mes ouvrages. On s'est attaché si étroitement au sujet que l'on a choisi; c'est un enfant, c'est une partie de notre ame. Les poètes sont plus heureux, ils peuvent conserver ces enfans-là auprès d'eux. Mais le peintre est un pauvre père qui doit les envoyer dans le monde pour qu'ils y travaillent eux-mêmes à leur fortune. — Eh bien! que fait donc là mon petit Jean? des fresques sur la maison du voisin. Arrête, Jean, le propriétaire se fâchera s'il te voit, tu sais qu'il te l'a déjà tant de fois défendu! Allons, comment peux-tu dessiner des jambes de la sorte? (*Il lui aide.*) Comme cela elles vaudront mieux. Ah, ah! c'est un drôle d'homme, mets-lui encore un grand bonnet sur la tête.

JEAN.

Et un sabre, mon père, un sabre!

ANTONIO.

Oui.

JEAN.

C'est moi qui veux le faire.

ANTONIO.

Oui, fais-le long et courbe.

BAPTISTE (*sortant de son hôtel*).

Ne voilà-t-il pas le vieux qui s'amuse là comme un en-

fant, et aide à son mauvais sujet de fils à barbouiller la muraille, au lieu de le fouetter comme il le mérite. Antonio, hé! m'entendez-vous?

ANTONIO (*embarrassé*).

Quoi donc, maître Baptiste?

BAPTISTE.

Quoi, diable! vous salissez ma muraille.

ANTONIO.

Ne vous mettez pas en colère, mon cher voisin. Je l'ai déjà souvent défendu à mon garçon.

BAPTISTE.

Souvent, et voilà que vous lui aidez?

ANTONIO.

Que voulez-vous, il me dessinait des jambes de soldat par trop extravagantes. Ne vous fâchez pas. Il n'y a point de mal que cette vieille moustache reste sur votre maison comme une sentinelle. Elle pourra servir d'épouvantail aux voleurs.

BAPTISTE.

Elle ne servira à rien du tout; laissez ma muraille, vous dis-je, et si vous ne voulez pas corriger votre enfant, c'est moi qui m'en charge.

ANTONIO.

Allons, soyez tranquille; pourquoi voudriez-vous tourmenter mon petit Jean? Voyez, ce qui grandit pour l'avenir, doit se développer de bonne heure. L'enfant a un instinct qui le poursuit. Les doigts lui démangent, il veut peindre. C'est ainsi que le canard tout jeune se jette hardiment à la rivière, et que l'oiseau essaye son vol. L'air et l'eau sont des éléments qui attirent. Il en est de même de la couleur.

BAPTISTE.

Bah, bah! tout cela sont des niaiseries. Avez-vous jamais vu mon fils François s'amuser ainsi à barbouiller les murailles?

C'était un garçon tranquille, bien élevé, à présent Rome le verra devenir grand peintre.

ANTONIO.

Croyez-vous ?

BAPTISTE.

Ce sera un grand peintre, je vous le dis, un véritable artiste qui peint d'après les règles et les principes. Quand il aura assez étudié auprès de son maître, je l'enverrai à Raphaël pour qu'il lui donne les dernières leçons.

ANTONIO.

Raphaël est mort, il y a dix-huit ans.

BAPTISTE.

Bon, il en est d'autres qui ne sont pas morts. J'ai de l'argent, et je ne veux rien épargner. Aujourd'hui la mode en Italie est de peindre, je veux que mon fils peigne. J'ai de l'argent ; je veux qu'il s'en serve. Je lui achèterai pinceaux, toiles, couleurs, palettes et crayons, tout ce dont il aura besoin ; car il n'y a rien de plus triste que de voir l'art se traîner dans la pauvreté.

ANTONIO.

Surtout dans la pauvreté d'esprit.

BAPTISTE.

Comment ? A quoi songez-vous ? Que voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Pensez-vous que le pinceau fasse le peintre ? Non, jamais. Croyez-moi.

BAPTISTE.

Mon François deviendra peintre à votre honte ; car ce ne sera pas un malheureux artiste de village qui représente seulement le jour, mais....

ANTONIO.

Encore la nuit ? Moi, je le puis aussi.

1 On sait que le Corrège a peint deux tableaux qui sont connus sous le

BAPTISTE.

Ah ! vos ridicules morceaux ! On n'y trouve pas le sens commun. Vous y faites reluire votre fils comme un ver de Saint-Jean.¹

ANTONIO.

Prenez garde de dire une sottise. Que parlez-vous de sens commun ? Si vous voulez comprendre les choses divines, il faut que la Divinité vous inspire.

BAPTISTE.

Je crois que vous finirez par faire de vous un dieu.

ANTONIO.

Je suis un pauvre homme. Élevé par mes propres soins, je ne songe pas à prendre place auprès de ces génies immortels qui nous rendent heureux par leurs ouvrages ; car je sais tout ce qu'ils ont fait. Mais je crois que la nature m'a rendu artiste aussi, et que je ne mérite pas qu'on se moque de moi, et je ne suis pas le seul qui le croie.

BAPTISTE.

Sans doute, parce que quelque bonne ame vous a déjà payé vos bariolages beaucoup trop cher.

ANTONIO (*avec gaieté*).

Eh, eh ! M. Baptiste, vous êtes maître d'hôtel ; bravo ! Vous êtes bon cuisinier ; *bravissimo* ! Un bon cuisinier est un homme très-honorable. Vous nous avez donné à manger à moi et à ma pauvre femme, et je vous suis encore redevable

nom de *la nuit et le jour*, à cause des divers effets de lumière qu'ils offrent. Ces deux morceaux admirables, qui, aux yeux de quelques connaisseurs passent pour les chefs-d'œuvre du peintre, sont maintenant à la galerie de Dresde, et c'est à ces ouvrages que Oehlenschläger a sans doute voulu faire allusion.

Note du Traduct.

¹ Espèce de vers luisans, plus connus en Allemagne qu'en France, et que l'on désigne sous le nom de vers de la Saint-Jean (*Johanniswurm*), parce que c'est ordinairement au mois de Juin et vers la Saint-Jean qu'on les voit apparaître et voltiger dans les bois en petits tourbillons.

Note du Traduct.

d'une petite somme. Patience! je vendrai dans peu de temps mon tableau. Ne vous mettez pas de mauvaise humeur. Si votre fils ne peut être peintre, il sera autre chose. Tout le monde ne doit pourtant pas avoir le même métier. Il faut bien qu'il y ait aussi des gens qui se fassent peindre. Soyez gai et confiant. Donnez-moi encore aujourd'hui et demain ce dont j'ai besoin, et après-demain je vous paie tout à la fois.

BAPTISTE.

Vous ne recevrez plus rien avant d'avoir acquitté votre compte.

ANTONIO.

Soit. Je ne puis pas mendier, et j'aime mieux mourir de faim.

UN MESSAGER (*arrivant près de Baptiste*).

Une lettre de Rome. (*Il sort.*)

BAPTISTE (*ouvre la lettre et regarde la signature*).

C'est de Lucas, le maître de mon fils. Maintenant vous allez voir que cela va autrement que vous ne l'imaginez?

ANTONIO.

Est-ce la première lettre qu'il vous écrit?

BAPTISTE.

Oui, mais ce ne sera pas la dernière.

ANTONIO.

Lucas est renommé comme un homme d'honneur et comme un bon artiste. Eh bien! parions qu'il a de votre fils la même opinion que moi.

BAPTISTE.

Comment?

ANTONIO.

Parions le prix d'un dîner.

BAPTISTE.

Et si vous perdez, que me donnerez-vous?

ANTONIO.

Mon grand tableau.

BAPTISTE.

Celui que vous venez de faire ?

ANTONIO.

Oui, je parie mon grand tableau contre la valeur d'un dîner que Lucas refuse à votre fils les moyens de devenir peintre.

BAPTISTE.

Vous êtes un fou. Ne vous plaignez pas si vous perdez.

ANTONIO (*lui présentant la main*).

Non, bien sûr. Est-ce dit ?

BAPTISTE.

J'y consens. Mais nous n'avons pas besoin de nous donner la main : il n'y a que les amis qui agissent de la sorte.

ANTONIO.

Je suis aussi peu votre ennemi que François est bon peintre.

BAPTISTE.

Vous allez voir.

ANTONIO.

Lisez.

BAPTISTE (*lit*).

« Reprenez votre fils : il n'est pas né artiste, et vous dépensez un argent inutile pour lui. »

ANTONIO.

Ne l'avais-je pas pensé ? Voyez-vous le barbouilleur peut aussi quelquefois deviner juste. Eh bien ! pourquoi vous mettre en colère ? Vous devriez vous estimer heureux, au contraire, que votre fils fût tombé entre les mains d'un homme qui n'a point voulu prendre votre argent. Rappelez François ici, employez-le dans votre auberge ; cela vaut mieux sous tout rapport. Allons, au revoir ! N'oubliez pas notre gageure. C'est parce que le besoin m'y force que je vous la rappelle. (*Il sort.*)

BAPTISTE (*seul*).

Rappelez votre fils..... Damnation! Et ce mauvais drôle d'Antonio est là qui se pavane et triomphe! et moi j'ai l'air d'un pauvre diable. Ah! si je savais seulement de quelle manière je pourrais l'humilier. Voici ma maison, là est sa cabane, et pas un étranger ne vient chez moi sans visiter ce misérable, pour voir ses sottes productions. On parle plus de lui dans les villes étrangères que de..... (*Octavio sort de l'auberge.*) Ah! voici mon maître. Changeons de contenance; il n'aime pas les gens sérieux.

OCTAVIO.

Comment te portes-tu, Baptiste? Mais tu me sembles triste. Qu'as-tu donc? Un petit billet d'amour; hem, ta belle t'aura donné un refus?

BAPTISTE.

Non, pas à moi, mais à mon fils.

OCTAVIO.

Comment cela?

BAPTISTE.

La muse ou quelque autre nom qu'on lui donne; je ne sais. Le maître de François écrit de Rome que je dois rappeler mon fils à la maison; car il ne peut devenir peintre.

OCTAVIO.

Bien. J'en suis très-content. Il pourra tenir mes comptes, et me servir d'intendant.

BAPTISTE.

Excellence! votre grâce!....

OCTAVIO.

Je te l'ai dit depuis long-temps. Tu es trop éloigné de moi. Il faut que j'aie quelqu'un sous la main; et depuis que tu as une auberge, tu me fais défaut à tout moment; car ce n'est plus assez que tu viennes une fois chaque semaine à Parme.

BAPTISTE.

Excellence!.... votre grâce me touche le cœur jusqu'aux larmes.

OCTAVIO.

Comment donc as-tu eu la sotte idée de vouloir faire un peintre de ton fils ?

BAPTISTE.

Que voulez-vous ? C'est la mode en Italie ; et puis les artistes sont élevés si haut qu'ils peuvent à présent refuser des nièces de cardinaux pour épouses.

OCTAVIO.

C'est peut-être l'exemple d'Antonio qui t'a séduit ?

BAPTISTE.

Mon Dieu ! Le pauvre diable ! Il n'a pas besoin de rejeter les prétentions des hautes dames : il se contente à moins, car sa femme est la fille d'un potier.

OCTAVIO.

Baptiste, je lui envie le choix qu'il a fait ; sa femme est auprès des grandes dames comme une rose auprès de quelques fleurs peintes.

BAPTISTE.

Oui,... oui, cela est vrai.

OCTAVIO.

Sais-tu pour quelle raison je demeure ici depuis si longtemps ?

BAPTISTE.

Votre Excellence aime.....

OCTAVIO.

Tu sais ?

BAPTISTE.

Les beaux points de vue, et elle se sert de ma maison comme d'une villa d'été. Je regrette seulement que son Excellence ne puisse pas s'arrêter ici davantage.

OCTAVIO.

Je le regrette aussi. As-tu déjà fait seller le cheval?

BAPTISTE.

Oui; il est là tout prêt.

OCTAVIO.

Tu me suivras.

BAPTISTE.

Sans aucun doute; aujourd'hui même.

OCTAVIO.

Bon. Mais, pour en revenir à ce peintre, sais-tu, mon ami, qu'il possède un trésor dont je suis jaloux?

BAPTISTE.

Lui? Il ne possède rien; pas un denier.

OCTAVIO.

Pourtant je donnerais bien une belle quantité de deniers pour avoir ce qui est à lui.

BAPTISTE.

Votre Excellence m'étonne.

OCTAVIO.

Il a une madone que j'achèterais volontiers.

BAPTISTE.

Ah! oui, son nouvel ouvrage. Mais cela ne vaut pas grand'chose; permettez-moi de vous le dire, Excellence: ce n'est pas du tout l'idéal de la mère de Dieu, mais seulement le portrait de sa femme.

OCTAVIO.

Et si l'original était précisément pour moi la plus belle de toutes les madones?

BAPTISTE.

Vraiment! Alors, je commence à y voir clair. La femme du peintre a trouvé grâce aux yeux de votre Excellence?

OCTAVIO.

Ne tiens donc pas ce langage ridicule. Dans les relations entre homme et femme, c'est toujours la femme qui est l'Excellence quand elle est belle. La beauté forme ses armoiries et ses titres de noblesse.

BAPTISTE.

Vous parlez, Monseigneur, comme un brave chevalier; vous faites honneur à votre rang et à vos aïeux. Vous voudriez donc que cette femme vous fût favorable?

OCTAVIO.

Cependant je ne voudrais pas offenser le mari. Tu le connais; dis-moi, est-il de ces gens qui

BAPTISTE.

Ah! mon Dieu! c'est une bonne pâte d'homme, qui vit dans le monde comme dans un rêve. Je crois qu'il a pris cette femme pour avoir un modèle à meilleur marché. Quant à elle, c'est une charmante créature, que vous avez bien raison d'appeler madone. Mais son mari ne la traite pas comme elle le mérite: il la laisse manquer de tout ce qu'une jeune femme a le droit de désirer. A peine s'il la nourrit, et pourtant elle supporte son malheur avec patience et résignation. Votre Grâce ferait vraiment une œuvre toute chrétienne, si elle prenait sous sa protection cette pauvre femme.

OCTAVIO (*il se détourne, et aperçoit Antonio, qui s'est de nouveau remis à peindre*).

Le voilà qui travaille encore à cette douce image. Je veux acheter son tableau, et l'inviter, lui avec sa femme et son enfant, à venir à Parme: il me peindra le plafond de ma grande salle. (*Il regarde Antonio, et le salue.*)

BAPTISTE (*à part*).

Oh! cela va bien. La vengeance arrive d'elle-même.

OCTAVIO.

Votre tableau sera bientôt achevé, n'est-ce pas, maître Antonio ?

ANTONIO.

Oui, Monseigneur, j'espère le terminer aujourd'hui.

OCTAVIO.

A-t-il déjà sa place assurée ?

ANTONIO.

Non ; il faut qu'il trouve encore un acheteur.

OCTAVIO.

Une chose si belle que la madone peinte sur cette toile n'a pas besoin de chercher long-temps. Il y aura toujours pour elle assez d'amateurs.

ANTONIO.

Les amateurs ne manquent pas, il est vrai ; mais ce qui est plus difficile à rencontrer, c'est que l'amateur devienne aussi l'acheteur. Quant au plaisir qu'on prend à voir cette image, s'il ne s'agissait que de cela, je sais quelqu'un qui l'aime de tout son cœur, et à qui je l'abandonnerais avec joie, si seulement il pouvait la payer.

OCTAVIO.

Qui est-ce donc ?

ANTONIO.

C'est moi, Monseigneur.

OCTAVIO.

Vraiment, je le crois. Vous avez raison d'aimer ce tableau : il est très-bien, et vous fait honneur.

ANTONIO.

Ah ! ce n'est pas pour cela que j'y tiens ; mais un artiste doit aimer son travail comme une vue, comme une émanation de son ame.

OCTAVIO.

Bon ! bon ! Je pense que maître Antonio saura se consoler.

On m'a dit que cette belle madone ne vient pas tout-à-fait de l'ame, et qu'il y a encore quelque chose de par le monde qui lui a bien fourni quelques traits. Ainsi vous conservez la statue dans votre maison, et vous ne faites qu'en rendre une copie en plâtre.

ANTONIO.

Vous ne pouvez pas dire que cette image ne soit qu'une copie.

OCTAVIO.

Maître Antonio, voulez-vous me vendre ce tableau ?

ANTONIO (*avec un mouvement de joie*).

Mon bon Seigneur, bien volontiers.

OCTAVIO.

J'ai fait construire à Parme une large salle pour y placer des peintures. Il n'y a pas un grand maître vivant dont je ne possède quelque chose ; vous devez aussi y prendre place.

ANTONIO.

Vous me faites trop d'honneur. Avez-vous effectivement là une collection de tous les bons maîtres ?

OCTAVIO.

Oui.

ANTONIO.

Si j'en excepte quelques tableaux d'autel, je n'ai encore rien vu des grands peintres.

OCTAVIO.

Comment êtes-vous devenu peintre ?

ANTONIO.

Dieu le sait. Cela est venu peu à peu, de soi-même.

OCTAVIO.

Ainsi c'est convenu. Quand le tableau sera prêt, vous viendrez me l'apporter à Parme, et vous visiterez tous mes trésors. Je vous donne pour cet ouvrage quatre-vingts scudis, qui doivent vous être payés sur-le-champ.

ANTONIO.

Monseigneur, c'est trop ; c'est plus que je n'ai mérité.

OCTAVIO.

Un noble doit savoir apprécier les nobles choses : il ne marchandé pas avec un bon artiste, il le récompense et le soutient.

ANTONIO.

Excellent Seigneur !....

OCTAVIO.

J'espère aussi qu'à Parme vous ferez mon portrait. Soyez seulement assez complaisant, maître, pour prier votre jeune femme de venir ici, afin que je voie si l'image que vous avez faite est ressemblante.

ANTONIO.

Elle est un peu timide devant les étrangers, et surtout devant un si grand seigneur.

OCTAVIO.

Allons, qu'importe, faites-moi le plaisir de l'appeler.

ANTONIO.

Si vous voulez. Cependant la ressemblance n'est pas telle que vous l'imaginez. Je n'entends point que l'on copie d'une manière si ponctuelle..... (*Il appelle.*) Marie ! ma femme ! C'est seulement..... Enfin vous verrez..... Marie !

MARIE.

Que veux-tu, mon bon ami ? (*Elle aperçoit Octavio, et le salue.*)

ANTONIO (*lui parlant à l'écart.*)

Ce seigneur veut m'acheter mon tableau, et il m'en donne quatre-vingts scudis. C'est un noble et brave homme, sans doute : il aime l'art et protège l'artiste ; et maintenant il veut voir si la Marie qui est près de moi ressemble à la Marie qui est peinte sur cette toile.

OCTAVIO.

Vous vous appelez aussi Marie, ma belle dame ?

MARIE.

Oui, Monseigneur, pour vous servir.

OCTAVIO (*jette un regard assez léger sur la peinture et un regard profond sur Marie*).

Combien je me plais à découvrir la ressemblance et aussi la différence qui existe entre les deux madones. Maître, vous avez fait preuve de beaucoup d'art; vous avez donné à la fraîche et riante image de votre femme, à sa rare beauté, une expression de piété et de recueillement qui lui va à merveille. Je ne sache qu'une chose qui lui aille encore mieux, c'est l'innocence et l'admirable simplicité qu'elle tient de la nature. Celui qui ne verrait que votre tableau, devrait être entraîné par la madone qu'il représente, et dire : « Il n'y a rien de plus gracieux dans le monde ; » mais quiconque voit votre femme, doit s'écrier avec transport : « Voilà l'ouvrage de Dieu ; aucun artiste ne peut le faire. » Et moi, qui aime l'art et la nature, je ne puis qu'admirer à la fois et la douceur et la beauté de votre femme, et la puissance de votre talent.

ANTONIO.

Vous êtes trop bon, mon noble Seigneur.

OCTAVIO.

Il faut que je parte. Je ne dois pas m'arrêter ici plus longtemps, quelque attrait qu'aient pour moi la nature, l'art et la beauté. Mais venez me retrouver bientôt, dès que cette peinture sera achevée. Nous ferons peut-être alors de nouveaux arrangemens. Mon palais est très-grand : il y a là de quoi loger un artiste, sa femme et son fils. Vous avez peint des fresques dans les églises de Saint-Joseph et de Saint-Jean; vous devez peindre aussi le plafond de ma salle. Adieu, mon ami; adieu, ma toute gracieuse dame. Si les choses vont comme je le désire, nous serons tous bien heureux. (*Il part.*)

BAPTISTE.

Eh bien ! Antonio, qu'en dites-vous ? Vous ai-je procuré une mauvaise connaissance ?

ANTONIO.

. Donnez-moi votre main ; oubliez ce qui s'est passé entre nous. Vous êtes un brave homme.

BAPTISTE (*avec un sourire méchant*).

N'est-ce pas ? Et maintenant je vais vous préparer votre dîner. (*Il rentre chez lui.*)

ANTONIO.

C'est pourtant vrai, aussitôt que le besoin devient trop pressant, le secours est là. Allons, Marie, tu dois te réjouir avec moi. Vois-tu se réaliser ce que je t'ai dit souvent, qu'il y a encore de bonnes âmes dans le monde. L'homme n'a besoin que d'agir, il trouve toujours des protecteurs, des amis, des soutiens. Mais tu me sembles être si sérieuse !.... Oh ! prends donc part à mon bonheur. A présent je puis retourner à mes pinceaux. Non, la main me tremble de joie comme le cœur. (*Jean s'approche.*) Viens, mon doux enfant, viens auprès de ton père. Nous allons nous asseoir à table jusqu'à ce que nous jouions ensemble. (*Il prend son fils dans ses bras, et l'emmène du côté du bosquet.*)

MARIE (*seule*).

Me réjouir !.... Hélas ! je ne pressens rien de bon. Le comte !.... Combien de fois avec ses regards et ses serremens de main !.... Mon Dieu ! Pauvre Antonio, tu te sens heureux ; ton âme pure et candide n'a aucun soupçon de la méchanceté. Cependant il faut que ce misérable noble soit humilié. Mais que deviendront tes espérances ? ta fortune ? « Il faut qu'il se préserve des orages du cœur, qu'il vive tranquille et satisfait. » Ah ! vieil ermite, est-ce la mort qui t'a envoyé auprès de moi pour me donner cet avertissement. Le ciel n'est plus long-temps bleu et serein. Un sirocco brûlant plane

sur nous. La tempête se montre sur ces nuages noirs, et s'approche de notre pauvre cabane. Hélas ! nous ne verrons plus reflleurir notre modeste bonheur. L'éclair vient de luire ! Qui nous délivrera ?

DEUXIÈME ACTE.

JULES-ROMAIN.

Venez. Voyez-vous cette place est fraîche et bien aérée : là est l'auberge, une grande maison, toute neuve, comme on nous l'a dit. Nous sommes certainement mieux ici qu'à Reggio.

MICHEL-ANGE.

Le maudit homme !

JULES.

Comment, maître Michel, vous-êtes devenu violent ! Il n'y a rien à cela d'extraordinaire ; car cette chaleur du midi est brûlante. Mais venez vous rafraîchir sous ces arbres. On dit qu'il y a dans cette auberge du bon vin, et ne soyez pas si en colère contre notre cocher. Une roue se brise facilement, et la grande roue du temps marche quelquefois d'une façon si drôle, qu'on pourrait la croire brisée.

MICHEL.

Laissez-moi tranquille avec votre roue du temps.

JULES.

Et puis après, cela glisse comme un traîneau, tellement qu'on ne pourrait pas croire que c'est une roue.

MICHEL.

Faites-moi grâce de vos pointes d'esprit.

JULES.

Je le veux bien, mais quand vous me ferez grâce de votre colère.

MICHEL.

Alors vous pouvez attendre long-temps.

JULES.

C'est bon ! J'ai encore une provision de facéties. Venez vous asseoir sous ce chêne. Je sais bien que c'est au laurier à ombrager votre tête ; mais ce feuillage est beau aussi, et un peu parent de celui du laurier.

MICHEL (*s'assoit*).

Vous êtes très-poli.

JULES.

Nous devons être aujourd'hui à dîner chez le duc de Modène.

MICHEL.

Oui, à ce qu'il me semble.

JULES.

Le noble seigneur et celui de Mantoue nous attendent en vain.

MICHEL.

Laissez-les attendre : c'est ainsi que ces messieurs s'exercent à la patience ; ils peuvent en avoir besoin.

UN DOMESTIQUE (*vient*).

Quels sont les ordres de vos Seigneuries ?

JULES.

Apportez-nous du vin, mon cher. Mais quel vin avez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

De toutes sortes, Excellence.

JULES.

Alors donnez-nous le meilleur.

MICHEL.

Non pas. Vous nous faites toujours passer, Jules, pour des princes qui voyagent incognito et, le long du chemin, dévoilent par leurs grandes dépenses et leur générosité ce qu'ils sont. Dites-moi, jeune homme, avez-vous du bon florentin ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monseigneur.

MICHEL.

Apporte-nous-en une bouteille.
(Le domestique sort.)

JULES.

N'aimez-vous pas mieux le doux?

MICHEL.

Que Dieu m'en préserve ! Vous en voulez peut-être ? Attendez, que j'appelle le garçon.

JULES.

Non, je boirai avec vous.

MICHEL.

Et vous ferez bien. Le doux ne doit être employé que rarement et avec précaution. Ici ce serait tout-à-fait inutile. Gardez-vous de ce qui est doucereux, et n'oubliez pas que votre grand maître Raphaël en est mort.
(Le domestique avec le vin.)

JULES.

Voici le vin. Il est bon. Comme cela rafraîchit bien pour tant par un jour de chaleur !

MICHEL.

Ce vin-là est détestable : il a le goût du cuivre. Comment diable ! voulez-vous nous empoisonner ? Apporte m'en un autre sur-le-champ, ou je te jette mon verre à la figure.

LE DOMESTIQUE.

Nous en avons un meilleur ; mais il est cher.

MICHEL.

Je payerai cinq baïoques tout ce que vous avez de meilleur ; seulement qu'il soit ici à la minute.

JULES (*sourit en regardant Michel*).

Dans les petites choses comme dans les grandes on reconnaît toujours le vieux Michel.

MICHEL.

Comment entendez-vous cela ?

JULES.

Je pense que vous pourriez être une bonne cuve à vin, pour peu que cela vous fit plaisir. Savez-vous pourquoi?

MICHEL.

Pourquoi donc?

JULES.

Parce que la nature vous a donné plein pouvoir de vous élever et de vous rapetisser comme cela vous convient.

MICHEL.

Se rapetisser est très-facile, et nous venons d'en avoir la preuve. Mais n'est-ce pas honteux? L'Italie est un Élysée, où le vin, mûri par un généreux soleil et plein de force et de feu, découle des grosses grappes sur tous les chemins. L'indigne paresse de l'homme gâte et détruit les dons de Dieu. N'est-ce pas insupportable?

JULES.

Eh bien! ne vous fâchez plus. Voici un autre verre, qui sera meilleur.

MICHEL (*goûte le vin que le domestique apporte*).

Le vin est bon.

LE DOMESTIQUE.

Vos Seigneuries ont-elles encore quelque chose à commander?

MICHEL.

Nous verrons quand il en sera temps.

(Le domestique sort.)

JULES.

Il faut que nous fassions préparer notre dîner; et tandis qu'on mettra la table, nous pouvons aller à l'église visiter quelques tableaux des anciens maîtres. Il doit y avoir des morceaux de Giotto et de Cimabüe.

MICHEL.

Et quand il y en aurait de Saint-Luc lui-même, les plus belles têtes peintes sur un fond d'or, je n'irais pas. N'ai-je

déjà pas assez souffert de cette chaleur ? Faut-il que je m'en aille encore sous des voûtes humides observer tous les longs tâtonnemens de l'art ? C'est bien ; j'en ai assez. Ma curiosité est satisfaite pour long-temps. Et que pourrais-je apprendre là ? A composer des têtes ; mais je puis bien en composer moi-même. Quant à trouver de belles formes dans ces vieux tableaux, il ne faut pas y songer. Je reste donc ; mais allez-y, vous à qui Raphaël a légué comme héritage son admiration pour les anciennes peintures catholiques. Seulement prenez garde de ne pas peindre, dans le premier ouvrage que vous ferez, votre héros avec des bras et des cuisses trop maigres. Pour un saint cela passe, mais le corps d'un héros demande à être doué de plus de force.

JULES.

Voilà le statuaire qui parle et non pas le peintre. Les membres se façonnent sur la pierre ; mais la couleur exprime l'ame. Les belles formes nous viennent des Grecs ; mais la sculpture ne nous rend point l'étincelle de vie qui anime le regard, et pour comprendre l'expression du visage, nous devons regarder les œuvres naïves que l'art produit dans son enfance.

MICHEL.

Regardez tout ce qui vous plaira. Moi je demeure ici. J'aime mieux prendre l'air sous ces beaux arbres que de me traîner dans vos sombres et tristes églises, à la recherche des vieux saints.

JULES.

Venez avec moi. Vous m'avez déjà souvent tenu ce langage ; mais si parfois vous avez consenti à visiter ces anciennes œuvres d'art, leur simplicité et leur énergie calme vous ont plu. Vous avez un véritable cœur d'artiste ; mais un mauvais lutin parle par votre bouche.

MICHEL.

Vous êtes bien bon de me consoler. Mais vous perdez

votre temps avec moi. Je n'ai pas l'*ame*, comme vous l'appellez, semblable à celle de votre grand maître. Je ne suis pas un Raphaël ; je le sais.

JULES.

La puissance des forts est d'une nature différente. Vous êtes deux archanges dans l'art : *Michel* et *Raphaël*. Qui des deux est le premier ? Lui m'apparaît comme un chérubin aux ailes argentées et à la tête gracieuse d'enfant, et vous, Michel, vous êtes un séraphin avec six grandes ailes.

MICHEL.

Le vin cuivré que nous avons bu vous donne de la poésie. Allez toujours, seigneur Urian... Que voulais-je dire, seigneur Uriel ? Vous êtes sans doute le troisième archange, n'est-ce pas ? Allez, monsieur le flatteur, vous pouvez avec vos compliments séduire de jolies femmes, mais moi, non.

JULES.

Venez avec moi.

MICHEL.

Non.

JULES.

Eh bien ! demeurez, mauvaise tête, et prenez soin seulement de nous faire préparer un bon dîner.

MICHEL.

Je regrette que vous ne puissiez faire aujourd'hui gala chez le duc. Moi je suis un bourgeois de Florence, habitué à me nourrir comme les ouvriers. Si vous voulez dîner avec moi, il faut songer à vous pourvoir.

JULES.

Arrangez tout comme il vous plaira.

MICHEL.

Saluez très-humblement vos saints pour moi.

JULES.

Oui, et je leur annoncerai votre jeûne, ce qui les réjouira beaucoup, car ils aiment les grosses pénitences. (*Il sort.*)

MICHEL.

L'étourdi ! Avec son babillage il m'a cependant enlevé presque toute ma mauvaise humeur. Un brave garçon que ce Jules-Romain ! Si seulement il pouvait renoncer à sa manière douceuse de peindre ! (*Baptiste vient.*) Qu'est-ce donc que cette figure de singe ?

BAPTISTE.

J'apprends avec effroi comment votre voiture eût pu devenir fatale à votre Grâce. Dieu soit béni que tout aille bien ! Vous couriez grand risque de vous blesser, et un trou à la tête, ou au bras, ou, ce qui est encore pis, une jambe cassée, c'est bientôt fait ; car au besoin votre Excellence pourrait encore se passer de ses bras. Mais sans le secours de ses jambes comment irait-on dans le monde ? Cependant, puisque un accident devait vous arriver, il vaut encore mieux qu'il soit arrivé ici. On ne doit pas se faire son éloge à soi-même ; mais ma maison est bonne, et tout ce dont les voyageurs ont besoin s'y trouve à souhait.

MICHEL.

C'est ce que nous venons d'éprouver avec votre vin.

BAPTISTE.

J'ai vivement réprimandé mon domestique de ce qu'il avait apporté un mauvais vin à un aussi grand seigneur que votre Grâce. Il faut toujours savoir faire une distinction. Nous sommes tous hommes, il est vrai, mais tous placés à des degrés bien différents.

MICHEL.

Aucun homme n'aime à s'insinuer du cuivre dans le corps.

BAPTISTE.

Ce n'est pas du cuivre, Excellence, mais seulement un peu d'absinthe : c'est une chose très-saine et bonne pour l'estomac ; mais il va sans dire que votre Seigneurie doit avoir quelque chose de meilleur.

MICHEL.

Je ne suis ni une excellence ni une seigneurie ; mais cela n'est pas nécessaire pour boire de bon vin.

BAPTISTE.

Oserai-je demander le nom de Monsieur ?

MICHEL.

On m'appelle maître Michel de Florence.

BAPTISTE (*à part*).

Comment ? Michel de Florence ! Et une telle voiture ! des chevaux ! des domestiques !.... Bah ! je parierais que c'est un grand seigneur ; on le voit rien qu'à sa fierté.... Mais paix ; il faut s'accommoder à l'humeur des gens. (*A haute voix.*) Ainsi donc.... maître.... Michel de Florence ?.... Que doit-on servir à dîner ?

MICHEL.

Vous moquez-vous de moi ?

BAPTISTE.

Dieu m'en garde. Eh ! eh !.... C'est seulement à cause du nom.

MICHEL.

Diable ! Qu'avez-vous contre ce nom ? Un duc ne rougit pas de porter le sien.

BAPTISTE.

Sans doute, sans doute. Les noms ne sont rien autre chose que des mots qui s'envolent en l'air. Par exemple, je m'appelle Baptiste : cela ne veut pas dire que je sois baptisé, car c'est déjà une affaire convenue.

MICHEL.

Et que pensez-vous que signifie mon nom ?

BAPTISTE.

Il y a quelque chose là-dessous.

MICHEL.

Ainsi vous me connaissez ?

BAPTISTE.

Oui, à vos attributs, mon cher Monsieur.

MICHEL.

Avez-vous vu quelques-uns de mes ouvrages, de mes attributs, comme vous les nommez ?

BAPTISTE.

Bah ! attributs, chevaux.... c'est tout un.

MICHEL (*impatient*).

Savez-vous que je suis Buonaroti ?

BAPTISTE.

Est-il possible ! Michel.... Michel.... Buonaroti ! Oui, par Dieu, ces deux mots vont ensemble ; il n'y a qu'à y joindre Ange, et nous avons le grand homme. Oh ! quel bonheur ! Ma pauvre maison renferme entre ses murailles le célèbre artiste.

MICHEL.

Il pourrait bien se faire, mon ami, que je demeurasse dehors.

BAPTISTE.

Oh ! quelle joie est la mienne ! Tenez, mon noble Seigneur, buvez, mangez, dormez, faites tout ce qu'il vous plaira dans ma maison, je ne veux pas recevoir de vous un seul denier.

MICHEL.

Comment cela ?

BAPTISTE.

Comment cela ? Croyez-vous que l'aubergiste qui reçut, sans lui rien demander, Raphaël, et auquel Raphaël donna un tableau pour récompense ; croyez-vous que cet aubergiste soit le seul de notre état qui porte l'amour de l'art au fond de son cœur ? Non, ma foi, non ! Et comme, d'après mon opinion, vous êtes trois fois au-dessus de Raphaël, ainsi mon admiration et mon amour doivent être trois fois plus grands.

MICHEL.

Et comme par conséquent ma reconnaissance doit être trois fois plus profonde, je dois vous peindre trois tableaux dans votre salle.

BAPTISTE.

Dieu me garde d'une telle idée ! Le moindre petit morceau de marbre que vous tailleriez à peine, servirait de talisman pour attirer tout le monde autour de moi.

MICHEL.

Je regrette de n'avoir pas le temps ; sans cela je vous ferais une statue de grandeur naturelle, *l'Égoïsme* ; car j'ai le modèle sous mes yeux. (*Apercevant Antonio qui peint.*) Mais je ne me trompe point. Par Bacchus ! c'est vrai ; j'aperçois là un peintre occupé de son travail. Qu'avez-vous besoin de moi, si vous possédez dans votre village même de beaux esprits, des artistes, qui se mettent bravement à l'œuvre ?

BAPTISTE (*à part*).

Il ne me fera rien ; je le vois. Mais il faut que sa présence ici me serve à quelque chose.

MICHEL.

Qui donc est cet homme ?

BAPTISTE.

C'est mon meilleur, mon plus fidèle ami.

MICHEL.

Une bonne recommandation !... (*A part.*) S'il s'élève aussi haut dans l'art que dans l'amitié, il doit toucher à l'idéal.

BAPTISTE (*à part*).

Cela va bien. (*Haut.*) Il faut que vous appreniez à le connaître. C'est un génie original, qui ne se forme ni d'après les grands maîtres ni par les études. Non, tout lui vient directement de la nature. Tout passe sans transition de son esprit sur la toile, et c'est ainsi, dit-il, que l'on doit faire ; car les

principes d'art ne servent qu'à perdre l'art. Tel que vous le voyez là, il n'en a pas l'air ; mais je vous jure qu'il se croit plus grand que Raphaël.

MICHEL.

C'est la véritable grandeur.

BAPTISTE.

Du reste, c'est un bon et honnête homme ; seulement il ne souffre pas qu'on lui parle des artistes de la ville : il pense qu'il y a là beaucoup de crin et peu de laine.

MICHEL.

Il a raison : les brebis et la laine viennent au mieux là où l'on trouve beaucoup d'herbe.

BAPTISTE.

Son petit garçon a déjà un génie remarquable. Vous pouvez voir les dessins qu'il a faits sur la muraille. Il est vrai de dire que le père lui a un peu aidé, et je voudrais que vous eussiez vu sa joie quand il vint à remarquer les dispositions de l'enfant.

MICHEL.

J'ai envie de connaître ce grand peintre. Si la pomme est déjà d'une telle sorte, que sera-ce de l'arbre ?

BAPTISTE.

Voulez-vous que je vous annonce auprès de lui ?

MICHEL.

Oui, comme un frère en peinture.

BAPTISTE.

Je préfère vous donner un nom étranger.

MICHEL.

Bien ; allez, causez avec lui tant que vous le voudrez. Je veux vider en paix ma bouteille.

BAPTISTE (*va près d'Antonio*).

Eh bien ! mon cher Antonio, êtes-vous content de votre dîner aujourd'hui ?

ANTONIO.

Vous me faites honte, mon bon voisin; vous avez agi avec tant de générosité envers moi,... et je vous ai pourtant.... Mais pardonnez-moi; on n'est pas toujours maître d'un mouvement d'humeur, vous le savez.

BAPTISTE.

Ah! mon Dieu! j'ai plus de tort que vous. Certainement qu'on ne peut pas toujours se contraindre..... Mais quand le cœur est bon..... (*Il lui présente la main.*)

ANTONIO (*la serre*).

Oui, oui, vous avez raison.

BAPTISTE.

Nous sommes déjà de vieux voisins et de bons amis, ou, si nous avons cessé de l'être, nous pouvons le redevenir.

ANTONIO.

Mon cher Baptiste!

BAPTISTE.

Comment va le tableau?

ANTONIO.

Il est fini et déjà presque sec. C'est dommage que je ne puisse pas encore aujourd'hui aller à Parme; cela vaudrait bien mieux.

BAPTISTE.

Non, non; allez toujours. S'il est bien enveloppé, il ne risque rien. Et il faut savoir dans le monde s'accommoder aux caprices des grands. Octavio désire posséder ce tableau aujourd'hui même. Battez le fer tandis qu'il est chaud.

ANTONIO.

Oui, je suivrai votre conseil. Aussi bien le seigneur Octavio ne peut pas être plus empressé d'avoir mon ouvrage que moi d'avoir de l'argent.

BAPTISTE.

Vous voyez. Partez donc cet après-midi ; vous pouvez encore revenir ce soir.

ANTONIO.

Il faut que je coure presque tout le long du chemin.

BAPTISTE.

La route est bonne par ces beaux jours d'été.

ANTONIO.

Et si je rentre le soir dans la forêt, il y a des brigands.

BAPTISTE.

Ah ! non pas. Tâchez donc d'être plus raisonnable.

ANTONIO.

Il faut aussi qu'à Parme j'achète des couleurs.

BAPTISTE.

Gardez votre argent : vos couleurs vous coûtent presque autant qu'elles vous rapportent.

ANTONIO.

J'ai besoin de pourpre et d'outre-mer. Comment pourrais-je peindre sans couleur ?

BAPTISTE.

Faites comme les autres.

ANTONIO.

Ah ! celui-là n'est pas un véritable peintre qui n'aime point les couleurs et qui peut se passer du brillant effet qu'elles produisent.

BAPTISTE.

Sans doute, vous entendez cela d'une meilleure manière. Mais parlons d'autre chose. Voyez-vous cet homme qui est là-bas assis ?

ANTONIO.

Oui, oui ; il a l'air ferme et hardi. Qui est-il ?

BAPTISTE.

C'est un ouvrier qui voyage, un teinturier, je crois : il a amassé quelque argent, et s'amuse à prendre des airs de fierté, il raisonne de tout, et n'est content de rien.

ANTONIO.

Ah ! mille diables !

BAPTISTE.

Oui ; par exemple, il n'a pas pu boire de mon vin qui vous plaît tant, vous savez, mon bon florentin : il a fallu que je lui en fisse donner de l'autre.

ANTONIO.

C'est que les gens riches ont le palais délicat.

BAPTISTE.

Il m'a singulièrement offensé avec toutes ses impertinences.

ANTONIO.

Fi donc !

BAPTISTE.

Je veux me venger.

ANTONIO.

Non, laissez cela.

BAPTISTE.

Eh bien ! ma vengeance ne sera pas cruelle. La meilleure que l'on puisse exercer avec un sot, c'est de l'inquiéter avec esprit.

ANTONIO.

Vous avez raison.

BAPTISTE.

Moi je n'ai pas la répartie fine, mais vous.....

ANTONIO.

Ah ! mon Dieu ! la tranquillité peut quelquefois me mettre de bonne humeur, mais pour spirituel, je ne le suis pas.

BAPTISTE.

Le voici qui vient voir votre tableau. Faites-moi le plaisir, maître, si effectivement vous croyez m'avoir quelque obliga-

tion, d'être pour lui un peu..... Enfin vous comprendrez mieux ce qu'il faut faire que je ne puis vous le dire, et vous verrez qu'il vous donnera lui-même le ton.

ANTONIO.

Soit; comme on entend crier, on donne la réponse.

MICHEL.

Ose-t-on venir voir Monsieur à la besogne?

ANTONIO.

Voyez, voyez. A la vérité je joue un solo; mais j'espère que vous ne me trahirez pas.

MICHEL.

Vous ne craignez donc pas de devenir bête?

ANTONIO.

Pas du tout; Monsieur n'a qu'à s'approcher.

MICHEL (*regarde le tableau avec surprise*).

Ah! quel effet de couleurs!

ANTONIO.

N'est-ce pas? La dame est assez bien habillée. C'est aussi la dame de mon cœur.

MICHEL.

Mon cher Monsieur, vous avez un très-beau coloris.

ANTONIO.

Qu'en dites-vous, je pourrais aussi être teinturier?

MICHEL.

Qu'entendez-vous par là? Écoutez. Je vous parle sérieusement; votre coloris est bon.

ANTONIO.

Malheureusement, mon cher Monsieur, je suis très-pâle.

MICHEL.

Vous avez du talent.

ANTONIO.

Est-il possible?

MICHEL (*se contraignant*).

Oui,.... du talent.

ANTONIO.

Allons, je le crois, puisque vous me le répétez.

MICHEL (*emporté*).

Cependant vous ne savez pas dessiner, et vous êtes un barbouilleur.

ANTONIO (*devenant sérieux*).

Comment l'entendez-vous ?

MICHEL.

Qui donc, par exemple, vous a appris à courber de la sorte ces doigts mignons ?

ANTONIO (*regardant Michel, puis le tableau*).

Vous pensez....

MICHEL.

Et voyez quel sourire de miel ! Le tableau est très-joli. C'est dommage seulement que dans vos raccourcis vous soyez trop court.

ANTONIO.

Mais, Monsieur....

MICHEL.

Croyez-vous sérieusement pouvoir dessiner un bras ou une jambe ?

ANTONIO (*consterné*).

Qui êtes-vous ?

MICHEL (*prend un pinceau*).

Voyez, Monsieur, qu'en pensez-vous, si le bras était de tout cela plus long ?.... Si la jambe gauche de l'enfant venait se joindre de cette manière au pied ?.... Tandis que vous n'avez rien fait qu'un bout de saucisse qui pend avec beaucoup de grâce.

ANTONIO.

Vous pensez ? Mon Dieu ! je crois que vous avez raison. Qui êtes-vous ?

MICHEL.

Quelqu'un qui s'y entend, et auquel on témoigne plus de considération quand on est autre chose qu'un barbouilleur.

ANTONIO.

Qui êtes-vous? Je vous en conjure, au nom du Ciel, qui?

MICHEL.

Votre serviteur. (*Il veut s'éloigner; Antonio lui saisit la main, et regarde l'anneau de Michel.*)

ANTONIO.

Vous êtes..... Dieu!.... la *Vendange des dryades*! Je connais cet anneau par la description qu'on m'en a faite. Vous êtes Buonarotti.

MICHEL.

C'est possible. (*Il veut partir.*)

ANTONIO.

O attendez, attendez un moment! Pardonnez-moi si par mon étourderie, ma présomption et par la méchanceté j'ai été assez malheureux.... (*Il reprend son tableau.*) Regardez ce tableau encore une fois. Dites-moi,.... non,.... vous ne le direz pas. O grand maître! suis-je un barbouilleur? le croyez-vous réellement?

MICHEL (*avec un air de mépris*).

Allez, vous êtes un faible, un misérable homme. D'abord plein de vanité, gonflé d'un stupide orgueil, et puis après humble comme un valet et pleurant comme un enfant. Allez, vous n'entrerez jamais dans le sanctuaire de l'art. Que l'éclat des couleurs reluise sous vos yeux! Jamais, avec vos faibles émotions, vous n'en viendrez à la véritable grandeur. (*Il s'en va; Baptiste le suit.*)

ANTONIO (*seul*).

Est-ce un rêve? Ai-je vraiment vu Buonarotti, le grand artiste? Et m'a-t-il dit cette dure parole? C'est un vertige, je l'espère. (*Il s'assoit, pose ses mains sur son visage, puis*

se relève.) Oui, je sens comme un vertige; mais je suis éveillé. Un mot terrible a retenti à mon oreille. Je ne suis pas artiste. En vérité, en vérité, non, je ne l'aurais pas cru, si Buonarotti ne me l'avait dit lui-même. (*Il reste debout, abîmé dans ses réflexions.*) Il y avait des nuages colorés devant mes yeux. Je croyais voir des figures humaines, et je prenais le pinceau pour les copier; mais ce que je faisais n'était encore qu'un nuage, une misérable œuvre, sans esprit, sans portée, sans jugement et sans proportion. (*Avec tristesse.*) Je ne l'aurais jamais imaginé. J'ai toujours entrepris mon travail avec un cœur pur et un sentiment profond. Si je me plaçais devant mon tableau, je croyais m'agenouiller devant l'autel du Dieu tout-puissant, et voir sa grandeur suprême se dévoiler à mes yeux. Comme je me suis trompé!.... Oh! oui, je me suis bien trompé. (*Pause.*) Une fois, je n'étais encore qu'un enfant, j'allai avec mon père à Florence: il avait quelque chose à acheter sur la place, et pendant ce temps je courus à l'église Saint-Laurent. Là je vis ces immortelles statues de Michel-Ange, *la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore*, en marbre blanc. Il me fallut les quitter presque aussitôt; mais elles me firent une profonde impression. Tout me semblait alors si grand et si beau! si mort et si triste! Je fus heureux de me retrouver en plein air et au milieu des fleurs. A présent je me revois encore devant le tombeau que ces statues décorent, et je regarde avec effroi *le Crépuscule et la Nuit*.... Eh bien! je ne peindrai plus. Dieu sait que je ne l'ai jamais fait par vanité. Je peignais comme les abeilles se construisent leur cellule et les oiseaux leur nid. C'était une erreur.... Il faut que Michel-Ange me répète encore le mot qu'il m'a dit, non pas avec passion, avec colère; mais calme, comme sa statue du *Jour* au tombeau de Saint-Laurent. Il faut qu'il me redise ce mot, et alors, adieu!.... mon bel art! alors je redeviens ce que j'étais, un pauvre homme bien tranquille. Non, non, je ne veux plus m'attrister; je ne me livrerai plus au désespoir;

j'ai encore une conscience paisible; si je ne suis pas artiste, j'ai encore l'âme noble, et quand le grand Michel-Ange me dirait le contraire, une voix intérieure, qui vient de Dieu, serait là pour le démentir.

MARIE (*vient*).

Qu'as-tu, mon Antonio? Tu es triste; tu ne travailles pas. C'est rare de te voir seul sans être occupé de tes tableaux.

ANTONIO.

Marie! ma bonne femme! La peinture est finie.

MARIE.

Tu as tout achevé?

ANTONIO (*lui prenant la main avec tristesse*).

Oui, mon enfant.

MARIE.

Mais qu'as-tu donc? Mon Dieu! tu pleures, Antonio?

ANTONIO (*s'essuyant les yeux*).

Non; regarde, Marie.

MARIE.

Mon bon Antonio, quelque chose t'attriste; dis-moi ce que c'est.

ANTONIO.

Ne t'afflige pas. J'ai réfléchi à mainte chose, à la manière dont se passe notre vie. Et, vois-tu, le genre d'industrie que j'ai adopté ne nous rend pas heureux. J'ai pris la résolution d'en choisir un autre.

MARIE.

Je ne te comprends pas.

ANTONIO.

Il y a sept ans, lorsque je te demandai pour fiancée à ton vieux père, tu te souviens de ce qu'il me dit: « Laisse là les pinceaux, Antonio: celui qui vit toujours en rêve avec l'art ne vaut rien pour la vie du monde. L'artiste doit être un

mauvais mari ; sa muse est plus à ses yeux que sa femme , et ses enfans passent après les productions de son esprit. »

MARIE.

C'était un noble cœur, un brave homme, qui a vécu en paix ; mais la nature lui avait refusé le dernier développement. Laissons cela.

ANTONIO.

« Deviens potier, comme moi, ajoutait-il. Ne t'amuse pas à peindre sur l'argile, mais vends-la, et tu pourras vivre libre de tous soucis avec ta femme et tes enfans. »

MARIE.

Il ne voyait pas que ce que j'aimais en toi, c'était ton esprit et ta belle ame, et que ton art me rendait heureuse, parce qu'il formait une partie de mon amour.

ANTONIO.

Mon enfant, on croit à beaucoup de choses qui ne sont pas. Je n'ai pu te rendre heureuse.

MARIE.

Antonio, veux-tu donc à présent me faire de la peine ?

ANTONIO (*l'embrasse*).

Tu es un ange. Mais, non, je ne t'ai pas rendue heureuse. Je ne t'ai pas consacré toute mon ame ; je l'ai abandonnée à mes rêves. Ce que je gagnais, je l'ai employé en couleurs ou je l'ai dissipé. Quelquefois nous vivions dans l'abondance, et d'autres fois le nécessaire nous manquait. J'ai assez tourmenté ton pauvre cœur. Eh bien, soit ! C'est assez. Nous ne voulons plus tenter l'impossible ; nous ne voulons plus rêver. Je reprends ma place ; je rentre dans l'obscurité, et si je ne puis pas être un grand artiste, je veux être du moins un bon époux et un bon père.

MARIE.

Toi, tu ne serais pas un artiste ! L'art aurait donc cessé de fleurir sur cette terre !

ANTONIO.

Ma chère Marie, tu m'aimes.

MARIE.

Oui, parce que je te connais.

ANTONIO (*la prend par la main, et la conduit devant son tableau*).

Je te vois là sourire si douce et si innocente ! Mais regarde comme ce sourire de miel ressemble à une grimace !

MARIE.

Antonio !

ANTONIO.

J'en vois les défauts à présent. Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu un véritable ami qui me les fit remarquer plus tôt ? Car je me sens le pouvoir de les corriger.

MARIE.

Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

ANTONIO (*regardant son tableau*).

Il me semble cependant que tout n'est pas à dédaigner dans cette peinture. Ce n'est pas seulement la légèreté du coup de pinceau, le jeu des ombres et de la lumière, l'éclat du coloris ; mais il y a encore quelque chose de beau et d'élevé.

MARIE.

Dis-moi ce que tu as, Antonio ; dis-le moi.

ANTONIO (*plus tranquille*).

Il faut qu'il me le répète encore une fois. Deux fois déjà cette parole a tonné à mon oreille ; mais je dois l'entendre une troisième : alors je deviendrai potier.

MARIE.

Qui as-tu vu ?

ANTONIO.

Michel Buonarrotti.

MARIE.

Et il t'a dit?

ANTONIO.

Paix, cher enfant. Nous attendrons une troisième sentence. Je ne puis pourtant pas renoncer sitôt à cette sphère élevée.... Une fois, une fois encore!.... et puis je deviens potier!

TROISIÈME ACTE.

ANTONIO (*seul, près de son tableau*).

Maintenant il ne manque plus que le vernis. Mais le voile qui enveloppe ce tableau est trop transparent. Si je pouvais seulement le dérober aux yeux du monde! Pourquoi donc le besoin m'oblige-t-il à le vendre? N'est-ce pas une trahison de recevoir une si grande somme pour un mauvais ouvrage? Cependant c'est celui qui l'a vu qui m'en a offert cette somme, et je lui ai même dit que c'était trop. (*Il prend le pinceau.*) Je veux encore peindre ici une hyacinthe dans le gazon; c'est la fleur que l'on jette sur le tombeau des jeunes filles. Hélas! mon espérance était belle comme une jeune fille, et elle est morte. Eh bien! je veux lui consacrer cette fleur; et alors.... alors.... comment vivrai-je, si je ne peins plus? La peinture m'était nécessaire autant que l'air que je respire. Mais non,.... je travaillerai comme ouvrier toute la semaine pour ma femme et mon enfant, et le dimanche après midi m'appartiendra. Alors la riaute Iris, avec ses couleurs diaphanes, reviendra me visiter; et ma joie sera de dessiner, de peindre, de composer. C'est pourtant une joie assez innocente. Je suspendrai mes petits tableaux dans ma chaumière, pour en décorer les murailles; Marie les aime et mon enfant aussi. Puis, quand je serai mort, si un pèlerin s'égare de ce côté, et voit ces ouvrages, il se sentira ému peut-être: car tous les hommes ne sont pas aussi durs que ce Michel-Ange; et ce

pélerin dira peut-être : « Celui qui a peint ces tableaux avait du moins une bonne volonté, et nourrissait un grand amour pour l'art. »

JULES-ROMAIN (*s'approche, et regarde de loin Antonio, sans en être vu*).

Voilà le fils des dieux. Il travaille déjà à quelque nouvelle œuvre, pour étonner encore le monde. Oh ! combien j'ai envie de le connaître ! Mais patience ! Je veux jouir tout à l'aise et lentement de ma joie. Suis-je bien éveillé ? Comment, Jules, il faut que tu arrives auprès du Corrège pour retrouver un Raphaël ? Oh ! c'est étrange, bien étrange. Nous fondons des écoles dans les villes ; les princes encouragent notre travail et nos efforts ; la jeunesse s'exerce de bonne heure et se forme d'après de savans maîtres. Puis l'occasion arrive de faire voir ce que l'on sait.... Et que sommes-nous ? Des écoliers ! des écoliers ! Que si l'on veut découvrir le génie, il ne se forme point dans ces établissemens : c'est une chaleur surnaturelle qui le développe merveilleusement ; c'est un fruit qui s'élève dans les forêts, jeté là par la main du sort, et mûri par une espèce de miracle. Et tandis que nous en sommes encore à nous pétrifier dans la contemplation de notre modèle, tout en croyant toucher au but, voici tout d'un coup apparaître le génie, et nous le regardons étonnés. Oh ! c'est admirable de voir comme il arrive souvent qu'un Nazareth enfante une chose divine, et que l'ange qui doit réjouir le monde trouve son berceau dans une crèche. (*Il s'approche d'Antonio, et regarde ce qu'il a fait.*)

ANTONIO.

Reste donc là, jolie hyacinthe bleue ; ta couleur pâle me rappelle la mort.

JULES.

L'expression de son regard est comme celle de ses tableaux, douce, attrayante et pleine de sentiment ; seulement la tris-

tesse empreinte sur ses traits ne se retrouve pas dans l'exercice de son art, et le brillant coloris que nous admirons dans ses ouvrages ne se montre pas sur sa figure.

ANTONIO.

Voilà encore un voyageur étranger.

(Tous deux se saluent.)

JULES.

Mon cher Monsieur, pardonnez-moi si je vous dérange ; mais il m'était impossible de quitter ce lieu sans connaître le célèbre artiste qu'il renferme.

ANTONIO.

Alors vous connaîtrez un pauvre homme bien triste.

JULES.

Est-il possible ! Ce que vous faites ne servirait-il qu'au bonheur des autres, et pas au vôtre ?

ANTONIO.

Mon beau Monsieur, vous me parlez avec tant de bienveillance ; vous ne songez pas à vous moquer de moi : mais vous me faites de la peine sans le vouloir. (*Portant la main sur sa poitrine.*) Si vous saviez quel sombre abîme il y a là-dedans ! Pas une étoile n'éclaire la nuit qui m'entourne.

JULES (*avec enthousiasme*).

Dans votre *Nuit* il y a une gloire qui ceindra un jour votre tête de la couronne de l'immortalité. Comment vous appelez-vous ?

ANTONIO.

Antonio Allegri.

JULES.

Antonio Allegri de Corrège ! Comment ce nom peut-il m'être étranger ? lui qui sera bientôt dans toutes les bouches. J'ai vu votre *Nuit*, Antonio, là dans l'église. Ce que vous vouliez représenter, vous l'avez représenté, une œuvre miraculeuse. La lumière s'efforce de pénétrer à travers les ténèbres

de la vie terrestre, et réjouit les bergers. Et moi je suis un de ces bergers. Je reste étonné devant vous, ne comprenant pas le miracle que je regarde, et, la main sur les yeux, m'arrêtant encore pour me demander si tout cela n'est point une illusion.

ANTONIO.

Oui, Monsieur, c'est une illusion. Vous êtes un noble cœur; vous aimez l'art; mais, permettez-moi de vous le dire, je crois que vous ne le connaissez pas mieux que moi.

JULES.

Maître Antonio, je ne vous comprends pas.

ANTONIO.

Et moi-même je ne me suis bien long-temps pas compris.

JULES.

Tout ce que vous me faites voir est pour moi quelque chose d'inexplicable. Comment avez-vous pu devenir peintre de vous-même? Comment le monde vous connaît-t-il encore si peu? Comment, enfin, savez-vous si peu ce que vous valez?

ANTONIO.

Mais, dites-moi, que pensez-vous de ce tableau, par exemple?

JULES.

Les mots peuvent-ils exprimer mon sentiment? Si je dis que cela est beau, ce n'est rien dire encore. Autrefois la madone de Raphaël me semblait être la première, la seule véritable image de la mère de Dieu. Je ne pouvais me la représenter autrement; et voici que je la vois toute différente! toute différente, et pourtant c'est encore Marie, Marie la sainte femme, la douce mère plutôt que la reine du ciel. Raphaël a élevé le terrestre au céleste, et vous, Antonio, vous avez fait descendre d'en haut une empreinte céleste pour en revêtir un corps terrestre.

ANTONIO (*le regarde avec surprise et un instant avec joie ; puis reporte tristement ses yeux sur son tableau , et demande*).

Ne voyez-vous donc là aucune faute ?

JULES.

Que parlez-vous de fautes ? A une œuvre si grande il ne manque rien. Qui voudrait donc dans ce luxe de beautés se plaindre que tout ne se trouve pas là ?

ANTONIO.

Et qu'est-ce qui ne s'y trouve pas ?

JULES.

Tout ce qu'il faut pour composer un chef-d'œuvre est là : une inspiration divine, un sentiment profond, exprimés avec chaleur et amour ; tout est là. Que voulez-vous de plus ?

ANTONIO.

Vous avez assez loué cet ouvrage. Dites-m'en donc les défauts.

JULES.

Votre esprit n'a pas pu se tromper ; mais là où l'art s'égare, vous avez su donner à la faute que vous commettiez un charme qui appartient spécialement à ce tableau ; et voilà encore un point sur lequel vous vous rapprochez de Raphaël.

ANTONIO.

Mais, je vous en prie, dites-moi, où donc l'art s'est-il égaré ? Vous ne savez pas combien vous me rendrez heureux en me l'indiquant.

JULES (*avec modestie*).

Eh bien ! je crois que le dessinateur trouverait ça et là quelque chose à critiquer.

ANTONIO.

Par exemple ?

JULES.

Le raccourci de ce bras pourrait bien ne pas être tout-à-fait juste. La jambe de l'enfant me semble être aussi un peu

trop rouge, et le contour manquer d'exactitude. Vous aimez les formes douces et arrondies; de là vient que vous cherchez à éviter les lignes droites.

ANTONIO.

Encore un mot, Monsieur, encore un mot, et je respire. Comment trouvez-vous le sourire de la madone et celui de l'enfant ?

JULES,

Singulier ; singulier, mais beau.

ANTONIO.

Non pas grimaçant ? forcé ? mielleux ?

JULES,

C'est ainsi que je me représente le sourire d'un ange.

ANTONIO.

Ah ! mon Dieu ! et moi aussi.

JULES (*en riant*).

Et vous-êtes triste parce que vous l'avez bien exprimé ?

ANTONIO.

Je suis triste, parce que je suis tombé dans une si grande erreur.

JULES.

Vous voilà revenu à vos énigmes.

ANTONIO.

Monsieur, vous m'avez parlé un langage qui me va droit au cœur ; et c'est une consolation pour moi que de voir qu'il y a encore dans le monde des hommes sages et généreux qui peuvent se tromper comme je l'ai fait. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est le jugement vrai que vous portez sur les défauts de mon ouvrage. Vous avez raison, et vous me parlez avec une grande bonté ; tout ce que j'ai entendu de vous me causerait une vive joie, si je ne savais trop bien, hélas ! et je ne le sais que depuis peu, que mon travail est sans valeur.

JULES (*étonné*).

Qui vous l'a dit ?

ANTONIO.

Le plus grand artiste de notre époque et peut-être de tous les temps.

JULES.

Michel-Ange ?

ANTONIO.

Oui.

JULES.

Je le reconnais bien là. La roue brisée de son char lui tourne encore dans la tête.

ANTONIO.

Par ignorance et par étourderie je l'ai offensé. Cet homme qui demeure là-bas, et qui prend tous les moyens possibles de me tourmenter, vint auprès de moi, et me dit que l'étranger assis à l'une de ses tables était un teinturier, un sot personnage qui parlait de tout sans rien savoir ; et après cela je ne reçus pas Michel-Ange avec le respect qui lui est dû. Il me parla d'une manière assez brusque, et je lui répondis d'un air moqueur et dédaigneux. Alors il se fâcha, et me traita de barbouilleur et d'homme vil ; puis il me dit que l'éclat des couleurs scintillait à mes yeux, et que je n'arriverais jamais à l'art dans sa véritable grandeur et sa beauté.

JULES (*avec feu*).

Il a raison : vous n'y arriverez pas, car vous y êtes déjà, car déjà vous vous élevez au-dessus de la chapelle Sixtine.

ANTONIO (*faisant un mouvement de la main, comme pour se défendre*).

Oh ! Monsieur !

JULES.

Vous croyez peut-être que je raisonne sur ce sujet comme un aveugle pourrait le faire ; vous vous trompez. Je ne suis ni un Ange, ni un Michel, il est vrai ; je suis un homme, un

Romain. Je ne m'appelle pas César, mais Jules. On m'a enseigné aussi ce que c'est que de peindre. Raphaël fut mon maître ; son génie repose encore sur moi, et je puis parler de peinture.

ANTONIO (*joignant les mains*).

O ciel ! Vous êtes Jules-Romain ?

JULES.

Oui, je le suis.

ANTONIO.

Vous êtes Jules-Romain, le grand peintre, l'élève favori de Raphaël ?

JULES.

Oui.

ANTONIO.

Et vous dites que je ne suis pas un barbouilleur ?

JULES.

Je vous dis que depuis la mort de Raphaël il n'y a pas eu en Italie de plus grand peintre que vous Antonio Allegri de Corrège.

ANTONIO (*s'assoit*).

Permettez, Monsieur. La tête me tourne. Je n'ai jamais éprouvé une telle émotion, et je ne conçois pas comment je l'éprouve. Toute ma vie s'est passée dans l'ombre, comme un sourire ignoré. Je ne croyais pas être un grand homme ; mais j'aimais à confier mon bonheur aux Muses : je pris mes couleurs et je peignis. Et puis voici que deux des plus grands maîtres s'approchent de mon humble demeure : l'un me jette dans la poussière ; l'autre m'élève aux nues. Que dois-je croire ? Suis-je éveillé ? ou n'est-ce qu'un rêve ?

JULES.

Et si l'autre vous disait la même chose que moi ? Alors....

ANTONIO.

Michel-Ange ?.... Vous croyez ?....

JULES.

Il veut toujours faire ce que personne n'imagine..... C'est un Titan plutôt qu'un Dieu, et sa grandeur est comme celle de l'ancien monde. La douceur lui manque. L'Amour nouveau ne peut l'enthousiasmer; mais l'Éros des anciens le tient en son pouvoir. L'Amour ne peut être pour lui un enfant ailé, mais un jeune homme robuste et doué de la force de reproduction. Je veux lui parler. Soyez tranquille. Je m'entends à vivre avec lui, et le Titan a un cœur d'homme : il met au monde des géans; mais il n'a pas le génie de la destruction : il aime bien mieux ravir, comme Prométhée, la flamme du ciel pour donner la vie à ses ouvrages. Laissez seulement apaiser la tempête qui grondait en lui, et il admirera vos œuvres, mon cher Antonio. Maintenant rentrez chez vous; je le vois venir.

ANTONIO.

Je ne sais pas ce que je dois croire. (*Il sort.*)

MICHEL.

Nous pouvons partir.

JULES.

Malheureusement non, mon ami. Il y a une plus grande roue de brisée, et il faut la remettre en bon état avant que d'aller plus loin.

MICHEL.

Que voulez-vous dire?

JULES.

Ce qui est. Vous souvenez-vous de cette belle roue de moulin que vous avez vue dans le fleuve, construite d'après une nouvelle méthode?

MICHEL.

Oui, c'est une bonne pièce.

JULES.

Maintenant écoutez, et soyez-en indigné! Un grand seigneur se trouve ennuyé: il arrive auprès de cette roue, et veut la

voir pour passe-temps ; mais voilà que son sang bouillonne, parce que le meunier ne se montre pas assez humble : il saisit son épée, et frappe sur la roue, et brise tout ce que l'ouvrier a eu tant de peine à construire ; puis, cela fait, il monte à cheval, et part. La meule cesse de tourner, et le meunier est au désespoir.

MICHEL.

Il faut que nous portions secours à ce meunier. Je vais faire atteler sur-le-champ un cheval, et nous irons le trouver. Si seulement je pouvais rencontrer le mauvais drôle qui lui a fait du tort, je me chargerais bien d'abattre sa présomption.

JULES.

Ce serait très-beau de votre part.

MICHEL.

A quoi pensez-vous encore ?

JULES.

Vous aimez la poésie ; vous avez écrit des sonnets : permettez-moi de vous parler en langage figuré ; car la vérité toute nue est un peu dure.

MICHEL.

J'aime le nu. Les draperies ne font que voiler la beauté. Ainsi allez directement au fait, s'il vous plaît.

JULES.

Vous n'avez qu'à poser sur une grande échelle tout ce que je viens de vous dire, et vous avez la vérité. La belle roue de moulin est la nature humaine ; la présomption du grand seigneur est l'orgueil de l'artiste, l'épée un mot tranchant, et les coups sur le rouage, c'est un poignard enfoncé dans le cœur.

MICHEL (*le comprenant*).

Ah ! ah !

JULES.

Vous voyez que nous n'avons pas besoin d'atteler les chevaux; vous pouvez ici réparer le mal, et châtier le coupable, qui n'est point encore échappé à votre vengeance.

MICHEL.

Il vous convient bien de me parler de la sorte.

JULES.

Buonaroti! pourquoi m'y forcez-vous? Croyez-vous que j'oublie le respect que je dois à votre génie, à vos chefs-d'œuvre? Mais ce respect même m'oblige à vous tenir le langage que vous venez d'entendre; car je n'estime pas seulement un homme de génie, mais tous ceux qui concourent à nous porter vers un noble but, quels que soient leurs moyens d'action; et je sais bien que cet arbre de vie appelé en notre langue *génie*, croît plus souvent sur les roches nues que dans les fertiles prairies.

MICHEL.

Vous parlez très-bien; vous devriez être rhéteur.

JULES.

Je sais ce que vous entendez par là; mais je ne me fâche point. Vous pensez que les harangues de l'artiste doivent être, comme celles du héros, composées d'œuvres et de faits; vous avez raison, et je n'ai pas besoin de vous répéter, Michel, combien de fois j'ai reconnu, avec une admiration muette, votre sagesse profonde, votre intelligence divine. Mais l'artiste ne peut pas être seulement artiste, il est homme aussi; et donner à son humanité un beau développement; c'est là encore un art. Vous êtes un grand, un puissant esprit, je le sais; mais ne vous moquez pas de moi quand vous ne me voyez que comme un homme raisonnable et prudent. Les dons de Dieu entrent aussi dans ces qualités. Je ne vous demande pas de longs discours. Votre action seule a dénoué ma langue, et votre action me fera taire.

MICHEL.

Que voulez-vous ?

JULES.

Buonaroti ! vous avez méprisé un véritable peintre ; vous l'avez appelé barbouilleur. Mérite-t-il ce titre ?

MICHEL.

Eh diable ! que m'importe qu'il le mérite ou non ?

JULES.

Vous ne comprenez donc pas mieux la beauté de l'art ?

MICHEL.

Que chacun s'arrange comme il lui convient ; c'est ainsi que je fais, et *basta* ! Je m'inquiète peu de ce que les autres disent de moi. Si ce n'est pas un barbouilleur, tant mieux pour lui ; mais c'est un insolent, j'en suis sûr.

JULES.

C'est un homme doux, modeste, aimable. L'aubergiste est son ennemi, et l'a trompé, en lui disant que vous étiez un fat, un orgueilleux, un misérable teinturier, se mêlant de tout sans rien savoir : il voulait vous mettre mal avec le pauvre peintre, parce qu'il le hait.

MICHEL.

Est-ce que ce coquin d'aubergiste aurait agi de la sorte ?

JULES.

Vous voyez, Antonio est innocent ; il ne vous connaissait pas.

MICHEL.

On doit également se montrer poli envers les inconnus.

JULES.

Et vous, avez-vous été poli ? (*Michel se tait.*) Encore un mot, et c'est assez, Buonaroti. Ce que nous avons vu tous les deux aujourd'hui, sans que nous eussions pu nous y attendre, doit exciter notre admiration. Vous n'êtes certes pas un vieillard aveugle, qui ne peut comprendre que les gravures

sur bois et rien autre chose. L'art est une science chez vous ; votre regard y pénètre jusqu'au fond, et vous savez tout aussi bien et même mieux que moi quel grand artiste ce lieu possède. Vous avez vu dans la salle à manger plusieurs de ses tableaux, *Léda* et *Danaë*¹, qui nous prouvent qu'il sait peindre autre chose que des madones. On dit qu'à Parme il a fait dernièrement des fresques pleines de vigueur et de poésie. Allez dans l'église, voyez sa *Nuit*, et si alors vous ne reconnaissez pas clairement son mérite, il ne faut plus compter sur rien.

MICHEL.

Je lui ai dit qu'il avait du talent.

JULES.

Du talent ! Pauvre mot ! misérable denier que l'on jette à tout mendiant ! N'y a-t-il donc dans son tableau rien que du talent ?

MICHEL.

J'ai vu dans cet ouvrage de grandes fautes.

JULES.

Oui, il y a des fautes, parce que c'est l'ouvrage d'un homme. Et où donc n'y a-t-il point de défaut ? Croyez-vous n'avoir jamais failli ? Pensez-vous que le dessin seul fasse le peintre ? Le corps, les couleurs et la vie, avec la lumière et l'ombre, voilà la peinture ; la beauté, la pensée, la fusion des objets, voilà le génie. Et ne trouvez-vous pas cela dans le tableau de Corrège ?

MICHEL.

Ce n'est pas une œuvre dans le grand style.

JULES.

Qu'appellez-vous grand style ? La vérité profonde, le beau, voilà pour moi ce qu'il y a de grand. La taille gigantesque des corps peut aussi avoir quelque chose de grandiose, comme

¹ Ces deux tableaux sont aujourd'hui au musée de Berlin.

Note du Traduct.

l'esprit l'entend, et vous nous en donnez la preuve. Mais il ne suffit point, pour atteindre ce but, d'élargir son espace et de grossir toutes les proportions. Il y a dans tout ce que vous faites, de la force, de la hardiesse et une idée noble et élevée. Mais l'homme est homme et ne sera jamais Dieu. En sa qualité d'homme il lui convient d'avoir un sentiment naïf, une sorte d'humilité enfantine. Et, je vous l'avoue, avec tout ce que votre grandeur des corps peut faire pour m'amener hors de ma belle voie raphaélique, la bonté du cœur est toujours ce que j'aime le plus à retrouver dans l'art, comme dans la vie, et partout où je la rencontre, je crois voir l'ange de la conscience planer devant moi, avec des lys en main, et me montrer la route de ma patrie.

MICHEL (*avec une émotion comprimée*).

Je ne sens pas ainsi.

JULES.

Vous sentez en grand, et les suaves pensées vous reviennent plus de fois que vous ne voulez le croire. La mère de Dieu que vous avez placée dans l'église Saint-Pierre est belle du sentiment de pitié qui l'anime; et dans la chapelle Sixtine votre Adam porte une expression d'humilité profonde et vraiment humaine. Par Dieu! il n'y a rien, il ne s'éveille rien chez l'homme qui ne s'éveille aussi de temps à autre chez vous; mais votre manière d'agir est dure, et la dureté n'est qu'une vieille et noble rouille, sous laquelle on peut voir briller un pur métal. Pardonnez-moi si mes paroles vous offensent. Je sens que vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis, et je ne vous le dis que pour chasser l'orage qui pèserait long-temps sur notre pauvre peintre. Vous seul lui avez enlevé son repos et sa confiance en lui-même; vous seul pouvez les lui rendre.

MICHEL.

Hem!

BAPTISTE (*arrivant*).

Messieurs! la voiture est prête. Désirez-vous que l'on attelle?

MICHEL.

Mon ami Jules, voulez-vous bien prendre soin de nos préparatifs? J'ai quelques mots à dire à cet honnête homme.

JULES.

Bon! (*Il sort.*)

MICHEL.

Qu'avez-vous dit de moi au peintre? Hem?

BAPTISTE.

Mon excellent Monsieur, qu'ai-je donc dit?

MICHEL.

Que j'étais un teinturier, et un grossier et ridicule personnage.

BAPTISTE.

Que la justice éternelle me punisse, si.....

MICHEL.

Tais-toi! La justice éternelle ne s'inquiète pas de mauvais drôles comme toi! Songe seulement à la justice de ce monde. Quand on est mûr pour la potence, on est pendu.

BAPTISTE.

Monsieur est.....

MICHEL.

Un teinturier, et un brutal teinturier. (*Il prend son fouet.*) Pour des couleurs grossières il faut de grossiers pinceaux. Que dirait Monsieur Baptiste, si je lui rendais le dos cramoisi?

BAPTISTE.

Que Dieu m'assiste!

MICHEL.

Dieu aurait trop à faire de chasser les vices et la lâcheté qui t'assistent. Je ne veux pas me salir les mains avec toi: mais je crois que le meilleur parti que tu aies à prendre, est de t'en aller; car, vois-tu, cette baguette que je tiens à la

main pourrait n'être pas douce, et elle a bonne envie de chercher quelque source secrète dans ton dos replet.

BAPTISTE.

Très-révérend Seigneur, c'est un malentendu. (*Il s'éloigne.*)

MICHEL.

Oui, cours; cours seulement, mauvais coquin. A présent je conçois pourquoi ce peintre, le pauvre diable!... (*Il s'assoit devant le tableau.*) On a besoin de voir cela à loisir. Il n'y a rien à me montrer quand je suis en colère; le sang me monte devant les yeux, et les causeries m'irritent. Je veux trouver moi-même le jugement que je dois porter.... Ce Jules-Romain! Comme si je ne pouvais pas!.... Il l'a pourtant bien senti. (*Regardant le tableau avec calme et douceur.*) En vérité! Mais cela est très-bien fait. Voilà ce que j'appelle peindre!.... Et comme tout est poétique! Les arbres! les fleurs! le paysage!.... Et quels beaux vêtements! La femme est pleine de grâce; Jean est fort joli, et le petit Jésus est un délicieux enfant!.... Par Bacchus, voilà de la couleur!.... (*Pause.*) Et moi, lorsque le pape m'obligea de peindre, lorsque je chassai tous ces artistes florentins, comme les marchands du temple, je restai bien six mois devant mon chevalet, et j'étais si en colère contre le pape, que j'aurais pu le tuer quand il vint trop tôt visiter mon ouvrage. Non, je le sais, je ne suis pas un peintre; je suis un statuaire. Quant à l'utilité dont la sculpture est à la peinture, je m'y entends. Pour l'invention et le dessin personne n'est mon égal; mais j'ignore l'art de disposer les couleurs, et cet homme le connaît à merveille. (*Jean arrive.*) Petit, écoute. Eh! joli enfant, qui n'as pas peur des étrangers! Viens, mon ami!.... (*Jean s'approche.*) Ne me trompé-je pas? C'est le petit Jean du tableau.

JEAN.

Oui, c'est vrai; mon père m'a peint.

MICHEL.

Tu es le fils d'Antonio ?

JEAN.

Et ma mère est là aussi.

MICHEL.

Où ?

JEAN.

C'est elle qui est représentée assise dans ce tableau.

MICHEL.

Ah ! ah !

JEAN.

Et voici le petit Jésus ; mais lui nous ne l'avons pas à la maison.

MICHEL.

Où est-il donc ?

JEAN.

Là-haut, dans le ciel.

MICHEL.

Là-haut ?

JEAN.

Oui, il est assis sur les nuages avec de petits anges.

MICHEL.

Que font-ils donc ?

JEAN.

Ils jouent ensemble.

MICHEL (*l'embrasse*).

Mon bon petit enfant, tiens, assieds-toi sur mes genoux.

JEAN.

Oui, je veux trotter sur tes genoux. Tu es mon cheval, et nous allons à Parme.

MICHEL.

Bien ; mais il faut que je te tienne, car tu n'as point d'étriers.

JEAN.

On les fera encore chez le forgeron.

MICHEL.

Oui.

JEAN. (*trotte*).

Da ! da ! ho ! ho ! Vas toujours ; il faut que le cheval marche sans s'arrêter.

MICHEL.

Nous voilà bientôt arrivés à Parme.

JEAN.

Pas encore. Nous sommes à moitié chemin.

MICHEL.

Le cavalier descend, et va dans une auberge pour manger quelque chose.

JEAN.

Pour manger quelque chose ? (*Michel cherche dans sa poche.*) Qu'as-tu donc dans ta poche ?

MICHEL.

Attends ! (*A part.*) J'avais acheté ceci pour les enfans de maître Martin ; mais ils peuvent attendre ; je trouverai quelque autre chose à Modène. (*Prenant un cornet.*) Voyons, veux-tu des amandes grillées ?

JEAN.

Oui, j'aime beaucoup les amandes grillées !

MICHEL.

Patience ! Peux-tu les manger ?

JEAN.

Oh ! sans doute.

MICHEL.

Eh bien ! mange. (*Jean commence à manger.*) Il faut que tu les manges sur mes genoux.

JEAN.

Non pas ; mais à l'auberge, pendant que le cheval repose.

MICHEL.

Et reçoit un peu d'avoine. Ne me donnes-tu donc pas l'avoine ?

JEAN.

Tiens, mon petit cheval, en voilà. (*Il lui met une amande dans la bouche.*)

MICHEL.

Maudit garçon, tu m'appelles cheval ! Eh bien ! c'est une punition de Dieu ! J'ai nommé ton père barbouilleur, et, par les Muses immortelles, il l'est aussi peu que moi je suis cheval.

JEAN.

Voici ma mère.

MICHEL.

C'est ta mère ? Une belle femme, et qui ressemble beaucoup à la Vierge du tableau. (*Il pose l'enfant à terre et se lève.*)

JEAN.

Ma mère ! c'est un étranger qui m'a donné des amandes grillées. Vois-tu ?

MICHEL.

Madame, je vous prie de m'excuser.....

MARIE.

Mon noble Seigneur, c'est moi qui dois vous rendre grâce de votre bonté..... (*A Jean.*) As-tu remercié ?

JEAN.

Je te remercie, Monsieur.

MARIE.

Mauvais garçon ! comment tu oses tutoyer les étrangers ?

MICHEL.

Ah ! je vous en prie, ne gâtez pas avec les manières du monde cette simple et angélique nature.

MARIE.

Vous aimez les enfans ?

MICHEL.

Parce qu'ils sont si grands ! Est-ce ici que vous demeurez ?

MARIE.

Oui, voilà notre petite maison.

MICHEL.

Le peintre Antonio est-il votre mari?

MARIE.

Oui, Monsieur.

MICHEL.

S'il porte dans sa vie l'agréable caractère que l'on trouve dans ses tableaux, vous devez être bien heureuse avec lui.

MARIE.

Monsieur, l'art n'est qu'une pâle lueur du soleil caché.

MICHEL.

Vraiment?

MARIE.

Vraiment!

MICHEL.

Vous ne me semblez être ni très-calme ni très-joyeuse. Un brave homme, une belle femme, un joli enfant, n'est-ce pas là de quoi faire un paradis de sa maison?

MARIE.

Cependant pour être véritablement heureux, il manque encore quelque chose.

MICHEL.

Et quoi donc?

MARIE.

Le bonheur.

MICHEL.

La beauté et le génie ne sont-ce pas d'assez grands dons de la déesse du bonheur?

MARIE.

Le ver se cache au fond de la fleur, et la ronge. Mon mari a été malade; il est encore faible, et chaque émotion agit violemment sur lui. Il n'y a que quelques heures encore il lui est arrivé un grand chagrin.

MICHEL.

Je sais. Michel-Ange l'a vu, et lui a dit.....

MARIE.

Il lui a fait beaucoup de peine.

MICHEL.

Michel-Ange a peut-être dit la vérité, qui sait ? C'est un homme qui doit s'y entendre.

MARIE.

Et quand un ange du ciel viendrait me dire que mon mari n'est pas peintre, je ne le croirais point.

MICHEL.

Eh ! eh ! vous êtes bien sûre de votre affaire.

MARIE.

Ce dont je suis le plus sûre, c'est que j'aime de tout mon cœur Antonio, c'est qu'on ne peut me rendre indifférente à ce qu'il fait, et voilà pourquoi j'aime aussi son art de tout mon cœur.

MICHEL.

Et croyez-vous que ce soit assez ? Vous aimez cet art sans le connaître, sans l'approfondir.

MARIE.

L'homme peut prendre cette tâche dans toute son étendue ; mais il faut qu'il cherche aussi avec nous son refuge dans le sentiment.

MICHEL.

Bravo, Madame ! Vous me plaisez beaucoup. Pardonnez si j'ai voulu vous éprouver un peu. Les femmes doivent penser comme vous. Quant à Michel-Ange, c'est un rude homme, il faut l'avouer, mais une bonne tête aussi, croyez-moi : son langage est souvent comme le bruit que font les Cyclopes quand le feu est trop ardent ; mais il sait rester calme, et alors il pense et réfléchit pour long-temps, comme le cha-

meau qui s'abreuve à la source pour traverser le désert. Le volcan est terrible ; mais il répand aussi la fécondité, et quand il a fait bien du fracas, les hommes vont bâtir leur demeure dans son voisinage. La moisson croît, porte de bons fruits ; l'abîme se couvre de plantes et de fleurs, et tout respire une vie joyeuse.

MARIE.

Je vous crois.

MICHEL.

Les plus petites causes amènent souvent de grands résultats. La montagne enfante quelquefois une souris ; mais les souris ont aussi enfanté des montagnes. Ne vous étonnez donc pas que la friponnerie d'un mauvais aubergiste ait mis Antonio mal avec Michel-Ange. Un mot en amène un autre, et il n'y a pas seulement l'amour, mais la colère aussi qui nous met un bandeau devant les yeux.

MARIE.

Monsieur, vous parlez très-honnêtement et très-sagement.

MICHEL.

Buonaroti m'a envoyé ici. Je suis son ami ; et pour preuve qu'il honore Antonio, il lui fait don de cet anneau, et le prie de le garder toujours comme un gage d'affection. Ils auront sans doute occasion de se revoir tous les deux. Alors Antonio verra si Buonaroti l'aime réellement, et s'il a fait quelque chose pour son bonheur. (*Il sort.*)

ANTONIO (*qui est sorti et s'est tenu à l'écart*).

Marie, ma bonne femme, que dit-il ?

MARIE.

L'étranger ?

ANTONIO.

Qui ? Michel-Ange !

MARIE.

Antonio ! Que dis-tu ? Est-il possible ? C'est lui ?

ANTONIO.

Oui, oui, lui-même. Il n'a pas son pareil sur la terre.

MARIE.

Oh bonheur ! Réjouis-toi, Antonio, il caressait notre enfant ; il me parlait avec tant de bonté ! Il te donne cet anneau ; il t'aime et t'honore ; il veut travailler à ton bonheur.

ANTONIO.

Marie, est-ce vrai ? Jules-Romain avait raison.

MARIE.

Il t'aime et t'honore.

ANTONIO.

Et cet anneau ! O Ciel ! Viens, Marie ! Il m'a jeté dans la poussière pour m'élever deux fois plus haut. Puis-je le croire ? O viens ; je veux le remercier, pleurer, le presser contre ma poitrine, et jouir de mon bonheur.

MARIE.

Oui, à présent il a raison, le grand Buonaroti. A présent une vie toute céleste s'ouvre pour nous. (*Ils vont dans l'auberge.*)

BAPTISTE (*qui les a écoutés*).

Et moi je veux vous rendre votre jouissance complète. Le serpent appartient au paradis terrestre.

QUATRIÈME ACTE.

Une grande salle à Parme.

OCTAVIO, BAPTISTE (*avec un livre de comptes*).

OCTAVIO.

Je suis content ; tout est en ordre.

BAPTISTE.

J'ai reçu une lettre de mon fils : il m'écrit de Florence, et arrivera peut-être ce soir.

OCTAVIO.

Bon. Garde bien secret ce que je t'ai dit de Nicolo.

BAPTISTE.

Par Dieu ! cela me surprend assez qu'un brigand des Apennins ose entrer au service de votre Seigneurie pour épier les occasions.

OCTAVIO.

Je le sais. Ce n'est pas la première fois que les vagabonds s'en vont hardiment dans les bois entre Parme et Reggio, et partout où ils peuvent voler. Mais, silence ! celui-ci est en cage et les autres y seront aussi bientôt.

BAPTISTE.

Quels hommes il y a pourtant dans le monde !

OCTAVIO.

Assez là-dessus. Parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage. Le peintre Antonio vient-il aujourd'hui ?

BAPTISTE.

Il est déjà en route, et arrivera bientôt.

OCTAVIO.

Oh ! si seulement Marie était déjà là !

BAPTISTE.

Vous la verrez tout à l'heure, Excellence. Où l'on sème des pois, les pigeons arrivent. Je pense pourtant à quelque chose, si mon clément Seigneur veut me permettre de le lui dire?....

OCTAVIO.

Que penses-tu ?

BAPTISTE.

Votre Excellence est sur le point de se marier. La belle Célestine de Florence viendra ici avec son père Ricordano ; et qu'arrivera-t-il ?

OCTAVIO.

Sois sans inquiétude ! La belle Célestine est céleste, ainsi

que son nom. Si, comme chrétien, j'aime de cœur ce qui me rappelle au ciel, comme homme je dois me réjouir aussi avec les choses terrestres. La jeune personne est pour moi semblable à un froid soleil d'hiver : elle est trop fière et trop sage. Qu'elle m'épouse, c'est douteux ; mais, enfin, si elle s'y décide, c'est par amour pour son père, qui désire voir ce mariage ; car elle ne m'aime pas.

BAPTISTE.

Cela viendra, Monseigneur.

OCTAVIO.

Peut-être oui, peut-être non. Je ne mendie pas l'amour. Je respecte Célestine : elle est très-belle et très-riche. Il n'y a pas un jeune Florentin qui ne regarderait comme le plus grand bonheur de pouvoir l'épouser. Je désire l'avoir pour femme. Je suis flatté d'obtenir ce que tous les autres demandent en vain. Mais la tendresse du cœur a aussi ses droits, et en cela Célestine doit le céder à Marie.

BAPTISTE.

Cependant, Monseigneur, deux femmes dans une maison?

OCTAVIO.

O admirable ! Célestine est jeune, enthousiaste, et n'a aucun soupçon ; Marie est modeste, douce, tranquille. La seule chose qui me donne à réfléchir, c'est qu'Antonio doit peindre ici. La demoiselle s'y connaît, et peint d'une manière charmante. Moi je ne m'y entends pas beaucoup. J'ai trouvé ces tableaux dans l'héritage de mon oncle Jérôme, et c'est un luxe comme un autre, ni plus ni moins. Antonio se met donc à peindre, et il s'en acquitte très-mal. C'est un pauvre artiste, tout-à-fait inconnu : c'est ce qui me fait de la peine ; car autrement je pourrais du moins passer pour un connaisseur.

BAPTISTE.

Oui, voilà bien le pis de l'affaire. C'est un misérable artiste ; vous pouvez m'en croire sur parole, mon bon Seigneur.

OCTAVIO.

Et qu'entends-tu à l'art, je te demande? Tu es l'ennemi d'Antonio ; tais-toi.

BAPTISTE.

Ne le vois-je pas qui vient déjà à travers le jardin?

OCTAVIO.

Vraiment?

BAPTISTE.

Oui, le voilà qui regarde les plantes avec son tableau sur les épaules : il ressemble à un chanteur ambulant. Maintenant il respire le parfum des fleurs. Je pense qu'il n'en cueillera point ; car alors c'est moi qui lui parlerais.

OCTAVIO.

Je vais me retirer. Le palais, les salles, les meubles, les domestiques, peuvent lui imposer. De tels hommes se laissent bien mieux surprendre par le luxe extérieur qu'on ne pourrait le croire. Alors je repars, et je veux aujourd'hui même tenter mon entreprise.

BAPTISTE.

Ne serait-ce pas mieux que dans une occasion.....

OCTAVIO.

Ce que je ne peux acheter, je ne le vole pas. (*Il sort.*)

BAPTISTE (*seul*).

Tu ne le voles pas? Eh bien! c'est moi qui le volerai; car je veux me venger, et cruellement, aussi vrai que je suis un homme de la Calabre. Le fouet de Michel-Ange, bien qu'il ne m'ait pas touché, a pourtant rallumé la haine dans mon cœur, et, avant qu'elle s'éteigne, il faut que mon sang ou celui de mon ennemi coule. (*Il réfléchit.*) Nicolo a déjà été brigand. Bon! J'espère qu'il s'y entend encore. (*Il sort.*)

ANTONIO.

M'y voici enfin. Dieu! que je suis las! Le chemin est si long; le soleil est brûlant. Au moins ici il fait frais. Les grands

sont pourtant heureux de pouvoir habiter ces palais de pierre, et de se préserver ainsi des rayons du soleil. L'édifice s'élève librement dans les airs ; les larges colonnes répandent de l'ombre ; les fontaines coulent dans le vestibule et rafraichissent les murs. Mon Dieu ! Celui qui peut avoir une telle habitation..... Mais moi je l'aurai bientôt. Comme l'on monte aisément ces escaliers de marbre, et quel plaisir on goûte à voir dans leurs niches ces bustes antiques ! (*Il regarde la salle.*) Ah ! que vois-je ? Une salle pleine de tableaux. C'est ici la galerie. O sainte Mère de Dieu ! je suis dans le temple sans le savoir. Voici vos beaux chefs-d'œuvre, artistes italiens : on les verra long-temps encore suspendus au-dessus des cercueils, comme les armoiries qui indiquent les hauts faits des héros. Dieu tout-puissant ! par où dois-je commencer ? par les paysages, les animaux, les guerriers ou les madones ? Mon œil flotte indécis, comme l'abeille entre les fleurs. Ah ! je ne vois rien ; je ne sens que la puissance de l'art qui agit invinciblement sur moi. Je voudrais m'agenouiller et pleurer dans ce sanctuaire de mes devanciers..... La belle peinture ! Mais non pourtant ;.... tout ne peut pas être ici de la même valeur..... Oh ! que vois-je ? Je n'ai encore jamais rien aperçu de semblable. Une vieille femme est assise dans sa cuisine et nettoie une casserole ; un chat repose dans un coin, et un enfant souffle avec un tuyau des bulles de savon. Jamais pourtant je n'aurais pensé que l'on pût peindre de telles choses ; et ici tout est si frais et si net que c'est un plaisir. Il faut regarder ce tableau à travers la main arrondie : alors comme on voit bien les rayons du soleil briller sur le vert feuillage et sur la casserole ! Mais qui donc a peint cela ? Le nom n'est-il pas écrit au-dessous ? Voyons. *Flamand inconnu.* Flamand ! Quel compatriote est-ce ? La Flandre est-elle loin du Milanais ?.... Ah ! voici de plus grands morceaux. Une table avec des fleurs ; un demi-verre de vin, des citrons, des chiens, de petits oiseaux. Ah ! ah ! c'est cependant trop joli....

Ici quatre vieillards avares comptent leur argent. Mais, je ne me trompe pas, voici la naissance du Sauveur. Je connais ce tableau ; c'est maître Mategno qui l'a peint. Comme ce chemin sur la montagne s'enfuit nettement là derrière ! comme ces trois rois sont beaux devant l'enfant Jésus et la Reine éternelle du ciel !.... Voici une autre peinture, assez semblable à celle-là, mais cependant plus naïve. Le bœuf élève son museau au-dessus de la tête de Marie, et regarde curieusement ce qui se passe ; le Maure pleure de joie, et le petit enfant prend dans une cassette une quantité de jouets. C'est de.... Albert Dürer ; oui, un Allemand, je sais ; au-delà des montagnes il y a aussi des hommes, et l'on y trouve même des peintres.... Mais quelle œuvre admirable ! Le portrait d'une jeune princesse belle et riante : son regard étincelle ; sa petite bouche sourit ; son chapeau rouge en velours et ses bracelets la parent si bien ! « Léonard de Vinci. » Oui, je le crois, c'est là ce que j'appelle peindre.... Voici un roi à peu près dans le même style. Si c'est de Léonard, il l'aura sans doute fait dans sa jeunesse. (*Il lit.*) « De Holbein. » Je ne le connais pas : il est bon peintre pourtant, et ressemble à Léonard ; moins beau que lui, mais plein de noblesse.... Pour vous, mes anciens, que j'aperçois là-haut, je vous connais. Comment t'en va-t-il, mon noble Perugino, avec tes tons verts, et ta symétrie de chaque côté, et ton Saint-Sébastien ? Tu es cependant un grand artiste ; seulement un peu plus d'invention ne t'aurait point fait de mal.... Là trônent nos grands maîtres. Là j'aperçois un magnifique tableau de grandeur naturelle, un beau vieillard : c'est saint Job ; bien imaginé, bien exécuté, sans doute de Raphaël. (*Il lit.*) « De Fra Bartholomeo. » Ah ! le bon moine ! Tous tes confrères ne t'imiteront pas facilement, va.... Comment aurait-on le temps de voir tous ces objets ? Mais voici dans le fond un rideau de soie : il cache sans doute le morceau le plus précieux. Il faut le voir avant que le maître arrive. (*Il tire le rideau, et regarde*

(ouvrage de Raphaël.) Sainte Cécile ! Elle pose la main sur l'orgue, et des violons et d'autres instrumens de musique sont jetés par morceaux à ses pieds. Mais l'orgue se tait sous ses doigts, lorsqu'elle entend venir d'en haut le chœur des anges ; son œil se lève. Oh ! qui donc a fait ce tableau ? Ce n'est pas être peintre, mais poète. Ici je ne vois pas seulement le grand artiste, mais le grand homme : ici la sublime, la céleste poésie a pris, pour s'exprimer, les couleurs ; et c'est là ce que je veux, c'est là que tendent tous mes efforts. (*Octavio entre, sans qu'Antonio détourne les yeux sur lui.*) Qui a fait cela ?

OCTAVIO.

Raphaël.

ANTONIO (*avec enthousiasme*).

Et moi aussi je suis peintre.

OCTAVIO.

Mon cher ami, je le sais depuis quelque semaines, et vous devez le savoir depuis des années.

ANTONIO.

Je ne le sais que dès à présent.

OCTAVIO (*à part*).

Le vaniteux fou ! Baptiste avait raison. Mais tant mieux. (*Haut.*) Mon cher maître, je me réjouis de vous voir cette confiance. Il y a beaucoup d'artistes très-différens de vous, qui restaient comme anéantis devant ces tableaux, parce qu'au fond du cœur ils sentaient alors qu'ils n'étaient rien.

ANTONIO.

Oui, je le conçois. Si la pauvreté ne comprend pas tout ce qu'elle a de vide en face de ces richesses, elle ne le comprendra jamais.

OCTAVIO (*à part*).

Cet homme a déjà subi une complète métamorphose. (*Haut.*) Et vous, au contraire, vous croyez comprendre ici tout ce que vous avez de force.

ANTONIO.

Oui, Monsieur, ici je me sens vivre ; ici je me trouve artiste. Je vois les plus profondes pensées de mon ame exprimées comme aux plus belles heures de ma jeunesse je les avais conçues, et comme il m'arriva rarement de pouvoir les exprimer. J'ai la douceur de Raphaël, mais non pas sa force et son élévation. Ma main est plus adroite et plus exercée, mais son génie plus puissant et plus vaste. Je souris, mais Raphaël est sérieux ; je suis entraîné, mais Raphaël entraîne. Dieux ! quel tableau ! Ici je vois ce que je suis ; ici est la mesure qui sert à me grandir : car je me sens près du ciel, mais comme un homme doit se sentir auprès d'un ange ; et pendant que ma poitrine se gonfle d'enthousiasme, mon front se courbe humblement devant cette grandeur que je n'ai pu atteindre.

OCTAVIO.

Avez-vous apporté votre ouvrage ?

ANTONIO (*revenant de son enthousiasme*).

Il est là dans le coin, mon digne Seigneur.

OCTAVIO.

Montrez-le-moi..... Très-bien, très-joli, en vérité. La sainte femme est là pleine de vie ; mais si j'ose vous parler franchement, les habits lui font tort. Pourquoi ne l'avez-vous pas représentée telle qu'elle est réellement ? Par Dieu ! Marie n'a pas besoin qu'on l'embellisse.

ANTONIO.

J'ai voulu faire la Madone.

OCTAVIO.

Et Marie n'est-elle pas votre dona ?

ANTONIO.

Pardonnez, Monseigneur, je ne vous comprends point.

OCTAVIO.

Ah ! je le sais, vous autres artistes vous vivez plus dans les

rêves que dans le monde réel; vous préférez les produits de votre imagination, les fantômes aériens, à ce qui se meut autour de vous. Je ne trouve rien à dire contre ce penchant, rien du tout. Chacun doit agir comme bon lui semble. Je ne suis ni artiste ni poète, et je me contente fort bien de la réalité; et de cette manière nous pouvons à merveille nous accorder ensemble. L'un de nous n'envahit point le domaine de l'autre. Vous aimez l'idéal, et moi la personne.

ANTONIO.

Que votre Seigneurie m'excuse ! Je ne comprends pas encore ce qu'elle veut dire.

OCTAVIO.

Mon cher Antonio, je veux m'expliquer clairement avec vous. Votre simplicité de caractère vous empêche de concevoir ce que nous autres gens de cour appelons finesse. Vous êtes pauvre, et j'en suis fâché. Vous faites de belles choses, et demeurez inconnu. Que vous sert donc de faire briller votre lumière sous le boisseau ? Écoutez. Je veux vous rendre heureux. Cette maison est grande : les nobles les plus riches de l'Italie y affluent chaque jour. Il faut que vous restiez ici pour peindre, et votre fortune est faite.

ANTONIO.

Mon bon Seigneur, n'est-ce point une illusion ? Et le bonheur commence-t-il enfin à me sourire ? Dès ma première jeunesse j'ai vu comme un feu follet voltiger devant mes yeux ; mais quand je croyais l'atteindre, il était déjà loin, et je retombais dans l'obscurité.

OCTAVIO.

Je veux vous rendre heureux. Par tous les saints ! rien n'est plus cruel que de ne pas faire le bonheur d'un homme quand on le peut.

ANTONIO.

Vous pensez très-noblement.

OCTAVIO.

Et vous pensez de même ?

ANTONIO.

Oui.

OCTAVIO.

Ainsi vous me rendriez heureux aussi si vous en aviez les moyens ?

ANTONIO.

Certainement. Mais vous êtes un enfant privilégié de la fortune. Et qu'est-ce qu'un pauvre homme pourrait faire pour vous ?

OCTAVIO.

Hélas ! cher Antonio ! tout ce qui reluit n'est pas or. Je ne suis pas heureux ; non certainement.

ANTONIO.

Vous m'attristez..... Est-il possible, mon jeune et généreux Seigneur ? Vous avez tout ce que l'on ose désirer.

OCTAVIO.

Tout, mais non pas ce qu'il y a de meilleur.

ANTONIO.

Je le crois ; mais chacun peut l'avoir quand il veut.

OCTAVIO.

Qu'entendez-vous donc par ce qu'il y a de meilleur ?

ANTONIO.

La confiance en Dieu, un cœur pur et une conscience calme.

OCTAVIO (*étonné*).

Ah ! c'est cela..... Oui, vous avez raison : voilà ce qu'il y a de meilleur pour l'éternité. Mais l'homme vit de la vie de ce monde, et il faut trouver dans cette vie quelque chose de bon pour le rendre heureux.

ANTONIO.

C'est vrai.

OCTAVIO.

La manifestation de la divinité sur cette terre est ce que nous appelons *amour*. Cette manifestation peut avoir lieu en grand, alors nous la nommons *art* et *génie*, ou dans des bornes plus étroites, et alors elle se reflète sur une belle femme.

ANTONIO.

Et quel est l'artiste en ce monde qui n'emploierait pas tous ses efforts à réunir intimement l'un à l'autre ces deux amours.

OCTAVIO.

Mais dans le cœur de l'artiste la muse occupe la première place.

ANTONIO.

Sans doute, parce que sa bien-aimée est sa muse.

OCTAVIO.

Et elle change avec la lune. Des muses véritables il y en a peu, seulement neuf.

ANTONIO.

Cependant chaque muse nous donne un art particulier, et chaque artiste aime la muse qu'il s'est choisie.

OCTAVIO.

Le grand Raphaël, devant qui vous incliniez tout à l'heure la tête, en a eu plusieurs.

ANTONIO.

Le pauvre Raphaël, parce qu'il n'en avait aucune !

OCTAVIO.

Aucune ?

ANTONIO.

Oui, il en avait une dans le ciel, dans ses pressentiments, dans ses désirs, dans ce qu'il appelait sa *divine idée*. A présent il la possède. Son âme languissante ne doit plus, comme Cécilia, rechercher tristement l'azur du ciel et aspirer à une douce satisfaction. Maintenant il a sa muse ; il l'embrasse. Ici

il la cherchait en vain , le pauvre Raphaël. Voilà pourquoi son génie ardent se plongeait dans une mer de sensualités et se laissait éblouir si facilement.

OCTAVIO.

Êtes-vous donc plus heureux ?

ANTONIO.

Grâce à Dieu, oui. Pauvre, malheureux Raphaël ! A quoi te servait-il donc d'être si jeune et si beau ? A quoi te servaient tes puissans amis, et le pape, et Rome, et la voluptueuse Fornarine, et la nièce du cardinal ? Tu ne connus pas le plus grand bonheur de la terre, celui d'avoir une femme douce, fidèle et vertueuse ! tu ne trouvas point de Marie ! Qu'était-ce donc que ta fortune ? Oh, combien dans mon humble demeure je me sens plus heureux que toi !

OCTAVIO.

Êtes-vous donc si sûr que Marie vous aime de tout son cœur ?

ANTONIO.

Aussi sûr que je vis.

OCTAVIO.

Bon..... Quand je dis bon, c'est pour vous et non pas pour moi. Portez-vous bien ; je ne veux pas troubler votre bonheur. (*Antonio est saisi de surprise.*) Je croyais que vous n'aimiez que votre muse, et que votre femme se flattait elle-même, et puis flattait ses sens et sa vanité. Alors je vous engageai à venir à Parme. J'espérais que nous pouvions être tous les trois heureux. Maintenant je vois que c'est impossible. Vous rêvez, et votre femme rêve comme vous. Et, puisque Dieu le veut ainsi, Antonio, vous ne pouvez demeurer chez moi. J'aspirerais toujours à ce qui vous appartient. Pourtant soyez sans crainte..... Je ne me glisserai pas, comme un renard, pendant la nuit dans votre pigeonier. J'aime les tourterelles ; mais je ne veux pas les voler, car je puis les acheter en plein jour sur la place. Portez-vous bien ; saluez votre

belle femme. Par Dieu ! j'avais de bons projets pour nous tous ; et si quelqu'un a le droit de se plaindre dans cette affaire , c'est moi , qui m'en vais avec la bouche sèche. Adieu. Vous me ferez encore quelques tableaux comme celui-ci. Demeurez dans cette salle autant que vous voudrez. Baptiste doit vous apporter ici votre argent. (*Il sort.*)

ANTONIO (*seul*).

Ainsi c'était là son projet ! C'était là sa passion pour l'art et son estime pour les artistes ! O fou que je suis de m'être encore une fois livré au feu follet. Mais je suis vengé : il est sorti honteux. Honteux !.... Et moi, ne suis-je pas là comme la patiente brebis qui supporte tous les outrages ? (*Avec colère.*) Il faut qu'il se batte avec moi. Je ne souffre pas un affront. Il est noble, et moi je suis noble aussi par le talent. Je vivrai dans le livre de l'avenir, et lui sera mort et oublié. Cependant je ne sais pas manier l'épée ; mais les balles peuvent me servir. Meurtrier !.... Oh ! non, il vaut mieux subir l'offense !.... Et s'il me tue ! Marie ! mon petit Jean !.... et toi, mon art chéri !.... Ah ! je n'ai qu'une risible colère. C'est aux hommes de guerre à se battre ; c'est à eux qu'appartient la bravoure et le mépris de la mort : c'est là leur métier, là qu'ils placent leur honneur. L'artiste agit par la pensée : il doit chérir la paix ; car Dieu ne lui a pas mis l'épée en main, et le magique bâton qu'il porte peut donner la vie, mais non l'anéantir. Je veux souffrir l'humiliation, comme le modèle du monde, notre Sauveur, a souffert. Celui qui sur cette terre veut arriver à un noble but, doit sacrifier son corps comme un martyr ; ce n'est qu'au-delà du tombeau que commence sa vie..... Rester ici ! Voir ces tableaux ! Le puis-je ? Que n'ai-je déjà pas éprouvé aujourd'hui ? La déception, la moquerie, le désespoir, la joie la plus vive, et puis les fatigues du voyage, la chaleur, la maladie. Je suis las, et mon regard se trouble. Je ne puis plus jouir de ces grandes choses qui

m'entourent, et que j'ai si long-temps désiré de voir. Mes membres sont faibles. Ah ! je me sens très-mal, et je veux reposer un peu pour reprendre ensuite le chemin de ma demeure.

(Il s'assoit sur une chaise et s'endort dans un coin. Ricordano entre avec sa fille Célestine, qui porte une couronne de laurier à la main.)

RICORDANO.

Nous voici enfin arrivés, mon enfant.

CÉLESTINE.

Mais comme convives étrangers, n'est-ce pas, mon père ?

RICORDANO.

Mauvaise Célestine ! oui, puisque tu le veux.

CÉLESTINE.

Puisque tu le veux, toi.

RICORDANO.

Je ne demande que ton bonheur. Dieu m'est témoin que je ne demande rien autre chose. Tu ne crois pas pouvoir le trouver auprès d'Octavio, soit ! Je renonce à mes plans, et le jeune fou peut s'en prendre à sa légèreté ; mais je demeure convaincu que son cœur est bon.

CÉLESTINE.

Son cœur ! Mais en a-t-il un ?

RICORDANO.

Vous autres jeunes filles vous voulez que tout soit cœur.

CÉLESTINE.

Est-ce ainsi que parle celui qui en a un si noble ?

RICORDANO.

C'est bon, flatteuse !

CÉLESTINE.

Octavio n'en a point, croyez-moi. Il n'est pas méchant, mais épris de lui-même, orgueilleux, froid et dépourvu d'idées. Il ne m'aime pas ; je ne l'aime pas, et cependant, mon père, tu peux désirer.....

RICORDANO.

Eh bien, soit ! Je veux oublier la promesse que je fis à Lorenzo sur son lit de mort, d'unir son fils à ma fille, et de rendre ainsi l'alliance de nos deux maisons plus étroite. Cette promesse fut accordée trop à la hâte. Que Dieu me pardonne !

CÉLESTINE.

Dieu doit être satisfait que tu ne fasses pas le malheur de ton unique enfant.

RICORDANO.

Tu as raison. Et, quand j'y pense, ne serait-ce pas un crime de placer un bouton de rose, comme toi, dans un terrain sec et aride, lorsque tous les jeunes jardiniers de Florence et des environs désirent si vivement prendre soin d'une telle fleur ?

CÉLESTINE.

Mon père, si tu peux me regarder comme une petite fleur, toi tu seras le chêne à l'ombre duquel je vivrai. Je ne demande qu'à te rester toujours unie.

RICORDANO.

Mon enfant, est-ce que tu ne connais pas encore l'amour ?

CÉLESTINE.

Oui, mais pour toi, pour Dieu, pour tout ce qu'il y a de bon et de beau.

RICORDANO.

Et pour quelque jeune homme.

CÉLESTINE (*en rougissant*).

Non.

RICORDANO.

Oh ! douce innocence ! pas encore. Mais cela viendra ; crois-moi. L'Amour sait se venger : il ne souffrira pas toujours tes froids dédains ; et quand tu t'y attendras le moins, il arrivera cruel comme Silvio, pour te faire languir comme Dorinde.

CÉLESTINE.

Mais le temps, les précautions, mon père ?

RICORDANO.

Petite muse ; c'est ainsi qu'il faut t'appeler. Tu repousses l'amour des fils de la terre, pour ne vivre que dans l'art et la nature. A qui destines-tu cette couronne de lauriers ?

CÉLESTINE.

Que sais-je ? Quand nous traversons le jardin, cette branche se pencha vers moi, et m'arrêta par mes cheveux. Pour la punir, je l'arrachai de sa tige, et j'en ai formé une couronne.

RICORDANO.

Sans doute pour la poser sur ton Raphaël ?

CÉLESTINE.

Ah ! dieux ! la belle salle !

RICORDANO.

Il faut pourtant que tu la quittes.

CÉLESTINE.

Hélas ! oui.

RICORDANO.

Elle pourrait être à toi.

CÉLESTINE.

Mon bon père, est-ce que tu pourrais acheter toutes ces peintures d'Octavio ?

RICORDANO.

Mais, ma chère fille, sais-tu combien vaut cette collection ?

CÉLESTINE.

Non, car je la crois d'un prix inestimable ; mais Octavio ne sera pas si difficile, car il aime encore plus l'argent que ces beaux ouvrages. Il ne demandera pas plus que ta fille ne vaut pour toi, mon père, et tu gagneras encore à ce marché, puisque tu ne lui donnes que de l'or, et que tu gardes ton enfant.

RICORDANO.

Méchante petite Circé, reste ici, regarde tous ces tableaux. Je vais parler à Octavio, et je lui dirai ta résolution.

CÉLESTINE.

Il la recevra bien ; va. C'est un fin courtisan, et ce sacrifice ne lui coûte pas beaucoup.

RICORDANO.

Si tu n'es pas sa femme, tu peux au moins, comme parente, demeurer son amie, sa sœur.

CÉLESTINE.

Cela s'entend, mon père. Comme son amie et sa sœur je reviendrai souvent visiter Octavio et sa galerie.

RICORDANO.

Ah ! tu es rusée.

CÉLESTINE.

Dis-le lui, et je vais te retrouver.

RICORDANO.

N'oses-tu donc pas porter toi-même ton refus à ce pauvre homme ?

CÉLESTINE.

Bon ! C'est une plaisanterie. Je dois seulement mêler à ce refus quelques belles fleurs.

RICORDANO.

Ah ! jeunes filles, timides et malignes créatures !... (*Il sort.*)

CÉLESTINE (*seule*).

Maintenant me voilà entre mes beaux tableaux, et je devrais les quitter pour toujours ? Non, mon père les achètera. Non, tous ces trésors ne tomberont pas dans la poussière sans réjouir des cœurs nobles, sans inspirer de l'amour ! O Cécile, je veux mettre ma couronne à tes pieds..... Mais que vois-je ? Une nouvelle peinture tournée contre la muraille. Est-il possible ! Octavio fait de telles emplettes. Eh bien ! tant mieux.

(*Elle regarde ce tableau tout étonnée.*) Est-ce un rêve? Non, voilà bien l'œuvre d'Antonio Allegri, le nouveau peintre, le grand peintre, que l'on ne connaît pas encore, dont j'ai déjà copié plusieurs têtes, et que Michel-Ange et Jules-Romain nous ont tant vanté aujourd'hui quand nous les avons rencontrés sur le chemin. Buonaroti lui a donné son anneau en partant, et veut parler pour lui au duc. Ah! dieux! comme tout cela est beau et vivant! Quel doux visage plein de grâce et d'humilité que celui de la Mère de Dieu! Le Sauveur est là resplendissant de majesté, et Jean..... Non, je voudrais pouvoir prendre ce petit garçon et l'embrasser un millier de fois. C'est sans doute fait d'après nature : on ne saurait rien inventer de semblable. Oh! quelle couleur! quel sentiment! quel délicieux tableau!.... Je veux le couronner. Je comprends pourquoi la branche de laurier se penchait vers moi, et cherchait à me retenir : c'était comme un avertissement de ce que je vois. Si je pouvais aussi couronner l'artiste, mais sans que personne me vît, pas même lui!.... (*Elle aperçoit Antonio, qui dort dans un coin.*) Jésus Maria! voilà un homme!.... Il dort profondément. Qui est-il? Comment est-il venu dans cette galerie? (*Elle le regarde de plus près.*) Ce n'est pas un chevalier, encore moins un bourgeois ou un domestique. Il est habillé pauvrement, mais avec propreté. Une belle tête! pâle; mais quels nobles traits! et quel large front! Que Dieu m'assiste! Vois-je bien? Il a l'anneau de Buonaroti à son doigt. C'est Antonio Allegri lui-même, qui a apporté son ouvrage à Octavio, et qui s'est endormi de fatigue. (*Elle s'agenouille devant lui pour le mieux voir.*) Oh! la belle expression de visage! Il semble avoir beaucoup souffert dans le monde, et cependant il n'est pas vieux..... Si j'osais le couronner! Mais non, il peut se réveiller; quelqu'un peut venir. Non, je veux poser cette couronne sur son tableau; et quand il se réveillera, il verra qu'on l'aime..... Et cependant ce n'est rien que cela. L'artiste a la tête nue,

et c'est sur ce coin de bois que repose la couronne. Oh ! je dois tout hasarder. Bons saints du ciel ! assistez-moi, pour que je mène à bonne fin mon aventure. (*Elle lui pose la couronne sur la tête, et se retire.*) Qui, voilà sa place. A présent le laurier se marie bien à cette noire chevelure, et le front du peintre est ombragé comme il devait l'être. C'est bon. J'ai fini. Et maintenant adieu ; nous nous reverrons bientôt. Il se réveille ; il pousse un long soupir. Sauvons-nous ! sauvons-nous ! (*Elle s'éloigne.*)

ANTONIO.

Où suis-je ? Ah ! cette voûte sombre n'est point l'Élysée. J'ai dormi et rêvé. Non, j'ai eu plus qu'un rêve ; c'était un pressentiment de la félicité à venir. Je me trouvais dans une belle campagne, plus belle encore que celle décrite par Dante. C'était dans la vallée des Muses, auprès d'un temple en marbre blanc, soutenu par des colonnes de granit, orné de statues colossales, et plein de livres et de peintures. Autour de moi je voyais réunis les grands artistes de l'antiquité et des temps modernes : poètes, sculpteurs, peintres, architectes. Phidias était placé, comme une mouche, sur les épaules d'Hercule, et travaillait avec ardeur, et parvenait à faire de son œuvre gigantesque un tout harmonieux. Apelle trempait en riant ses pinceaux dans les couleurs de l'Aurore, et peignait sur les nuages des figures merveilleuses, que les anges emportaient. Palestrina, assis devant son orgue, jetait des sons magiques à travers le monde, et les quatre vents donnaient l'air à son instrument. Auprès de lui Cécile chantait ; Homère, le vieillard, prenait place vers la source sacrée, et tous les poètes prêtaient l'oreille à ses paroles. Raphaël, beau comme on l'a vu dans ce monde, mais portant des ailes d'argent, me prenait par la main, pour me conduire au milieu de ce cercle. Alors s'avança, oh ! jamais je ne l'oublierai, la Muse, jeune, belle, fraîche comme la rosée du matin, et riante comme la rose qui vient de naître. D'une main aussi blanche que la

neige elle me posa une couronne de laurier sur la tête, et me dit : « Je te voue à l'immortalité. » Puis je m'éveillai. Et il me semble encore que je porte cette couronne. (*Il met ses mains sur son front, et sent la couronne.*) O Ciel! que vois-je?... Est-il possible? Arrive-t-il encore des miracles dans le monde? (*Baptiste vient avec Nicolo, qui porte un sac d'argent.*) Mon ami,... Baptiste, qui donc est venu ici?

BAPTISTE.

Que sais-je? Voici l'argent que notre digne seigneur doit vous donner pour votre tableau. Il faut que vous preniez cette somme en cuivre; c'est avec cette monnaie que les paysans paient leurs impôts : elle vous pèsera un peu sur le dos; mais vous êtes habitué depuis long-temps à porter des fardeaux. Si vous êtes devenu un peintre merveilleux, vous ne devez pas oublier que votre père était porte-faix, et cette charge servira à vous rappeler votre origine. Il est bon quelquefois d'avoir de tels préservatifs contre l'orgueil et la présomption.

ANTONIO.

Baptiste, ne pourriez-vous me donner de l'argent, si ce n'est tout, au moins ce qu'il me faut pour aujourd'hui et demain? Voyez, le chemin est long; je l'ai déjà fait une fois; je suis las, et il faut que je me traîne encore sous ce poids. Rendez-moi ce service, mon ami.

BAPTISTE.

Comment ami? Vous êtes mon ennemi, et le serez toujours.

ANTONIO.

Que vous ai-je fait?

BAPTISTE.

C'est à vous que je dois la honte et les injures que j'ai eu à subir aujourd'hui de la part de Michel-Ange.

ANTONIO.

Est-ce moi qui en suis la cause?

BAPTISTE.

Assez là-dessus. Voilà votre argent. J'ai pris ce que vous me deviez. Ainsi partez, et ne vous hasardez jamais à remettre les pieds dans ce palais.

ANTONIO.

Vous êtes bien en colère.

BAPTISTE.

On vous donne de l'argent, des anneaux et, comme je le vois, des couronnes de laurier. Vous devez aussi recevoir quelque chose de moi.

ANTONIO.

Mais modérez donc votre haine.

BAPTISTE.

Je veux plutôt l'assouvir.

ANTONIO.

Faites ce que vous voudrez. Je ne crains rien. J'ai du moins ce dont vous paraissez peu vous soucier, une conscience pure. Tâchez de me nuire : l'Éternel sera bon envers moi. Adieu. Je vous quitte sans haine. Le sac, quelque lourd qu'il soit, ne m'effraie pas. (*Il met la couronne sur sa tête et le sac sur son dos.*) « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, » a dit le Seigneur. Que le fardeau courbe mon corps jusqu'à terre, la sainte couronne élève ma tête. Je marche avec courage et hardiesse. (*Il part.*)

BAPTISTE.

Le sac est pesant, qu'en penses-tu, Nicolo ?

NICOLO.

Il renferme une grosse somme.

BAPTISTE.

Soixante-dix scudis. Mais qu'est-ce que cela auprès de son anneau, dont la valeur est inappréciable ! Quelle heure est-il ?

NICOLO.

On sonnera bientôt, si je ne me trompe, l'angélus.

BAPTISTE.

Alors le soleil se couche. La nuit vient. Il doit encore arriver ce soir à Corrège. La forêt est fraîche et sombre..... Que voulais-je te dire? Ah! tu me demandais aujourd'hui la permission d'aller voir ta vieille mère. Nous avons eu tout le jour beaucoup à faire; mais à présent rien ne s'y oppose, tu peux partir. Seulement aie soin de te retrouver ici demain avant midi.

NICOLO.

Je vous remercie. Votre permission me cause un plus grand plaisir que vous ne pouvez le croire.

BAPTISTE.

Je connais la joie que l'on éprouve à revoir ses amis et ses parens.

NICOLO.

Je vous remercie encore une fois.

BAPTISTE.

C'est bon. (*Nicolo sort.*) Il part. A merveille! Si tu es en effet un brigand, un meurtrier, tu vas nous le faire voir.... Je ne lui ai rien dit; je ne l'ai pas pressé: il va voir sa mère, et permettre à un fils d'aller rendre visite à sa mère, c'est une œuvre toute chrétienne. Ma conscience est libre. Si Allegri tombe, c'est une punition de Dieu, et non pas l'effet de ma vengeance. Je me lave les mains de ce meurtre; car j'en suis innocent.

CINQUIÈME ACTE.

Une forêt ; dans le fond l'hermitage de Silvestre. Au milieu d'un chêne près de la cellule une bordure, et là est le tableau de Magdeleine pénitente. En avant de gros platanes, et à droite une source jaillit d'un monticule, et coule à travers la forêt.

VALENTIN (*un vieux brigand, les cheveux couverts d'un réseau, deux pistolets à sa ceinture, l'épée au côté et le fusil sur l'épaule*).

Comme tout change avec le temps, même la manière de voir et de penser ! Il y a trente ans, quand je m'en allais à travers le bois, plein de haine et de colère contre le monde, les ombres de ces arbres ne jetaient dans mon ame que des idées de mort. Si je trouvais un vieux chêne creux, c'était pour moi un retranchement et une forteresse, d'où je pouvais tomber à l'improviste sur le voyageur. Les fleurs ne me semblaient que de mauvaises plantes, qu'on devait fouler aux pieds ; et si de belles femmes passaient à quelque distance, je dressais l'oreille comme un tigre. Jamais je ne me retrouvais plus calme et plus joyeux que lorsque, mon œuvre de brigand achevée, je rentrais dans ma caverne pour commencer une orgie avec mes compagnons ; car alors je me regardais comme un Pluton, un frère de Jupiter, un roi de ce monde infernal..... A présent c'est autre chose. L'âge vient. A présent ma sombre caverne me fait peur, et je crois l'entendre me dire : « Bientôt tu sortiras d'ici pour n'y plus rentrer. Jouis de la lumière pendant qu'elle t'appartient encore. » Je n'ai plus le moindre plaisir à tuer. Je n'entre en colère que par besoin, lorsque la politique de mon état l'exige. « Le vieux Valentin : » ce nom fait pâlir de crainte chaque lèvre qui le prononce. Dans la chambre des nourrices il sert à apaiser les enfans qui crient, et le juge qui l'entend tremble et laisse tomber la plume. Je suis bien plus redouté que le diable : et il est vrai

que ma force ne m'a pas encore abandonné ; mais la résolution semble avoir pris congé de moi. D'où cela peut-il venir ? Car, en vérité, je suis ce qu'on appelle un brigand et un meurtrier ; mais je n'ai jamais pour cela cessé d'être un bon chrétien : les deux choses vont très-bien ensemble. J'ai commis dans ma vie maint excès. J'ai frappé les uns au cœur, coupé le cou aux autres, violé des femmes et des jeunes filles, enlevé beaucoup d'argent, etc. Mais personne ne peut dire que j'aie passé un jour sans réciter au moins trois *pater*. J'ai été assidument à la messe, et j'ai acheté l'absolution pour mes crimes passés et futurs. Avec tout cela on pourrait croire que je vais m'en aller leste, comme un courrier, au ciel, et cependant la crainte se traîne lentement, comme un voiturier, sur cette route ; et avant que je puisse en être prévenu, il peut arriver un ange de vengeance qui me tire dessus, m'arrache le dernier soupir, et me jette, comme un jour le Seigneur jeta Lucifer, au fond de l'abîme sans fin. (*Silvestre sort de sa hutte, s'agenouille devant l'image de Magdeleine, et fait sa prière du soir.*) Voilà le vieil ermite Silvestre, un homme faible, maigre, pâle ; cependant son regard est plein de force. Moi je suis vigoureux et mâle comme l'Automne ; mais si je viens à me regarder dans un ruisseau, je le vois trouble, et je tremble sans savoir pourquoi ; tant une seule pensée peut nous être fatale, tant il y a de soutiens dans la confiance et l'espoir.

SILVESTRE (*arrivant auprès de lui*).

Que Dieu vous bénisse !

VALENTIN.

Je vous remercie de ce souhait, mon révérend frère. Me connaissez-vous ?

SILVESTRE.

Vous êtes un chasseur.

VALENTIN.

Oui, un chasseur à la course.

SILVESTRE.

Il y a entre nous une sorte de parenté; car nous habitons tous deux les forêts.

VALENTIN.

Vieux tous deux.

SILVESTRE.

Et las du monde.

VALENTIN.

A ce qu'il paraît.

SILVESTRE.

Et nous élevons du milieu de cette vie nos regards vers l'éternité.

VALENTIN.

Si seulement cela servait à quelque chose.

SILVESTRE.

Mais oui, cela doit être.

VALENTIN.

Vous êtes un homme religieux, vous. Au premier coup que vous frapperez, saint Pierre va vous ouvrir la porte. Moi, au contraire, je suis un vagabond, un chasseur, qui a tué plus d'une bête innocente dans la forêt.

SILVESTRE.

Et quand bien même vous seriez un brigand, si, mourant sur le gibet, vous implorez avec repentir votre pardon de Dieu, il vous sera accordé.

VALENTIN.

Me connaissez-vous?

SILVESTRE.

Je vous connais, Valentin.

VALENTIN.

Et vous ne craignez rien?

SILVESTRE.

Au contraire, j'espère, avec la grâce du Ciel, chasser l'angoisse de votre cœur.

VALENTIN.

Vous savez ce qui se passe en moi ?

SILVESTRE.

Oui. Non-seulement les pierres et les arbres de cette forêt ont connu vos besoins, moi je les connais aussi.

(Plusieurs brigands arrivent avec François Baptiste.)

BRUNO.

Voyez-vous, mes amis, voici un garçon qui nous apporte son argent de voyage et un havresac bien garni. Voulez-vous me permettre, mon capitaine, de plumer cet oiseau, et puis de lui tordre le cou ? C'est le fils de Baptiste, de Corrège.

UN AUTRE.

Le mauvais drôle, qui nous gâte le métier.

UN TROISIÈME.

Qui nous refusait un verre d'eau, un peu de paille pour la nuit, quand nous arrivions auprès de lui comme de pauvres ouvriers.

VALENTIN.

Un lâche hypocrite, un misérable fripon, un traître et un envieux. Les brigands sont des anges à côté de lui ; car on peut s'armer et prendre des précautions contre la force ; mais les vipères se glissent en secret, et vous tuent. Rien que de penser à ce coquin-là, le sang bouillonne dans ma poitrine. Il m'a blessé au cœur ; car il est cause que Nicostrati, mon frère et mon ami, a été tué à coups de massue ; que ses membres ont été mis en pièces par la main du bourreau, parce que la justice donna l'ordre de lui appliquer la torture. Prenez son fils ; je vous le donne en sacrifice : son sang doit assouvir ma vengeance.

FRANÇOIS (*se jette aux genoux de Valentin, et crie*).
Pitié !

VALENTIN (*brandissant son poignard*).

Loin de moi, fils de serpent !

SILVESTRE (*saisissant d'une main l'image de Magdeleine, et de l'autre le bras de Valentin*).

Pitié! Qu'est-ce que le pauvre jeune homme t'a fait? Oh! modère ta passion; et si la nature avec son éternelle majesté n'agit pas sur ton cœur farouche, eh bien! montre pourtant que tu es encore chrétien. Pardonne; ne profane pas la présence de cette sainte image en faisant couler le sang de cet homme. Regarde cette tête de mort; c'est ainsi que tu seras un jour. Regarde ce livre; c'est *la Bible*, où il est écrit: « Tu dois aimer ton prochain comme toi-même. » Regarde cette pieuse femme; c'est une héroïne qui s'arrache avec force des liens du péché. Fais comme elle; sauve ton âme; sois homme!

VALENTIN (*étonné*).

Laissez-le, au nom de Dieu! La sainte est près de moi, non pas seulement son image, mais elle-même. C'est elle qui retient mon bras. La voyez-vous? Sainte Magdeleine! La voyez-vous la médiatrice des grands pécheurs, notre sainte à nous?

TOUS LES BRIGANDS (*se découvrent la tête, et se jettent à genoux*).

Nous la voyons! Comme elle est belle! *Ora pro nobis, sancta Magdalena.*

VALENTIN (*à François*).

Va-t'en en paix. Rends grâce à cette sainte de ta délivrance, et, après elle, à cet homme, devant lequel elle se montra, pour qu'il la montrât aux autres.

SILVESTRE (*à François*).

Cette image a été faite par le pauvre peintre Antonio Allegri, le voisin de ton père. (*François part. — A Valentin.*) Je te remercie.

VALENTIN.

Nous nous reverrons demain. (*Silvestre rentre dans sa cellule.*)

NICOLO (*arrive*).

Monsieur le capitaine, je suis bien-aise de vous rencontrer. Un peintre, Antonio de Corrège, doit passer dans un moment ici : il porte sur le dos un sac plein d'argent et à son doigt l'anneau le plus précieux que l'on puisse voir.

VALENTIN.

Lâche coquin, veux-tu dépouiller de ce qu'il possède le brave artiste qui peut faire des saintes comme celle que nous venons de voir, et attendrir des cœurs de fer comme les nôtres. N'est-il pas lui aussi en lutte avec le monde ? Et n'est-il pas, comme nous, honni et persécuté ? Les artistes et les brigands sont deux espèces de gens particulières : les uns et les autres évitent le chemin battu, et se fraient un sentier à l'ombre. Tu veux arrêter l'artiste ? infame vaurien ! et tu crois être un héros ? Ne t'ai-je donc envoyé dans la maison d'un riche gentilhomme que pour te voir ici revenir voler le salaire du pauvre peintre ? Va-t'en au diable ! Tu ne mérites pas de vivre dans une honorable société d'hommes de cœur !

NICOLO.

Cependant je pensais.....

VALENTIN.

Comme tu sais penser. Suivez-moi tous dans la caverne, mes camarades ; j'ai aujourd'hui à vous parler. Écoutez. Il ne me reste pas beaucoup de temps à passer avec vous ; car je me fais vieux, et la conscience a aussi ses droits. Vous avez assez tiré votre récolte de mes fatigues et de mes sueurs ; et l'on a plus d'un exemple d'un roi qui remettait volontairement son sceptre en d'autres mains ; c'est ce qui m'arrivera bientôt. Mais tant que je demeurerai avec vous, on ne tuera plus personne. Vous pourrez encore tout à votre aise piller les riches ; mais vous donnerez libre passage aux pauvres. Voilà mes ordres. Voulez-vous les suivre ?

LES BRIGANDS.

Oui, si tu veux toujours rester avec nous.

VALENTIN.

Cette nuit aussi on ne fera point de chasse aux voyageurs. Il faut qu'Antonio passe sans crainte dans les forêts, et ne rencontre pas d'autres oiseaux que ceux qui chantent joyeusement sur les buissons. (*Tous les brigands s'en vont.*)

ANTONIO (*arrive; il jette son sac auprès de la source et s'assied*).

Je n'en puis plus. Mes forces sont épuisées. Dieu soit béni ! voici une source d'eau. Si seulement j'avais un vase pour y puiser..... Mais mon chapeau doit me servir. Ah ! je l'ai laissé à Parme pour ne pas enlever à ma couronne la place qu'on lui avait donnée.... Avec la main peut-être. (*Il puise de l'eau avec sa main.*) Cela ne fait qu'augmenter ma soif. Je me sens si faible, et saisi par la fièvre. Si je pouvais au moins aller jusque chez moi, et rapporter à mes bien-aimés cet argent ! Comme Marie va se tourmenter, si la nuit tombe, et qu'elle ne me voie pas venir !.... Ah ! le sang me monte à la tête. (*Il prend sa couronne, et la regarde.*) Il est encore si frais, ce laurier !.... Mais mon front est brûlant. « Je te consacre à l'immortalité. » L'immortalité commence après la mort. Est-ce là, ma déesse, ce que vous pensiez ? (*Laurette, jeune paysanne, arrive avec un seau sur la tête.*) Qui donc arrive là gai et en chantant ? C'est Laurette, la fille de notre voisin, qui va traire ses chèvres dans les champs.

LAURETTE.

Si je ne me trompe, c'est maître Antonio qui est là.

ANTONIO.

Laurette, bon soir !

LAURETTE.

Arrivez-vous enfin ? Votre femme s'est déjà bien tourmentée de ce que vous demeuriez si long-temps dehors.

ANTONIO.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt.

LAURETTE.

Vous êtes fatigué de cette longue route ; c'est tout simple.

ANTONIO.

Chère enfant, veux-tu bien me donner à boire avec ton seau ? Je n'ai rien pour puiser à cette source.

LAURETTE.

Où donc est votre chapeau ?

ANTONIO.

Je l'ai laissé à Parme.

LAURETTE.

Et qu'est-ce que vous avez mis sur votre tête ?.... Ah ! une couronne de laurier. Elle vous va bien. Qui vous l'a donnée ?

ANTONIO.

Un être céleste.

LAURETTE.

Vous autres artistes vous oubliez tout avec vos rêveries. Je ne veux pas prendre un artiste pour mari ; je veux avoir quelqu'un qui songe à sa femme.

ANTONIO.

Sois sûre que je n'ai pas oublié ma pauvre Marie.

LAURETTE (*puise de l'eau, et la lui présente*).

Tenez ; buvez tout à votre aise. (*Antonio boit avec avidité.*)
C'est une boisson bien fraîche : elle vient d'une caverne creusée sous terre.

ANTONIO (*en riant*).

Merci, ma belle Rebecca. Je te trouverai un mari.

LAURETTE.

Pourquoi pas ?

ANTONIO (*veut se lever*).

Maintenant il faut que j'aille. Je suis pourtant très-fatigué.
(*Il retombe.*)

LAURETTE.

Restez là un instant. Marie vient avec votre petit Jean au-devant de vous : elle sera bientôt ici ; et alors vous vous en retournerez ensemble.

ANTONIO.

Je ne sais pourquoi je suis dans une telle anxiété.....

LAURETTE.

Vous avez l'humeur mélancolique, maître Antonio : cela vient de ce que vous peignez des images de saints. Reposez-vous sous cet arbre. Pendant ce temps je vous chanterai une petite chanson, que l'on écoute volontiers auprès d'une source.

ANTONIO.

Oui, chante, mon enfant ; réjouis-moi le cœur.

. LAURETTE (*chante*).

La Sylphide est dans le rocher,
Quand le pèlerin va chercher
La source d'eau qui sur la pierre
S'écoule brillante et légère.
Viens, dit-elle, beau voyageur,
Tu seras l'ami de mon cœur.

Oh, viens ! je dénouerai ton ame,
Et, sautillant comme la flamme,
Tu pourras danser avec moi.
Les pieds de Sylphe sont à toi,
A toi mon humide retraite,
Et l'eau qui passe sur ta tête.

L'étranger a peur ; il est las,
Il veut partir, mais ne peut pas.
Et la jeune et blonde Sylphide
Offre à ses lèvres l'eau limpide.
A longs traits il s'abreuve enfin,
Et se sent pris d'un mal soudain.

Dans son sang le frisson ruisselle,
Il a bu la boisson mortelle,

Il tombe pâle. Est-ce qu'il dort?
Non, c'en est fait, il est bien mort.
Et le torrent l'entraîne et roule,
Et sur sa tête l'eau s'écoule.

En liberté son ame fuit,
Et dans les bois revient la nuit,
Au printemps, sur l'onde rapide,
Elle danse avec la Sylphide,
Et la lune, sur le chemin,
Voit les os blancs du pèlerin.

(Quand Laurette a fini de chanter, elle se lève et dit:)

Il est tard. Il faut que je vous quitte pour aller traire ma chèvre noire. Adieu; portez vous bien. Marie va venir vous prendre avec Jean.

ANTONIO.

Merci, ma fille.

LAURETTE.

Vous n'avez aucun motif de me remercier.

ANTONIO.

Aucun motif! C'est vrai. Voilà une terrible chanson, qui ressemble à un accent de mort, à un cri poussé par les puissances infernales..... « Portez-vous bien! » m'a-t-elle dit, et non pas « Vivez bien¹. » La boisson qu'elle m'a présentée est mortelle : elle a pris la place de la Sylphide aux cheveux d'or. Je sens un frisson glacé qui passe dans mes veines. Ah! j'ai bien compris cette chanson, quand elle me l'a fait entendre comme par moquerie. (*Il se tait un moment, puis reprend avec un sourire.*) Il en est de l'imagination comme d'une lumière qui semble se ranimer, et jette un dernier éclat au moment de s'éteindre. Soit! Je ne tremble pas. Si c'est la Sylphide que je viens de voir, la douce créature qui couronna ma tête était

¹ *Fahret wohl* — *Lebet wohl* : les deux saluts en usage chez les Allemands, et dont il est assez difficile de faire sentir la différence en français. *Fahret wohl*, veut dire à la lettre : *voiturez bien*. C'est la même idée que celle exprimée dans le *Farewell* des Anglais.

Note du Traduct.

ma Muse. Ainsi ma bonne Marie ne sera pas une pauvre veuve abandonnée, car elle est la véritable vierge du ciel, et Jean ne sera pas un malheureux orphelin, car c'est le petit ange qui, portant un bâton d'*Agnus-Dei*, est venu avec Marie sur la terre pour faire concourir mon art à la gloire du christianisme..... Oui, cela est ainsi..... (*Avec plus de gaieté.*) Comme cette soirée est belle ! Comme ce ciel est bleu ! L'air vient me rafraîchir avec des ailes d'ange. A l'est tombe une légère pluie ; à l'ouest le soleil se couche, et au sud un arc-en-ciel se peint sur la rosée. Cette verdure qui m'entoure m'apparaît comme l'espérance de l'éternité. On dirait que les sept couleurs brillent encore à la fois, comme pour me dire adieu, comme pour me rappeler de ce domaine des ombres à leur riante patrie, à la pure lumière. (*Prenant son sac.*) Je te soulève pour la dernière fois, pénible fardeau de la vie, dur mammon, ennemi constant de l'esprit qui porte ses pensées au-delà de cette terre. Tu t'es bien vengé, n'est-ce pas ? Le peu que mon pinceau t'arracha est devenu si lourd sur mes épaules. O viens, Marie ; viens, mon petit Jean. Un regard ! un seul regard !.... Un dernier mot, oh ! oui, mon Dieu, que j'aie encore cette joie, et je veux bien mourir. (*Il part.*)

(Marie vient d'un autre côté avec Jean, qui tient le bâton d'*Agnus-Dei* à la main.)

JEAN.

Dis-moi, ma mère, pourquoi mon père ne revient-il pas ?

MARIE.

Nous le verrons bientôt, je pense ; il avait aujourd'hui beaucoup à faire à Parme.

JEAN.

La nuit descend, ma bonne mère ! J'ai peur.

MARIE.

Tu ne dois pas avoir peur, mon ami. Celui qui ne fait point de mal, n'a rien à craindre dans l'obscurité.

JEAN.

Tout à l'heure le ciel était si bleu et si riant : les couleurs jouaient avec les nuages ; et voilà que tout est loin. Le soleil tombe, et l'on ne voit plus rien qu'une large bande rouge comme du sang.

MARIE.

Mais ne remarques-tu pas la douce clarté qui nous vient à travers les arbres ?

JEAN.

Oui, c'est la lune. Sa lumière naît quand l'autre s'en va : elle est douce et paisible, et repose l'esprit. (*Ils s'asseyent près de la source.*) Regarde ! voilà des Germandrées.¹ Veux-tu que j'en fasse une couronne jusqu'à ce que mon père arrive.

MARIE.

Oui, recueille les débris de ce qui tombe, et forme t'en une couronne. Que peux-tu faire de mieux ? (*Jean s'éloigne.*) Folle que je suis ! Tout doit-il donc me ramener à de funestes pressentimens ? Pourquoi me créer toutes ces sombres images ? Je n'ai encore appris aucun malheur ; mais si je l'apprenais, hélas ! ma plus grande, ma seule consolation ne serait-elle pas aussi dans ces images ?

LAURETTE (*vient et chante*).

Dans son sang le frisson ruisselle,
Il a bu la boisson mortelle,
Il tombe pâle. Est-ce qu'il dort ?
Non, c'en est fait, il est bien mort.
Et le torrent l'entraîne et roule,
Et sur sa tête l'eau s'écoule.

Ah ! vous voilà, Marie. Je savais bien que vous alliez venir.

MARIE.

Laurette, n'as-tu pas vu Antonio ?

¹ Cette fleur est plus connue encore sous le nom de *Ne m'oubliez pas*, sous le nom allemand *Vergissmeinnicht*, et sous celui de *Souviens-toi de moi*, sur lequel Milleroye a fait une si jolie romance. *Note du Traduct.*

LAURETTE.

Oui, et je lui ai même donné à boire, et je lui ai chanté une chanson.

MARIE.

Ah ! dieux ! où est-il ?

(On aperçoit de loin Antonio.)

LAURETTE.

Tenez, le voilà qui vient. Vous devez être heureuse. Vous êtes encore aussi amoureux l'un de l'autre, que si vous ne veniez que de vous promettre en mariage. Eh bien ! je ne veux pas troubler votre joie ; d'ailleurs il est déjà tard. Bonne nuit. Antonio, dormez bien. (*Elle s'éloigne.*)

(Antonio arrive pâle comme la mort.)

MARIE.

Antonio !

ANTONIO (*jetant son sac par terre*).

Marie ! voilà de l'argent. C'est de quoi pourvoir pendant quelques jours à tes besoins et à ceux de notre enfant. Mais je n'en peux plus. Que le bon Dieu après cela ait soin de vous.

MARIE.

Antonio ! O sainte Mère de Dieu !

ANTONIO (*l'embrassant*).

Tu ne l'es pas, toi ? Tu es ma femme, ma pauvre femme, ma veuve délaissée ! Que le Ciel soit béni ! Mon sang, qui bouillonnait, a repris son cours. L'air circule dans mes veines.

MARIE.

Tu es pâle et échauffé.

ANTONIO.

Non, ma bonne Marie, j'ai donné une partie de mon sang à la terre. Maintenant je ne suis plus tourmenté par ces rêves qui venaient de la fièvre. N'est-ce pas, c'est Laurette qui était avec toi ? la jeune fille aux cheveux blonds. Ce n'est pas un mauvais esprit ? ce n'est pas mon Atropos ?

MARIE.

Antonio !

ANTONIO.

Et toi, tu es ma femme et Jean est mon fils, des êtres comme moi, non pas des génies célestes, qui sont sans pitié, parce qu'ils ne souffrent pas. Vous souffrirez, vous, hélas ! trop, beaucoup trop.

MARIE.

Oh ! malheureuse que je suis !

ANTONIO.

Ne te décourage pas. Donne-moi ton baiser de fiancée, ma douce amie. Et ne crains rien : mes lèvres ne sont pas trop brûlantes ; je les ai rafraîchies à la source : elles sont seulement bleues comme la violette, chère enfant ; c'est la poussière qui recouvre les ailes du papillon, et qui remonte au ciel.

MARIE.

O mon Antonio, faut-il que tu meures ainsi ?

ANTONIO.

Il faut toujours que cela finisse, ma bonne amie, une minute plus tôt ou plus tard, qu'importe. Le moment est amer ; mais ce n'est qu'un moment, et l'éternité vient après.

MARIE.

Mon bien-aimé !

ANTONIO.

Veux-tu me promettre de supporter avec courage ce moment ? Veux-tu me dire que les larmes ne couleront pas de tes yeux comme le sang de l'agneau coule dans un sacrifice ; mais qu'elles rafraîchiront ton cœur, et brilleront sur tes joues comme de belles perles, comme des larmes de la pitié, de l'amour, de l'humanité.

MARIE.

Vas en paix. Je te le promets.

ANTONIO.

Eh bien donc, au nom du Dieu tout-puissant, où est mon fils ?

MARIE (*appelle*).

Jean !.... Il cueille des fleurs.

ANTONIO.

Pour le tombeau de son père. Va, Marie, vas auprès de notre vieil ami Silvestre. Je voudrais qu'il me donnât la communion.

MARIE.

Il dort..... Cependant.....

ANTONIO.

Va ; il pourra venir bientôt.

MARIE.

Je cours..... Mais je tremble.

ANTONIO.

Mon amie, tu hésites encore ?

MARIE (*lui baise le front, regarde le ciel, et dit*).
J'y vais, et je reviens à l'instant.

ANTONIO.

Oui, à l'instant. L'heure de notre séparation n'est pas éloignée. (*Jean arrive.*) Viens, mon petit Jean ; viens. Que portes-tu donc là ?

JEAN.

Une couronne de germandrées.

ANTONIO (*l'embrasse*).

Pauvre innocent ! Pauvre orphelin ! L'Éternel prendra soin de toi.

JEAN.

C'est toi, mon père, qui prendras soin de nous.

ANTONIO.

Agenouille-toi.

JEAN.

Oui, mon bon père.

ANTONIO (*lui posant la main sur la tête*).

Mon fils, reçois ma bénédiction. Je n'ai rien de plus à te donner ; mais à l'heure de la mort la bénédiction d'un père a bien du pouvoir.

JEAN (*lui baise la main*).

Comme tu es pâle, mon père !

ANTONIO,

Je suis las. Je veux reposer jusqu'à ce que ta mère vienne.
(*Il se couche.*)

JEAN.

Oui, dors ; je veux veiller auprès de toi..... Le voilà endormi. Mais qu'est-ce qu'il a donc sur la tête ? Ah ! une belle couronne de laurier. Je veux aussi lui donner la mienne : il sera content de la voir quand il s'éveillera, et ma mère aussi.

BAPTISTE (*arrive avec son fils*).

Es-tu donc sûr que cette image qui t'a sauvé la vie était de cette grandeur ?

FRANÇOIS.

Oui, oui, c'était sainte Magdeleine, très-bien peinte.

BAPTISTE.

Avec des cheveux blonds, une robe bleue, une tête de mort et un livre ?

FRANÇOIS.

Oui, et tout cela fait par Antonio.

BAPTISTE (*étonné*).

Il t'a sauvé la vie, tandis que moi..... mais le coup n'est pas encore porté.

FRANÇOIS.

Quel est cet homme étendu par terre, si pâle, avec un petit enfant auprès de lui ?

BAPTISTE.

Où donc ? où ?

FRANÇOIS.

Là.

BAPTISTE (*faisant le signe de la croix*).

Jésus Maria !

FRANÇOIS.

Vous pâlissez?

BAPTISTE.

Vois-tu aussi le cadavre?

FRANÇOIS.

Oui, venez mon père.

BAPTISTE.

Arrête, malheureux, es-tu fou? Ne vois-tu pas l'ange de la mort auprès de lui?

FRANÇOIS.

Je vois un petit enfant.

(Jean fait signe avec le bâton d'*Agnus-Dei* qu'on se taise pour ne pas réveiller son père.)

BAPTISTE.

Regarde. Voilà le bâton d'*Agnus-Dei*. C'est Jean qui nous menace. C'est le saint des forêts. Viens, sauvons-nous.

FRANÇOIS.

Mais qu'avez-vous donc, mon père?

BAPTISTE.

Je n'ai rien, pas même l'espérance. Il nous menace encore, vois-tu?

FRANÇOIS.

Vous êtes tout troublé?

BAPTISTE.

Sauvons-nous à la maison; il est tard. Le vent du soir me glace le cœur. Sauvons-nous; il faut que je prenne soin de moi. Mais ne dis rien, c'est une fièvre, et si dans mes rêves tu m'entends parler de mort et de sang, n'y fais pas attention. Ce ne sont que de vaines paroles.

FRANÇOIS.

Mon père!

BAPTISTE (*avec terreur*).

Car c'est seulement par hasard qu'il te sauve la vie, dans le moment où je le tue.

FRANÇOIS.

Mon père !

BAPTISTE.

Il nous menace encore. Fuyons. (*Tous deux s'éloignent.*)
(*Marie et Silvestre viennent.*)

MARIE.

O, mon Antonio, es-tu encore ici ?

JEAN.

Paix, ma mère, tais-toi, mon père dort.

MARIE (*voyant qu'Antonio est mort*).

Il n'est plus. Ma vie est loin.

JEAN.

Qu'as-tu donc, ma bonne mère. Pourquoi pleures-tu ? Mon père dort. Il est las. Laisse-le reposer, et tout à l'heure il se lèvera.

MARIE (*le prenant dans ses bras*).

O cher ange, mon unique consolation, enfant de mon Antonio !

SILVESTRE.

Calmez-vous, chère Marie. N'effrayez pas votre fils. Il croit que son père dort.

MARIE.

Oh ! la douce croyance ! Moi, je l'ai aussi. Le Ciel nous parle par la bouche de l'innocence. Oui, il dort, et bientôt nous dormirons aussi pour nous réveiller tous ensemble dans le ciel.

SILVESTRE.

Oui, sans doute. (*Marie s'assied auprès de la source en pleurant ; Jean regarde avec calme le corps de son père, et Silvestre les contemple avec une vive émotion.*)

UN MESSAGER.

Est-ce ici le chemin qui conduit à Corrège ?

SILVESTRE.

Oui.

LE MESSAGER.

Mon frère, connaissez-vous Antonio Allegri ?

SILVESTRE.

Oui, qu'as-tu à lui dire ?

LE MESSAGER.

Je viens lui annoncer que son bonheur est fait.

SILVESTRE.

Sans doute, et son véritable bonheur.

LE MESSAGER.

Vous le savez déjà.

SILVESTRE.

Quoi ?

LE MESSAGER.

Notre digne seigneur, le duc de Mantoue, l'appelle à sa cour. Là Antonio doit jouir d'une grande considération, et recevoir un riche traitement ; car Michel-Ange et Jules-Romain ont parlé de lui avec tant de chaleur, que je viens par ordre de monseigneur le duc le chercher pour le conduire avec sa femme et son enfant à Mantoue.

SILVESTRE.

Si vite que tu sois venu, tu arrives encore trop tard.

LE MESSAGER.

Comment cela ?

SILVESTRE.

Voilà le martyr tombé sous le poids du besoin et les trames de l'envie.

LE MESSAGER.

Est-il possible ? Il est mort ? Est-ce là Allegri ?

SILVESTRE.

C'était Allegri. Et bien des années s'écouleront maintenant avant que le monde puisse de nouveau s'écrier : voilà Allegri !

LE MESSAGEUR.

Ah ! je vous crois.

SILVESTRE.

Retourne auprès de ton duc. Dis-lui que c'était bien de sa part de vouloir, sur la recommandation de deux grands hommes, placer sous sa protection cette fleur des artistes. Mais dis-lui aussi qu'il eût bien mieux valu qu'il apprît par lui-même à connaître Allegri, avant qu'une circonstance fortuite lui découvrit le trésor qu'il vient de perdre.

LE MESSAGEUR.

Le pauvre homme ! Il est mort dans l'indigence.

SILVESTRE.

Ne le plains pas. C'est un saint ; sa tête tombe fatiguée, mais la couronne qui lui ceint le front, cette couronne d'honneur, brillera, je te le dis, long-temps encore après que des couronnes d'or se seront brisées.

LE MESSAGEUR.

Je vous crois. C'était un grand homme.

JEAN (*pleure*).

Mon père ne dort pas. Il est mort. Il est mort !

SILVESTRE.

Pleure, pauvre enfant ! tu as raison. Marie, pleurez aussi avec moi. Le monde n'a rien à regretter. Allegri vivra toujours dans ses ouvrages comme un modèle pour les temps à venir. Mais pour nous, nous perdons un époux, un père, un ami. La terre entière ne peut compenser cette perte. Nous ne retrouverons Antonio que dans le ciel.

DU RÉGIME MUNICIPAL PRUSSIEN,

PAR M. DE SAVIGNY.

On a dit de la capacité électorale, fixée invariablement à 300 fr. pour toute la France par la charte de 1814, *que l'égalité aurait été plus observée, si l'uniformité l'avait été moins*¹. Nous sommes loin d'accepter le système politique de M. Royer-Collard; mais nous pensons que cette assertion exprime un principe profond et vrai; principe trop négligé par la législation inflexible, systématique de notre pays, et auquel on n'a rendu, dans notre nouveau régime municipal, par l'appel des plus imposés, qu'un faible et tardif hommage.

Nulle part ce principe n'a reçu une application plus constante qu'en Prusse, où le gouvernement s'y conforme avec intelligence et préméditation. Partout ailleurs, si la variété, la diversité se rencontre, c'est un fait au plus toléré et souvent combattu par le gouvernement : le gouvernement prussien cherche et trouve sa force dans le respect et la libre acceptation des institutions et des coutumes locales. L'uniformité est sacrifiée; mais l'unité organique de l'ensemble ne souffre point de la diversité harmonieuse des parties.

Cette tendance du gouvernement prussien à concilier l'unité d'esprit avec la variété des formes n'a rien d'extraordinaire : elle lui est prescrite par sa situation même, par la composition de la monarchie d'éléments plus ou moins dissimilaires, et qui ont ressenti inégalement l'influence de la domination française. Sans doute elle ne convient pas au même degré à des États plus compactes, plus homogènes; mais elle a un côté vrai pour toutes les situations politiques, et l'expérience prouve, ce nous semble, qu'on ne la néglige pas sans danger.

¹ Discours de M. Royer-Collard sur le projet de loi électorale de 1820.

Cette tendance se révèle de la manière la plus évidente dans la nouvelle loi municipale introduite dans une partie de la monarchie prussienne. L'autonomie des communes, ce droit qui leur est accordé, dans de certaines limites, de se constituer et de s'administrer selon leurs besoins particuliers, en vertu de statuts qu'elles se donnent à elles-mêmes, est un phénomène bien nouveau, et bien digne d'étude pour ceux qui ne conçoivent encore, en fait de Droit public, que des principes plus ou moins radicaux, plus ou moins exclusifs, poursuivis dans leurs conséquences avec une rigueur de déduction logique qui ne sait pas transiger avec les faits. C'est là le point le plus important que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs dans l'article que nous avons cru devoir traduire à cause du double intérêt qui s'attache au nom de l'auteur et au sujet qu'il a traité. Un second point digne de remarque, c'est l'harmonie parfaite dans laquelle l'auteur a conçu l'action des divers pouvoirs sociaux; conception bien plus digne d'une politique large et généreuse que ce misérable esprit de conflit, d'opposition inquiète et d'équilibre, où la crainte d'un mal possible empêche si souvent le bien de se faire.

Cet article a été inséré par M. de Savigny dans le *Journal historico-politique* de M. Léopold Ranke, un de ses disciples. On n'exigera pas que toutes les considérations politiques du célèbre jurisconsulte berlinois soient également fortes et neuves : si quelques endroits paraissent un peu faibles, le reste est assez remarquable pour dédommager amplement le lecteur.

Nous allons laisser la parole à M. de Savigny, nous bornant à accompagner son travail d'un petit nombre d'observations.

HENRI KLIMRATH.

Il n'y a dans tout notre Droit public aucune partie qui ait excité, dans ces derniers temps, un intérêt aussi universel

que notre organisation communale, et particulièrement celle des villes. Cet intérêt n'a pas seulement été exprimé par quelques écrivains, il ressort de ce que la législation, au dedans comme au dehors de l'Allemagne, s'en occupe incessamment. D'où vient cet intérêt, et pourquoi se manifeste-t-il avec tant de vivacité aujourd'hui? On peut préciser encore davantage cette question. Tous les changemens introduits de nos jours tendent surtout à rendre les communes plus indépendantes que par le passé : d'où vient donc qu'on désire donner aux communes une plus grande indépendance?

Dans l'opinion de beaucoup de personnes le gouvernement exerçait autrefois sur les communes un grand pouvoir; mais le temps est venu de lui en faire céder une partie aux communes. Ainsi tout le changement consisterait en une perte de droits et de pouvoir de la part du gouvernement, et en un gain égal pour les communes. Quant à la cause de ce changement, l'on diffère un peu. Quelques-uns ne considèrent tout l'état antérieur que comme une usurpation illégitime du gouvernement, et le changement qui s'opère serait le rétablissement des communes dans leur droit naturel et primitif. D'autres, plus modérés dans leur opinion, veulent bien voir dans l'ancien ordre de choses une tutelle bienfaisante du gouvernement; mais ils en réclament la cessation sur ce que les peuples auraient atteint leur majorité. On met souvent en avant cette idée de l'émancipation des peuples dans une acception plus étendue; mais il ne peut en être question ici que par rapport aux communes. Lorsqu'on affirme que, plus avancés que nos prédécesseurs, nous pouvons aussi élever de plus hautes prétentions, la supériorité que nous nous attribuons est sans doute d'une double nature, elle se rapporte à l'intelligence et à la volonté. Il faudrait donc admettre qu'il y a aujourd'hui dans le peuple plus de connaissance réelle des intérêts communaux, et plus de dévouement au bien public; sans égard non-seulement à l'intérêt propre, mais encore à

l'amour de la gloire et des distinctions personnelles. Moi aussi je pense que, sous l'un ou sous l'autre rapport, il faut toujours croire le bien et y compter avec confiance, parce que c'est à cette condition qu'il se manifeste et se développe librement : mais ceci est applicable à tous les temps. S'ensuit-il que nous ayons aujourd'hui précisément le privilège de prendre en pitié toutes les époques antérieures, et de nous juger nous-mêmes avec une présomption vaniteuse ? Je crains bien que la plupart ne se laissent abuser par la confusion d'idées fort différentes. Il est certain qu'une foule innombrable de gens lisent et discutent aujourd'hui les affaires publiques qui n'y eussent pas songé autrefois ; que beaucoup se sentent disposés à s'en occuper qui autrefois n'eussent rien vu au monde au-delà de leur étroite profession. Mais cette diffusion est-elle aussi une connaissance plus réelle ? et cette disposition ne diffère-t-elle pas grandement du véritable esprit public, c'est-à-dire de l'amour dévoué et désintéressé du bien public ?

Au reste, nous pouvons abandonner sans inconvénient cette question de l'émancipation politique de notre époque ; car toute la manière de voir à laquelle elle se rattache, est vicieuse et condamnable. Il n'est pas vrai qu'il soit question d'une lutte, d'une opposition entre le gouvernement et les communes, qu'il s'agisse de dépouiller l'un pour enrichir les autres. Ce point de vue défigure et avilit ce qu'il y a de plus élevé dans les relations humaines. Combien il est loin de la vérité !

Lorsque nous analysons tous les élémens dont un État se compose, nous y trouvons toujours un grand nombre de communautés, de corps, de communes, qui le constituent en vertu de sa nature même, et que la volonté de l'homme n'a pas plus créés qu'elle ne saurait les anéantir. Comment il convient d'organiser ces communes pour qu'elles vivent et prospèrent, voilà toute la question : et ici l'on peut ad-

mettre des variations sans nombre ; selon que leurs intérêts sont gérés d'en haut par le gouvernement central de l'État, ou plus ou moins par leurs propres membres. Lorsque ce dernier système, celui de l'indépendance des communes, est préféré, et qu'il assure réellement leur prospérité, rien ne saurait être plus faux et plus mesquin que de voir, dans cette existence libre et prospère des communes, une restriction aux droits du gouvernement. Tout changement de cette espèce, lorsqu'il répond à son but, n'enlève donc rien au pouvoir central pour le donner aux communes ; au contraire, il augmente la puissance du corps social tout entier dans la même mesure que chacun de ses membres se trouve pénétré d'une vie plus intense.

Ce sont là des principes également vrais dans tous les temps. Sans doute ils n'expliquent point pourquoi notre époque semble réclamer plus qu'aucune autre une organisation forte et féconde des communes. Mais un fait qu'on ne saurait méconnaître, c'est que, de nos jours, la prospérité, que dis-je, la conservation même des États semble exiger des efforts peu communs ; de sorte que, si la situation facile, paisible des temps antérieurs permettait de laisser sommeiller sans danger plus d'une force de l'ordre social, aujourd'hui il n'en est pas une qu'il ne faille réveiller et mettre en œuvre pour arriver à la solution d'un problème d'autant plus glorieux qu'il est devenu plus difficile.

Telles sont les convictions qui ont servi de motifs au gouvernement prussien, lorsque, dans une époque calamiteuse, en 1808, il organisa le régime municipal par une ordonnance (*Städteordnung*) qui a été mise et est restée en vigueur dans toutes les provinces dont la monarchie se composait alors. L'expérience des années subséquentes a provoqué plus d'un changement de détail, et enfin, sur l'avis des États provinciaux, une révision de la loi entière. De là l'ordonnance réformée (*revidirte Städteordnung*) du 17 Mars 1831,

qui, toutefois, n'a encore obtenu force de loi que dans la province de Saxe et dans quelques villes appartenant à la Marche, à la Lusace et à Posen.¹

Jusqu'en 1808 il y avait dans le régime municipal de la Prusse, malgré quelques diversités de détails, ce caractère commun, que les magistrats des villes étaient placés dans une grande dépendance des autorités administratives et dans une indépendance presque absolue de la bourgeoisie, dont l'influence sur la gestion de ses propres affaires était à peu près nulle. D'ailleurs les corps de métiers et autres corporations jouissaient fréquemment, outre leurs privilèges industriels, d'une importance politique considérable.

La *Städteordnung* de 1808 a posé en principe que les intérêts municipaux sont gérés par la bourgeoisie elle-même au moyen d'une assemblée de députés (*Stadtverordnete*), qui représente la commune. Ces députés élisent le magistrat qui est préposé à la ville et en administre les affaires courantes, mais qui, dans toutes les questions majeures relatives au budget communal, est tenu d'en référer à la décision des députés. L'influence politique des corporations est abolie.

Ces principes ont été complètement adoptés et maintenus par l'ordonnance réformée de 1831, de telle sorte qu'elle ne diffère de celle de 1808 que sur des points secondaires et sur les moyens d'exécution.

La différence la plus considérable semble consister en ce que l'ancienne loi soumettait l'organisation municipale de toutes les villes à une règle uniforme, et n'admettait quelque variété qu'en vertu d'une classification générale des villes en grandes, moyennes et petites. La nouvelle loi, au con-

¹ Cette nouvelle ordonnance n'a donc pas abrogé l'ancienne, qui est restée en vigueur dans la plus grande partie des provinces de Prusse orientale et occidentale, de Poméranie, de Brandebourg et de Silésie. C'est ce qui nous a engagé à en communiquer les dispositions à nos lecteurs dans un précédent article. (Voir. *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV, p. 217 et suiv.)

Note du Traduct.

traire, donne beaucoup de latitude aux diversités locales, qu'elle détermine au moyen des statuts locaux sur la rédaction desquels la commune exerce elle-même une grande influence : par là aussi une libre carrière est ouverte à chaque ville pour le développement régulier et vivant de son organisation particulière.¹

Nous allons indiquer quelles modifications de détail cette différence fondamentale a dû entraîner. Sur quelques questions importantes nous comparerons les nouvelles lois bavarroise, wurtembergeoise et saxonnes² avec la législation prussienne, pour en déduire des considérations plus générales. Notre investigation portera sur quatre points principaux : la composition de la commune, les députés municipaux, le magistrat et les attributions des autorités municipales.

I. Composition de la commune.

En vertu de l'ordonnance de 1808, la commune ne se compose que de la bourgeoisie. Il faut être bourgeois pour posséder des biens-fonds dans la banlieue de la ville et y exercer une profession industrielle, en sorte que la perte du droit de bourgeoisie enlève aussi cette double faculté. D'autre part, tous les bourgeois ont le droit de suffrage, à l'exception seulement de ceux qui n'ont pas un modique revenu annuel de 200 thaler dans les grandes villes, de 150 dans les moyennes et les petites. Les simples domiciliés³ ne jouissent qu'avec restriction de la faculté d'exercer un mé-

¹ L'ancienne *Städteordnung* admettait bien aussi des statuts locaux, mais dans un tout autre sens et dans un but beaucoup plus restreint.

² Ordonnance sur les communes de la Bavière du 20 Mai 1818 (dans le *Gesetzblatt* de 1818, p. 49) ; Édit pour l'administration des communes dans le Wurtemberg du 14 Mars 1822 (*Regierungsblatt* de 1822, p. 131) ; Loi municipale du royaume de Saxe du 2 Février 1832.

³ La traduction littérale du mot *Schutzverwandte*, usité en Allemagne pour désigner ceux qui ont établi leur domicile dans une ville sans y jouir du droit de bourgeoisie, serait *protégés*, *patronés*. Nous avons dû rendre le sens du mot plutôt que son étymologie. *Note du Traduct.*

tier, et contribuent aux charges communales dans une proportion équitable.

La nouvelle ordonnance comprend tous les habitants dans la commune, et tous sont également habiles à y posséder des immeubles, à y exercer des métiers. Le nom de bourgeois est réservé à ceux des habitants qui ont le droit de suffrage dans les élections; les autres sont seulement domiciliés. Pour pouvoir être reçu bourgeois, il faut posséder en biens-fonds une valeur qui ne peut être fixée à moins de 300 thaler dans les petites villes, ni à plus de 2000 thaler dans les grandes, exercer un métier de 200 à 600 thaler de rapport annuel, ou, enfin, jouir de tout autre revenu de 400 à 1200 th. En cas d'une moindre fortune, le mérite personnel peut y suppléer lorsqu'il est reconnu d'un commun accord par le magistrat et par les députés municipaux. La fixation précise du *minimum* dans chaque ville est réservée aux statuts locaux. Ceux que leur fortune immobilière ou leur profession rendent admissibles au droit de bourgeoisie, ne peuvent point se dispenser de l'acquérir. Les charges communales sont supportées par les bourgeois et les domiciliés indistinctement.

Deux dérogations de la nouvelle loi à l'ancienne sont surtout remarquables. C'est d'abord que le droit de bourgeoisie est devenu un droit honorifique et politique, emportant la participation active à l'administration municipale, mais sans influence sur l'acquisition des immeubles et l'exercice des professions industrielles : ce changement avait déjà été opéré par des lois intermédiaires¹. En second lieu l'exercice du droit de bourgeoisie, dont les pauvres étaient seuls exclus, suppose désormais une fortune plus considérable; mais on a eu soin d'admettre des gradations infinies selon l'importance et la richesse des villes, ainsi que des exceptions fondées sur le mérite personnel.

¹ Voir la Collection des lois prussiennes de 1822, p. 206, et de 1823, p. 42; et la *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV, p. 220.

II. *Députés municipaux.*

D'après les deux lois, la commune, y compris les simples domiciliés, est représentée par le collège des *Stadtverordnete* ou députés municipaux, élus par la bourgeoisie tout entière et renouvelés chaque année par tiers. L'ancienne en portait le nombre de 60 à 102 pour les grandes villes, de 36 à 60 pour les moyennes, de 24 à 36 pour les petites; et les deux tiers devaient être propriétaires fonciers. La nouvelle se borne à fixer deux limites, le *maximum* à 60, le *minimum* à 9, dont la moitié seulement de propriétaires fonciers.

Mais voici des différences plus importantes que les simples différences numériques que nous venons de remarquer. Il ne serait ni convenable, ni même possible de réunir dans les grandes villes tous les bourgeois dans un même lieu pour y procéder aux élections. L'ancienne loi avait ordonné de séparer à cet effet les bourgeois par cantons, et défendait expressément de les réunir par corporations, classes et métiers; la nouvelle, au contraire, laisse aux statuts locaux à décider si les élections se feront par cantons ou par classes, corps et professions, ou même par sections établies suivant ces deux modes de division à la fois. Qu'est-ce à dire? et la loi nouvelle voudrait-elle ramener un état de choses que l'ancienne a formellement abrogé? Ce serait la bien mal comprendre. L'ancienne loi a aboli l'influence prépondérante que certains corps et métiers exerçaient sur la commune, mais dont la position et l'importance avaient cessé de fait, et étaient d'ailleurs aussi mal fondées en thèse générale qu'inconciliables avec la liberté de l'industrie : en cela la loi nouvelle n'a rien changé, et ses dispositions ont une signification toute différente. Quel est l'esprit et le but des débats de toute assemblée? c'est évidemment de faire naître, par la communication des idées et la discussion, une conviction

générale plus lumineuse et plus imposante que celle de chaque membre isolé : l'unanimité est le but de toute délibération. On n'admet la décision de la majorité que par nécessité, parce qu'il faut en finir; mais le but véritable n'est jamais atteint qu'approximativement. Pour s'en rapprocher, il faut admettre une certaine homogénéité entre les membres de l'assemblée; condition nécessaire pour se communiquer et se comprendre. Partout où cette condition vient à manquer, vous pourrez bien avoir une collection d'opinions particulières, mais vous ne les amènerez point à une fusion, à l'unité organique que nous cherchons. Or, personne n'ignore que dans les grandes villes la demeure n'établit aucun lien entre les habitants; que de proches voisins et souvent les habitants d'une même maison ne se connaissent pas même de nom : la réunion des bourgeois par canton ou quartier ne produira donc aucun résultat utile. Que si, au contraire, vous les réunissez suivant leur condition, leur genre de vie, leur profession, les membres de chacune de ces catégories, si limitées dans leur nombre, pourront bien plus aisément se connaître et s'entendre, et le vrai but de leur convocation sera bien mieux atteint. Au reste, la nouvelle loi municipale ne rend pas ce mode de classement obligatoire : ce sont les statuts qui en décideront, et ainsi l'opinion des citoyens influera sur son admission. Peut-être des préventions le feront-elles rejeter d'abord, mais pour y revenir plus tard et après plus mûr examen au grand avantage des communes.

Une différence plus grave encore porte sur les conditions d'éligibilité. Par l'ancienne loi, tout bourgeois ayant droit de suffrage est par cela même éligible; il faut seulement que les deux tiers des députés possèdent des maisons dans la ville. Ce dernier nombre est réduit à la moitié par la nouvelle loi; mais elle introduit d'un autre côté de bien plus grandes restrictions. Le bourgeois n'est éligible que lorsqu'il possède un immeuble de la valeur de 1000 à 12,000 rixthaler au

moins (selon la grandeur de la ville), ou un revenu net d'au moins 200 à 1200 rixthaler. Il peut être fait des exceptions motivées sur le mérite personnel par une résolution commune du magistrat et des députés municipaux.

Ces changemens importans sont fondés sur l'extrême difficulté attachée à toutes les lois de ce genre. En effet, le problème à résoudre est, d'une part, l'exclusion des incapables, afin d'assurer à l'ensemble de l'institution une certaine dignité; d'autre part, une latitude assez grande pour éviter d'exclure quelques individus capables et dignes, par la seule raison qu'ils ne remplissent pas certaines conditions matérielles. L'ancienne loi ne tenait guère compte que de cette seconde condition, puisque, à peu d'exceptions près, tous étaient électeurs aussi bien qu'éligibles, et que la nécessité de choisir les deux tiers parmi les possesseurs de maisons, ne fournissait qu'une bien faible garantie. Dans la nouvelle loi le droit de suffrage a été restreint par les qualités requises pour l'admission parmi la bourgeoisie, et bien plus encore l'éligibilité par la fortune considérable qu'elle suppose surtout dans les grandes villes. On est donc assuré que les représentans de la ville ne cesseront pas d'être tirés des classes aisées et éclairées. Mais comme il peut y avoir parmi les personnes peu favorisées de la fortune, des hommes dont l'exclusion serait un mal véritable pour la commune, l'exception dont nous avons parlé y pourvoit. D'un autre côté il n'est pas à craindre que cette exception donne lieu à des abus, puisqu'elle n'ouvre l'assemblée des députés municipaux qu'à celui que les députés ainsi que le magistrat en ont reconnu digne, et que les électeurs ont honoré de leur choix.

Il est intéressant de comparer les moyens employés par d'autres législations pour résoudre la même difficulté. La loi bavaroise fait élire par la bourgeoisie des électeurs, qui à leur tour élisent les mandataires de la commune (*Ge-*

meinde-Bevollmächtigte, terme qui répond à celui de *Stadt-verordnete*, consacré par la législation prussienne). Ils ne peuvent être élus que parmi les plus imposés. Cette disposition, qui exclut d'une manière absolue les hommes peu aisés, quel que soit leur mérite personnel, nous paraît vicieuse. Quant aux deux degrés d'élection, ils ont évidemment pour objet de donner plus de maturité à la seconde élection, qui est décisive. On a de fréquens exemples de l'emploi de cet expédient, et dans l'élection des doges de Venise, par exemple, ces degrés étaient multipliés presque à l'infini. Mais on ne comprend pas bien que cette précaution soit nécessaire lorsqu'il s'agit de l'élection de députés municipaux, et elle a l'inconvénient que les bourgeois ne peuvent prendre un intérêt bien vif à une opération qui n'exerce qu'une influence éloignée sur l'élection principale. La loi saxonne admet aussi les deux degrés, et elle n'exige pour l'éligibilité aucune condition de fortune. Mais il s'y trouve cette institution toute particulière, qu'outre les députés municipaux il y a encore dans la règle un comité de la bourgeoisie (*Bürgerausschuss*), double ou triple du nombre des députés qui en font nécessairement partie. Toutes les affaires importantes sont décidées par ce comité, et les députés municipaux seuls n'ont que le contrôle des affaires courantes. Il ne résulte de cette institution particulière aucune garantie contre l'avisement de la représentation municipale par l'accession au pouvoir de la basse classe. Le comité de la bourgeoisie n'est autre chose que ce qu'on appelle en Prusse assemblée des députés, avec cette différence peu importante, qu'il décide les questions majeures en assemblée générale, tandis que les affaires courantes sont expédiées par un comité moins nombreux, dont la composition est déterminée par l'élection même. L'expérience seule peut nous apprendre si cette organisation un peu artificielle est réellement utile; en tous cas il serait peut-être plus à propos que

le comité pour les affaires courantes (appelé dans le royaume de Saxe assemblée des députés) fût choisi par le grand comité de la bourgeoisie et dans son sein. On a souvent proposé de n'admettre que des électeurs fortunés, mais de supprimer toute condition d'éligibilité¹, ce qui offrirait une garantie suffisante contre de mauvaises élections, et permettrait néanmoins d'appeler toutes les capacités à l'assemblée des députés municipaux. Mais alors il faudrait renoncer à cet avantage immense de pouvoir faire participer la bourgeoisie entière aux élections, et pourtant ce n'est que par son concours direct qu'on peut réveiller et vivifier véritablement l'esprit public.

III. *Le magistrat.*

A la tête de l'administration locale est le magistrat, dirigé par un maire ou bourguemestre, et composé de membres dont les fonctions sont en partie rétribuées, en partie gratuites. Ils sont tous élus par les députés municipaux; l'*Oberbürgermeister* est seul nommé par le roi sur une liste de candidats présentés par les députés. Jusqu'ici point de différence entre les deux lois.

Mais l'ancienne détermine d'une manière précise le nombre des membres du magistrat, n'admettant quelque gradation que suivant les trois classes des villes, grandes, moyennes ou petites. La plupart sont élus pour six ans, quelques-uns seulement, pour douze. Dans toute grande ville de 10,000 habitants et plus, il doit y avoir un *Oberbürgermeister*.

La latitude laissée aux statuts par la nouvelle loi est bien plus étendue, et permet de se conformer davantage aux besoins des localités : elle porte seulement qu'il ne pourra y avoir dans un magistrat moins de quatre membres. Le bourguemestre et tous les membres soldés sont élus pour

¹ Voyez, par exemple, *Beisler, über Gemeindeverfassung*. — M. de Savigny ne parle, comme l'on voit, que de l'Allemagne.

douze ans, les autres pour six années. Les députés municipaux peuvent même, par exception et avec l'agrément du gouvernement, procéder à une élection à vie. Il ne doit y avoir d'*Oberbürgermeister* que dans de très-grandes villes, désignées spécialement par le roi.

Il y a cette raison de préférer des élections pour un temps plus limité, qu'il importe d'assurer toujours aux communes des magistrats actifs et dans la force de l'âge. Mais on paraît avoir considéré, en rédigeant la nouvelle ordonnance, que l'expédition des affaires est proprement une charge des membres soldés, qui doivent en cela être assimilés aux fonctionnaires publics, et qu'il serait difficile de trouver des hommes capables et dignes de confiance qui voulussent s'en charger, si l'on ne leur donnait quelques garanties de stabilité.

IV. *Attributions des deux corps municipaux.*

Suivant l'ancienne ordonnance, la décision de toutes les affaires importantes appartient presque tout entière à l'assemblée des députés municipaux; même lorsqu'il s'agit d'aliénations, d'emprunts et d'impôts : il n'est pas besoin, dans la règle, de l'approbation du gouvernement; le magistrat n'est qu'une autorité exécutive. Il est vrai qu'on suppose que, dans ces graves questions, la difficulté, le doute, viennent de la part du magistrat, ce qui implique, en cas de consentement des députés, l'accord entre les deux autorités municipales. Cet accord est d'ailleurs expressément exigé pour toute institution nouvelle à établir. Mais que faire en cas d'un désaccord réel, constant? C'est ce que l'ancienne loi ne dit pas.

La loi nouvelle énumère d'abord tous les cas où l'une des autorités municipales peut agir séparément, et ceux où leur concours est indispensable; puis elle indique les moyens d'obtenir ce concours ou, au besoin, d'y suppléer. Chacun des deux corps peut tenter de ramener l'autre à son avis,

en lui envoyant une députation. Si ces tentatives n'amènent aucun résultat favorable, le gouvernement nomme un commissaire, qui tâche à son tour d'opérer une conciliation, et réunit à cet effet les deux corps en une seule assemblée, à laquelle il peut convoquer en outre d'autres bourgeois. Si le désaccord continue, les opinions contraires sont consignées dans des avis particuliers et soumis à la décision du gouvernement. On avait proposé, pour résoudre cette difficulté, divers autres expédients. Les uns voulaient qu'en cas d'un désaccord invincible on s'abstînt. Mais ce subterfuge, qui n'est quelquefois pas sans danger, souvent n'en est même pas un, parce qu'il faut absolument agir, et que le doute ne porte que sur les moyens. D'autres proposaient d'établir dans chaque ville un collégé arbitral qui déciderait entre le magistrat et les députés en discord, comme si, dans la plupart des villes, tous les hommes capables ne se trouvaient pas déjà compris, soit dans le magistrat, soit dans l'assemblée des députés, de sorte qu'il serait très-difficile ou même impossible de trouver des arbitres éclairés et dignes d'une fonction qui exigerait de plus hautes lumières encore que celles des autorités opposées entre elles.

Nous avons encore à signaler une différence remarquable relative à l'approbation du gouvernement que la nouvelle loi exige pour de certaines résolutions et opérations d'une importance majeure, pour lesquelles l'ancienne loi n'exigeait que l'accord des deux autorités municipales. Les cas les plus importants de ce genre concernent l'acquisition ou l'aliénation de biens-fonds, les partages de communaux, les emprunts, les impôts à asseoir sur les habitans, la conversion des communaux en propriétés municipales. Il est vrai que par là l'indépendance des autorités municipales a été soumise à une restriction que l'ancienne loi ne contenait pas. Mais leur indépendance est basée sur la confiance que, par une administration consciencieuse et éclairée, elles assureront les intérêts

vrais et durables de la commune. Or, il pourrait se rencontrer des cas, rares sans doute, où ces autorités ne seraient pas des représentans fidèles de la commune et de cette succession perpétuelle de membres qui la composent; il pourrait arriver même que tous les membres vivant de la bourgeoisie, peu soucieux de la postérité, ne songeassent qu'à se procurer à eux-mêmes une existence aisée. Pour ces cas déplorables il serait dangereux d'affranchir de tout contrôle les actes qui peuvent entraîner un dommage irréparable, comme les aliénations d'immeubles ou les emprunts. Dans d'autres cas encore on pourrait tenter d'exercer une oppression injuste, et notamment au moyen d'impôts, contre une classe de citoyens, contre les domiciliés, par exemple, qui ne concourent pas aux élections. Qu'il s'agisse donc de protéger l'intérêt des générations futures ou les classes de citoyens lésées par les mesures des autorités municipales, ce sera au gouvernement de remplir cette importante fonction. Comme cette restriction, d'ailleurs, ne porte que sur un petit nombre d'actes, sur ceux précisément qui se présentent le moins souvent et qui comportent sans inconvénient quelque retard, nous espérons que personne n'y verra un retour vers le vieux système de la tutelle des communes, système si préjudiciable à leurs intérêts. ¹

Voici au reste, et pour servir de comparaison, comment on a résolu ces questions dans d'autres États de l'Allemagne. La loi bavaroise détermine d'une manière un peu différente

¹ M. de Savigny nous paraît avoir parfaitement posé la question, et ses argumens s'appliquent à la France aussi bien qu'à la Prusse et au reste de l'Allemagne. Les communes ne doivent point être mises en tutelle. Il est pourtant des actes de l'autorité municipale qu'il convient de soumettre à la sanction du pouvoir central, du pouvoir législatif, parce qu'ils peuvent constituer un empiétement sur des droits, sur des intérêts que le corps municipal ne représente pas ou représente mal. On peut différer sur les cas dans lesquels cette intervention du gouvernement et des chambres sera utile, nécessaire, mais on ne saurait nier qu'il n'existe des cas de ce genre.

Note du Traduct.

le rapport du magistrat au comité de la commune; en Prusse, et surtout d'après l'ancienne loi, c'est du magistrat que partent les propositions, et c'est l'assemblée des députés qui décide; en Bavière, au contraire, la résolution est prise directement par le magistrat, et le comité y donne son approbation. Si les deux corps ne parviennent pas à s'accorder, c'est le gouvernement qui prononce; mais, malgré leur accord, l'approbation du gouvernement est toujours nécessaire pour les aliénations, les défrichemens, les emprunts, etc., excepté, dans les grandes villes, lorsque l'aliénation ne dépasse point une valeur de 1000 florins, l'emprunt un capital de 2000 florins, et ainsi de suite. La loi du Wurtemberg s'accorde presque absolument avec celle de la Bavière; mais l'approbation du gouvernement y est requise d'une manière plus générale et sans égard à la quotité des valeurs aliénées, empruntées, etc. La loi du royaume de Saxe remplace, ainsi que nous l'avons déjà vu, les députés municipaux de la Prusse par un grand comité de la bourgeoisie : c'est lui qui valide les résolutions importantes; mais les députés municipaux, lorsque cette assemblée existe concurremment avec le comité, peuvent aussi ratifier des affaires secondaires. Si l'accord entre le magistrat et le comité n'est pas possible, le gouvernement décide la question, et son approbation est en outre requise pour toute diminution des biens municipaux comme pour tout emprunt. Elle l'est aussi pour l'acquisition ou l'aliénation de tout immeuble; mais dans ce cas l'avis *unanime* de tous les représentans de la commune peut y suppléer.

Jusqu'ici nous n'avons considéré la sphère d'action des autorités municipales que sous le rapport de l'administration communale proprement dite. Mais elle est si étroitement liée avec l'exercice de la police, qu'on ne saurait tracer une limite rigoureuse et constante entre elles; et puis ensuite la police locale tout entière peut souvent être confiée, dans l'intérêt même

du service, à l'autorité municipale. Dans les grandes villes de la monarchie prussienne il y a des directions de police particulières, dans toutes les autres c'est le magistrat et en particulier le bourguemestre qui exercent les fonctions de police. Il dépend néanmoins du gouvernement d'en charger un membre déterminé du magistrat. Il ne faut donc pas confondre les deux rapports totalement différens dans lesquels les autorités municipales se trouvent placées en Prusse, suivant l'ancienne loi aussi bien que suivant la nouvelle.

Les principes de l'organisation municipale que nous venons de développer, ont rencontré de divers côtés une contradiction assez forte. Récemment encore on a prétendu que toutes les institutions basées sur l'élection populaire étaient de déplorable aberrations dans les États monarchiques¹. La démocratie et la monarchie, dit-on, ne peuvent se rencontrer que pour se combattre : introduire dans la monarchie des élémens démocratiques, c'est recevoir l'ennemi dans la place. Ces communes républicaines dont on couvre le pays, sont placées dans une position essentiellement fausse vis-à-vis des gouvernemens. Des reproches semblables se sont souvent élevés, soit qu'on ait vu dans l'indépendance des communes un danger pour les rois eux-mêmes, soit seulement un obstacle à la liberté et à la facilité de l'administration. Toutes ces appréhensions, la première surtout, me semblent l'effet d'une méprise. Rien n'est plus faux que cette opposition radicale qu'on prétend exister entre la monarchie et les élémens démocratiques : ceux-ci se trouvent de fait plus ou moins chez tous les peuples, et particulièrement chez les peuples d'origine germanique, dont ils constituent une des bases de l'ordre social. Il n'y a qu'une politique étroite, aveugle, qui puisse ne tenir aucun compte de leur existence, et penser qu'ils disparaîtront dès qu'elle fermera les yeux pour ne pas les

¹ *Beisler, Betrachtungen über Gemeindeverfassung.*

voir. Le problème consiste, au contraire, à leur assigner une sphère convenable; et loin que la monarchie ait rien à redouter de leur concours, elle trouve en eux une source intarissable de force et de vitalité. Or, c'est précisément dans les communes que ces élémens démocratiques peuvent le mieux exercer leur influence légitime, salutaire. L'on ne s'y est trompé que parce qu'on a confondu l'opposition entre les constitutions monarchiques ou républicaines avec celle d'un système d'administration central ou local. C'est une erreur de croire qu'il s'agisse de la première de ces oppositions dans le régime municipal, et que des communes indépendantes soient en hostilité avec la monarchie. Ce n'est pas la monarchie, c'est la centralisation qui est inconciliable avec l'indépendance des communes; et la simple observation des faits que l'histoire contemporaine nous présente en foule, nous convaincra qu'il est dans l'intérêt de la monarchie autant que de la liberté de mettre des bornes à une centralisation excessive : en cela l'intérêt de la monarchie et de la liberté est inséparable, et l'indépendance des communes est aussi favorable à l'une qu'à l'autre. Une preuve frappante de la vérité de ces assertions nous est fournie par l'histoire de la révolution française.

Avant 1789, lorsque la puissance royale n'avait encore rien perdu de son étendue, il y avait en France un nombre assez considérable de villes qui élaient elles-mêmes leurs magistrats ; quelques-unes administraient même leurs affaires avec une indépendance si parfaite, qu'elles différaient peu des villes libres de l'empire d'Allemagne. Il ne venait à l'esprit de personne que cet état de choses pût porter aucune atteinte à la dignité ou à la sûreté du trône; et ce n'est pas de là assurément que lui est venu quelque danger. Par la loi du 18 Décembre 1789 les privilèges des communes furent abolis, et des municipalités organisées partout sur le même pied furent introduites dans toute la France : cette loi admettait

bien le principe de l'élection, mais elle créait des institutions nouvelles, arbitraires, et qui durent avoir en réalité beaucoup moins d'indépendance que les anciennes communes. Ce fut bien autre chose lorsque la constitution de 1795 enleva presque toute indépendance aux municipalités, en les soumettant à la surveillance sévère des administrations départementales, et celles-ci à la surveillance non moins rigoureuse des ministres. Partout l'autorité supérieure put annuler les résolutions et suspendre les magistrats électifs des communes; le directoire avait même le droit de les destituer et de les remplacer par des hommes de son choix. La constitution de 1800 supprima toutes les élections, et investit le gouvernement du droit de nommer les maires et les conseillers municipaux : cette nomination était faite par le préfet, excepté dans les villes de 5000 habitans au moins, dont les maires étaient nommés par le gouvernement central. Comment les communes libres qu'on avait cru conciliables avec la vieille royauté, ne l'étaient-elles plus avec ces constitutions prétendues libres ? C'est qu'on voulait pouvoir décider à Paris ce qu'il serait permis de faire dans chaque ville, dans chaque village de France. La pensée de cette funeste centralisation n'était sans doute pas nouvelle; depuis Louis XIV elle avait progressivement augmenté la puissance royale, mais seulement en apparence; en réalité elle affaiblit la monarchie, dont elle prépara la chute. Toutefois, tant qu'elle dura, l'on conserva quelques égards, quelques ménagemens; depuis la révolution, aucune considération ne put plus mitiger l'application rigoureuse des mesures calculées pour renforcer le pouvoir central. Qu'on relise ce que disait à cet égard M. de Martignac dans l'excellent discours où il exposait les motifs et justifiait les dispositions d'un nouveau projet de loi municipale¹. Il proposait de rendre aux communes l'élection des conseillers municipaux, mais de réserver au roi ou aux fonctionnaires

¹ *Moniteur* de 1829, n.° 41, p. 174.

nommés par lui la nomination des maires. L'orateur se fait à lui-même cette objection, qu'avant la révolution beaucoup de villes élisaient tous leurs magistrats; mais il la réfute par la considération que le maire n'est pas seulement magistrat municipal, mais encore fonctionnaire public, chargé d'actes de police administrative et judiciaire, et que la responsabilité des ministres ne saurait exister sans la faculté du gouvernement de nommer librement à toutes les fonctions publiques. Cette opinion coïncide parfaitement avec la nôtre, en ce qu'elle suppose l'existence de magistrats municipaux électifs comme très-conciliable avec la puissance royale, et soumise seulement à une exception que motive le double caractère du maire et la position particulière du ministre dans la constitution française.

L'on n'a pas seulement combattu l'indépendance des communes par des raisons théoriques; on prétend en outre que l'expérience en a prouvé le danger partout où elle a été adoptée¹. Nous pensons, au contraire, que d'un examen des faits entrepris sans prévention il résulterait un jugement directement contraire. Mais d'abord il faudrait poser équitablement la question. Il serait absurde de prétendre que par le seul changement de sa constitution une ville doive s'élever à l'état le plus prospère. Ce serait là un miracle qu'une forme constitutionnelle est incapable d'opérer dans l'étroite sphère d'une commune aussi bien qu'au centre des grands intérêts politiques. Ces heureux changemens ne peuvent résulter que du concours des efforts humains et des circonstances propices. Mais que l'intelligence et la vertu des hommes ne s'épuisent pas en efforts inutiles, que la faveur des circonstances ne s'échappe point sans porter son fruit : voilà ce que peut faire une bonne constitution, une bonne organisation administrative; c'est là l'importance et l'utilité des formes en politique. Enfin, il faut se rappeler qu'une forme nou-

¹ *Beisler*, dans l'ouvrage déjà cité.

vement introduite ne peut produire ses effets salutaires tout à coup, parce qu'il faut d'abord que les hommes soient formés et élevés pour elle.

En défendant ainsi les principes de notre organisation municipale, nous sommes loin de prétendre qu'elle soit de tous points parfaite, et qu'elle ne soit plus susceptible de grandes améliorations. On reproche, en particulier, au régime prussien d'entraîner à une gestion trop dispendieuse; reproche qui, toutefois, atteint moins la loi elle-même que son mode d'exécution. Déjà la nouvelle loi, qui abandonne tant de choses aux statuts locaux, permet de ne rétribuer que le bourg-mestre et un ou deux membres du magistrat au plus. Puis ensuite le traitement d'un magistrat municipal diffère beaucoup de celui d'un fonctionnaire public, qui doit en vivre exclusivement, parce que tout son temps et son travail sont réclamés par ses fonctions. Mais il n'y a guère que Berlin, Breslau, Königsberg, Magdebourg, etc., où les magistrats municipaux soient dans ce cas à cause de l'étendue et de l'importance des intérêts qui leur sont commis. Dans de plus petites villes les fonctions municipales peu étendues pourront fort bien n'être qu'une occupation accessoire, en sorte qu'il suffira d'accorder à un membre du magistrat un supplément modique à ses autres revenus. Il dépend des autorités municipales et du gouvernement d'établir dans les statuts l'arrangement le plus convenable à chaque localité.

Il nous reste à déterminer les conditions dans lesquelles l'indépendance des communes pourra produire ses heureux résultats.

La première condition et la plus indispensable, c'est sans doute l'esprit public. Pour qu'une ville puisse prospérer, il faut qu'il s'y trouve un nombre suffisant de citoyens qui en prennent à cœur le bien-être, qui trouvent leur honneur et leur joie à améliorer l'état matériel et moral de leur ville, et qui ne manquent ni de lumières ni de courage pour ré-

sister à l'égoïsme et à l'étroitesse des autres. C'est de nos jours surtout qu'on peut espérer qu'il se trouvera de tels hommes, lorsque l'intérêt pour les affaires publiques est partout si vif; et tandis que cet intérêt, égaré sur la vaste scène des intérêts généraux, reste si souvent sans fruits ou en porte même de déplorables, l'organisation libre des communes lui assignera un objet déterminé, réel, généreux, et qu'il sera possible d'atteindre. Alors on verra qui est animé véritablement de l'amour du bien public ou d'une ambition présumptueuse et personnelle; et ceux mêmes qui se croiront appelés à de plus grandes choses, n'auront pas à se plaindre, puisqu'ils trouveront un cercle d'action où ils pourront montrer si leurs talents les rendent en effet dignes d'une sphère plus haute.¹

La seconde condition pour que l'indépendance des communes puisse avoir des effets salutaires, c'est une conduite sage de la part du gouvernement; car cette indépendance ne doit pas consister dans l'abandon où le gouvernement laisse-

¹ M. de Savigny transcrit ici quelques extraits du discours de M. de Martignac qu'il a déjà cité plus haut. Nous n'hésitons pas à reproduire, du moins en partie, ces paroles, auxquelles les événements accomplis depuis n'ont rien ôté de leur justesse et de leur à-propos.

«N'êtes-vous donc pas occupés de cette foule d'hommes instruits, laborieux, actifs, que la publicité avertit et réveille, que leur position sociale, que le sentiment de leur capacité et l'exemple de tant d'élévations tout aussi imprévues que le serait la leur, poussent vers les affaires publiques par tant de chemins différens? Quel moyen avez-vous de satisfaire à leur naturelle et légitime impatience? quelle part pouvez-vous leur donner dans la direction des grands intérêts de l'Etat?»

«Ouvrez-leur près d'eux une carrière nouvelle. Leur commune, leur département ont aussi des intérêts à surveiller et à défendre, des plans d'améliorations à faire, des travaux importants à régler, des communications à étendre. Ils sont jaloux d'obtenir d'honorables suffrages; ils veulent être chargés du soin de veiller au bonheur de leurs concitoyens. Donnez-leur le moyen de satisfaire chez eux cette noble ambition, et tracez autour d'eux un cercle honorable au milieu duquel il y ait quelque profit et quelque gloire à rester.»

Aujourd'hui le cercle est tracé, la carrière est ouverte; mais les esprits s'y portent-ils avec l'intérêt que mérite la chose publique à laquelle chacun tient le plus immédiatement?

Note du Traduct.

rait les communes sans se soucier de leurs affaires. Les fonctionnaires du gouvernement auront nécessairement une connaissance plus étendue et plus approfondie de l'administration, et cette supériorité naturelle et légitime se fera sentir surtout tant que l'organisation municipale sera nouvelle, ainsi que dans les petites villes. Il pourra aussi arriver que les autorités municipales, préoccupées de petites vues ou indifférentes au bien-être général, portent à la fois préjudice à leur ville et à l'État. Dans tous ces cas le gouvernement conserve le devoir d'une intervention bienfaisante, et mille moyens lui restent de le faire sans porter atteinte à l'indépendance de la commune. Les avis, les conseils, l'éloge et le blâme, l'appui que le gouvernement prête aux plus hommes de bien et aux plus éclairés, sont de ces moyens qui, employés avec discernement, manquent rarement le but, lorsqu'on a confiance dans les intentions loyales du gouvernement qui les emploie. Or, cette confiance est indispensable : tout ce qui tend à l'altérer, est pernicieux et blâmable, fût-il fait à bonne intention. Dans cette catégorie nous mettrons toutes les menées secrètes par lesquelles on chercherait à miner l'indépendance accordée ostensiblement aux communes, ou à provoquer la discorde entre les autorités municipales pour augmenter l'influence du gouvernement : nous y rangerons aussi le mécontentement qu'on ferait sentir aux magistrats municipaux pour avoir soutenu l'intérêt de leur ville en cas de conflit avec les prétentions de l'État.

On ne niera pas que de nos jours l'administration des affaires publiques n'ait à lutter avec des obstacles et des difficultés inconnus autrefois ; mais il est impossible de les vaincre, si ce n'est à force de courage et de loyauté. Ces circonstances difficiles, loin d'être un argument contre l'indépendance des communes, doit en faire désirer au contraire le développement chaque jour plus complet. Mais il ne faut pas se méprendre sur la nature de ce développement ; il ne faut pas

le chercher dans l'appel des basses classes à l'exercice d'une influence plus considérable : une influence de ce genre ne sera certainement jamais avantageuse à une ville non plus qu'à un État tout entier. Et quand bien même on subordonnerait l'intérêt général à l'intérêt individuel ou à l'intérêt des classes inférieures de la société, on se tromperait fort en croyant favoriser les intérêts de celles-ci par l'augmentation de leur influence politique ; car leurs intérêts seront mieux gérés par d'autres que par elles-mêmes, et leur influence politique ne tournerait pas à leur profit, mais serait exploitée par des gens dont elles deviendraient infailliblement les instrumens aveugles. Le développement progressif des institutions municipales a donc une tout autre signification, qui seule le rendrait véritablement utile. Prenons un exemple. On s'accorde à reconnaître que la bourgeoisie ne peut s'administrer elle-même, mais qu'elle doit en déléguer le soin à des représentans élus par elle. Il ne convient même pas, pour l'expédition des affaires, que ce nombre soit très-grand. Mais alors il peut arriver que la majorité de cette assemblée close et peu nombreuse s'abandonne à des vues mesquines, étroites, contre lesquelles le bon esprit de la minorité et du reste de la bourgeoisie ne pourrait rien. Pour remédier à ce danger, nous proposerions de soumettre les délibérations au contrôle d'une certaine publicité¹. Par là nous n'entendons pas dire que les séances devraient être publiques dans le sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire qu'il convînt d'y admettre tout le monde sans distinction. Ce qu'on appelle communément le public n'existe pas dans les petites villes, et sa présence dans les grandes serait souvent plus nuisible qu'utile. Mais il y aurait lieu peut-être d'admettre ceux qui ont le droit de bourgeoisie ou sont habiles à l'acquérir, à assister aux séances des députés municipaux, afin qu'une opinion publique pût se former et

¹ La loi de la Saxe fait dépendre la publicité des séances des statuts particuliers de chaque ville.

s'exprimer sur les objets de leurs délibérations, et qu'à de prochaines élections chacun pût voter en connaissance de cause. Peut-être, par la même raison, faudrait-il donner aux députés municipaux le droit de réclamer l'impression et la distribution aux bourgeois d'une discussion quelconque, ce qui aurait lieu dès qu'un certain nombre, le quart par exemple, se réunirait pour exprimer le même vœu¹. C'est au moyen de cette publicité qu'on finirait par exciter un intérêt vif, soutenu et général pour les affaires locales de chaque ville, et qu'on pourrait espérer que tous les hommes instruits y prissent part en faisant connaître publiquement leurs vœux et leurs conseils.

1 La loi saxonne permet à l'assemblée d'ordonner l'impression : cette même disposition se trouve dans une instruction du gouvernement prussien sur l'administration municipale. Mais cela ne saurait suffire pour contenir une majorité perverse : une telle majorité se gardera bien d'ordonner l'impression.



Nouvelles et Variétés.

DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

A MON AMI F. B.

On a tant parlé de cette tristesse que l'on éprouve à se reporter vers un passé que l'on regrette, à faire revivre dans sa mémoire des jours qui ne sont plus, qui peut-être ne renaîtront plus. Et cependant elle est douce cette tristesse quand elle revient s'emparer de l'ame; elle la nourrit, elle l'empêche de sentir le vide de tant de choses. Puis voyez : si le présent trompe vos espérances, si l'avenir est encore trop sombre pour arrêter vos regards, ne faut-il pas chercher votre refuge dans le passé? Là du moins se retrouvent tous ces éclairs de bonheur, toutes ces joies furtives qui ont de temps à autre traversé votre vie; là sont vos amitiés d'enfance, vos rêves de jeune homme; là se montrent encore, avec leur nature intime, et les causeries de famille, et les premières leçons de votre père, et les chastes caresses de votre sœur. Vous fuyez ces affaires qui vous obsèdent, ces jours qui vous pèsent, ces hommes qui vous jouent, et votre imagination vous reporte à cette époque de paix et de bonheur, votre front chauve se recouvre de sa première chevelure blonde; votre regard devient vif et joyeux, votre ame se rajeunit et se retrempe; vous vous enveloppez de vos souvenirs, comme un roi d'Orient avec son manteau de pourpre, comme une chrysalide avec son linceul de soie. Hélas! c'est que le souvenir est une coupe d'or, où chaque fleur que nous cueillons dépose son parfum et ses fraîches corolles. C'est que le souvenir est un sanctuaire où toutes nos joies retournent plus pures, où toutes nos affections s'arrêtent dégagées du pouvoir des sens, doux et gracieux fantômes, dont la voix résonne si

mélodieusement, dont le regard est doué de tant de charme. Le présent se traîne lourd et grossier dans toutes les pénibles occupations de la vie, dans tout le tumulte des passions; l'avenir se déroule d'une manière vague et confuse, chaque jour, chaque heure nous en amène une partie, mais qui sait comment sera le reste? L'avenir ressemble à ce large lac que vous allez regarder le soir. Au près de vous l'onde apparaît encore claire et tranquille, l'onde s'argente aux rayons de la lune, et murmure doucement à vos pieds. Mais là-bas où votre œil ne peut encore pénétrer, là-bas où le nuage est si gros et si sombre, qui vous dit qu'il n'y a pas une tempête, un écueil, une barque entr'ouverte, un naufrage! Parlez donc du passé; le passé n'est plus de ce monde, mais n'appartient pas encore à l'autre; le passé retourne à Dieu, mais il nous entraîne avec lui. Le passé, c'est l'idéal, dont l'avenir ne sera peut-être qu'un vain rêve, et le présent une triste réalité.

Vous m'avez rappelé aux soirées d'Allemagne, pardonnez-moi de vous faire tout ce long préambule. Mais ces soirées sont aussi quelque chose qui m'a rendu bien heureux, et que je ne retrouve plus; parfois seulement, quand je suis seul dans ma chambre, las des nouvelles déceptions que j'ai moissonnées dans le jour, des nouvelles amitiés qui se sont brisées comme un verre fragile entre mes mains, des nouvelles gens qui ont entr'ouvert l'épiderme d'emprunt qui les recouvre, et m'ont fait voir leur cœur mauvais, leur ame saignante ou blasée, je tâche de fermer les yeux à toutes ces misères, et de m'en retourner encore dans ces maisons d'Allemagne où je trouvais des amis vrais, et des âmes pleines de sève et de jeunesse. Si je pouvais vous raconter ces soirées comme je les ai vues, sans faste, sans bruit, sans éclat, ces bonnes soirées, avec leur ton naïf et flegmatique, il y a bien des gens qui pourraient en rire; car ce n'était rien, mon Dieu, rien du tout. La plus humble soirée que donne

un notaire de petite ville, un marchand de vin, serait auprès de nos soirées d'Allemagne comme une grande dame qui va à la cour à côté d'une pauvre jeune fille qui vend des bouquets de violette.

Par exemple ce qui nous arrivait souvent, c'était de nous réunir à huit heures en hiver, auprès d'un grand poêle en terre cuite, qui portait jusqu'au plafond une belle statue de la *Pitié*. Là se trouvaient tout à la fois père, mère, frères et sœurs, et moi, pauvre étranger, auquel la famille allemande tâchait de rendre une famille. Le père avait travaillé tout le jour assidument dans son comptoir; de ses cinq enfans les uns avaient été ses adjoints fidèles, les autres étaient allés à l'école, et leur mère, en bonne femme allemande, avait veillé aux soins du ménage, reçu quelques visites et tricoté son bas. Maintenant l'heure était venue de se retrouver tous ensemble; alors l'un ne prétextait pas une occupation importante pour s'en aller faire une partie de billard; l'autre ne songeait pas encore qu'il pouvait être mieux dans son cercle de joyeux camarades qu'auprès de ses parens. On posait la théière sur la table, on jetait du bois au feu, et nous entendions paisiblement souffler le vent du nord. Quelquefois nous nous mettions tous en rond autour de la table et nous lisions. Nous lisions les *Paraboles de Krummacher*, *Hermann et Dorothee*, un conte de l'*Urania*, une comédie de Kœrner, ou les poésies lyriques d'Uhland, ou la *Genofeva* de Tieck. Quand c'était le tour des autres personnes de lire, on avait bien soin d'articuler lentement et distinctement chaque mot, chaque syllabe, afin de me rendre le sens de la phrase intelligible. Quand c'était le mien, on corrigeait mes fautes de prononciation, on m'expliquait ce que je ne comprenais pas.

Puis nous prenions le thé, et nous faisons une pause de lecture, un marquetage de conversation. Nous entendions la voix du *Nachtwächter* (gardien de nuit) qui criait les heures,

et quand une fois nous en étions venus à parler de ce pauvre homme qui s'en allait ainsi par le froid, par la nuit, exercer son rude métier, nous nous trouvions bientôt auprès du voyageur errant sans connaître son chemin, à travers les neiges, auprès du vieillard indigent, qui se couche sur son grabat, et ne peut se garantir du froid.

Souvent notre entretien revenait sur l'histoire de nos dernières guerres, sur ces grands événemens dont mes hôtes avaient été témoins. On me racontait cette horrible bataille de Leipzig, ce pont brisé, ces milliers d'hommes engloutis par les eaux ou massacrés par le fer ennemi. On n'enterrait pas alors les cadavres un à un, mais par charretées; les hôpitaux regorgeaient de morts et de blessés; les maisons particulières ressemblaient à des hôpitaux; chaque jour le tombereau faisait sa tournée, et chaque jour il s'en allait conduire au cimetière sa lourde charge. Si jamais vous parcourez les plaines qui environnent Leipzig, vous verrez de distance en distance des monticules recouverts d'une herbe épaisse. Inclinez-vous et saluez; il y a là bien des braves qu'une mère pleure peut-être encore aujourd'hui.

Les Saxons avaient beaucoup souffert de tous les passages de troupes, de tous les impôts auxquels on les assujettissait. Les habitans de Leipzig paient maintenant encore, en 1833, une contribution extraordinaire pour acquitter les dettes de 1813. Mais ils ne se montrèrent pas un instant infidèles aux devoirs de l'hospitalité. Les Français furent traités chez eux comme des frères. Les uns étant guéris s'en revinrent dans leurs foyers; les autres ne trouvèrent qu'un tombeau là où ils étaient venus chercher de la gloire: et les Saxons donnèrent aux premiers un baiser d'ami, et aux autres une larme. Quand les alliés envahirent la Saxe, la position de nos malheureux compatriotes qui se trouvaient là, blessés, devint horrible, et celle de leurs hôtes assez difficile; car un grand nombre d'officiers russes et cosaques, n'écoutant que leur

haine particulière, leur soif de vengeance, oubliaient envers des ennemis vaincus tout sentiment de générosité. Alors on vit des soldats d'Alexandre arriver en despotes dans leurs logemens, et réclamer pour eux d'un air qui ne souffrait point de réplique, le lit réservé à nos pauvres malades; d'autres ne se conduisirent pas comme des êtres civilisés, mais comme des cannibales. La bonne veuve chez laquelle j'ai passé à Leipzig une année de paix et de contentement que je ne puis oublier, avait dans sa maison, à l'époque où cette ville tomba au pouvoir des alliés, un capitaine d'infanterie français dangereusement blessé. Un officier russe arrive chez elle, le sabre à la main, et dans un transport de fureur, auquel on a tant de peine à croire, s'écrie : vous avez un Français chez vous, il faut que je le tue. Cette femme, cette mère de famille, à laquelle, en d'autres momens, le bruit d'une feuille eût pu faire peur, devenue tout à coup héroïque, se jette au-devant de ce forcené et l'empêche de passer plus loin. Après cela le capitaine français mourut de ses blessures, et sa mère reçut un jour tout ce qu'il laissait, ses épaulettes et sa croix d'honneur.

Quand nous avions ainsi là causé jusqu'à dix ou onze heures du soir, on se levait à regret, on échangeait lentement et parfois à plusieurs reprises un bonsoir affectueux, un serrement de main, et l'on se quittait avec l'espoir de se retrouver bientôt.

D'autres fois j'allais dans une société de jeunes gens; ils étaient sept ou huit, ayant chacun un jour pour se voir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Là, tout en fumant un bon cigare de la Havane, nous causions littérature, voyages, rarement politique, ou c'était de la politique bien douce. Quelques-uns d'entre eux avaient été en France, et en vantaient les sites, les mœurs, l'urbanité; car ils ne s'imaginaient pas encore, les bons Allemands, que pour avoir le véritable patriotisme, il faut savoir ne rien reconnaître de bon chez

les étrangers. D'autres étaient amoureux, et c'était une délicieuse chose d'entendre des jeunes gens de vingt et vingt-cinq ans raconter tant de chastes et naïves émotions. Hier au bal ils avaient peut-être dansé la *polonaise* avec leur bien-aimée, où ils avaient eu le bonheur de s'asseoir quelques minutes auprès d'elle, ou aujourd'hui elle leur avait souri. Il y avait dans ces descriptions d'amour vrai, d'amour vierge, de quoi faire rire de pitié tous nos Lovelaces modernes, qui en sortant du collège affectent déjà un profond mépris pour les femmes, et qui n'ont pas reçu deux billets doux de grisettes sans se dire entièrement blasés.

Un jour un de nos jeunes Saxons venait de passer sa thèse et de prendre le grade de docteur; il fallait qu'il payât dans cette circonstance le tribut d'usage, qu'il fit préparer le festin (le *Schmauss*). Nous nous trouvâmes une trentaine réunis chez un cabaretier qui a l'entreprise des repas d'étudiants, comme il y en a chez nous qui ont celle des banquets patriotiques. Il y avait là des Italiens, des Polonais, des Grecs, des Espagnols, des hommes venus de toutes les nations pour suivre dans une université allemande un cours de médecine ou de jurisprudence. Quelques-uns d'entre eux, renommés pour leur talent musical, entonnèrent un chant, dont nous répétâmes tous en chœur le refrain. Puis la conversation se développait vive, franche, variée et chaleureuse, à mesure que le nouveau docteur faisait couler le vin du Rhin, et lorsque l'un de nous, se levant, porta un toast à l'alliance de toutes les nations, représentées par toutes ces jeunes têtes, il y eut tant de cris de joie et d'acclamations, qu'à ce vacarme une police comme celle de Paris n'eût pas manqué d'accourir avec un bon renfort de gendarmes et de sergens de ville. Alors, en faisant vibrer nos verres l'un contre l'autre, nous tranchions bien mieux que M. de Talleyrand la question de la Hollande, la question de la Pologne, de l'Italie, de la Turquie, et toutes les questions; car

tous les peuples ne nous apparaissent plus que comme une grande famille, et jamais le système de paix universelle, défendu avec tant de généreux argumens par M. Sellon, ne reçut une sanction plus complète.

Notre *Schmauss* dura six heures, après quoi il fut bien arrêté, si je ne me trompe, que Goethe était le plus grand écrivain de l'Allemagne, mais que notre docteur avait beaucoup plus de génie que Goethe.

D'autres soirées m'attiraient encore chez un homme pour lequel j'avais une grande vénération. C'était un homme très-studieux et très-instruit; il avait fait en littérature des ouvrages d'une haute portée, et jamais il ne songeait à se montrer comme littérateur. Il avait recherché dans la poussière des vieilles bibliothèques de vieux livres que l'on croyait perdus, de vieilles éditions qu'il faisait revivre avec un texte pur et de savans commentaires, et jamais il n'avait eu l'idée de se croire érudit. L'étude était son goût favori, sa plus constante et sa plus douce occupation. Il s'y livrait avec ame et bonheur; puis, quand il avait bien réfléchi, compulsé, mis en ordre nombre de données sûres, et de riches matériaux, peut-être songeait-il que le fruit de ses longues et patientes recherches pouvait être utile à publier, et alors il écrivait. Écrire était pour lui une chose si sérieuse et si bien raisonnée! Jamais vous ne lui auriez fait croire qu'il se trouvait des gens capables d'écrire à tout propos, sans y mettre plus d'importance et de réflexion qu'il n'en faut pour tailler une plume et prendre un cahier de papier. La littérature était à ses yeux une œuvre solennelle, une sorte de mission. Oh! il n'aurait pas compris que l'on pût en faire un indigne trafic, un métier.

Quand nous allions chez lui, notre bonheur était de l'entendre parler d'art ou de littérature; nous le mettions sur l'histoire d'une époque, sur la vie d'un poète, et alors il nous faisait un cours improvisé, il nous racontait avec une

grâce admirable tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il savait. Son récit était simple, gracieux, sans emphase; ce n'était point celui d'un homme vaniteux qui cherche à briller, mais celui d'un savant modeste, qui répond à un désir manifesté par ses amis. Nous l'écoutions tous avec un profond silence, et alors ses beaux enfans l'écoutaient aussi avec un sentiment de fierté, et sa femme avec un indéfinissable mélange de pudeur et d'orgueil: sa femme, véritable type de la femme allemande; savante et modeste, faisant de la tapisserie, et rêvant peut-être à la plus belle tragédie de Schiller, ne parlant presque pas, et lorsqu'elle prononçait quelques mots, étonnant tout le monde par la justesse ou la profondeur de son observation. Je la voyais faisant avec une grâce charmante les honneurs de sa maison, préparant le thé, surveillant l'ouvrage de ses filles. Si une dame venait lui rendre visite, vous l'eussiez prise pour une personne bien niaise ou bien ignorante, à la voir s'entretenir si bonnement de ferme, de laitage, de jardin; mais il ne vous eût pas fallu l'interroger long-temps sur la littérature de son pays, sur une belle peinture, sur un opéra, pour retrouver sous cette simple enveloppe des connaissances variées.

Quelquefois nous passions là notre temps à regarder des collections de gravures, les beaux tableaux du moyen âge lithographiés sur papier de Chine, le magnifique plan du dôme de Cologne, publié par les frères Boissérée; les anciens costumes allemands, dessinés par une communauté de religieuses; les vieux livres populaires de Nuremberg avec leurs naïves gravures sur bois.

Cet homme dont je vous parle était riche, et sa fortune lui venait d'une manière assez romanesque pour que je vous la raconte. Il étudiait, à vingt ans, la jurisprudence à l'université de Berlin. Une dame très-riche, la veuve du comte de H..., le prit pour donner des leçons de français à sa fille. Les deux jeunes gens s'aimèrent: lui n'osait déclarer son

amour, car il se croyait trop pauvre pour pouvoir jamais épouser la jeune comtesse. Elle aussi se taisait; mais il y avait dans cet amour caché, dans cette intelligence mystérieuse de ces deux jeunes âmes beaucoup plus de force et de durée qu'il n'y en eût eu peut-être dans des relations ouvertes, dans un langage expansif. Au bout de quelque temps la mère découvrit cette naïve affection, et faisant venir le jeune homme auprès d'elle : écoutez, Ludwig, lui dit-elle, ma fille vous aime; je vous le dis, car je vous connais trop bien pour vous croire capable d'abuser d'un tel aveu. Mais ma fille ne peut être à vous, et votre absence est le seul remède à employer pour la guérir de son amour. Partez, Ludwig, j'ai un frère en France, qui vous recevra comme son enfant; partez, je vous en conjure, j'aurai soin de vous, je vous suivrai de loin, je serai pour vous comme une mère....

Le pauvre Ludwig n'avait rien à objecter que son amour, son chaste, son véritable amour; mais il comprit que c'était trop peu pour rompre les barrières de la fortune et de l'aristocratie, et il partit sans revoir sa bien-aimée, sans obtenir d'elle un mot de consolation, un regard d'encouragement. Le matin, quand tout dormait encore, il passa sous ses fenêtres, puis, essuyant une larme furtive, il courut au bureau des diligences, et la voiture l'entraîna rapidement du côté de Paris. Six mois se passèrent, pendant lesquels Ludwig, au milieu de toutes les distractions que le frère de la comtesse cherchait à lui faire prendre, ne put renoncer un seul instant à ses doux et gracieux souvenirs d'amour. La comtesse lui écrivait de temps à autre; mais il crut s'apercevoir que ces lettres devenaient toujours plus froides et plus embarrassées. Dans le commencement elle lui donnait des nouvelles de sa fille, ensuite elle en parlait moins, et puis elle n'en parla plus. Le malheureux s'imagina sans peine qu'elle allait se marier, qu'elle était à jamais perdue pour lui, et rien n'égalait le désespoir avec lequel il nourrissait, au milieu d'un monde

étranger, d'une foule d'êtres indifférens, cette triste, cette douloureuse réflexion. Déjà il avait retourné dans sa tête tous les résultats possibles d'un tel mariage, sans y voir rien autre chose pour lui qu'une lente consommation ou un prompt suicide, lorsqu'un jour le fouet d'un postillon résonne sous sa fenêtre. Un homme saute à bas de son cheval, monte rapidement les escaliers, et lui remet une lettre. Elle ne contenait que ces mots :

« Ludwig, c'est moi qui vous ai fait partir, c'est moi qui vous rappelle. Venez au nom du Ciel, ne perdez pas une minute. Mon banquier vous donnera tout l'argent dont vous aurez besoin. Mais prenez la poste et venez ; c'est une mère qui vous en prie au nom de ses larmes et de ses angoisses. »

Ludwig se hâte de se mettre en route, prévoyant vaguement ce qui le fait rappeler. Il devance toutes les postes, tous les courriers ; il arrive en cinq jours à Berlin, court chez la comtesse qui vient au-devant de lui en pleurant et le conduit auprès du lit de sa fille.

La bien-aimée de Ludwig était malade de douleur, malade d'amour, et après avoir employé tous les remèdes physiques et moraux, toutes les tisanes et tous les voyages, les médecins avaient été forcés de reconnaître l'impuissance de leur art auprès de cette ténacité d'ame, et le dernier, le seul parti à prendre pour la sauver, était de faire revenir le pauvre étudiant de Berlin. La jeune fille le vit apparaître avec une sorte d'égarement ; c'était pour elle comme un songe étrange, comme une révélation d'un autre monde ; il y avait de la folie dans le premier regard qu'elle jeta sur lui, et de la fièvre dans le sourire qu'elle lui adressa. Et puis elle se calma, son imagination en revint à des idées plus douces et plus naturelles, son ame recouvra peu à peu l'espérance, et puis la force morale et la force physique. Deux jours après elle se levait pour recevoir son Ludwig, elle l'écoutait parler avec des transports de joie, elle le regardait avec enivrement, jamais il ne lui avait paru ni si bon ni si beau.

Pauvre Ludwig, disait-elle, en appuyant sa blanche main sur son épaule, tu as donc bien souffert, et elle oubliait qu'elle-même avait été conduite par sa souffrance aux portes du tombeau.

Elle reprit avec lui ses leçons de français, ses exercices de musique, et quelques mois après avoir été si malade, elle se promenait fièrement sous les tilleuls de Berlin, donnant le bras à son mari, à son Ludwig.

Mais ce que je regrette plus encore que tout ce dont je viens de vous parler, ce sont quelques heures passées dans une famille bourgeoise allemande à écouter de la musique. Il n'y avait pour cela ni apprêts, ni invitation, rien que la famille réunie au complet, rien que le piano dans un coin de la salle, et vis-à-vis un canapé pour s'asseoir tout à son aise. Notre musicienne était belle; non, ce n'est pas assez de dire qu'elle était belle : il y avait dans sa démarche une grâce nonchalante que je ne sais comment dépeindre, et sur son visage une expression de douceur et de mélancolie admirable; elle avait les yeux noirs, mais le visage pâle comme un marbre; elle était grave, et cependant pleine de prévenance; elle avait pour tout le monde un sourire bienveillant, mais parfois ce sourire faisait mal : car elle semblait le donner par un sentiment naturel de générosité, et non pas sans un certain effort. Jeune fille, elle avait vu mourir son père; jeune femme, elle avait perdu son premier enfant, et toute son existence se résumait dans la perte de ces deux êtres : l'un sur lequel se reposait sa vie passée, l'autre sur qui planait sa vie à venir. Son ame était devenue triste, non pas de cette tristesse morne et importune, qui ride le front et fait grimacer les lèvres; mais de cette tristesse résignée qui jette tant de suavité sur le visage, de cette tristesse patiente et courageuse que les Allemands expriment si bien avec leur mot *Wehmuth*! Elle n'eut pas voulu danser dans un bal; chanter dans un concert; mais on ne se lassait pas de la voir

dans le cercle étroit où elle pouvait déployer toute sa grâce, toute sa bonté de caractère.

Ainsi quand nous étions chez elle, le soir, toute sa famille réunie et moi, elle ne se faisait pas long-temps prier pour chanter. Elle allait prendre ses cahiers de musique; son frère se mettait d'un côté du piano, sa sœur de l'autre, et nous entendions des chants délicieux. Non, ce n'étaient pas des valse, des contredanses, des airs que l'on fredonne en riant; mais des morceaux pleins de tristesse et de religion, des morceaux que l'on n'écoutait pas sans être ému, et sans découvrir au fond de son ame des sources d'idées mystérieuses, de joies intimes, auxquelles jamais auparavant on n'avait pu songer. Combien de fois, en écoutant ces douces mélodies, j'ai rêvé tout ce que le catholicisme nous apprend des concerts éternels, tout ce que l'Écriture nous dit des Juifs exilés et de leurs harpes suspendues aux saules du rivage! Il y avait aussi un indéfinissable sentiment de plaisir et de mélancolie à contempler cette jeune femme, si belle et si pâle, qui par la magie de son chant nous emportait vers un monde idéal, et qui tout à coup, cédant elle-même à son émotion, trahissait sa faible nature par une altération dans la voix, par une larme dans les yeux.

Souvent nous revenions sur le même morceau; ce n'était pas assez de l'entendre plusieurs fois par semaine, il fallait qu'elle nous le donnât plusieurs fois dans la soirée. Et quand elle avait fini, nous n'allions point papillonner autour d'elle et lui prodiguer de vains éloges. La plupart du temps nous ne disions rien, car nous écoutions encore. Après tout, notre musique se terminait chaque jour par le même morceau, par une chanson bien simple et bien naïve, qui commence et finit par ce mot *gute Nacht* (bonne nuit)! Mais c'était notre pensée d'ami formulée en vers et en accords; c'était ce compliment banal exprimé avec ame et sincérité. Alors, quand elle se levait, vous n'eussiez pas dit qu'une femme venait de

chanter, mais qu'un ange avait plané sur nous, et que sa voix cessait de se faire entendre avec ces paroles de paix, avec ce dernier souhait, bonne nuit!

Et maintenant, mon ami, il faut que je vous le dise, je ne me plais plus guères aux soirées du grand monde et aux soirées musicales; mais quand je me retrouve seul au coin de mon feu, les pieds sur le chenet et la tête appuyée sur ma main, il m'arrive bien souvent de me croire encore en Allemagne, et de murmurer le dernier mot de cette chanson : *Gute Nacht!* — *Gute Nacht!* mon ami, je ne vous ai parlé aujourd'hui que de nos soirées d'hiver. Une autre fois, si cela peut vous faire plaisir, j'en viendrai à celles d'été.

X. MARMIER.

JOURNAL DE VOYAGE.

POTSDAM.

Amis, quand vous m'avez reconduit tous les trois
De Berlin à Potsdam, et qu'alors à la fois,
Reprenant à loisir nos vagues causeries,
Et traversant les bois, les places, les prairies,
Et courant à la hâte, et rêvant lentement,
Nous avons visité le Versaille allemand.
Oh. oui! j'aimais à voir cette royale ville,
Si largement bâtie et toujours si tranquille!
J'aimais son Frédéric et son grand souvenir,
Ces lieux où si souvent on le vit revenir,
Ses monumens de roi, ses livres de poète;
Sans-Souci, magnifique et paisible retraite,
Et puis les lacs, le parc, où l'on erre à pas lents,
Puis le palais de marbre aux rendez-vous galans
De Guillaume second, de sa belle comtesse.

Là-bas, où nous avons déjeûné, notre hôtesse
Était laide, je crois, et le vin bien mauvais;
Mais je trouvais tout bien : car alors je rêvais
Au printemps, à la gloire, aux femmes, aux beaux jours
Trempés de poésie et mêlés d'amours.
C'était un ciel de Mai, large, bleu, sans nuages,
Qui montrait à mes yeux ces riantes images;
C'était un beau matin aux riantes couleurs;
C'était ce lieu si frais, ces bosquets et ces fleurs;
C'était l'espoir, et vous, et tout ce que l'on aime,
A prendre pour soutien ou pour joyeux emblème.

Et puis le soir arrive, et cela va changer.
Vous partez; me voilà tout seul, pauvre étranger,
Perdu dans cette ville où nous étions ensemble.
Quand je n'aperçois plus le char qui vous rassemble,
La tristesse aussitôt vient me saisir le cœur,
Et si je veux revoir ces lieux qu'avec bonheur
Nous avons parcourus, je n'en sens que le vide,
La fade nullité et l'orgueil insipide,
Qui les fit si long-temps embellir à grands frais.
Alors, las de les voir, combien je donnerais
Pour retourner encor de vers la *Holzmarkstrasse*,
Et chez toi, Holtei, prendre ma vieille place,
Trouver ton bon regard, ton serrement de main,
Et ne pas te quitter, sans te dire : à demain.

LEIPZIG.

Pourtant par un beau jour d'été, lorsque le monde
Que le plaisir invite et que le temps seconde,
S'en va dehors de ville et peuple les jardins,
Et ce beau *Rosenthal* et ces cafés voisins,

Et rit, et cause, et chante, ou jouit en silence
De ce qui vient flatter sa molle nonchalance;
Lorsque tout à la fois, époux et fiancés,
La famille allemande arrive à pas pressés
Reprendre sous la tente où le repos l'appelle,
Ses discours favoris, sa place habituelle;
Si je suis demeuré là tout seul sans relâche,
Soumis avec amour au travail qui m'attache;
Lorsque le soir arrive, ô sainte paix ! je sens,
Que dans mon cœur alors par degrés tu descends,
Oh ! je puis retomber sur moi-même sans crainte;
Car si d'une douleur encore mal éteinte,
Le dard vient à percer jusque dans mon espoir,
J'ose dire du moins que j'ai fait mon devoir.

WEIMAR.

Être seul, rester seul, lorsqu'au fond de son ame
On porte sans ennui quelque vague douleur,
Un sentiment pieux, un souvenir de femme,
Être seul, n'est-ce pas ce qu'on a de meilleur ?

Et que m'importe à moi qu'aujourd'hui votre prince
Ait eu devant sa cour le front triste ou riant,
Qu'un de vos conseillers vous soit mort en province,
Et qu'un de vos barons prépare un bal brillant ?

C'est le soir ; dans le parc, la nuit vient et s'incline ;
Le bois est plus paisible et la vallée aussi ;
La demeure de Goëthe est là sur la colline,
Et Schiller tant de fois a passé par ici !

La poésie est là dans cette eau qui ruiselle,
Dans cette nuit d'azur aux voiles étoilés,
Dans la lueur d'argent dont chaque arbre étincelle,
Dans les grands souvenirs dont ces lieux sont peuplés.

Ah ! j'aime à promener ici ma rêverie.
J'entends l'oiseau chanter sa dernière chanson ;
L'insecte, en bourdonnant, s'endort dans la prairie,
Et l'humble véronique éclôt sous le buisson.

Je pense à toi, dont l'ame à la mienne est unie,
A toi, que je voudrais revoir encore un jour.
Je pense à vos travaux, grands hommes de génie,
Et puis à Dieu, d'où vient le génie et l'amour.

IÉNA. — *ANNCHEN.*

Enfant, j'aime à chercher dans tes yeux bleus et clairs,
Dans ton sourire ami, dans ta naïve joie,
Le reflet de cet âge, où le ciel se déploie,
L'innocence aux beaux jours tissus d'or et de soie.

Et quand je t'aperçois avec ton front si pur,
Ton visage que rien de fardé ne décore,
Oh ! tu ne peux savoir quel vœu me vient encore
De ravoir comme toi mon beau ciel tout d'azur,
De pouvoir reporter ma vie à son aurore.

Mais non — car maintenant je suis trop loin de toi ;
Car j'ai passé par plus d'une misère étrange,
Et puis avec ce cœur, où tout bon rêve change,
Où souvent il n'est plus de calme ni de foi,
Je ne devrais jamais te regarder, jeune ange.

AU THURINGERWALD.

Oh ! dans ce beau pays, au sein de ces forêts,
Au-dessus du vallon silencieux et frais,
Là-bas, sur la colline, à l'écart du village,
Avoir une maison assise sous l'ombrage ;

Un enclos, un jardin, où l'on va chaque jour,
Une femme attentive, et qu'on aime d'amour;
Des enfans dont l'on est d'abord le premier maître,
Et qu'on quitte à regret quand il faut les remettre
A d'autres professeurs dont l'on se sent jaloux;
Et puis une famille, habitant près de nous,
Riche ou pauvre, le mieux est qu'elle soit honnête,
Et qu'on l'ait bien long-temps réunie et complète;
Puis sur quelques rayons des livres favoris,
Et du vin réservé pour des hôtes chéris,
Pour les jours de naissance et les grands jours de fête.
Être prédicateur de village, et poète,
Prêcher religion dans le temple, et le soir
La rêver sous un ciel calme et riant à voir;
Éclairer les esprits, adoucir les souffrances,
Joindre ces deux penchans et ces deux existences,
Le profane au sacré, l'idéal au réel,
Et faire chaque jour son chemin vers le ciel....

Hélas ! si l'on pouvait avoir ce qu'on envie,
Je voudrais bien aller prendre une telle vie.

RUDOLSTADT.

Vraiment, ces petits rois ne sont-ils pas heureux
D'avoir là leurs jardins, leurs palais somptueux,
Leurs grands galas de fête et leurs jours de paresse,
Et la chasse et les chiens, sans compter la maitresse.
Ils ont pris le pouvoir par droit d'hérédité,
D'écorcher le hameau, de tondre la cité;
Et c'est une justice au moins qu'on doit leur rendre,
Qu'après leur tâche faite, on n'a plus rien à prendre;
Car ils vivent bien gros, bien gras, bien réjouis,
Récoltent les thaler, ramassent les louis,

Tandis que sous le poids du harnais qui l'enchaîne,
Le peuple se fatigue, et lentement se traîne,
Comme à la boucherie arrive un pauvre agneau,
Sous l'aiguillon du fouet ou l'éclair du couteau.

Patience ! C'est là, Gulliver, ton histoire.
Les nains se croient déjà maîtres de la victoire,
Parce qu'ils t'ont surpris, plongé dans le sommeil.
Mais gare ! messeigneurs, gare à vous au réveil !
Car d'un bras de géant, soulevant leurs entraves,
Ces hommes qu'à présent vous traitez en esclaves,
Se montreront un jour dans toute leur grandeur.
Et vous, faibles jouets d'une stupide erreur,
On vous verra quitter votre couronne altière,
Et baiser humblement devant eux la poussière.

COBOURG.

LE SOIR.

Quand je me suis assis rêveur sur la montagne,
Dans le calme du soir, au coucher du soleil,
Jamais je n'ai revu cette large campagne,
Et ces monts éloignés, cet horizon vermeil,
Sans réveiller un vœu qui toujours m'accompagne,
D'effacer sur ce sol la trace de mes pas,
Et de pouvoir m'enfuir bien loin, là-bas, là-bas.
Là peut-être est la terre à laquelle j'aspire,
Et les jours de repos que je n'ai point trouvés,
Ou bien ces champs de fleurs où le printemps respire,
Ces beaux palais qu'enfant on a souvent rêvés,
Avec leurs portes d'or, leur fée au doux sourire.

Puis ce vague est si beau ! puis ce ciel est si pur !
Oh ! mon Dieu, se plonger dans ces flots de lumière,
S'élancer d'un seul trait hors de ce monde obscur,
Étendre au loin son vol, élargir sa carrière,

Se purifier le cœur dans cette mer d'azur;
Voir le ciel de plus près dégagé de ses voiles,
Monter sur le nuage et parler aux étoiles.
Hélas! oui, ce destin je l'ai rêvé, Seigneur,
Mais je dois vivre encore étranger à ce monde,
Emporter sur mon front un signe de douleur,
Souffrir, souffrir long-temps, sans que rien me réponde,
Et renoncer peut-être à ma part de bonheur.

STUTT GART.

A GUSTAVE SCHWAB.

Deux heures avec toi? — C'est bien peu, je le sais,
Il faut bien plus de temps pour connaître le monde;
Mais avec toi pourtant deux heures, c'est assez:
Car ton ame est sincère autant qu'elle est profonde.

Tu ne sais pas encore y faire des replis,
Pauvre poète! on voit là tout ce que tu penses,
Je ne te connais guère, et voilà que j'y lis
Tes regrets, ton espoir, tes vœux et tes souffrances.

Oui, laisse-là ce monde où ton cœur, chaque jour
Abreuvé d'amertume, à l'écart se resserre;
Laisse ces grands seigneurs et ces valets de cour,
Qui voudraient comme eux tous te voir ramper à terre.

Rejette-là ce joug auquel tu t'es soumis.
Va dans ton presbytère auprès de ton église,
Puis avec tes enfans, ta femme, tes amis,
Garde ta poésie et ta mâle franchise.

Le poète est au monde un pilote ignorant,
Qui connaît mal la vie et ses écueils sinistres,
Et comme ses erreurs le font encor plus grand,
Il ameuté toujours la race des *philistres*.

Mais quand il a souffert, il lui reste un saint lieu
Où revivent la paix, le bonheur qu'il réclame,
Où la nature et l'art, et puis l'amour et Dieu
Se sont choisi leur temple, et ce temple est son ame.

Pensées traduites de Goëthe.

Comment? quel jour? où donc? le Dieu se tait pour toi;
Mais prends ce qui t'arrive, et laisse le pourquoi.

Tu veux t'aventurer jusque dans l'infini,
Mais en tout sens d'abord recherche le fini.

Tu viens de t'acquérir une grande science,
Si ton cœur s'habitue à prendre patience.

Il est bien plus aisé de faire une couronne,
Que de trouver quelqu'un digne qu'on la lui donne.

Le poète, ma foi! ressemble bien aux ours,
Qui se prennent la patte et la lèchent toujours.

Cette gondole est comme un berceau qu'on balance,
Et sa caisse offre bien la forme d'un tombeau;
C'est ainsi qu'au milieu d'un cercueil, d'un berceau,
On navigue, on chancelle à travers l'existence.

L'existence est un bien; tu dois ainsi la voir,
Mais comme tous les biens qui trompent notre espoir.

X. MARMIER.

Bulletin bibliographique.

LITTÉRATURE.

August Lafontaine's Leben, etc. : Vie d'Auguste Lafontaine, par J. G. Gruber. Halle, chez C. A. Schwetschke et fils, 1833.

On pourrait dire d'Auguste Lafontaine qu'il a fait plus de romans que d'autres auteurs n'en ont lu. Cet intrépide polygraphe naquit à Brunswick le 5 Octobre 1758 et mourut à Halle le 20 Avril 1831, laissant pour héritage aux âmes sentimentales une foule de romans, dont 50 ont été traduits en hollandais, 47 en français, 9 en suédois, 8 en russe, 8 en anglais, 7 en italien, 6 en danois et 2 en polonais, sans compter les autres traductions dont peut-être M. Gruber ignore l'existence. Cette multiplicité de traductions n'indique sans doute pas un génie transcendant; mais on peut au moins en inférer que l'auteur a su intéresser une foule de lecteurs, et c'est à ce titre que nous admettons dans les colonnes de notre *Revue* quelques détails sur la vie d'Auguste Lafontaine. Son nom décele dès l'abord une origine française. Lafontaine descendait en effet de protestans persécutés par le bigotisme de Louis XIV, et forcés de chercher dans les pays étrangers la liberté religieuse que leur enlevait la révocation de l'édit de Nantes. Son père, peintre attaché à la cour du duc de Brunswick, parlait couramment le hollandais, l'anglais, le français, l'italien et l'allemand. Ces connaissances philologiques ne furent pas inutiles au jeune Auguste, qui se livra spécialement à l'étude du français, langue de la patrie de ses aïeux. Lorsque son père lui avait raconté les aventures d'Ulysse, fils de Laërte, chez les Lestrigons, les Lotophages, dans l'autre de Polyphème, dans l'île de Circé, etc., et les exploits des héros de l'Iliade, sa mère, plus versée dans les traditions locales que dans celle de la Grèce, lui parlait de la merveilleuse princesse *Schnee Weiss* (blanche comme la neige) et des sept nains qui lui servaient de cortège

habituel. Aussitôt qu'il sut lire, il satisfait sa curiosité toujours croissante par la lecture d'une traduction française des *Métamorphoses* d'Ovide, que par parenthèse son père n'aurait pas encore dû lui permettre, par l'Histoire de Robinson Crusoé, les Contes des mille et une nuits, le Voyage sentimental de Sterne, l'Histoire générale des voyages de Prévost d'Exiles, etc. Les élémens tant soit peu érotiques, entrés dans son éducation littéraire, joints probablement à des dispositions naturelles, inspirèrent au jeune Lafontaine une tendre sympathie pour une jolie demoiselle du voisinage. Il allait réaliser un des romans qu'il publia plus tard, lorsqu'un malheur imprévu vint y mettre obstacle. Je dis, malheur, quoique ses parens le regardassent comme un bonheur : on venait en effet d'obtenir pour lui une bourse franche au gymnase de Schenningen. Il fallut donc, bon gré mal gré, dire adieu à des amourettes enfantines, pour se farcir la tête de mots grecs et latins. Lafontaine fit ce que font tant d'autres : il prit son mal en patience, et ne tarda pas à se trouver bien de sa nouvelle position. Espiègle plus que tous ses autres condisciples, et méritant, comme Crébillon, la note censoriale de *puer ingeniosus sed insignis nebulo*, Lafontaine était l'instigateur de toutes les petites plaisanteries qui venaient distraire les ennuis de la vie scolaire. Malgré la vivacité de son caractère, il fit de rapides progrès dans la connaissance des auteurs classiques, et son érudition naissante lui permit de rire à gorge déployée, mais sans malice, des bévues dont ses camarades se rendaient coupables dans leurs versions latines. Il se ressouvint long-temps de celle-ci : *mala ducis ave domum*, grand-père, tu rapportes des pommes à la maison. Le véritable sens de ce passage bien connu d'une ode d'Horace, est : tu emmènes chez toi, sous de funestes présages, etc. Lafontaine a dépeint dans son roman intitulé *l'Original* (*Sonderling*), la vie qu'il menait au gymnase de Schenningen, ainsi qu'une foule de particularités concernant plusieurs personnes dont il y fit connaissance. Quand il eut terminé ses études préparatoires, il se rendit à l'université de Hehnstædt pour s'y adonner à la théologie. Préférant ensuite un préceptorat à une cure, il se chargea de l'éducation des enfans de M. Brinkmann, puis de ceux du colonel de Thadden, qui, lors des premières

hostilités contre la France, proposa au jeune Lafontaine la place d'aumônier (*Feldprediger*) de son régiment, ce qui fut accepté avec empressement et reconnaissance. Peu de temps avant d'entrer dans ses nouvelles fonctions, Lafontaine avait épousé Sophie Abel, gouvernante d'une famille distinguée, mais qui n'était plus dans sa première jeunesse, et dont l'âge surpassait même celui de son mari. Les deux époux goûtaient à peine les jouissances de l'hymen, lorsque Lafontaine fut séparé de son épouse par les circonstances les plus impérieuses. L'armée prussienne entra en campagne et notre aumônier l'accompagna. Arrivé à Coblenz, il y vit les émigrés français, dont la conduite n'était guère propre à édifier leurs vengeurs futurs. « Les émigrés, dit M. Gruber, appelaient alors Coblenz *le petit Paris*; en effet, le ton de Paris avait été transplanté par eux dans l'étroite enceinte de cette ville. Au milieu de la plus vive anxiété, au milieu des vicissitudes continuelles de crainte et d'espérance, on voyait la légèreté la plus grande, la prodigalité la plus inconsidérée, la vanité la plus sottise, l'arrogance la plus hautaine, le libertinage le plus élégant. Un jour, ainsi me le raconta Lafontaine, témoin auriculaire, un émigré dit à son hôte : Vous êtes bien aise, n'est-ce pas, que nous ayons émigré, car vous gagnez beaucoup d'argent à Coblenz. — Oui, répondit l'autre, nous gagnons de l'argent, tandis que nos filles se perdent. — De jour en jour on voyait s'accroître la haine contre la patrie commune, et l'animosité mutuelle des partis qui divisaient les émigrés eux-mêmes; car les uns, dit Lafontaine, voulaient une restauration complète de l'ancien régime, c'est-à-dire l'impossible; d'autres désiraient des modifications, mais chacun les arrangeait à sa manière. Ils se haïssaient entre eux plus qu'ils ne détestaient le parti qui avait remporté la victoire en France. En général, les soldats prussiens maudissaient la France révolutionnaire, et avaient grand espoir de remporter des victoires que les émigrés leur représentaient comme faciles. Lafontaine ne partageait pas leur présomption; il perdit même toute espérance lors de la publication de ce manifeste, que le duc de Brunswick lui-même appelait malencontreux (*unseliges*), quoiqu'il eût été publié sous son nom. Le fameux passage qui nuisit tant aux progrès des armées confédé-

rées, avait été inséré secrètement par un émigré fanatique ; aussi le duc ne put-il s'empêcher, dans un moment de colère, de déchirer cette proclamation, ne voulant point passer pour un Vandale, affamé de dévastations et de carnage, plein de jactance et de vaines bravades. »

Notre romancier consigna toutes ses observations sur les mœurs politiques et privées des émigrés français dans *Claire Duplessis*, histoire inventée quant aux noms, mais réelle quant aux événements, et qui intéressa tellement les lecteurs de l'époque, que de plusieurs côtés on lui envoya des secours pécuniaires pour les infortunés personnages de son roman.

Les premières publications de Lafontaine datent de 1789. Ce fut alors qu'il mit au jour ses *Scènes*, son *Antonie*, suivie, l'année d'après, du *Pouvoir de l'amour*. Schiller, après avoir lu les *Scènes*, imprimées sans nom d'auteurs, dit à un de ses amis : « Ce livre est fait par un débutant qui finira par bien faire. » Dans ses romans, Lafontaine fut de son époque, et discuta les questions qui étaient à l'ordre du jour. *Rudolf von Werdenberg* (Rodolphe de Werdenberg) lui fournit l'occasion de discuter la souveraineté populaire, contre laquelle il se déclara, parce que le peuple n'était ni assez éclairé, ni assez vertueux. « Instruis, enseigne, fait-il dire à l'un de ses héros, répands les lumières, répands la sagesse, répands les vertus, dissipe les erreurs et les préjugés, et toutes les injustices cesseront d'elles-mêmes. Quand même tu renverserais tous les trônes de la terre, quand même il ne resterait plus dans l'univers entier un seul prince qui pût dire : je veux ! si le peuple n'était devenu ni plus sage, ni plus vertueux qu'auparavant, la liberté n'existerait pas davantage. La liberté, c'est la vertu et la vérité.... Crois-moi, la liberté ne peut naître dans un sol humecté de sang ; le glaive ne peut tracer un cercle autour du pays où elle doit croître et grandir. »

La Prusse, dégoûtée de ses non-succès dans la guerre entreprise contre la révolution française, avait mis bas les armes. Lafontaine se rendit à Halle en 1796, et monta en chaire pour prêcher la morale de l'Évangile. Auteur fêté par ses contemporains, romancier favori de l'époque, il eut dans ses sermons une vogue extraordinaire, et toutes les fois qu'il prêchait, l'église

avait peine à contenir les auditeurs qui s'y pressaient de toutes parts. Improvisant avec une rare facilité, il n'écrivait jamais ses discours; c'était tout au plus s'il en traçait par écrit un plan bref et concis. Outre ses discours religieux, Lafontaine fit ce que, trois ou quatre siècles auparavant, on aurait appelé un miracle. Je vais citer textuellement le récit de M. Gruber. « Un soldat, appartenant à la foi catholique, était plein de l'idée fixe qu'il était possédé du diable. Les soins de son médecin, les admonitions de son confesseur, rien n'avait pu le guérir, lorsque M. de Thadden, élevé depuis peu au grade de lieutenant-général, plaignit, en présence de Lafontaine, le sort de l'infortuné soldat. Lafontaine s'imagina qu'on n'y pourrait remédier que par la voie psychologique. Il s'engagea donc à faire l'essai de cette méthode, et se transporta le lendemain auprès du malade. Après l'avoir considéré un moment d'un œil fixe et perçant, sans prononcer une seule parole, il lui dit : oui, je vois ce qui te manque; mais console-toi, mon fils, on viendra à ton secours. Il prononça ensuite d'un ton solennel une prière assez courte, suivie d'une pause, puis, prenant un air impératif, il s'écria d'une voix tonnante : Au nom de la divine Trinité, moi, son serviteur par vocation, qui ai reçu toute puissance et toute autorité sur toi, esprit impur, je t'ordonne de sortir de ce corps. Il resta ainsi pendant une minute, le bras étendu, posa sa main droite sur la tête du malade, le bénit et lui dit : tu es soulagé. Après quoi il s'éloigna d'un pas lent et solennel.... Le soldat eut aussitôt la fièvre, et quand il en fut débarrassé, son idée fixe avait disparu. »

Un homme qui commande ainsi au démon, devrait posséder la pierre philosophale, ou du moins savoir extorquer à Mammon les trésors qu'il recèle dans son ténébreux empire. Lafontaine s'enrichit en effet, mais non par des voies diaboliques. Ses romans lui valurent beaucoup d'argent, et l'aisance qu'ils lui procurèrent, lui permit de se démettre de toutes ses fonctions, et d'acheter une jolie maison de campagne dans les environs de Halle. Il y partagea ses loisirs entre les soins qu'il donnait à son épouse, à Louise, sa fille adoptive, à son jardin et à ses champs, la composition de nouveaux romans et les visites d'il-

lustres Allemands ou étrangers. Voss, qui vint le voir, lui déplut à cause de son éternelle animosité contre Heyne, qui s'exhalait à chaque instant sous toutes les formes imaginables; Jean-Paul Richter le blessa par son insupportable vanité. Falk eut avec lui une discussion si vive, que la crainte seule de discuter à mort put mettre fin à cette verbeuse querelle. Un jour Reichardt lui annonça la visite d'un négociant hambourgeois. Quand l'étranger fut arrivé, Lafontaine le mena dans une allée charmante, d'où la ville de Halle se déroulait dans tout son éclat. L'étranger s'arrêta au bout de l'allée, considéra long-temps le point de vue qui s'offrait à ses regards, et assura que jamais dans ses voyages, pas même en Italie, il n'avait vu une masse aussi imposante de bâtimens grandioses comme l'étaient ceux de Halle. Cette exclamation fit tomber naturellement la conversation sur l'art et sur l'antiquité, et Lafontaine fut émerveillé d'entendre avec quel goût et quelle poétique érudition le négociant de Hambourg traitait cet intéressant sujet. Quand ce dernier eut fini une de ses périodes savantes et harmonieuses, Lafontaine lui dit: « Monsieur, je n'ai d'ordinaire pas l'indiscrétion de demander le nom des personnes qui viennent me visiter, mais aujourd'hui je me vois forcé de déroger à mes habitudes. Ainsi donc, Monsieur, dites-moi votre nom, je vous en prie. » — « Je m'appelle Gœthe, » répondit l'étranger.

En 1806 Lafontaine eut beaucoup à souffrir de la part des troupes françaises que la victoire d'Iéna rendait maîtresses de la Prusse. Il se vit alors obligé d'écrire de nouveaux romans, et de changer en nécessité ce qui n'avait été dans l'origine qu'une propension pure et simple. Malheureusement pour lui, les deux Schlegel et leur école savaient vigoureusement l'édifice de sa réputation littéraire. Tout en lui accordant du feu, du coloris, une diction brillante et animée, ils lui reprochaient de manquer d'unité, de précision descriptive; d'essor romantique, de philosophie, de poésie et même d'intelligence; ils lui reprochaient sa *sentimentalité*, prétendaient que malgré son amour pour la saine morale, il rendait ses lecteurs amis de l'indolence, de l'inertie et de la *passivité*; ils l'accusaient de peindre des amours d'enfans contraires à la nature, de copier des modèles étrangers,

etc. D'autres critiques ajoutèrent qu'il tournait toujours dans le même cercle, remettant sans cesse sur la scène de bons majors et de mauvais ministres, conservant des personnages *stéréotypes*, etc. Ces reproches sont en général mérités, abstraction faite de l'exagération qui entre toujours dans la critique contemporaine. Dans les dernières années de sa vie, Lafontaine se prit d'une belle passion pour la littérature grecque, et publia une édition de l'Agamemnon et des Choéphores d'Eschyle (texte grec), ainsi que de l'Hécube d'Euripide. Partant du principe que les *librarii* de l'antiquité et du moyen âge avaient, dans leurs variantes, péché des oreilles autant que des yeux, il se mit à sabrer le texte à tort et à travers, comme si, pour rétablir les véritables mots, il eût évoqué les ombres des deux poètes. Ces éditions lui valurent plus de dépenses que de recettes, et Lafontaine se serait peut-être vu en proie au besoin, si la munificence royale n'était venue à son secours.

J. B. G.

Dorpat'er Jahrbücher, etc. : Annales littéraires, statistiques et artistiques de Dorpat, première livraison. Riga et Dorpat, chez Édouard Frantzen, 1833. Première à sixième livraisons, formant le premier volume. Prix : 13 fr. 50 c.

La langue allemande peut être regardée comme le lien scientifique qui unit l'Europe occidentale à l'Europe orientale. Les provinces allemandes de la France expliquent l'Allemagne à la France et la France à l'Allemagne; les provinces allemandes de la Russie en font autant pour l'Allemagne et la Russie. Si la Livonie, la Courlande et les autres parties allemandes de l'empire russe, loin de secouer le joug moscovite, l'aiment et s'en font honneur, c'est qu'au lieu d'être exploitées par les vainqueurs, il est plus vrai de dire qu'elles sont devenues victorieuses à leur tour. En effet, l'influence allemande est toute-puissante à Saint-Petersbourg, comme le prouvent les noms allemands qui figurent sur la liste des grands-dignitaires de l'empire. Les Benkendorf, les Geismar, les Langsdorf, etc., portent des noms allemands. Grâce à l'extension trans-germanique de la langue allemande, nous

pouvons soulever le voile qui nous cache le colosse du Nord, sans être obligé d'étudier la langue russe, et nous pouvons nous occuper de la Russie, sans franchir les limites que notre *Revue* s'est prescrites.

Les *Annales de Dorpat*, rédigées par des professeurs de l'université de cette ville, tels que MM. Blum, Bunge, Gœbel, Neue, Struve, Borg, Friedländer, Kruse, Rathke et Walter (tous noms allemands), commencent par une préface de M. Blum sur la multiplicité toujours croissante, entre les peuples, des relations littéraires, scientifiques, commerciales, etc. On y trouve les passages suivans : « On peut regarder les journaux comme des tirailleurs, d'autant plus habiles que leurs mouvemens sont plus prompts et leurs coups plus sûrs. Depuis le règne des journaux, les guerres sont bien moins cruelles et sanglantes. Autrefois les États se ruaient les uns sur les autres pour le plus léger prétexte et les résultats les plus minimes. Aujourd'hui les journaux livrent les combats d'avant-postes qui souvent suffisent, épargnant de la sorte des millions d'hommes et d'écus... Les feuilles littéraires apparaissent comme des prêtresses d'une église invisible, sur les autels de laquelle elles apportent les prémices des sciences. »

La préface est suivie d'un long article sur la législation russe, par M. Bunge. Nous nous dispenserons de l'analyser, attendu que ce n'est qu'un tableau historique de la confection du code qui régit aujourd'hui l'empire russe. Il n'y est cité aucune loi caractéristique, aucun règlement dont l'originalité puisse attirer l'attention et piquer la curiosité du lecteur.

Le baron George Rosen donne ensuite une analyse détaillée de *Boris Godunow*, drame historique dans le genre des pièces de Shakespeare. Le sujet de ce drame est la vengeance céleste punissant Godunow du meurtre du tsarévitch Démétrius. L'auteur, M. Alexandre Puschkin, l'a dédié à la mémoire de l'illustre Karamsin. Le moine Grégoire se fait passer pour Démétrius, et vient disputer la couronne à l'usurpateur. Voici la scène où Grégoire conçoit l'idée de son imposture.

GRÉGOIRE.

Que la vie est pauvre, vide et triste ! elle coule et disparaît

dans une éternelle uniformité. On ne voit que des robes noires de moines, on n'entend que les sons de la cloche, on bâille toute la journée, et l'on finit par s'endormir par ennui. Et la nuit tout entière, si longue jusqu'au matin, se passe dans l'insomnie; pour peu qu'on s'assoupisse, l'âme est réveillée soudain par des songes effrayans. Aussi suis-je ravi quand la cloche m'appelle, quand la crosse vient me réveiller.... Non, je ne puis plus supporter cela. Impossible! je vais franchir la muraille et je fuirai d'une course rapide. Le monde est grand, ouvert de tous les côtés. Ainsi partons, adieu! vous ne m'atteindrez plus.

LE MOINE.

Sans doute la vie doit vous peser à vous, jeunes moines, gais compagnons.

GRÉGOIRE.

Ah! s'il revenait quelque orage de la Pologne ou de la Tauride! j'essayerais mon courage à leurs glaives. Ah! si Démétrius ressuscitait et s'écriait: «Enfans! mes fidèles serviteurs! courez sus à Godunow, mon meurtrier, arrêtez mon ennemi mortel, et amenez-le moi.»

LE MOINE.

Tu dis là des choses bien sottes! les morts ne ressuscitent jamais. Oui, le tsarévitch devait avoir un autre destin; mais écoute: si tu veux faire quelque chose, sois quelque chose.

GRÉGOIRE.

Qu'entends-tu par là?

LE MOINE.

Ah! si j'étais jeune comme toi, si ma barbe ne renfermait pas de poils gris. Comprends-tu?

GRÉGOIRE.

Non.

LE MOINE.

Eh bien! écoute: notre peuple est sot et crédule; il aime la nouveauté, et se plaît à entendre parler de miracles. Les Boyards voient en Boris leur égal, et l'antique race de Warègues est aimée de tous; tu as l'âge qu'aurait le tsarévitch. Si tu es prudent, rusé, si tu as du courage comprends-tu?

GRÉGOIRE.

Je comprends.

LE MOINE.

Qu'en dis-tu ?

GRÉGOIRE.

Ce sera fait ! je suis déterminé.... Je suis Dénétrius, je suis le tsarévitsch.

LE MOINE.

Que ma poignée de main te porte bonheur. Deviens tsar.

Un essai médical sur Constantinople, un résumé des séances de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, dans les premiers trimestres de 1833, l'annonce des cours faits à l'université de Dorpat (24 Juillet—19 Décembre 1833), la description abrégée du voyage de M. Rathke en Crimée, un article sur les travaux astronomiques et topographiques faits en Russie depuis quelque temps, une lettre du patriarche d'Arménie à M. Clossius, et un rapport sur les finances russes, terminent ce premier numéro des *Annales de Dorpat*.

On remarque dans le résumé des séances de l'Académie des sciences : *des observations sur une notice curieuse, rédigée par un Arabe du onzième siècle, au sujet de la ville de Mayence*, par M. Frähn; *une dissertation sur les ossemens fossiles trouvés aux environs du lac de Burtnek*, par M. Parrot; *des recherches sur le nombre des suicides et des homicides commis en Russie pendant les années 1821 et 1822*, par M. Herrmann, etc. A l'université de Dorpat, M. Rentz, appartenant à la faculté de Droit, fait un cours *sur la constitution et l'administration de l'empire russe*; M. Brœcker, *sur les relations de la Russie avec les autres États*, etc. L'intéressante épître du patriarche arménien au professeur Clossius renferme les détails suivans : « Depuis que notre siège patriarcal et la résidence des rois d'Arménie furent transportés en Cilicie, c'est-à-dire depuis l'an 1113 jusqu'à nos jours, les auteurs de notre nation, la littérature, les livres, les couvens, les bibliothèques, et toute notre gloire et magnificence, ont éprouvé des tourmens et des maux inexprimables des invasions et des conquêtes des rois grecs, mongoles, tartares, persans, ottomans et grusiens. L'an 1170, les Turcs incendièrent la ville de Baalbek

en Syrie, et détruisirent plus de 10,000 de nos manuscrits. En 1188 et 1197 les empereurs grecs ont ravagé l'Arménie d'une manière affreuse; en 1380 le cruel Tamerlan, après avoir dévasté l'Arménie pendant vingt ans, rassembla tous les livres de notre langue, les envoya à Samarcandé, et les mit dans une tour, où ils doivent encore se trouver aujourd'hui. D'autres tyrans de la Perse firent aussi d'innombrables blessures à notre nation: Skandar, pendant quarante ans; schah Thamas, pendant trente; schah Abbas, pendant trente; Nadir schah, pendant vingt, etc. Ces massacres et ces servitudes continuelles ont tellement détruit la littérature arménienne, qu'à peine avons-nous conservé un seul des milliers de volumes que possédaient nos ancêtres, etc.²⁷

POLICE.

Die Polizeiwissenschaft, etc. : La Science de la police, d'après les principes de la justice, par R. Mohl; tome I.^{er}, 1832; tome II, 1833. Tubingue, chez Laupp.

En 1705, Nicolas de la Marc publia en France un *Traité de la police*, tandis que les Allemands n'eurent un ouvrage spécial sur cette science, comme ils l'appellent, que lors de la publication du *Traité* de M. Justi. Après soixante ans de recherches, confessons-le à notre humiliation, nous n'avons pas encore d'idées précises sur la définition, l'étendue et les causes de la police. Parmi les écrivains du siècle précédent, Sonnenfels est le seul qui ait pu acquérir quelque réputation sous ce rapport. Héraclius, prince de Géorgie, trouva son livre si bon, qu'il le traduisit en langue arménienne. Quant aux publicistes du dix-neuvième siècle, Jacob est celui qui jouit de la plus grande considération en fait de police; mais ni l'un ni l'autre n'ont su baser la science, ni faire prédominer une idée fondamentale. M. Mohl ne prétend pas accomplir ce que n'ont pu faire ses devanciers. Parmi les quarante définitions ou à peu près de la police, nous n'en connaissons pas encore une qui soit bonne et précise. M. Mohl indique les causes de cette confusion : « Les uns, dit-il, considèrent

l'État comme une institution de droit, de sécurité; les autres se sont élevés à un plus haut point de vue, sans distinguer, comme Jacob, le but de la société et le problème que le gouvernement doit résoudre.» M. Mohl définit la police : « Un ensemble d'institutions et de dispositions, tendant à éloigner les obstacles à la jouissance et au développement des forces individuelles, en tant que ces obstacles ne proviennent pas d'actions préméditées, mais purement de circonstances extérieures. » Il est clair que l'auteur va trop loin, quand il ne donne à la police qu'une tendance négative. Les plus grands génies *policiens*, Moïse, Lycurgue, Numa, avaient une tendance positive; seulement les moyens sont d'une nature plus indirecte. Il est aussi faux de dire que la police ne s'oppose pas à des actions préméditées; souvent elle doit le faire, et le fait réellement. On doit s'étonner que dans sa classification des différentes espèces de police, M. Mohl n'ait pas adopté la suivante, qui paraît la plus naturelle, et en même temps la plus nécessaire : « Police de sûreté, police industrielle, police littéraire. » Le premier volume s'occupe des citoyens, considérés sous le rapport individuel. C'est le ressort de la police médicale, de la police de population et d'approvisionnement, de la police d'éducation, de morale, d'affaires ecclésiastiques et de goût (*Geschmackspolizei*). Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui traite mieux que celui-ci les questions indiquées ci-dessus.

(*Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik.*)



LEVRAULT, éditeur - propriétaire.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

X.

CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC-DANIEL SCHUBART.

ENCORE une de ces vies étranges de poète; vies pleines de gloire et de misère, de conceptions sublimes et de tristes réalités, de lauriers semés dans un monde à venir et d'amertume dans celui-ci; vies de contrastes douloureusement tranchés, d'agitations fiévreuses et de repos céleste, de refoulemens profonds et de rêves immortels : la vie du poète Schubart, que l'Allemagne place encore au nombre de ses poètes populaires, à côté des Bürger et des Claudius; de Schubart, qui a laissé comme musicien un souvenir impérissable, et qui meurt par suite d'une existence trop cahotée et de la maladie qu'il amasse dix années de temps entre les murs mal-sains d'une prison.

Schubart a été doué par la nature d'un talent extraordi-

naire, d'une aptitude rare pour tout ce qu'il veut entreprendre. Il est né poète et musicien : il versifie et il chante. Les vers tombent de sa plume ; les touches du clavier résonnent harmonieusement sous ses doigts. L'art lui est redevable de quelques œuvres pleines d'ame et d'énergie, et à peine a-t-il travaillé pour léguer ses œuvres à l'art. Avec cette admirable faculté d'esprit, avec cette merveilleuse organisation, avec tout ce que son caractère lui fournit encore de bon et d'attrayant pour les autres, à quelle fortune Schubart ne pourrait-il pas aspirer ? Mais il faut qu'à côté de ces dons précieux il porte un goût aventureux, une imagination ardente, qui, en lui fournissant les plus belles inspirations, lui donne aussi une pensée inquiète et mobile qui l'empêche de se fixer. De là vient que le bonheur se présente à lui, et qu'il ne sait pas le saisir ; que le monde lui sourit, et qu'il s'en va heurter de front ce monde, et se faire des détracteurs de ceux qui voulaient être ses amis. De là vient que toutes ses belles et nobles qualités, qui devaient lui rendre l'existence brillante et paisible, ne lui procurent qu'une vie d'orages : artiste, il devient malheureux à cause de son talent ; journaliste, on le persécute à cause de sa franchise ; homme doué d'une ame toute religieuse, il est tourmenté au nom de la religion. Et c'est ainsi que le sort se plaît quelquefois à réunir sur une seule tête ses plus grandes faveurs, pour se jouer ensuite de son propre ouvrage, à peu près comme les enfans renversent d'un coup de pied le frêle édifice qu'ils ont été des semaines à construire.

La vie de Schubart est animée et intéressante, et je ne connais qu'un écrivain anglais, M. Carlyle¹, qui se soit cru en droit de la traiter avec une dédaigneuse supériorité. Permis à ceux qui ne regardent la littérature que *comme un*

¹ C'est à ce même M. Carlyle que l'on doit un volume in-octavo sur Schiller, avec la maison du grand poète, esquissée sur la couverture, et celle du biographe gravée avec soin dans l'intérieur du livre.

moyen de parvenir, de voir en pitié le pauvre littérateur qui n'a amassé ni domaines ni rentes sur l'État : mais pour ceux qui comprennent qu'il y a au fond d'une âme de poète une ambition plus noble que celle d'arriver à rivaliser de fortune avec le marchand de faïence de son endroit ; pour ceux qui ne veulent pas prescrire à l'artiste une économie de raison, un calcul de sous et de deniers, et un recueil de petites précautions pour toutes les circonstances épineuses de la vie, comme on peut l'attendre d'un épicier ; pour ceux, enfin, qui admettent, comme notre pauvre nature humaine ne le présente que trop souvent, un assemblage de vertus et de défauts, et qui pardonnent à un noble caractère les erreurs dans lesquelles il tombe, en faveur des généreux transports auxquels il s'abandonne ; pour ceux-là j'ose croire que la biographie de Schubart peut exciter quelque sympathie, et c'est à eux que je l'adresse.¹

Chrétien-Frédéric-Daniel Schubart naquit le 20 Mars 1739, à Obersontheim, dans le comté de Limpurg (Souabe), où son père occupait le triple emploi de chantre, de maître d'école et de vicaire. Mais en 1740 le vicaire d'Obersontheim fut appelé comme directeur de musique à Aalen, petite ville libre dans le pays de Wurtemberg, et en 1753 Daniel Schubart est envoyé au collège de Nördlingen. De bonne heure l'enfant se distingue par son enthousiasme pour la musique, enthousiasme qui lui vient de son père, en même temps que par une imagination vive et impétueuse, qu'alimentent encore des lectures romanesques et sans ordre. A huit ans il jouait déjà du clavecin et du violon, donnait des leçons de musique à ses frères, et à l'âge de neuf et dix ans il commençait à composer de petits morceaux de chants pour les églises.

¹ Voir pour cette biographie : *Jordan's Lexicon; Conversations-Lexicon; Schiller's Leben, von Carlyle; Schubart's Leben, von Weber; Schubart's Leben und Gesinnungen, von ihm selbst im Kerker aufgesetzt; Stuttgart, 1791. Schubart's Charakter, von seinem Sohne Ludwig; Erlangen, 1798.*

Au collège il fait de rapides progrès dans l'étude des langues grecque et latine : il cultive de mieux en mieux ses dispositions musicales, et se prend d'une belle passion pour la poésie. A seize ans il fait déjà imprimer un petit ouvrage sur le tremblement de terre de Lisbonne, et c'est à la même époque qu'il faut rapporter quelques-unes de ses jolies chansons populaires qui se sont conservées avec succès jusqu'à nos jours. A l'aide de cette grande facilité de travail qu'il possède, il a bientôt dépassé tous ses camarades de classe, et il se sent alors peu à peu livré à des idées vaniteuses, dont il n'a pu que difficilement se dégager par la suite.

En 1756 son père l'envoya à Nuremberg. C'était pour le jeune virtuose une terre doublement précieuse, une terre classique. C'était là qu'il allait retrouver, en musique, les élèves de Sébastien Bach, et, en poésie, les souvenirs de Hans Sachs; aussi marche-t-il à grands pas dans les routes de progrès que lui ouvre cette ville. Il reçoit des leçons et en donne; il est nommé organiste, et devient l'ami des poètes et musiciens nurembergeois; il passe là une vie toute artistique, toute jeune, toute pleine de travaux adoptés avec amour et de rêves enthousiastes.

Cependant la mobilité de son caractère l'empêche de pouvoir long-temps prendre goût au bonheur dont il jouit : il sollicite son départ de Nuremberg, et enfin obtient de ses parens d'aller à l'université d'Iéna. Il part; mais, arrivé à Erlangen, il est retenu par quelques joyeux étudiants, qui lui persuadent de rester au milieu d'eux. Là Schubart se livre tout à coup à une existence à laquelle le portent à la fois et son imagination ardente, et cette impression qu'éprouve le jeune homme qui secoue pour la première fois toute la chaîne d'obligations qu'on a fait peser sur lui; là vient la vie libre et capricieuse, la vie de parties de plaisir, de courses et de banquets, d'assauts d'armes et de concerts : il étudie encore, mais peu; il poursuit encore ses exercices de musique et ses

essais de poésie, mais par un besoin factice, ou pour son délassement, plutôt qu'avec une application sérieuse. Cette manière de vivre épuise en peu de temps la modique pension que lui envoie son père : il fait des dettes, et ses dettes le conduisent en prison. La pitié d'un habitant d'Erlangen le délivre, et ses parens, hors d'état de suffire plus long-temps à ses besoins, le rappellent auprès d'eux.

Il revient, comme il l'a dit lui-même, avec une tête brâlante, quelques lambeaux de science et un cœur à demi blasé. Son père, qu'il avait irrité par sa conduite, se réconcilie toutefois avec lui, quand il le voit en état de prêcher, de parler passablement latin, et surtout quand Daniel, s'abandonnant un jour à son génie musical, exécute avec un rare talent quelques morceaux de sa composition. Le voilà donc fixé à Aalen, tantôt prêchant, tantôt faisant de la musique, ou suivant le fil d'une idée poétique, du reste fort peu soucieux de sa position et de tout ce que l'on appelle *sort* et *avenir*. Cependant, comme la fortune de ses parens ne pouvait pas lui assurer toujours une existence aussi indépendante et aussi tranquille, on l'engage à se procurer une place, et il entre comme précepteur dans la maison de M. Bletzinger, à Kœnigsbronn. De tous les emplois qu'on eût pu lui donner, c'était certes celui qui pouvait le moins lui convenir : aussi il commence par le prendre de haut, et par en remplir les devoirs, vaille que vaille, comme la fantaisie lui en venait. Je ne dirai pas que les enfans dont il devait diriger l'éducation, reçussent toujours leurs leçons bien régulièrement ; mais, en revanche, le précepteur était un homme de société fort aimable, causant de tout avec une admirable facilité, jouant du clavecin pour toutes les dames qui en avaient envie, et courant le monde, tantôt avec un prédicateur, tantôt avec un officier, peu importe. Bref, la place de précepteur ne pouvait que lui aller assez mal, et encore plus mal à ses élèves : il la remit entre les mains de son frère, et se crut trop heu-

reux de jeter là encore cette chaîne, qu'il portait pourtant assez légèrement, et de s'en aller de village en village reprendre sa vie de prédicateur errant ou de musicien à volonté.

Quelque temps après cependant on parvient encore à le fixer de nouveau, et en 1762 nous le trouvons installé comme substitut de maître d'école et d'organiste à Geisslingen, petite ville du ressort d'Ulm. « J'avais là, dit-il, plus de cent élèves, rudes et sauvages comme des animaux détachés, et je m'effrayais bien plus des ennuis de ma place que de la gravité de mes devoirs. » Mais quelques personnes, qui lui portaient un intérêt véritable, réussissent à le maintenir dans l'exercice rigoureux de ses fonctions, et il forma alors des élèves qui, sous le rapport des études grecques et latines, méritaient d'être distingués. Alors aussi il renonce à ses courses de droite et de gauche, à ses passe-temps capricieux, pour se mettre chaque jour entre les murs d'une bibliothèque, et lire, sans ordre et sans espèce de plan d'étude, tout ce qui lui tombe sous la main : poètes et rhéteurs, philosophes et sermonnaires, historiens et romanciers.

Tout cela établit dans sa tête un mélange d'idées confuses, qui lui servirent ensuite pour écrire sa *Chronique allemande*, mais qui n'avaient rien de stable ni d'arrêté.

En 1764 Schubart épousa Hélène Buhler, la fille du chef de la douane de Geisslingen. C'était, d'après les souvenirs qu'elle a laissés et le portrait que Schubart lui-même en fait, une femme d'une douceur et d'une résignation angéliques, d'une piété à toute épreuve et d'un courage inaltérable : elle souffrit sans se plaindre toutes les douleurs que la conduite de son mari lui causa, et chaque fois qu'il voulut revenir à elle, elle le reçut non pas avec des reproches, mais avec l'effusion du plus sincère et du plus constant amour. Son père était aussi un brave et excellent homme, qui accueillit à bras ouverts sa fille lorsqu'elle fut séparée de son époux, et qui se

trouva pleinement d'accord avec elle pour pardonner à Schubart aussitôt qu'il le croyait dans de meilleures dispositions.

Quelques mois après son mariage, Schubart se sentait de jour en jour plus dégoûté de sa place de maître d'école : il songeait à en prendre une autre, et un voyage qu'il fit à Ludwigsbourg mit le comble à sa détermination. C'était le jour anniversaire du duc : on jouait au théâtre avec une grande solennité un opéra de Métastase, mis en musique par Jomelli; et voilà notre pauvre artiste tout enivré de cette fête, de ce théâtre, de cet opéra, qui sollicite et obtient de pouvoir venir se fixer à Ludwigsbourg comme substitut du directeur de musique de la ville, mais seulement avec des appointemens annuels de sept cents florins.

Tous ses amis, et son beau-père en tête, se réunissent pour l'empêcher de prendre cette place, et sa femme vient se jeter dans ses bras en pleurant, et le supplie de rester à Geisslingen; mais il n'écoute ni les représentations de l'un, ni les prières de l'autre, et il part.

A Ludwigsbourg il est reçu avec empressement. Un de ses amis s'est donné beaucoup de peine pour lui procurer des connaissances, et il trouve tout le monde bien disposé en sa faveur. Alors il jette là, au grand chagrin de sa femme, petit collet, manteau, habit ecclésiastique, pour prendre la veste et l'épée. En peu de temps il s'acquiète, par son grand talent, une brillante réputation. Les dames veulent prendre des leçons de lui; les sociétés les plus distinguées se le disputent; les hauts personnages de la ville tiennent à honneur de le protéger; les officiers veulent l'avoir pour maître et ami. Alors vogue la carrière de musicien et de poète! vogue la barque légère de notre pauvre artiste! C'est chaque jour une nouvelle invitation, une fête, un concert : le plaisir marche avec lui; l'argent roule entre ses mains. C'est un temps de joie et de prospérité, un temps d'ivresse continuelle et d'oubli. Hélas! cette joie ne dure pas long-temps : le ciel est à l'orage; la

barque chavire. Le présomptueux Schubart a indisposé contre lui les ecclésiastiques par son audace de renégat, et fatigué ses protecteurs par ses écarts de conduite : il tombe dans de mauvaises sociétés, et finit par se trouver compromis avec une misérable fille, qui le conduit devant la justice, et de là en prison.

Rendu, après mainte souffrance, à la liberté, il rentre chez lui, se jette dans les bras de sa femme, et lui jure de s'amender et de ne plus lui causer aucune douleur. C'est bon. Quelques semaines se passent ; et mon malheureux Schubart ne s'avise-t-il pas d'écrire une satire contre un des principaux fonctionnaires de Ludwigsbourg. Cette fois la tempête gronde plus fort que jamais, et le poète prend la fuite avec quatre francs dans sa poche, laissant sa pauvre femme-seule, négligée de tout le monde, et repoussée, comme une mendiante, des salons où naguère elle était appelée avec empressement : elle quitte Ludwigsbourg, et arrive, à travers les plus tristes difficultés, faible et malade chez son père, sans savoir ce qu'était devenu son mari.

Quant à lui, il se rend à Heilbronn, qui lui offrait, comme ville libre, une protection contre les poursuites du courtisan qu'il avait satirisé : il donne là pendant quelque temps des leçons de musique, puis part pour Heidelberg. A moitié chemin il lui reste cinq kreuzers (quatre sous) ; il les met dans la main d'un pauvre soldat qu'il rencontre. La pluie vient : il se réfugie dans un château qui se trouve sur la route. On l'invite à entrer au salon : il aperçoit un piano, s'assoit, et se met à jouer ce qui lui passe par la tête ; et tout le monde de l'écouter avec étonnement et de le couvrir ensuite d'éloges. Le lendemain le maître du château le conduit à Heidelberg : il y passe quelques mois, puis s'en va à Mannheim, avec une recommandation pour le comte de Nesselrode, qui lui fait l'accueil le plus favorable, et lui offre aussitôt la table et le logement, à charge de donner quelques leçons à son fils.

A Mannheim il parvient à se faire connaître, et reçoit de toutes parts les invitations les plus honorables et les applaudissemens les plus flatteurs; puis, comme sa réputation grandit, l'électeur désire le voir, et Schubart, conduit par son protecteur, le comte de Nesselrode, va le trouver à Schwetzingen. La fortune commence à lui sourire de nouveau; le bonheur lui revient: il est près d'obtenir une place avantageuse, lorsque quelques paroles inconsidérées sur l'académie de Mannheim lui attirent encore une disgrâce. Heureusement qu'un homme lui reste pour le soutenir, le jeune comte de Schmettau, dont il avait gagné l'affection par sa franchise et son humeur ouverte et sans façon.

Chez le comte de Schmettau il fait la connaissance du baron de Leyde, envoyé de Bavière, qui s'offre à lui être utile, pourvu qu'il change de religion; et Schubart, ne sachant plus à qui se vouer, ne dit ni oui ni non, et part pour Munich avec son nouveau Mécène. Mais auparavant il va prendre congé de l'électeur, qui lui donne de l'argent. Schubart enveloppe cet argent, lorsque le comte de Schmettau arrive. « A qui envoyez-vous cela? » demanda-t-il. « A ma femme et à mes enfans, » répond le pauvre poète. « Eh bien! joignez-y ces cent florins, et écrivez à votre famille qu'elle prie pour moi. » Et le paquet parvient à la femme de Schubart, qui en avait grand besoin.

Les voyageurs arrivent à Munich au mois d'Octobre 1773. Le baron de Leyde, fidèle à ses promesses, donne à son protégé tout l'appui dont il peut avoir besoin, et lui procure l'accès des maisons les plus puissantes de la ville. Schubart, de son côté, ne néglige rien de ce qui peut le faire bien venir des personnes auxquelles on le recommande. Il met en œuvre son talent; il est recherché et accueilli partout avec honneur: le maître de chapelle Sales lui donne son amitié, et l'électeur veut l'entendre jouer. Les choses iraient au mieux, s'il n'était tourmenté par l'idée d'un changement de

religion ; mais cette idée lui revient sans cesse et empoisonne tous ses succès. C'est alors une vie sans repos, toute pleine de combats intérieurs, de doutes et d'agitations. Tantôt il se porte vers le catholicisme ; il essaie de se familiariser avec lui : puis la croyance dans laquelle il a été élevé lui revient plus forte que jamais, et il se rejette en arrière du chemin où l'on veut le conduire. On lui fait des offres brillantes : on lui montre la plus belle perspective ; mais il faut pour la saisir renier le dogme de ses pères, et il ne peut s'y résoudre. Tous ces combats l'irritent, le fatiguent, lui enlèvent son énergie et jusqu'au libre usage de ses facultés, lorsqu'enfin quelqu'un vient à son secours. Un homme de Stuttgart, qui le haïssait, se répand en de telles invectives contre lui, que la position de Schubart à Munich n'est plus tenable, et qu'il est obligé de s'éloigner de cette ville.

Où irait-il en sortant de là ? C'était ce qu'il ne savait guère ; et à tout hasard cependant il prend la diligence, et se met en route. A Augsbourg il descend dans une auberge où les maîtres tisserands de la ville avaient coutume de se réunir. Ceux-ci lui font accueil, et Schubart finit par se trouver si bien à Augsbourg, qu'il prend la résolution d'y rester. Il entre en relation avec un libraire, et se détermine à publier la *Chronique allemande*, à la place d'un autre journal qui existait déjà à Augsbourg. « Je commençai, dit-il lui-même, mon entreprise avec tout le respect possible pour le public ; car je ne crois pas que jamais aucun écrivain ait eu plus de déférence pour le public que je n'en avais alors. Mon intention était de m'occuper d'abord d'Augsbourg, de la Bavière, puis des pays environnans, et enfin de toute l'Allemagne. Le succès de mon journal s'éleva bien au-delà de ce que j'osais espérer, et le débit des exemplaires monta par centaines, quoiqu'à vrai dire je ne fusse moi-même pas trop content de ce que je faisais. J'écrivais, ou plutôt je dictais cette chronique dans une auberge, en fumant une pipe de tabac et vidant une cruche

de bière, et sans autre ressource que mon expérience et le petit brin d'esprit que dame Nature m'avait donné. Si j'eusse voulu en prendre la peine, et ne pas me livrer à toutes mes fantaisies, j'aurais bien pu, je crois, n'être pas un si mauvais journaliste. J'avais de l'imagination ; je savais comment m'adresser aux hommes ; je parlais ma langue maternelle mieux qu'on ne la parlait alors ordinairement dans le pays, et je ne manquais pas de certaines saillies d'esprit britannique. Mais le défaut de sagesse, qui s'est fait sentir dans toute ma vie ; la grande liberté que je voulais avoir dans un pays où toutes les libertés étaient mises si à l'étroit, ne pouvaient pas amener à ma chronique une longue durée. Puis ma situation et mon changement d'humeur donnaient à ce journal une inégalité de rédaction telle que les étrangers me croyaient aidé par quelque mauvais collaborateur. Aujourd'hui ma chronique ressemblait à un feu ardent, et le lendemain on la trouvait froide comme neige. Mais moi j'étais ainsi. Les écrits d'un auteur forment son portrait en petit, comme dans un bouton d'acier. Si quelque dérangement ou quelque chagrin m'agitait les nerfs, mes pensées tombaient sans portée et sans force, comme les traits d'un arc détendu. »

En effet, c'était pour le pauvre Schubart une triste chose que de vouloir écrire un journal libéral dans un pays où les princes et les prêtres luttèrent de tout leur pouvoir contre le libéralisme, et le rédacteur de la *Chronique allemande* fût devenu bien sage tout d'un coup, s'il eût pu se résoudre à ne pas faire assaut d'esprit contre ces deux puissances qui l'offusquaient ; aussi vit-il s'élever bientôt contre lui une rumeur dans le sénat d'Augsbourg, et il jugea à propos de transférer le siège de sa chronique à Ulm.

Cependant il continua de demeurer à Augsbourg, et comme il y avait beaucoup d'amis, il se fit de nouveau introduire dans le monde, donna des leçons de musique, des concerts, ouvrit un cours de littérature allemande, et s'acquitta par là les

moyens d'envoyer des secours à sa famille. Mais il écrivait toujours sa chronique, sans mesurer très-sérieusement ce qu'il y faisait entrer, et il s'attaqua à celui de tous les partis qui souffre le moins qu'on l'attaque, au parti des prêtres et des Jésuites. Un jour il se moque plaisamment d'un curé qui fait des miracles ; une autre fois il discute, avec plus de gravité qu'il n'en mettait d'habitude en usage, le système d'éducation des Jésuites, et en démontre les dangereux résultats. Les Jésuites sont, comme on sait, une espèce de gens auxquels il ne faut pas montrer le poing, si vous ne voulez pas qu'ils vous montrent le couteau. Ceux-ci se trouvèrent très-scan- dalisés qu'un journaliste osât dire nettement au peuple ce qu'il en était de leurs collèges, et ils amassèrent sur la tête du malheureux Schubart un orage qui ne devait pas se calmer de long-temps.

Un soir il était chez lui, au milieu d'un cercle de personnes de sa connaissance, lorsque tout à coup la maison est envahie par une troupe de soldats. La porte s'ouvre, et un officier de police le somme de se rendre en prison. En même temps on s'empare de ses écrits ; on scelle tous ses effets ; la société se disperse, et Schubart reste sous bonne garde.

A cette nouvelle le parti protestant se soulève en sa faveur, et force est aux envoyés des prêtres catholiques de rendre la liberté à leur adversaire, mais sous la condition expresse qu'il quittera Augsbourg. En vain demande-t-il pourquoi. On lui répond : « Nous avons nos motifs pour en agir ainsi, et cela doit vous suffire. »

Voilà donc Schubart qui se met en route, accompagné d'une foule d'amis et d'élèves qui viennent l'attendre devant la maison du bourgmestre, avec des chariots et une provision de vin de Bourgogne, et le conduisent en pleurant jusqu'au village voisin.

Il se rend à Geisslingen, pour revoir sa femme, dont il était séparé depuis deux ans. « Voici ton aventurier, lui dit-

il en entrant. Veux-tu encore venir avec moi? Je vais à Ulm, et ce que j'ai est à toi. — Oh! c'est une bonne chose que de te revoir, lui répondit-elle. J'irai partout où tu iras, et la mort seule peut nous séparer.»

A Ulm, Schubart reprend son genre de vie habituel. Bien venu, bien accueilli, à cause de son talent, il se procure assez d'aisance pour lui et sa famille, et, du reste, continue toujours sa chronique. Cependant les amis des Jésuites ne cessaient pas de l'observer de près, et il n'était guère homme à céder d'un pas devant eux : il suit bravement la marche qu'il avait adoptée, et régale ses lecteurs d'une bonne dose de plaisanteries contre les Jésuites, et surtout contre le père Merz, d'Augsbourg, dont il parvient à faire un prototype de fourberie et de ridicule. Tout cela était fort beau pour lui et ses amis, qui s'amusaient beaucoup de la singulière physionomie qu'il donnait au bon père; mais les menées jésuitiques n'en allaient pas moins leur train, et le moment approchait où le pauvre journaliste devait expier chèrement ces jours de bonne humeur, et ces pointes d'esprit et de naïve franchise. Le général de Ried, envoyé d'Autriche à Ulm, était déjà indisposé contre lui; le duc de Wurtemberg se souvenait d'une vieille épigramme que le malin poète avait faite contre lui; et tout ce monde-là n'attendait qu'une occasion d'éclater, tandis que Schubart, sourd à tous les secrets avertissemens qu'on lui donnait, ne retranchait pas une syllabe de sa mordante chronique, et n'en vivait pas moins très-content au milieu de ses amis, et très-heureux des visites que tous les étrangers instruits tenaient à honneur de lui rendre.

Mais un jour, sur la foi d'un correspondant, il donne sur Marie-Thérèse une fausse nouvelle, et le complot tramé contre lui depuis si long-temps va obtenir plein succès. Le général de Ried demande qu'on jette le journaliste menteur dans une prison; le duc y consent, et, moitié par ruse, moitié par force, on arrache Schubart de sa demeure,

et on le conduit à la forteresse d'Asperg, le 24 Janvier 1777.

C'est en vain qu'il réclame, qu'il prie, qu'il demande à s'expliquer devant le duc; tout espoir de salut lui est enlevé. Alors il se borne à solliciter pour sa femme et ses enfans; ses instances, jointes à celles de quelques personnes touchées de son sort, obtiennent une pension annuelle de quatre cents francs pour sa femme, et l'éducation gratuite à l'école de Stuttgart pour ses enfans.

Après cela, la porte de la forteresse se referma sur lui, et il resta seul, sans aucun moyen de distraction, sans voir d'autres personnes que celles qui lui apportaient chaque jour sa provision de pain et d'eau. « Alors, dit-il, je ne comptais plus les jours, mais les heures et les minutes. Un jour qui touchait à sa fin était pour moi comme un rocher qu'on m'enlevait de dessus le cœur; puis, le lendemain, je me remettais à compter les battemens de mon poulx, les crevasses de mon cachot, les fils de ma paille. Je répétais tout ce que j'avais appris en science et en art, et cette nomenclature me dégoûtait; car la science dont on ne peut faire part aux autres n'est qu'un tourment pour l'ame. Quand j'entendais venir quelqu'un, si je ne pouvais le voir, un de mes plus grands plaisirs était de l'écouter; et c'est alors que j'ai appris combien il serait facile de juger du caractère moral, physique et intellectuel de l'homme par sa voix. J'ai fait là-dessus plusieurs expériences qui m'ont réussi; et de même que l'âge, selon ses différens degrés, forme le son de la voix, de même aussi les facultés de l'esprit et la situation du cœur contribuent à la modifier. La clarté et la pesanteur, l'élévation et la profondeur, les tons secs, durs, confus, lents ou rapides, fixes ou variables; en un mot, les tons pris dans toute leur étendue, depuis le faible accent à peine intelligible, jusqu'à la voix roulant comme un tonnerre, ont leur signification; et quelqu'un arrivera sans doute un jour avec la faculté de mieux juger le caractère d'un homme en

l'entendant parler, que Lavater ne peut le faire en observant le visage. »

Au bout de quelque temps Schubart reprit courage, et, au lieu de compter sans cesse les heures, il en revint à la poésie, cette grande consolatrice des affligés, et composa plusieurs odes religieuses et quelques élégies, qui respirent le sentiment le plus tendre et l'âme la plus noble. Que si l'on veut juger du caractère de ce malheureux poète, que les Jésuites persécutaient comme un athée, qu'on lise les stances suivantes, qu'il écrit dans les murs de sa prison.

« Voici le jour qui renaît et m'arrache à mon sommeil.
Lève-toi, mon âme; lève-toi; poursuis ta route de douleurs.

« Auprès de mon lit est suspendue la croix. Je la prends,
et j'adresse avec des larmes ma prière au Dieu plein de com-
misération.

« C'est lui qui me soutiendra. Oui, je le sais, il est bon, et
moi je suis faible, malade et sans appui. J'attends qu'il me
donne le courage.

« Quand je m'afflige de voir comme le monde m'a igno-
minieusement traité; quand je pleure de ne pas pouvoir
parler;

« De ne pas pouvoir parler à un ami, de ne pas avoir pour
rire avec moi un petit enfant; quand il faut que je me taise,
comme un ennemi des hommes, lorsque mes frères sont au-
tour de moi;

« Quand le bruit des verroux vient étouffer ma chanson
du matin; quand mon œil, plongeant au loin, ne voit pour-
tant pour moi que misère;

« Oh! oui, pourtant je sais que Dieu est le soutien du pau-
vre et de l'homme délaissé; et moi je suis pauvre, délaissé,
et il ne m'abandonnera pas.

« Et c'est ainsi qu'au nom de Jésus je poursuis ma route
pénible; et je crois et j'espère; je prie, je lis, je chante au-
tant qu'il m'est possible.

« Bientôt un jour viendra où je sortirai de mon angoisse. C'est la liberté qui élargit l'âme, et l'esclavage la rapetisse.

« Alors j'irai, ô mon Sauveur, chanter au loin tes louanges, et je suivrai sans relâche et sans contrainte tes divins commandemens. »

Ailleurs le pauvre prisonnier se souvient de sa famille, et il s'écrie :

« Maintenant je te prie pour les miens : ils sont loin d'ici. O mon Dieu ! regarde mes larmes ; écoute ma voix. Que les chaînes et le malheur soient pour moi, non pas pour eux, je t'en supplie.

« Regarde ma mère avec ses cheveux blancs et ses yeux qui sont devenus secs pour avoir trop pleuré. Ah ! donne-lui, donne-lui le repos qu'elle demande.

« Mon épouse se jette à tes pieds. Je la vois qui sanglote, et prie et t'implore pour moi. Récompense son amour ; envoie-lui l'espérance chrétienne.

« Et mes enfans !.... Oh je veux à tout jamais te bénir, si tu prends soin de ces malheureux orphelins. Accorde-leur ta grâce : ils seront assez riches. »

Et puis l'idée de ses malheurs lui revient encore plus sombre que jamais, et cependant il ne cesse pas d'élever son cœur vers Dieu. C'est ainsi qu'il mêle dans sa *Nuit d'un malade* la peinture de ses maux à ses accens de religion.

« Pourquoi le doux sommeil s'enfuit-il de mes yeux pleins de larmes ? Est-il comme le faux bonheur, qui fuit la couche plaintive où la misère et la maladie reposent ?

« Oui, la solitude m'entend pousser mes douloureux soupirs, comme on entend le hibou se plaindre entre des ruines ; et la nuit me regarde sombre, muette et pleine d'horreur.

« Lorsque les heures s'écoulent et sonnent si lentement ; lorsque j'entends la voix des sentinelles, ah ! je leur crie avec tristesse : « La nuit est-elle bientôt passée ? Comme elle est longue à se traîner !

« Mais le Ciel m'accorda le bonheur de pouvoir prier. Regarde donc, mon Dieu, ma misère avec pitié; car je suis pourtant un chrétien, et Jésus est mon rédempteur.

« Maintenant je veux tout souffrir. Que le malheur m'opprime encore davantage! Je sais un mot qui fortifie et console; c'est que rien ne peut me séparer de Dieu, ni le fer, ni le besoin, ni la maladie, ni la mort. »

Schubart, à qui l'on avait enlevé plumes, crayons, essaya d'écrire ses vers avec des mouchettes, et il y parvint; mais bientôt on s'en aperçut, et on lima la pointe des mouchettes, pour lui enlever encore ce moyen de consolation qu'il s'était procuré avec tant de peine. Il tenta d'écrire avec la pointe de sa boucle de culotte, puis avec une fourchette; et quand on l'eut surpris à ce nouvel exercice, on menaça de le mettre aux fers, s'il continuait, et on lui prit tout ce qu'il était déjà parvenu à écrire. Parmi les morceaux qui lui furent ainsi enlevés, et que l'on n'a jamais revus, il en est un surtout qui mérite d'être regretté; c'est l'*Enfant prodigue*, espèce d'ébauche d'un poème en quatre chants, qui pouvait être, d'après ce que l'on en a entendu dire à Schubart, son meilleur ouvrage.

Privé de tout moyen de rendre les pensées qui lui venaient si belles et si harmonieuses, Schubart trouva comme dernière consolation *la Bible*, et il lut ce livre avec une persévérance et un amour insatiables. C'est ainsi qu'un poète italien, dont nous avons vu naguère apparaître les touchans mémoires, Silvio Pellico, persécuté aussi par le despotisme, et enfermé dans une forteresse autrichienne, reprenait de la force pour lutter contre toutes les douleurs dont on l'accablait¹. « Ce livre divin, dit-il, que j'avais toujours beaucoup aimé, même quand je croyais être incrédule, m'inspira maintenant plus de vénération que jamais. Quelquefois encore il m'arrivait, à ma honte, de le lire avec une ame distraite, et alors je ne le comprenais

¹ *Le mie prigioni memorie di Silvio Pellico, cap. VI. Lipsia, 1833.*

pas ; mais peu à peu je devins plus en état de le méditer sérieusement et de le mieux goûter. Jamais cette lecture ne me donna le moindre penchant à l'hypocrisie, ni à cette dévotion mal entendue qui nous rend pusillanimes ou fanatiques ; mais elle m'apprit à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours plus ardemment le règne de la justice , à m'éloigner de la méchanceté, tout en pardonnant aux méchants. »

Le 3 Février 1778 Schubart sortit de la tour dans laquelle on l'avait jusque-là enfermé, et fut conduit dans une chambre plus large et mieux aérée, d'où il pouvait revoir enfin et le ciel et les hommes. « La vue seule de mes frères, dit-il, l'aspect de cette joyeuse jeunesse que j'apercevais au pied de la citadelle, et le regard de compassion que je voyais quelquefois s'élever vers moi, me fortifièrent plus que n'eussent pu le faire toutes les médecines du monde. Jamais je n'ai senti si bien ce que valent les hommes, et mon amour pour eux, que dans ce délicieux moment. Et quelle émotion n'éprouvais-je pas, lorsque j'en voyais quelques-uns qui avaient envie de me parler, de me donner une consolation, et auxquels les ordres du prince imposaient le silence. »

Le sort du prisonnier avait ému le commandant de la citadelle, qui prit à tâche de lui procurer tous les soulagemens possibles, et lui envoya quelquefois du vin et des livres. Le 24 Juin Schubart eut une nouvelle joie, celle de recevoir la visite de Lavater ; et le 23 Juillet on le transféra encore dans une chambre plus saine et plus agréable que celles qu'il avait eues jusqu'alors. Là le malheureux poète trouva un compagnon d'infortune, M. de Scheidlin, d'Augsbourg, que son frère avait fait enfermer, à l'âge de dix-neuf ans, pour une faute assez pardonnable. M. de Scheidlin logeait dans une chambre voisine de celle de Schubart, et les deux captifs, aussi empressés l'un que l'autre de causer ensemble, finirent par découvrir une ouverture qui se trouvait sous le poêle dans la muraille, et tous deux, s'accroupissant à genoux et

appliquant tour à tour leur oreille contre l'ouverture, passèrent ainsi de longues heures à s'entretenir. Scheidlin avait à sa disposition encre, plumes, papier, et Schubart, à qui on avait enlevé tout moyen d'écrire, lui dicta cette biographie qu'il publia, après sa mise en liberté, à Stuttgart, et dont nous avons déjà extrait quelques passages.

Cependant les longs jours d'emprisonnement, et les privations de tout genre auxquelles on l'avait astreint, avaient affaibli la santé de Schubart. Des étourdissemens le prennent; des faiblesses de nerfs, des douleurs de poitrine, des attaques de paralysie lui reviennent à tout instant. Alors il s'afflige : son imagination agrandit encore ce qu'il souffre; il se croit près de mourir, et il écrit à sa femme cette lettre, que je ne crains pas de citer en entier, tant elle est pleine d'ame et de repentir.

« Des pressentimens, et l'état de faiblesse où mes souffrances m'ont amené, m'annoncent une mort prochaine,.... la fin de mes maux. O toi, ma bien-aimée, ma seule amie, si je pouvais au moins te dire combien tu m'es chère, et combien, depuis deux années que je suis en prison, j'ai eu à lutter avec mon amour, hélas ! et avec cette amère réflexion que je ne me suis pas rendu digne de toi. Mais Dieu m'a cruellement fait expier les larmes que tu as répandues pour moi : il m'a rendu tous les chagrins que je t'ai causés ; il m'a enlevé à tes soins caressans, pour me jeter dans un cachot, où je dois mourir sans consolation et sans être plaint. Ah ! j'ai pleuré amèrement pour implorer l'oubli de mes fautes. Le bon Dieu m'a pardonné, et toi, mon ange, pardonne-moi aussi. Ce que je puis faire à présent pour toi, je le fais. Dans chacune de mes prières je te place à côté de moi avec nos chers enfans ; je pose la main sur vous, et je vous bénis. Oui, je sais que le Ciel m'a entendu. Tu vivras ; tu n'éprouveras pas le besoin ; tu seras le guide de tes enfans, et ils te rendront heureuse quelque jour. Peut-être qu'un ami meilleur que moi deviendra encore ton appui dans ce monde. Ah ! j'aurais dû

l'être, et je ne l'ai pas été. Console-toi. Dieu m'a fait sentir le poids de sa justice pour guérir mon ame; car j'ai commis de grandes fautes, plus grandes que ton amour ne te permet de le croire. Mais Jésus priait pour moi; Jésus, que j'ai honteusement oublié, a pris soin de moi; il a vu mes larmes, entendu mes soupirs, et m'a réconcilié par son sang. C'est dans son empire que je te raconterai quels combats j'ai eu à souffrir, et combien il s'est montré miséricordieux à mon égard. Tu me reverras dans ce monde d'en haut, comme tu l'as si souvent désiré; mais tu as encore bien des épreuves à traverser avant que d'en venir à cette heure tant souhaitée, car toutes les choses vont autrement qu'on ne le rêve parfois le soir; mais l'esprit de Dieu te soutiendra, si tu l'invoques.

« Mes enfans,.... ô mes enfans ! Place pour moi ta main sur leur tête, et consacre-les au Seigneur. Si un jour le souvenir de ma captivité les humilie, raconte-leur mes fautes, mon repentir, et prie Dieu qu'il les rende plus sages que leur père. Bénis ma fille; salue ton père, le digne vieillard, et ta mère, et tes frères et sœurs. Deviens leur bon ange, et enseigne-leur à renoncer aux choses de ce monde pour aspirer au ciel. Rappelle-moi au souvenir de tous mes amis, et dis-leur que je m'endormirai dans la foi chrétienne. Visite mon tombeau, si tu le peux. Je reposerai dans un cimetière de campagne, entre des paysans, des soldats et de pauvres prisonniers qui sortiront ici de leurs chaînes. Tu pourras pleurer sur ma tombe, car elle renfermera un cœur qui doit t'aimer jusqu'à la mort.

« Toutes les lettres que tu m'as écrites reposent sur mon sein, et la terre les ensevelira avec moi. Et maintenant j'ai pleuré, j'ai sangloté. La paix du ciel plane sur mon ame. Adieu. Pour cette vie, bon soir. Ma bonne, ma chère, ma fidèle épouse, pauvre et angélique malheureuse; que Dieu récompense ton amour et tes douleurs. Les

larmes et les battemens de cœur ne me permettent plus d'écrire.

« Le six cent quarante-deuxième jour de ma captivité.

« *Ton pauvre mari prisonnier.* »

Ces pensées de mort lui durent encore tout l'hiver, et c'est dans sa biographie un beau et touchant passage à noter que celui où il dépeint cette tristesse de sa solitude, et ces sombres rêveries qui lui viennent à la chute des feuilles et au souffle plaintif du vent entre les murs de sa prison. Mais peu à peu sa position s'adoucit : on exerce une surveillance moins rigoureuse sur lui. On lui permet d'aller le dimanche à l'église, et d'y jouer de l'orgue ; de se promener le soir avec le commandant, et de recevoir des nouvelles de sa famille. On lui accorde même la liberté de publier ses poésies à Stuttgart ; et tout d'un coup voilà Schubart qui se réveille de son assoupissement, qui secoue sa tristesse et reprend son ancienne activité : il compose des morceaux de musique, organise avec les jeunes soldats qui se trouvent à la citadelle un théâtre, et donne des représentations qui font bientôt tant de bruit, que le duc et les personnes de sa cour veulent y assister. On vient ; on applaudit avec enthousiasme le directeur, le musicien, le poète et le régisseur, tout cela dans la personne de Schubart, et le duc de secouer la tête et de dire : « Il a du talent comme un ange ; mais il n'est pas encore mûr pour la liberté. »

Dans la neuvième année de son emprisonnement il lui fut permis de voir sa famille. Sa pauvre femme arriva avec ses enfans, et tous ces malheureux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec des larmes et des sanglots.

« Nous pouvions, a écrit sa femme, demeurer quelque temps dans sa prison, et nous passâmes six jours de bonheur ensemble. A la vérité, chaque jour nos pleurs coulaient encore ; mais c'étaient des pleurs tout autres que celles que nous avions répandues jusque-là. Quoique j'aie beaucoup souffert, je suis pourtant fière que Schubart soit mon mari.... Vous ne

pouvez pas vous imaginer combien de personnes de distinction s'empressent à venir le voir, et à lui donner les témoignages de la plus haute estime. J'ai retrouvé encore en lui le même homme qui peut s'égarer, mais faire aussi de grandes choses. Ce qu'il a de si entraînant pour moi, c'est son bon cœur, c'est son amour pour Dieu et aussi pour les hommes; car lui du moins peut dire : « Je sais à qui je crois. »

Enfin, grâce aux sollicitations de sa femme et de ses amis, et surtout à l'intervention du roi de Prusse, auquel il avait adressé quelques odes pleines d'énergie et de chaleur, Schubart atteignit le terme de sa captivité, et le 11 Mai 1787 il sortit de la forteresse pour aller prendre la place de directeur du théâtre et de poète de la cour à Stuttgart.

Pendant qu'il était en prison, quelques-uns de ses amis avaient continué à Ulm la *Chronique allemande*, et en avaient remis généreusement les honoraires à sa femme : il se remplaça lui-même à la tête de cette entreprise, et la poursuivit avec autant de succès qu'il en avait obtenu dix années auparavant. Il se trouvait alors dans la plus belle situation qu'il eût jamais connue, environné des témoignages d'estime et d'affection de tous ceux qui savaient ses malheurs, vivant au sein de sa famille, et se faisant avec sa place, ses poésies et sa *Chronique* un revenu annuel de plus de neuf mille francs. Mais il ne devait pas jouir long-temps de ce retour de fortune. Ses années de prison l'avaient affaibli, et le passage d'une existence étroite et angoissée à cette existence de plaisirs, de fêtes et de banquets qu'il reprit tout à coup, était trop peu ménagé pour que son tempérament n'en souffrit pas : il devint excessivement replet, paresseux, indolent, et mourut le 10 Octobre 1791. On a tout lieu de croire qu'un article inséré imprudemment dans sa *Chronique*, et qui lui causa un vif chagrin, quand il en eut reconnu la fausseté, abrégé encore de beaucoup ses jours.

Son épouse, à laquelle il est impossible de ne pas s'intéres-

ser quand on a eu connaissance de ses vertus et de ses douleurs, est morte le 25 Janvier 1819, à Stuttgart, après avoir enterré tout ce qu'elle aimait le plus au monde, son mari et ses cinq enfans. Trois étaient déjà morts avant leur père. L'aîné, qui leur survécut, devint en 1787 secrétaire intime du comte Herzberg, à Berlin, et en 1789 secrétaire de la légation prussienne dans le cercle de Franconie. En 1792 il se retira à Stuttgart avec une pension et le titre de conseiller de légation de Nuremberg, et se livra à des travaux littéraires, entre lesquels il faut compter l'excellent ouvrage qu'il publia sur son père : il mourut le 27 Décembre 1811. Sa sœur Julie épousa Kaufmann, musicien de la chambre du duc de Wurtemberg, et mourut à Stuttgart le 17 Mars 1801, à l'âge de trente-trois ans.

Les poésies de Schubart ont eu nombre d'éditions. Nous citerons entre autres celle qu'il publia lui-même lorsqu'il était encore enfermé à la forteresse, et celles qui parurent à Francfort en 1787 et 1824. Ses *Idées sur la musique* (*Ideen zur Ästhetik der Tonkunst*) et quelques autres écrits mêlés furent publiés par son fils, en 1806, à Vienne.

Comme poète Schubart ne peut pas aspirer à l'honneur de devenir classique : ses vers sont trop négligés, son style trop incorrect, sa pensée délayée quelquefois avec trop d'abandon ou rendue avec trop d'emphase. Ce n'est pas le poète rhétoricien qui s'applique à mesurer dans de justes bornes tout ce qu'il veut écrire, et à repasser soigneusement la lime sur tout ce qu'il a écrit. C'est le poète de la nature, qui chante comme son cœur parle, qui peint comme il voit, qui s'abandonne à sa fougue de caractère et d'imagination, et jette là les vers comme ils lui viennent, pour obéir à l'inspiration qui le presse plutôt que pour se créer des titres de gloire, et pour lire son ouvrage à quelques amis indulgens plutôt que pour le présenter au public. C'est, comme l'a dit Bürger, *un volcan de poésie*, qui de temps à autre fait éruption, et lance tout à la fois

la flamme et la fumée, la cendre et la lave. C'est aussi un homme du peuple qui a gardé dans son ame l'instinct populaire. C'est un observateur qui se plaît à étudier le paysan, le soldat, l'ouvrier, et à rendre dans sa poésie leur naïf langage et leurs naïves pensées. Il a commencé de bonne heure ce genre d'étude, et les fruits qu'il en a recueillis vivront tant qu'on aura le goût de la bonne et franche poésie de la nature prise sur le fait. Peu de poètes populaires oseraient lui disputer la prééminence, et sa *Chanson du tailleur*, son *Juif errant*, ses *Chansons souabes*, peuvent rivaliser avec les beaux morceaux de Bürger.

Un volume entier de ses poésies se compose de chants religieux. C'est là aussi qu'il se peint le mieux, c'est là que l'on revient le plus souvent pour étudier cette ame si profonde et si tendre, ce cœur dévoué à toutes les faiblesses humaines, et éclairé cependant par une lumière céleste. Ici sa facilité de travail donne à ses chants un attrait merveilleux. La poésie s'élève de son sein sans effort et sans contrainte; c'est une plainte que le malheureux soupire, c'est un cri d'amour qui monte vers le ciel, c'est un hymne de foi et de tristesse qui emporte toutes ses peines et toutes ses espérances, et résonne comme une harpe divine entre les murs de son noir cachot. Pas une pensée de vengeance ne lui vient, pas un sentiment de haine ne l'occupe; tout est amour et résignation dans le cœur de cet infortuné que les hommes repoussent et qui prend son recours vers Dieu. Peut-être aussi se laisse-t-on entraîner par l'idée de ce qu'il souffre, par l'aspect de sa prison que l'on se représente; mais le moyen de juger froidement, et la plume de critique en main, ces odes parties d'une ame malade, ces strophes empreintes d'une si noble douleur, ces vers sans prétention. Un assez grand nombre de ces chants religieux ont pris place dans les livres de cantiques que les Allemands chantent à l'église, et ils méritaient tout au moins cet honneur.

Outre cela, Schubart a écrit quelques contes en vers, deux ou trois fables assez remarquables par la pensée qui les inspire, et une vingtaine d'épigrammes, non point personnelles, mais appliquées à certains vices ou certains ridicules; ce qui est bien la véritable destination que doit avoir l'épigramme.

Ses leçons d'esthétique ont un peu vieilli; mais il est incontestable qu'à l'époque où il les écrivit, elles opérèrent une heureuse influence sur ses auditeurs, et il contribua beaucoup par ses lectures à ranimer à Augsbourg et à Ulm le goût de la littérature allemande, qui à l'époque de la guerre de sept ans s'était singulièrement amorti, ou par les événemens politiques, ou par la prépondérance qu'exerçait encore la littérature française. Il faut accorder la même favorable influence à sa *Chronique allemande*, qui s'occupait à la fois d'art, de littérature, de science et de politique, et dans laquelle on admira assez souvent des passages pleins d'esprit, de tact et de jugement.

Il nous reste aussi quelques morceaux de musique de Schubart; mais tout cela n'est rien à côté de ce qu'il aurait pu faire avec les rares facultés dont la nature l'avait doué. Sa jeunesse aventureuse et ses malheurs amortirent les beaux germes de son talent : sa prison les paralysa; et c'est ainsi que M.^{me} de Staël a eu grande raison de dire que les circonstances contribuent autant que le travail et la nature à former le poète.

X. MARMIER.



LEÇONS
Sur l'histoire des cinquante dernières années,

PAR M. ÉD. GANS,

Professeur à l'Université de Berlin.¹

Troisième Leçon.

La monarchie de Louis XIV, bien qu'elle fût, dans son principe comme dans son développement, le produit de l'esprit français, ne demeura point un phénomène restreint au mouvement historique de la France. Elle revêtit au contraire par l'influence des causes que nous venons de signaler, et par l'impulsion générale et désormais irrésistible du dix-septième siècle, un caractère européen. En Espagne, le pouvoir despotique de Philippe II, entrant largement dans les voies préparées par les règnes précédens, avait su fonder une unité de fait qui reposait moins sur des principes franchement formulés que sur la connivence ténébreuse de l'inquisition catholique. Philippe III, Philippe IV et Charles II avaient laissé s'éteindre la grandeur nationale d'autrefois dans le tombeau de cette unité, et Louis XIV eut sur la fin de sa vie la satisfaction de placer sur le trône d'Espagne son petit-fils, imbu des dogmes du monarchisme bourbonien. Transplantées sur ce sol nouveau, les mêmes doctrines qui subirent en France les modifications opérées par le mouvement inquiet des esprits, acquirent une fixité qui en assura la durée alors même que depuis long-temps elles furent devenues étrangères au pays qui les avait enfantées. Loin de s'affaiblir

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XII, p. 97.

par le temps, elles déployèrent jusque dans une époque récente une force de résistance qui dut nous paraître aussi héroïque dans sa forme que déraisonnable et surannée dans son but. A l'exemple de l'Espagne, la maison de Bragance, par son avènement au trône du Portugal, anéantit, vers le milieu du dix-septième siècle, les dernières tentatives d'énergie que les États du moyen âge cherchèrent à opposer à l'absolutisme. Les successeurs des illustres cortès de Lamego ne servirent plus que de piédestal à l'idole souveraine¹. En Italie les effets de l'usurpation monarchique se firent sentir davantage par la réaction du dehors. Livrée aux menées de l'Espagne, et plus encore aux suggestions de la France, l'Italie voyait avec indifférence le dépérissement de l'autorité du pape et de celle des Médicis; comme pays indépendant elle

¹ La monarchie portugaise fut dans son origine, à la fin du onzième siècle, de nature essentiellement aristocratique, même dans la représentation du clergé, qui formait une partie intégrante de la constitution; mais ce ne fut qu'aux États de Lamego (en 1181) que furent établies les conditions requises pour les membres de la corporation nobiliaire. Les évêques et les archevêques représentèrent l'ordre ecclésiastique; les ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, celui de la noblesse. Le tiers-état ne s'éleva que peu à peu sous le roi Denys (1279 — 1325). Il députait ses mandataires (*procuradores*) aux États généraux, qu'on désignait sous le nom de cortès. On comptait encore parmi le tiers-état, choisi dans les cités et dans les bourgs, la petite noblesse et les maîtrises des ordres de chevalerie. L'autorité du prince fut plus ou moins respectée suivant les temps, parce que les limites du pouvoir royal et les droits des États généraux n'étaient pas clairement définis. La puissance d'abord prépondérante des nobles fut comprimée, non sans effusion de sang, sous le règne de Jean II (1481 — 1495); et au commencement du seizième siècle elle se brisa complètement contre le pouvoir royal d'Emmanuel-le-Grand. Après la révolution qui détacha le Portugal de l'Espagne, en donnant la couronne à la maison de Bragance (1640), les cortès se réunirent de nouveau pour la première fois, afin de sanctionner les droits de la nouvelle dynastie. Sous les rois Jean IV, Alphonse VI et Pierre II, les nobles eurent une grande part à l'administration de l'État. Les cortès statuèrent en corps souverain dans la plupart des questions de paix et de guerre, et dans toutes celles qui concernaient les finances. Mais lorsqu'en 1683 la royauté eut acquis plus d'indépendance, elle songea à s'affranchir du contrôle des États généraux, et depuis l'année 1697 jusqu'au 26 Janvier 1821 il n'y eut plus de réunion des cortès en Portugal. R.

n'était plus représentée que par deux États, situés au nord de ses frontières, la république de Venise et le Piémont. Dans les États germaniques, la paix de Westphalie avait réduit l'unité déjà trop relâchée à un vain mot; mais les princes, d'un autre côté, s'arrogeant un pouvoir illimité, sous prétexte de défendre les droits souverains du pays, se trouvaient dans une condition voisine de l'indépendance. L'Allemagne, mue par son penchant naturel pour l'imitation, ne tarda pas à établir autant de centres, calqués sur la législation de Louis XIV, qu'il y eut de princes régnans; et la France puisa dans cette dissémination de constitutions semblables à la sienne, des forces tout aussi considérables que dans la raide unité de l'autocratie espagnole. Le peuple danois, fatigué des privilèges de la noblesse, remit entre les mains de Frédéric III le pouvoir absolu, en changeant la monarchie élective en monarchie héréditaire. Charles XII, roi de Suède, s'efforça vers le dix-huitième siècle de fonder un règne militaire; conception superficielle sans but véritable, burlesque singerie d'Alexandre-le-Grand, étrangère aux idées politiques les plus simples, et n'ayant de soutien que dans la bravoure et la sobriété du soldat: ce phénomène s'évanouit rapidement comme le météore qui paraît un instant sur l'horizon. A cette époque la Russie, à peine entrée dans le cercle des monarchies européennes, parvint à voiler sa nudité barbare des formes d'une civilisation universelle, dont la main vigoureuse de Pierre avait recueilli les élémens dans tous les pays. La Prusse, façonnée par le grand-électeur Frédéric-Guillaume au gouvernement d'un roi, développa cet absolutisme de transition, dont l'action morale et intelligente travaillait moins pour son propre compte que dans l'intérêt de ceux qu'il semblait diriger à son gré. La tendance du dix-septième siècle, se propageant sur toute la surface du continent, ne trouva plus de résistance qu'en Angleterre. Ici les particularités nationales, trop profondément enracinées dans le sol, se mani-

festèrent avec une énergie que l'État, rassemblant tous les moyens de domination, ne put jamais vaincre ; et les Stuarts, sans autre intention que celle de réaliser à leur profit une pensée qui prévalait dans le reste de l'Europe, apprirent, pour leur perte, que la monarchie n'est ni éternelle, ni de droit divin, ni de nécessité rigoureuse dans tous les temps et dans tous les lieux. Toutefois l'Angleterre conserva *ses libertés* en compensation de la liberté, ses traditions du moyen âge dans les institutions publiques et privées, au lieu de l'organisme progressif et simplifié de la société du dix-septième et du dix-huitième siècle. Les agitations qui affligent aujourd'hui cette nation proviennent en majeure partie de l'impatience qui lui fit rejeter, il y a deux cents ans, le gouvernement absolu.

L'influence que les conceptions de Louis XIV exercèrent sur l'ordre social européen, s'accrut encore par l'effet de la littérature française, qui s'insinua partout à leur suite. Jus- qu'alors trois peuples avaient fait preuve d'une grande productivité littéraire, les Italiens, les Espagnols et les Anglais ; mais en Italie le génie poétique, s'alliant étroitement au caractère national, était absorbé par la chanson populaire. Chez les Espagnols on remarquait un orgueil natif, un dédain prononcé pour tout ce qui portait une empreinte étrangère, des sentimens exclusifs peu propres à assurer le succès de leurs publications au-delà des Pyrénées ; d'ailleurs leurs ouvrages ne touchaient en rien aux intérêts généraux de l'humanité. Les trésors scientifiques de l'Angleterre étaient à peu près comme leur magistrature et leur jury, une espèce de singularité nationale, et au fond le peuple britannique ne devait guère se soucier de voir ses grands poètes du seizième et du dix-septième siècle obtenir une illustration européenne. Les Français, par contre, se distinguaient de tous ces peuples voisins, d'abord par la mobilité, la grâce et l'accès facile de leurs productions, et ensuite par le désir caractéristique de plaire aux nations étrangères comme à leurs compatriotes.

Jaloux de faire des conquêtes en littérature comme en société, leur bonheur n'était complet que lorsqu'ils avaient converti les dissidens et entraîné les suffrages de leurs rivaux. Avec des prétentions de ce genre il fallait sans doute choisir des sujets propres à remplir le but, et depuis ce temps la langue française prit position pour devenir l'arbitre conciliateur dans les conflits de l'Europe. Depuis que la langue latine était tombée en désuétude, le français était la langue obligée des conférences diplomatiques, et en Allemagne surtout la guerre de trente ans avait légué à l'érudition germanique des locutions et des tournures de phrases françaises, que nul n'était dispensé d'employer dans une conversation de bon goût. Qu'on ajoute à ces conditions de succès purement accessoires la portée prodigieuse et réelle des lettres françaises à cette époque. En première ligne se présente le grand Corneille, le père de la tragédie française, si riche en pensées, osant quelquefois briser, sous l'ascendant de son génie, la forme fournie par sa langue, et s'élevant souvent à la hauteur d'Eschyle, qu'il avait pris pour modèle. Près de lui surgit le gracieux Racine, le Sophocle moderne, avec le charme d'une diction finie et un rythme plein de mélodie. A ces héros de la dramaturgie succède Voltaire, qu'avec moins de justesse l'on compare à Euripide; sans avoir la profondeur de ses devanciers, il n'a pas non plus la même importance dans le domaine de la tragédie. Le genre comique à son tour n'avait eu depuis Aristophane aucun auteur qui, semblable à Molière, sût retracer avec autant de bonheur les faibles et les ridicules de son siècle, en voilant avec prudence et d'une main légère ce qu'il n'était pas permis d'exposer immédiatement aux regards de la multitude. Ses comédies avaient un type éminemment humain, que tous les peuples pouvaient reconnaître; l'élément humoristique répandu dans ses pièces n'était ni exclusif ni individuel : c'était une verve spirituelle, prenant librement son essor, et se communiquant tout naturellement

à chacun; quand on réfléchit que la comédie est peut-être le moyen de rapprochement le plus prompt dans la société, l'on conçoit que Molière dût acquérir aux Français une influence plus réelle au dehors, que Louis XIV n'avait pu le faire avec ses conquêtes les plus brillantes. A côté de ces hautes notabilités de la littérature française nous sommes tentés d'attribuer une valeur presque égale à Boileau, critique incisif et satisfaisant aux besoins de la monotonie classique du siècle; au naïf et tendre Lafontaine; au spirituel et semillant La Bruyère; à Fénelon, dont les lumières et les sentimens larges s'accordaient moins peut-être avec son temps; à Bossuet, qui le premier conçut l'histoire sous un point de vue théologique et philosophique; enfin à Pascal, dont la pensée profonde venait de franchir les limites que l'on dirait être posées à la spéculation des Français. L'absolutisme, s'avancant avec ce cortège de géans, doués de forces toutes-puissantes, n'était-il point fait pour gagner les esprits, pour les séduire et pour les enchaîner irrésistiblement à son char?

Et pourtant tout cet éclat ne suffisait point pour prolonger son action au-delà du temps dans lequel il était destiné à périr. Nous avons dit que la chute de ce système monarchique résultait du principe même qui en avait été la base. En recherchant les causes qui contribuèrent à le renverser sans retour, nous n'avons pas besoin de le suivre à travers une longue série de générations de rois, afin de révéler son épuisement successif et graduel. Louis XIV lui avait dès son début transmis tous les germes qui devaient le précipiter vers le terme fatal, et en faire, bien avant la mort du monarque, une grandeur sinon déchue, du moins chancelante. L'historien philosophe ne remarque pas sans intérêt, que dans les moyens employés pour édifier et pour consolider un système social, sont également renfermés les mobiles historiques d'une future destruction. Les plus grands génies manquent ordinairement de la perspicacité nécessaire pour saisir à temps

le mouvement contradictoire et rapide qui dirige leur ouvrage dans un sens opposé à leurs vues.

La monarchie était le produit d'une individualité dont l'intelligence formait le point culminant de l'État, et qui résumait à elle seule tout le système gouvernemental. L'État, c'était le roi, non parce que la religion et la tradition le voulaient ainsi, non parce que le droit de conquête l'avait décidé, mais parce que la marche intellectuelle de l'époque avait la tendance inévitable de concentrer les divers intérêts isolés, et de les réunir sous la protection d'un ensemble, qui, en premier lieu, ne pouvait être représenté que par une seule personne. Si donc cette monarchie devait sa naissance à des opinions et à des maximes que la tolérance de l'époque avait consacrées, il devenait indispensable que la personnalité du roi correspondît à ces opinions et à ces maximes; il y a plus : ce n'était pas tout que de vouloir se constituer le *moi* intelligent de l'État, il fallait encore en remplir toutes les conditions. Le despotisme oriental permet au prince de paraître faible ou médiocre; car son autorité ne réside pas en lui, son droit est sanctionné par une puissance corrélatrice à la sienne, le sacerdoce, principe essentiel de toutes ses prérogatives. Sous la domination de l'empire romain, succédant à l'anéantissement de la liberté, le courage, la vertu, l'énergie morale, étaient déjà des qualités que réclamait impérieusement le sceptre des Césars. Mais au dix-septième siècle la monarchie, se donnant comme l'expression d'une série d'intérêts moraux, ne pouvait se soutenir qu'autant que l'individualité du souverain sympathisait avec les idées contemporaines; ses destinées étaient liées aux succès et au talent du roi; sa gloire, sa prospérité, son existence, dépendaient de l'habileté du chef, à se placer en toute chose au centre des efforts nationaux; à se considérer et à se faire reconnaître comme l'interprète légal des vœux de ses sujets. Or, une pareille royauté n'offrait aucune garantie pour l'avenir.

La vie d'un homme supérieur, comme celle de Louis XIV, est en elle-même une scène continuelle d'incidents, d'oscillations, de triomphes et de revers, en sorte que sa propre personne révélait parfois la prochaine destruction de ce qu'il avait regardé comme le plus beau résultat de son activité. Des maladies qui viennent le frapper à la force de l'âge, les tourmens que lui cause un mal fistuleux, dont les symptômes s'annoncent vers l'an 1682, répandent sur la dernière partie de son histoire une langueur à laquelle n'avait point préparé le commencement. Qu'on ajoute les désastres de la guerre qui le poursuivent à la fin de sa longue carrière, l'envahissement du territoire français par les troupes ennemies, la haine d'un grand nombre de mécontents dont il avait blessé les droits, et qui l'accablaient, comme cela arrive toujours, de leurs imprécations lorsqu'il se trouvait en butte à tant de soucis. Des malheurs de famille, se renouvelant incessamment, la mort du dauphin, suivie de celle du duc de Bourgogne; la nécessité de léguer son œuvre à un enfant sous la régence d'un parent détesté : tel est le sort fatal qui, en jetant le trouble dans cette brillante individualité politique, ébranla l'État dont elle fut l'incarnation. Louis XIV éprouva jusqu'au désappointement de voir ses héritiers et ses descendants maltraités par la nature. Sans parler de leur organisation morale, ils étaient tous dépourvus de ce maintien noble, de cette beauté régulière, de cette dignité extérieure, que depuis l'avènement de Louis XIV on s'était habitué à regarder comme les attributs obligés d'un roi de France. Le premier dauphin avait le nez contrefait, le duc de Bourgogne était bossu et le duc du Maine perclus; Henri de Bourbon, qui fut ministre après la régence, était borgne : tellement la nature semblait se complaire à humilier le roi dans les infirmités de ses plus proches parens. Le principe de l'État, individualisé dans son chef, ne se transmettait par conséquent en aucune manière du seul homme, qui, dans le sen-

timent de sa puissance, avait osé formuler ce principe, sans calculer que sa formule n'avait de réalité qu'en lui seul, et qu'elle dépendait de toutes les chances auxquelles il était lui-même exposé.

Mais de même que la pensée fondamentale de Louis XIV impliquait l'instabilité de sa monarchie, les moyens qu'il mit en œuvre pour la consolider, nous expliquent également les causes de sa décadence. L'armée permanente, image parfaite de cette unité qu'il s'agissait de réaliser partout, était le principal appui de sa monarchie. Cependant on voit aisément qu'une armée organisée dans ce sens ne peut avoir un esprit ferme et décidé, qu'autant que l'individu qu'elle sert est aussi le chef qui la commande; à cette seule condition le soldat sentira bouillonner dans ses veines cet enthousiasme qui enfante en lui l'amour de sa profession et lui prépare de glorieux souvenirs. L'armée créée par Napoléon était en quelque sorte Napoléon lui-même. Ses aigles étaient les saints pénates; le souvenir de ses grands exploits devenait le fond magique de la scène où elle devait agir, et son exaltation pour le grand capitaine était le mobile mystérieux qui devait l'entraîner vers le terme dont elle ne s'était jamais rendu compte; car après tout, l'esprit de l'armée napoléonienne s'est usé dans la succession des événemens: il n'a pas fallu l'espace de vingt années pour attiédir, par l'effet dissolvant de l'histoire, la fougue primitive des réminiscences guerrières. Comment donc Louis XIV, placé sur un autre terrain que l'armée, eût-il été à même de se l'attacher entièrement? Qu'il ait possédé le courage d'un brave chevalier, cela peut être, mais jamais du moins il ne l'a prouvé sur le champ de bataille. L'histoire parle de sa persévérance, mais elle ne dit rien de ses hauts faits. Jamais il ne fut devant le canon de l'ennemi, jamais les régimens commandés par lui ne combattirent sous ses ordres. Les guerres qui ne pouvaient l'arracher à ses passions, l'ennuyaient pendant sa jeunesse et

le fatiguaient à un âge plus avancé. Son port n'avait rien de guerrier, rien absolument qui annonçât des dispositions militaires. Avec son talent politique il savait sans contredit rapporter à sa gloire les actions d'éclat de ses généraux et leur offrir un centre convenable : il avait assez de tact pour donner des éloges et de l'avancement à ceux qui s'étaient distingués ; il ne réussissait pas mal à se faire passer pour un génie militaire, mais seulement en théorie, dans ses écrits stratégiques ; quant à l'esprit vivifiant qu'il faut pour créer et pour conserver une armée, Louis XIV en manquait à tous égards. Voilà pourquoi l'armée, abandonnée de sa puissante influence personnelle, qu'elle n'avait jamais ressentie d'une manière directe, ne laissa pas que de se livrer à des impulsions d'une autre espèce, aussitôt qu'elle avait perdu de vue les occupations des camps. Circonvenue par la cour, enlacée dans un tissu d'intrigues habilement conduites, elle perdit sous peu ce qui lui restait encore de force indépendante. Le goût du service, qui venait de remplacer les habitudes seigneuriales d'autrefois, fut cause que des pages et des favoris embrassèrent la profession des armes, et que l'autorité publique, conférée en d'autres temps au métier des armes, devint la propriété de quelques privilégiés. La vénalité des places d'officiers, qui ne cessa qu'avec la révolution ; les difficultés pour le mérite sans protection d'obtenir de l'avancement, paralysèrent l'énergie de l'armée, et facilitèrent au simple soldat l'occasion de former des relations parmi le peuple, dont il aurait dû se tenir éloigné. La démoralisation des chefs se propagea de corps en corps ; bientôt le peuple le plus brave de l'Europe fut déshérité par les tacticiens de son antique réputation, et les troupes musquées du maréchal de Soubise firent long-temps oublier celles que Turenne et Catinat avaient conduites à la victoire.

Un autre moyen de gouvernement absolu avait été disposé dans l'administration civile : il consistait à disloquer insen-

siblement les centres d'action particuliers; à paralyser l'influence des provinces et à substituer aux pouvoirs des localités le système de centralisation. Mais il était impossible au dix-septième siècle d'établir ces réformes avec la même persévérance, et avec cette unité d'exécution qui les firent prévaloir à la fin du dix-huitième siècle. Il ne s'agissait pas alors d'une division départementale qui mît le tout, c'est-à-dire la capitale, en possession des parties; avant tout il importait d'étouffer par le fait certaines prétentions, qui, une fois consacrées, se changèrent immédiatement en privilèges indéfiniment transmissibles. Les pays d'État ne perdirent pas le droit de répartir à leur gré les impôts, seulement ce droit n'était plus d'une grande importance politique, et cessait d'entourer ceux qui l'exerçaient de je ne sais quelle auréole d'indépendance. La magistrature, bien qu'elle ne fût aucunement un pouvoir complet et à part, reposait cependant, malgré ses complaisances pour les caprices de la cour, sur le principe de la féodalité.

Les propriétaires de domaines étaient en possession de la basse juridiction; on pouvait en appeler du bas justicier au seigneur haut justicier. Les sièges des juges se vendaient comme des propriétés privées, à commencer par les parlemens jusqu'aux bailliages et aux sénéchaussées. Les nombreuses autorités publiques établies pendant le moyen âge, se trouvaient à la vérité confondues en une seule; mais celle-ci était arrêtée dans son essor par une foule de franchises, dont le pays était pour ainsi dire parsemé. Moins il y avait de puissance légitime dans ces privilèges, plus ils montraient de ténacité à se soutenir et à proclamer l'abus de leur existence comme le bon droit. Comme l'empire romain, divisé par de nombreux intérêts privés, avait merveilleusement prêté le flanc à l'action dissolvante du christianisme, de même il fallut que le moyen âge se fractionnât en d'innombrables privilèges pour que les intérêts isolés, s'éloignant de plus en plus de

leur foyer vivifiant, devinssent la proie de la révolution. Dans l'administration civile de Louis XIV il y avait autant de force et d'unité qu'il en fallait à une époque de transition; mais cette administration ne devenait une véritable nécessité que dans les périodes suivantes, dont elle avait préparé les voies et révélé la mission.

Cependant nous ne saurions nous dissimuler que les moyens de gouvernement mis en pratique par cette administration, devinrent plus tard l'une des causes de sa chute, comme ils avaient servi à l'affermir dans le principe. Nous avons dû rendre justice à l'habileté qui avait présidé à l'institution de la police, parce que nous avons vu dans son organisation le symptôme et le signal d'un État parvenu à la conscience de lui-même, s'efforçant de se déterminer en raison de ses facultés et de ses besoins. Chez les anciens la police émanait uniquement de l'État; elle était investie d'une autorité qu'elle tenait du chef; elle se bornait au maintien de l'ordre avec les moyens d'action renfermés dans l'organisme général de la constitution. La police moderne avait une tâche bien autrement difficile à remplir. Elle avait affaire à une société composée de mille élémens hétérogènes et individuels; et puisque le fractionnement des intérêts n'avait pas cessé d'être la base de l'ordre public, la police, afin d'obtenir la direction de l'ensemble, se voyait obligée de descendre dans tous les détails de la vie privée. Or, toute existence particulière est une propriété qui se soustrait à l'investigation de l'étranger; elle emploie même la violence pour se débarrasser de la surveillance indiscrete. Il fallait donc que la police devint occulte. Il n'y avait plus de jugemens secrets dans le genre des tribunaux *vehmiques* du moyen âge, ou dans le sens des expéditions clandestines usitées en Allemagne pour l'envoi des pièces de procès; mais d'un autre côté ni les corporations, ni les individus n'avaient encore assez de flexibilité pour tolérer une surveillance publique; l'État était trop nou-

veau encore pour se soumettre à cette épreuve. La police secrète, loin de se borner à épier ou à retenir le vice, à comprimer les passions, à empêcher le crime, avait l'office de pénétrer dans les plus profonds réceptacles du mal, afin de le paralyser et de le punir en vertu de son autorité exceptionnelle. Ce qui jusqu'alors avait été considéré comme la lie et la gangrène du corps social, devint désormais un objet d'analyse et d'étude sérieuse; la violation du secret des lettres fut tentée pour la première fois; on prôna cette iniquité comme une sublime invention. Il y eut une classe de gens qui allaient en apprentissage de toute sorte d'infamies, afin de s'exercer à observer la corruption; l'administration préposée à la police descendit dans les sphères les plus immondes, et ne laissa pas que de se souiller par le contact journalier avec les objets qu'elle s'efforçait d'étudier en détail. Plus un agent avait vu le crime de près, plus il se rendait odieux en le dénonçant; la police perdait en considération à mesure qu'elle se faisait craindre davantage.

Ainsi le moyen dont l'État s'était servi avec tant de succès pour arriver à la conscience de ses ressources et de sa vie intérieure, diminua le respect pour le gouvernement, qui, en s'engageant dans les voies de la plus vile corruption, parvenait trop souvent à des résultats très-insignifiants. Ce qui n'a pas empêché les Français, pendant les cinquante dernières années, malgré tous les changemens de régime et en dépit des protestations universelles, de rester fidèles à cette organisation anormale de la police, que nous voyons aujourd'hui non moins habile à créer des crimes au profit des partis qu'à les faire avorter au besoin.

Nous appliquerons la même réflexion à l'art des finances, dont l'origine remonte à cette époque, et que le gouvernement sut exploiter au profit de l'absolutisme. Colbert, l'ingénieux auteur de la nouvelle économie financière, venait de répandre sur sa patrie des élémens de prospérité tellement

féconds et tellement variés, qu'on n'en avait eu aucune idée avant lui; il avait multiplié les ressources de la France à un tel degré, que toute la maladresse de ses successeurs ne pouvait réussir à les épuiser. Mais du moment où l'on conçut le projet d'utiliser les forces du pays jusques dans les moindres détails, et d'alimenter l'État par ses produits, cette impulsion fut suivie avec une ardeur trop irréfléchie, pour qu'elle n'entraînât point la France dans un abîme d'autant plus dangereux qu'il était moins prévu. Les membres de l'organisme politique, chargés du fardeau de l'entretien, n'étaient pas encore identifiés avec ceux qui en retiraient leur subsistance, et la partie productive, au lieu d'être ménagée par principe d'économie sociale, comme une précieuse fraction de l'ensemble, ne fut plus aux yeux des économistes nouveaux qu'une source inépuisable d'avantages et de gain. Si de nos jours on prétend que les dettes font partie de la richesse nationale, d'où il résulte que l'accroissement des besoins est un accroissement réel de fortune pour l'État, à plus forte raison devait-on, du temps de Colbert, s'exagérer les bienfaits des dépenses exorbitantes. La devise de cette théorie est exprimée dans ce mot effrayant de Louis XIV : *un roi fait l'aumône en dépensant beaucoup*, maxime aussi fondamentale, selon lui, en fait d'administration financière, que celle qu'il avait adoptée pour règle de conduite monarchique : *l'État c'est moi* ! Quand on se rappelle que ses guerres coûtaient au-delà de trois milliards huit cents millions, à quoi il faut ajouter le somptueux entretien de ses bâtimens, où il étalait un luxe oriental, on comprend sans peine que les taxes et les emprunts dépassaient tout ce que l'on avait jamais vu sous les règnes de ses prédécesseurs. Le timbre, le monopole des tabacs, la capitation, les droits d'enregistrement, achevèrent d'exaspérer le peuple, écrasé par toutes ces taxes, et le poussèrent enfin aux plus violens excès. Bientôt les tables de naissance et les registres de ma-

riage furent également soumis à l'impôt : beaucoup de familles, dans l'intention de se soustraire à ce nouveau fléau, rentrèrent alors dans l'état de nature en contractant des mariages et en faisant baptiser leurs enfans sans plus de formalités ; ce qui prouve qu'il n'est permis à aucun gouvernement de franchir impunément certaines limites. Le système des finances, à l'exemple de l'armée, de l'administration civile, de la police, se convertit de mobile gouvernemental qu'il avait été, en arme hostile, et provoqua plus tard la première banqueroute définitive, dont nous nous occuperons en caractérisant l'époque de la régence.

Il s'agit maintenant d'examiner quelle fut la force morale des différentes corporations que Louis XIV voulait soumettre à l'action de l'absolutisme, et jusqu'à quel point il pouvait espérer d'assimiler à la longue l'esprit de caste à l'esprit de centralisation. Apprécier les diverses faces de l'État, et les coordonner au mouvement monarchique : voilà sans doute par où il fallait commencer ; mais pour que l'autocratie royale devint une réalité, les intérêts individuels avaient besoin de se confondre tellement avec la personne du souverain, qu'ils ne formassent plus que les parties inséparables de l'organisme national. C'est là précisément ce qui distingue essentiellement le mécanisme politique au dix-septième et au dix-huitième siècle de l'ordre actuel des choses.

Le clergé, par ses lâches condescendances pour les prétentions de la cour, avait perdu le sentiment de sa propre dignité : il avait cessé d'être une puissance qui servit d'appui au trône ; son rôle se bornait à prêter un plus grand éclat à la royauté, qu'il avait l'obligation de flatter sans relâche, comme la source unique de ses prérogatives et même de son existence. La cour nommait à la plupart des emplois du sacerdoce. Si à une époque antérieure on avait vu des prêtres, sortis des derniers rangs de la société, s'élever aux plus hautes fonctions de l'Église catholique, l'avancement dans l'ordre ec-

clésiastique n'était plus depuis Louis XIV que le résultat de combinaisons politiques, de basses intrigues et de mille considérations qui n'avaient pas le moindre rapport avec le bien de la religion. Pitoyable instrument du pouvoir séculier, le clergé se présentait en quelque sorte comme le prisme destiné à jeter sur l'autorité du roi les rayons de l'autorité divine, qu'on se plaisait à dénier au sacerdoce. L'horreur qu'inspirait le crime de lèse-majesté grandissait ainsi en raison du peu d'importance que l'on attachait au blasphème et à l'impie. Mais à la fin ce clergé, vivant dans le monde et pour le monde, n'était plus d'aucune utilité dans l'administration. Tandis qu'il expédiait des mandemens à l'effet de délivrer le gouvernement des tentatives ruineuses des contrebandiers, nous lisons dans des écrits publiés sous le règne de Louis XIV, que les prélats eux-mêmes fraudaient les douanes, et faisaient, par l'entremise des évêques établis en pays étrangers, des achats de marchandises prohibées, qu'ils se faisaient parvenir sous le cachet inoffensif de l'Église. La cupidité, l'avarice et la dépravation du sacerdoce sont dépeintes par les auteurs contemporains sous des couleurs très-sombres. Le respect, la vénération, qu'il est dans la nature des fonctions spirituelles d'inspirer au peuple, s'affaiblirent à vue d'œil : une ligne de démarcation déplorable fut tracée entre le haut et le bas clergé ; une opposition violente, née au sein des prêtres subalternes contre les prélats, menaçait pour l'avenir les intérêts les plus chers de l'Église. Ses chefs, dépouillant tout égard pour le caractère sacré dont ils étaient revêtus, avaient l'air de valets de cour en costume ecclésiastique, tandis que les simples curés des villes et des campagnes, réduits à la mendicité par l'exiguité de leur revenu, compromettaient d'une autre façon la sainteté de leur ministère. Confondant leur cause avec celle du peuple et des sociétés éloignées du tourbillon de la cour, ils se familiarisaient avec les croyances, les opinions et les préjugés de la multitude, s'habituèrent à les exprimer dans

un langage plus ou moins philosophique, suivant le degré de science qu'ils avaient atteint, et s'érigeaient pendant le dix-huitième siècle en chauds défenseurs de théories nouvelles et de tendances libérales. D'une part nous voyons le haut clergé se suicider, en respirant avidement l'atmosphère corrompue des courtisans; d'autre part, le bas clergé, tourmenté par la misère et la pauvreté, travailla à sa ruine, en oubliant les devoirs de son état et en s'efforçant de rentrer dans la condition générale des citoyens.

Quant à la noblesse, annihilée dans la possession féodale de ses terres et de ses châteaux, humblement soumise aux coteries courtisanesques de Versailles, elle était pour le gouvernement tout à la fois une entrave de moins et un embarras de plus. Comme corps la noblesse avait encore une existence; mais elle n'avait plus de position. N'étant rien par son propre mouvement, la cour se voyait dans la nécessité de lui assigner un rang, et de la doter de tous les avantages dont elle pouvait disposer sans faire tort à l'éclat de la couronne. Mais comment la cour aurait-elle pu satisfaire à toutes les exigences de cette tourbe d'aventuriers dont le nombre se multipliait à l'infini? Comment serait-elle parvenue à augmenter les emplois militaires et civils, au point de nourrir cette classe immense de postulans, que l'on s'imaginait attirer dans la seule vue de peupler les administrations de créatures dévouées? Il devenait urgent de trouver les moyens de contenter les prétentions les plus extraordinaires, justifiées d'ailleurs par l'insuffisance des ressources particulières de l'ancienne aristocratie territoriale. On délivrait en conséquence aux seigneurs titrés, aux ducs et pairs de France, des brevets d'affaires qui les autorisaient à s'associer à des négocians, et à participer à toute espèce d'entreprises commerciales et industrielles. Des gentilshommes, fondant sur l'impunité de quelques crimes ignorés par la justice une industrie honteuse, acceptaient le rôle d'espions, et venaient réclamer leur part

des amendes prononcées contre les délinquans. Souvent la délation pouvait compromettre l'innocent, et lui donner une apparence de culpabilité. Dans ce cas le dénonciateur, faisant valoir son influence ou son rang, promettait le secret, et extorquait à sa victime des sommes considérables. Des hommes qui se montraient si peu scrupuleux sur le choix de leurs moyens de subsistance, ne devaient être ni économes dans leurs dépenses, ni délicats dans l'emploi de leurs bénéfices. La fureur du jeu, qui absorbait les momens du roi comme la vie du dernier gentilhomme ; la gloriole qui s'attachait au nom de celui qui jouait gros jeu, surtout lorsqu'il était connu pour avoir gagné beaucoup d'argent ; l'honneur que l'on mettait à faire des dettes ; la réputation avantageuse qui précédait le misérable qui avait dupé ses créanciers : ce sont là des symptômes de la plus profonde corruption, que le voile transparent des titres et la faible barrière qui arrêtaient encore l'émancipation des classes inférieures pouvaient à peine pallier. Une grande dette publique et les emprunts étant aux yeux des économistes la condition la plus favorable pour le gouvernement, les particuliers, pour sortir d'un embarras momentané, recouraient également à l'expédient des emprunts, et l'on professait assez généralement la maxime, que les grandes familles, les maisons d'ancienne souche, se consolidaient davantage par des fictions. Or, ces fictions n'étaient autre chose que de grossières fourberies, que l'on se permettait principalement à l'égard de personnes qui n'avaient aucun droit de s'en plaindre devant les tribunaux. La noblesse des sentimens, la probité, la pureté de conscience, disparaissaient de la haute société, et toutes les expressions qui désignent une âme honnête se coloraient d'une teinte de mépris et de ridicule, qui les fit proscrire pendant tout le dix-huitième siècle. La noblesse, privée de ses vertus antiques, brisée dans son indépendance, livrée aux jeux de hasard, entraînée dans les chances d'une vie aventureuse, flottant au gré de tous

les caprices de cour, pouvait-elle raisonnablement occuper une place moins abjecte que le clergé? Encore l'ordre ecclésiastique se couvrirait-il du masque de la religion, tandis que la noblesse ne représentait pas même en apparence un intérêt national quelconque.

Quoique les parlemens, pliant sous le joug de Louis XIV, eussent perdu leur haute importance politique, il ne faut pas oublier que leur action n'était pas anéantie, comme cela serait arrivé après un mouvement révolutionnaire, dont le résultat eût été de bouleverser tous les rapports sociaux. Les parlemens, arrêtés de fait dans leur influence indéfinie, n'avaient nullement abandonné les souvenirs de leur puissance d'autrefois : ils avaient conservé toute la vanité qu'inspirait cette magistrature à leurs prédécesseurs, toutes les espérances qu'elle pouvait justifier. En matières spirituelles (et elles étaient alors l'objet de discussions politiques fort compliquées) les parlemens montraient encore sous Louis XIV une énergie et une fermeté qu'on ne saurait méconnaître. La plupart d'entre eux firent enregistrer les quatre propositions de l'Église gallicane de 1682, quand le roi, démoralisé par les excès d'une vie orageuse, demanda pardon au pape Innocent XII pour en avoir souffert la transcription officielle et la promulgation. Il est vrai que le parlement de Paris et quelques autres cours souveraines enregistrèrent aussi la bulle *unigenitus* ; mais ce fut avec des restrictions, qui ne laissèrent pas que de montrer la répugnance qu'ils en ressentirent. Rappelons-nous enfin le bruyant réveil des parlemens après la mort de Louis XIV, et nous y verrons la preuve que leur action, loin d'être anéantie, n'avait été qu'assoupie. Non-seulement ils se permirent aussitôt de casser le testament du monarque, mais en même temps ils publièrent un édit qui annulait toutes les dispositions qu'il avait prises en faveur de ses enfans naturels. Certes rien n'indique mieux que ce seul fait la prétention toujours vivace des parlemens, de représenter

les États-généraux au petit pied. Si la noblesse et le clergé consentirent à s'effacer devant la cour, à s'identifier avec elle, il en fut autrement de la haute magistrature, qui conservait son esprit d'isolement et de raideur, saisissant avec empressement toute occasion favorable à recouvrer de vieilles prérogatives, jalouse des douceurs de l'opposition et des suffrages populaires jusqu'au moment où elle se trouva surprise et stupéfaite d'avoir fomenté une effervescence qui aurait dû s'arrêter au terme de sa vanité satisfaite.

Après tout, le gouvernement de Louis XIV avait frayé la carrière au tiers-état, dont il secondait le développement, sans lui assigner une position déterminée. La bourgeoisie, n'étant point reconnue dans l'État, grandissant à l'ombre par la concentration inaperçue de toutes ses forces, formait peu à peu ce contraste formidable avec la cour, qui finit par culbuter la monarchie du dix-septième siècle. Le mot prononcé par Sieyes immédiatement avant la révolution de 1789, *que le tiers-état était la nation même*, contenait une grande vérité depuis plus d'un siècle : il était la nation non-seulement parce qu'il en renfermait les élémens, et qu'il avait les moyens de se constituer comme telle, mais parce qu'il en exerçait réellement toute l'influence. Les nouvelles doctrines en finances avaient fourni la conviction que l'État, afin d'améliorer son existence et d'enrichir le trésor, devait faciliter les établissemens d'industrie. Or, puisque la noblesse aimait bien les bénéfices obtenus par association avec les manufacturiers et par le gain du jeu, tout en dédaignant les opérations laborieuses du commerce et de la fabrication, elle ne pouvait se dispenser d'intéresser à ses différentes entreprises des roturiers, des Italiens, des Juifs. Une certaine opulence et le sentiment du bien-être, qui en est inséparable, enfantèrent dans la classe moyenne des idées de liberté hostiles au pouvoir absolu. Le commerce est forcément libéral jusqu'à un certain point, bien qu'il ne lui arrive pas facilement de dépasser les limites que

sa prévoyance lui trace dans son opposition. Rien ne lui répugne autant que le despotisme qui veut soumettre à ses règles invariables ce qui est essentiellement sujet au changement. Il n'y a que le commerce des caravanes, avec ses lenteurs et ses traditions stationnaires, qui puisse prospérer dans un pays gouverné despotiquement. Mais au dix-septième siècle le commerce, destiné à servir d'organe à la société, menaçait inévitablement de devenir une puissance dont les prétentions ne cesseraient de harceler le gouvernement, en réclamant une plus grande somme de liberté que celui-ci ne croirait prudent de lui accorder. Dans l'intention de relever le tiers-état, la science et les arts, les connaissances du clergé inférieur et l'érudition des gens de robe faisaient cause commune avec l'esprit de commerce, affranchi de ses entraves surannées. Cette masse de forces, rassemblées dans l'obscurité, broyait en silence pendant le dix-huitième siècle tout ce que le dix-septième avait encore laissé subsister de droits, d'illustration et d'autorité : on dirait une puissance occulte, s'appuyant jusqu'aux fondemens un édifice rempli de fantômes gothiques, prêt à crouler au premier signal de la révolution, pour couvrir un espace immense de décombres, qu'il serait à jamais impossible de rétablir dans des rapports analogues. Le tiers-état proclamant qu'il était lui la nation, le clergé, la noblesse, les parlemens disparaissaient comme des spectres que l'on peut encore évoquer un instant, mais que le souffle vivant a quittés pour toujours.

Somme toute, la monarchie de Louis XIV périt, parce qu'elle était un gouvernement de transition ; elle périt par les mobiles qui l'avaient établie. La conception du *moi* royal demandait un souverain doué de capacités supérieures, et nous savons que les génies ne se reproduisent pas souvent dans la succession des temps. L'armée ne pouvait se maintenir qu'à l'aide de cette vigoureuse individualité du chef : du moment qu'elle en fut délaissée, la démoralisation dut se propager

dans ses rangs. L'administration civile, paralysant l'individualisme des corps politiques, eut à combattre l'individualisme des personnes qui s'était mis à la place. La police, forcée de se cacher, devint un objet de mépris. L'art des finances, dégénéra en dilapidation, détruisit le crédit, qui en était la seule base. Le clergé n'ayant plus de racines dans le peuple ; la noblesse dépourvue de nobles sentimens ; les parlemens végétant sur de vaines et immobiles traditions ; le tiers-état se développant spontanément et en sens inverse des tendances royales : telles sont les conditions peu favorables qui empêchèrent l'idée monarchique de pénétrer dans la vie intime des populations et de les assimiler organiquement à l'unité gouvernementale.

L'on s'étonnera peut-être de ce que cette monarchie eut tout un siècle à traverser depuis le jour de son déclin jusqu'à sa ruine totale. Ce phénomène s'explique cependant par la dissolution des mœurs et par la diversité des formes du droit privé, que l'on aurait eu trop de peine à changer ou à abroger. Rome, devenue le règne des intérêts privés ; Rome, centre d'un vaste empire, subit pendant cinq siècles d'innombrables métamorphoses de son individualisme, dont la fin n'arriva qu'après une agonie prolongée de plusieurs siècles subséquens. De même il a fallu qu'en France toutes les transformations du libertinage se succédassent, dans une progression plus rapide à la vérité, jusqu'à ce que le mal eût épuisé toutes ses forces morales et matérielles. Sous Louis XIV l'étiquette espagnole, introduite par Anne d'Autriche, servait encore de barrière entre la dissolution des mœurs publiques et la cour, qui la secondait de son mieux. Cependant sous ce règne nous voyons aussi la violation de l'union conjugale et tous les vices résultant du mépris des liens domestiques ; la manie de courir après la fortune ; la fureur d'amasser promptement, et par les voies les plus aventureuses, d'énormes richesses ; l'esprit d'impiété, qui ébranlait la religion sans

se borner au blâme des abus du sacerdoce. Mais alors, quoique le débordement général s'étendît de concert avec la pensée intime et les projets politiques du gouvernement, il n'était cependant pas encore l'idée motrice, le principe, la mesure décisive et absolue de ses manifestations. L'art des finances converti en système de banqueroute ; les excès les plus honteux, l'immoralité en un mot, but et mobile à la fois de l'administration : voilà le caractère distinctif de la régence du duc d'Orléans, qui va maintenant fixer notre attention.

Quatrième Leçon.

En principe, nous avons défini la régence, l'époque du libertinage systématique, affranchi de la contrainte que lui imposait autrefois l'étiquette. Renonçant à toute espèce de portée d'avenir, le dévergondage de la société vient se montrer au grand jour du dix-huitième siècle.

Remarquons d'abord qu'après la mort de Louis XIV le royaume de France avait perdu son chef, personnification de sa gloire, de sa force et de ses besoins pendant le dix-septième siècle. L'enfant royal ne figurait que nominalelement, n'avait de représentation que celle que lui donnaient les fêtes officielles, et la régence n'avait de soutien que les édits arbitraires du parlement. Attaquée au dehors par les prétentions de Philippe V, harcelée au dedans par le parti des bâtards de Louis XIV, son existence devenait assez précaire. Avec le caractère décidé de Richelieu ou de Cromwell, l'absence d'une personnification royale aurait trouvé dans la volonté du régent une large compensation ; mais le duc d'Orléans, faible et chancelant dans ses déterminations, avait, selon le témoignage du duc de Saint-Simon, tellement l'habitude de vivre dans le monde, qu'il lui était impossible de se recueillir et de rentrer en lui-même. Ce n'est pas qu'il manquât de certaines qualités brillantes ; il était ce que l'on

appelait alors brave et chevaleresque, doué d'un sens juste pour apprécier le dévouement noble et généreux : il avait le goût des sciences ; il cultivait avec succès la chimie, et l'on sait qu'il demanda au roi, du temps de sa régence, la direction future de l'académie des sciences ; la peinture, la musique charmaient une partie de ses loisirs ; des vues d'ensemble, une amabilité entraînant et l'art de la parole lui assuraient une place distinguée dans la société. Mais toutes ces qualités ne se rattachaient nullement à un centre commun, principe et mobile prépondérant de ses actions ; elles n'étaient point le reflet ni le résultat d'un esprit indépendant ; au contraire, ses bonnes dispositions, fortuitement acquises, s'abandonnaient sans frein au gré des circonstances. Souvent sa bravoure passait de l'audace à la pusillanimité ; son cœur, naturellement généreux, se livrait parfois à des accès d'une colère féroce ; l'amour de la science et des arts dégénérait par intervalle en une espèce de sybaritisme qu'on pourrait qualifier de stupide, et l'amabilité de ses manières en libertinage déhonté. Le duc d'Orléans n'avait par conséquent ni l'énergie nécessaire pour imprimer à ses actes le cachet de son esprit, ni le talent de s'approprier, comme Louis XIV, les œuvres d'autrui, afin de les faire passer sous le sceau de l'unité gouvernementale.

La faiblesse de la royauté en France ne tarda pas à se trahir dans les relations extérieures. L'on remarque déjà dans les temps de la régence une disposition particulière à la maison d'Orléans d'éviter les moyens extrêmes, et de comprimer tout élan politique décisif ; une confiance inépuisable dans les mesures dilatoires et conciliatrices ; la tendance, en un mot, à fatiguer les esprits par d'interminables intrigues diplomatiques, jusqu'à ce que les faits les plus graves au début soient devenus des questions souverainement ennuyeuses ; tendance qui, dans les événemens les plus récents, n'a pas peu contribué aux succès de cette famille. La régence ne protesta point contre la prétention du cabinet anglais, de

refuser au monarque français le titre de roi de France, et de se borner à la simple qualification de roi très-chrétien. Pour plaire à l'Espagne, elle défendit à ses sujets, sous peine de mort, de naviguer dans la mer du sud, tandis qu'autrefois la France isolée avait souvent dicté la loi à ses voisins; elle ne put, malgré la triple et la quadruple alliance, obtenir sous le régent, la considération qui lui était due. Les conférences politiques de la diplomatie, affranchies des formalités précédentes, suivaient une marche trop honteuse et trop compliquée, pour qu'elles offrissent quelque intérêt à la nation, qui n'y avait d'ailleurs aucune part. La guerre espagnole, insignifiante en elle-même et promptement terminée, n'était pas faite non plus pour donner un aliment convenable à l'esprit militaire du pays, et encore moins pour détourner du gouvernement le reproche de lâcheté. Quand le czar Pierre-le-Grand fut à Paris, il n'y trouva admirable que le mausolée érigé à la mémoire du cardinal de Richelieu; oubliant le présent, il se livra tout aux réminiscences d'un passé dont la grandeur avait seule des attraits pour son génie.

Pour ce qui est des affaires intérieures, nous y découvrons également l'impossibilité d'établir sur des bases nouvelles une administration pervertie dans son principe. Il n'y avait pas moyen de renoncer aux institutions de Louis XIV; il fallait continuer son œuvre et se trainer avec les élémens disparates qu'il avait assemblés. De temps à autre le gouvernement se sentit des velléités de revenir avec énergie aux conceptions du feu roi; mais il échoua chaque fois devant la certitude, que rien ne pouvait en même temps ressusciter la glorieuse individualité, qui seule était capable de présider à l'exécution d'un pareil plan. En matière de religion, le duc d'Orléans était d'une absolue indifférence. Les disputes des Jansénistes avec les Molinistes, qui continuaient encore sous la régence, avaient perdu de leur intérêt comme de leur gravité depuis que les savans champions de Port-Royal avaient quitté l'arène,

bien que la lutte parût devenir d'autant plus opiniâtre que les questions étaient plus futiles et que le peuple s'y intéressait moins. Au demeurant, on s'attachait alors à une autre discussion non moins importante, qui avait pris naissance entre les parlemens et les pairs. Il s'agissait de savoir si les pairs pouvaient opiner, la tête couverte; si le président leur devait le salut en recueillant leurs votes; si leur présence à l'assemblée devait être consignée dans les arrêts par la formule: *les pairs s'étant*, ou s'il était permis de les passer sous silence? Voilà les questions de haute politique, dont la solution donnée par le régent fut tantôt affirmative, tantôt négative, et sur lesquelles il n'y avait pas moyen de s'entendre une fois pour toutes. Un gouvernement aussi faible, aussi frivole dans son action, étalant avec complaisance les restes usés d'un régime depuis long-temps effacé, avait besoin d'une grande calamité nationale pour ranimer sa vie défaillante. La peste, qui en 1720 et 1721 se répandit à Marseille et dans la Provence, fut peut-être moins désastreuse qu'elle ne l'aurait été dans l'Orient; mais son apparition imprévue dans un pays civilisé la rendit bien plus funeste sous le rapport moral, que dans les contrées où elle fait ses ravages périodiques. C'est ainsi qu'une bête féroce, déchaînée contre des hommes qui lui sont étrangers, produit une terreur plus violente que lorsqu'elle secoue ses chaînes au milieu de ses gardiens. C'est ce qui arriva dans le midi de la France à l'occasion du fléau dont nous parlons. L'épouvante causée par la peste rompit tous les liens sociaux. Les relations de parenté, l'union conjugale, les devoirs de l'amitié, tout ce qu'il y a de plus sacré, disparut devant la crainte générale d'être atteint par la maladie régnante. Cette frayeur enfanta ce lâche et puéril égoïsme qui ne s'attache plus à rien. En présence du danger continuel de perdre la vie en peu d'instans, celui qui était encore en pleine santé ne se faisait pas faute de se livrer à des jouissances énervantes; les plus viles

passions qu'aucun frein ne retenait plus, sortirent de leurs sombres repaires et firent plus de victimes que la maladie elle-même. Cette peste, que le gouvernement n'avait pas les moyens de mitiger dans son action malfaisante, rendit cependant à l'État débilité quelque peu de vigueur, en lui donnant une direction nouvelle et en concentrant ses efforts sur des objets plus graves que ne l'étaient ceux dont on s'occupait habituellement à la cour.

Ce qui constitue le caractère de la régence, ce n'est ni une grande influence au dehors, telle que le sentiment national pouvait la revendiquer, ni un changement administratif à l'intérieur, dont la conséquence inévitable eût été de renverser les bases du système de Louis XIV : c'est tout bonnement une transformation dans les mœurs, opérée par l'abandon successif des formes de l'étiquette ; c'est la transition de l'esprit politique suranné au régime absolu de l'intérêt propre. De là cette manie de spéculation financière, cette soif du gain, cette vile cupidité, qui saisirent comme par enchantement toutes les conditions de la société. Ce phénomène mérite spécialement notre attention, si nous tenons à nous expliquer les modifications politiques survenues dans l'esprit du peuple pendant la régence.

Au commencement du dix-huitième siècle l'art des finances était encore très-imparfait. On connaissait peu en France les banques dont la Suède, la Hollande, Gênes et Venise avaient retiré des profits considérables, et dont les avantages se trouvaient confirmés par l'extension que l'Angleterre donnait chaque jour à leur établissement. Les dettes énormes que Louis XIV avait laissées, et le déficit qui menaçait d'écraser l'administration de la régence, nécessitaient de nouvelles ressources pour le trésor. Une route nouvelle s'ouvrit aux économistes ; mais comme on était encore inhabile au maniement plus compliqué des finances, on accueillit avec une exaltation frénétique des succès apparens dans les nouveaux procédés, tandis que plus tard l'on taxait de crime ce qui

au fond n'était que spéculation malheureuse. Law, Écossais d'origine, avait fait une étude approfondie de la théorie du crédit national; ses résultats, assez connus de nos jours, exerçaient sur son siècle un charme d'autant plus séduisant, que son système paraissait plus mystérieux et moins accessible en vulgaire. Law, doué d'un esprit de combinaison prompt et précis, joint à une rare pénétration, mais en même temps à beaucoup de légèreté et de présomption, se chargea d'établir entre les finances publiques et les richesses particulières des rapports tellement intimes, que l'accroissement du trésor augmenterait nécessairement la productivité des fortunes privées, et que l'action de celles-ci réagiraient dans le même sens sur les deniers nationaux. Sa banque devait créer un papier-monnaie qui servît au mouvement usuel du commerce. Cette mesure lui paraissait indispensable à cause des tracasseries que la législation suscitait continuellement à l'évaluation fixe des monnaies d'or et d'argent, dans l'intention de les apprécier à l'avantage des effets de banque. Une perspective non moins brillante fut ouverte à la confiance des financiers par la compagnie des Indes, qui fraya des carrières jusqu'alors inconnues au génie mercantile et au besoin des spéculateurs de placer favorablement leurs capitaux. De vastes espérances, fondées sur la colonisation de la Louisiane, ainsi que des entreprises immédiates, ayant pour objet les manufactures, les pêches, le monopole des tabacs, les fermes et les recettes générales, entrèrent dans le compte de la compagnie. Elle ne se contenta pas d'encourager le commerce des particuliers, mais elle accapara l'exploitation presque exclusive de l'industrie, en ne permettant aux capitalistes qu'une participation secondaire à ses bénéfices en qualité d'actionnaires. Jamais concurrence aussi redoutable n'avait existé, jamais le désir de s'associer aux affaires d'une compagnie ne fut aussi général que durant la période financière de Law. Mais en revanche la compagnie des Indes

excita par ses opérations les mauvais penchans du jeu des fonds, l'agiotage, l'esprit d'égalité, qui fait abstraction de la différence des conditions sociales pour appliquer à tout le monde la seule mesure de la valeur numéraire. Des gentilshommes et des juifs, des évêques et des abbés, des Jansénistes et des Molinistes, des dames d'honneur au service de la cour et des femmes publiques, des seigneurs et des valets, des Français confondus avec des étrangers, encombrèrent chaque jour l'espace étroit de la rue Quincampoix, soit pour faire des affaires, soit pour observer les rapides oscillations du crédit. L'État disposait alors d'une infinité de ressources pécuniaires, qui lui donnaient les moyens de satisfaire ses anciens créanciers, et d'engager ceux-ci, par la restitution de leurs capitaux, à courir les chances de bénéfices incalculables, résultat présumé d'entreprises qui ne se soutenaient qu'à l'aide d'un crédit universel et inébranlable. Comme il n'y a pas de peuple plus confiant, plus crédule, plus enthousiaste dans le bonheur que les Français, de même que dans les revers ils se livrent à tous les excès de la méfiance et du désespoir, il ne faut pas s'étonner de ce que les premiers succès dépassèrent toutes leurs prévisions. L'Europe entière s'intéressa aux affaires de la banque et de la compagnie des Indes, comme plus tard elle s'intéressa aux suites de la révolution. Des souverains sollicitèrent des actions, qui ne leur furent pas toujours délivrées avec trop d'empressement ; bref, toutes les conceptions politiques, toutes les discussions sur le gouvernement s'effacèrent un instant pour céder la place au mouvement gigantesque et inouï des finances.

Malheureusement le système de l'Écossais Law ne fut point conçu dans ce qu'il avait de vrai, mais seulement dans ce qu'il promettait de succès merveilleux. Au lieu d'en faire ressortir le côté négatif, en tant que système de crédit, on s'efforça de voiler ce dernier caractère sous des promesses de gain formelles. Law fut lui-même effrayé des résultats

extraordinaires de sa combinaison : ce ne fut pas là le but qu'il s'était proposé ; car il ne put se dissimuler que les opérations , ayant dépassé les limites qu'il s'était posées dans le projet primitif , ne manqueraient pas de porter un coup mortel à son entreprise. Plusieurs d'entre les actionnaires , stupéfaits de leurs bénéfices exorbitans , cherchèrent à réaliser en secret une partie de leurs profits. Law , dans l'intention d'empêcher le mauvais effet que produirait la défection de ces capitalistes , s'avisait de réunir en une seule institution la banque et la compagnie des Indes , qui jusqu'alors avaient été séparées , et qui faisaient entre elles un échange de papiers tout différens. Forcé de recourir lui-même à l'agiotage dont il pouvait auparavant abandonner les bénéfices chanceux à d'autres , il lui fallut invoquer la plus rigoureuse exécution des statuts protecteurs de sa banque. La possession de pièces d'or et d'argent fut punie de la confiscation des biens ; l'agiotage pour le compte privé des spéculateurs de la rue Quincampoix fut défendu , et quand on vit que toutes ces mesures n'aboutissaient à rien , on réduisit à moitié la valeur des billets de banque et des actions. Quoique l'on retirât par la suite l'édit de réduction , et que l'enquête ordonnée contre Law tournât à sa gloire et à son avantage , il n'en est pas moins vrai que le crédit public fut ébranlé pour long-temps. Les suites malheureuses de la peste vinrent ajouter aux plaies de la société ; la confiance disparut ; les parlemens irrités et vindicatifs , comme nous les connaissons , refusèrent l'enregistrement de plusieurs édits royaux , et les fictions dont on avait encore su fasciner les regards du peuple , s'évanouirent bientôt devant une triste réalité. Les billets de banque et les actions subirent le sort des assignats créés dans la révolution , et Law dut se trouver trop heureux de quitter la France en pauvre fugitif , après avoir jeté sur elle pendant quelques instans la lumière trompeuse d'un météore passager.

Cette première crise financière en France nivela tellement les diverses conditions sociales, que des changemens notables dans les mœurs, dans les usages, dans les distinctions, devenaient désormais inévitables : ce fut à ne plus s'y reconnaître pour ceux qui avaient encore présent le siècle de Louis XIV. Comme sous la minorité de Louis XV il n'y avait pas de représentation de cour, il était assez naturel que le laisser-aller de la vie privée s'introduisît jusque dans les sommités du gouvernement. Le nom de *roués*, que le régent donnait à ses compagnons de plaisir, indique de reste le genre d'étiquette dont on se glorifiait dans les réunions du Palais-Royal. La noblesse, autrefois pleine d'aversion pour les affaires du commerce, abjura ses répugnances, que tous les efforts de Colbert n'avaient su vaincre : on la vit s'associer à des spéculations que les actions de la compagnie des Indes, dont elle avait augmenté la fortune, rendaient d'autant plus attrayantes, que les opérations de la société ressemblaient davantage au mouvement animé d'un jeu de hasard. Les classes commerçantes acquirent par le système de Law une si haute importance, qu'il devenait impossible de les réduire à leur ancienne obscurité après la chute de l'économiste écossais, et les financiers occupaient de plus en plus, à l'égard de l'État, le rang que le moyen âge avait attribué à l'Église. La bourse, fondée à cette époque dans la ville de Paris, releva considérablement les prérogatives de la capitale, en assignant aux classes moyennes une condition égale à celle que la cour réservait aux nobles et l'Église au clergé. Paris devint le centre de tout ce qu'il y avait d'industriels dans les provinces, le pôle d'attraction pour tout homme qui cherchait à faire fortune. Peu à peu cette cité rassembla tous les élémens dont l'explosion concordante dans un foyer commun rendit la révolution seule possible. N'oublions point de dire que l'extension donnée au commerce national multiplia les voies de communication, nécessita la construction de nouvelles chaussées, et contribua

nécessairement à l'entretien régulier des routes, que le gouvernement de Louis XIV avait abandonnées au gré du hasard, et qui ne furent soumises à la surveillance de l'autorité que sous la régence.

Tant de modifications survenues dans les relations sociales réagirent singulièrement sur les mœurs. La profession des armes, à laquelle on prodiguait des attentions d'autant plus minutieuses, qu'on avait moins l'occasion de la faire valoir sur le champ de bataille, affichait un air d'importance et de fatuité qui sied tout au plus à une armée de paix, dont l'inaction prolongée finit par détruire jusqu'au souvenir de son ancienne valeur. Partout on travaillait ouvertement au renversement de la religion, qui avait eu pendant des siècles la conduite et la direction du monde : les pompes sacrées n'étaient plus respectées que pour la forme. Le bigotisme et le libertinage s'alliaient souvent dans le même individu de la manière la plus bizarre, comme pour prouver qu'en toute chose les extrêmes se touchent. A la place de la foi religieuse une grossière superstition dirigeait les esprits vers les pratiques puériles du sortilège et de la magie divinatoire. L'amour du mysticisme, le penchant pour les sociétés secrètes, favorisaient alors l'établissement des loges maçonniques, dont le but, voilé sous l'enveloppe mystérieuse du symbole, cadrait mal avec la frivolité de la nation. Le peuple, qu'on tenait éloigné des fonctions publiques, des dignités militaires et de toutes les positions élevées, se mêlait aux conditions supérieures dans les maisons de jeu ; car on ne jouait plus alors, comme du temps de Louis XIV, dans les salons des particuliers, mais dans des lieux publics, auxquels on donnait le nom pompeux d'*académies des jeux*. Les banques de roulette, qu'on a laissé subsister en France, et qui, par les impôts prélevés sur leur exercice, sont devenues une source de bénéfices pour le trésor, datent de la même époque. Des plaisirs d'une autre nature, des jouissances ignobles et rui-

neuses, un luxe effréné, conséquence naturelle des opérations faites sous le système de Law, venaient faire diversion à la monotonie des jeux. Les bals masqués, avec leurs mille intrigues amoureuses, n'étaient point faits pour resserrer les liens de la vie domestique, déjà trop relâchés ; la débauche avait ses repaires, où les gens comme il faut se dédommaient impunément de la contrainte qu'ils pensaient devoir garder chez eux ; la dissipation délirante des riches consistait surtout à s'entourer d'une valetaille nombreuse, comme jadis les seigneurs féodaux avaient mis leur orgueil à se montrer au milieu d'un brillant cortège de vassaux ; l'ivrognerie était le vice habituel auquel se livraient sans réserve l'un et l'autre sexe dans leurs splendides repas ; les cafés, établis depuis peu, foisonnaient dans les quartiers fréquentés de Paris, et achevaient de bannir le goût pour les occupations paisibles et pour les jouissances calmes et innocentes de la vie domestique. Toutes ces modifications, plus ou moins graves dans l'esprit du siècle, travaillaient de concert à déterminer une sourde fermentation de tous les élémens de l'État. Il se formait à l'insu des gouvernans et des gouvernés cette communauté de sentimens, cette connexité d'intérêts parmi les sectes les plus opposées, qui provoquèrent enfin ce phénomène moral, si puissant dans l'histoire moderne, que nous appelons *conscience nationale*, *opinion publique*. La mobilité du caractère français de cet âge n'épargnait pas même les costumes solennels et compassés que le siècle de Louis XIV avait religieusement respectés ; l'empire de la mode les soumit à des formes légères et à des variations continuelles. On en peut dire autant de la littérature. La période classique touchait à sa fin. Fontenelle, avec sa grâce affectée, venait de s'ériger en aristarque des lettres contemporaines ; mais en retour nous remarquons dans les productions scientifiques des vues élevées : le nombre des écrivains distingués s'augmente d'une manière étonnante, et la prose française acquiert en

peu d'années une élégance, une précision et une flexibilité dont la poésie seule avait jusqu'ici fourni des modèles. Déjà les premières publications de Montesquieu et de Voltaire font entrevoir ce que l'avenir peut attendre des écoles nouvelles dont ces génies puissans deviennent les chefs.

Résumons en peu de mots l'époque de la régence. Ce n'est ni sa prépondérance dans les relations extérieures, ni son énergie dans l'administration des affaires intérieures qui la signalent à l'attention de l'historien, mais bien la transformation totale qu'elle produisit dans les mœurs, après une durée de dix années. La vie privée se dégagea de l'enveloppe officielle où les formes de l'étiquette l'avaient enserrée; la vie privée, avec ses libertés, ses plaisirs, ses caprices, son insouciance, fut le type de la régence. Louis XV et ses courtisans en ont usé jusqu'au dégoût. Mais bientôt nous verrons l'intellectualité du dix-huitième siècle, fatiguée d'un aussi honteux sensualisme, se redresser plus vigoureuse que jamais, prescrire aux forces nationales des tendances d'une autre nature, et, après un long recueillement, se présenter à la face du monde sous l'image de la révolution française.

RICHARD.



RÉVISION DE LA PHILOSOPHIE MORALE DEPUIS KANT ET JACOBI.

(*Cinquième et dernier article.*¹)

SCHELLING.

Comment de ce tissu d'hypothèses serait-il possible de déduire les idées nécessaires pour fonder la morale, les idées du monde objectif, de la liberté, de la personnalité, du bien et du mal, et d'autres encore ?

Quant au monde objectif et à ses rapports avec Dieu, il y a, selon les principes de Schelling, deux systèmes possibles, l'un idéaliste, l'autre réaliste, selon que l'on part du point de vue subjectif ou du point de vue objectif ; mais tous deux aboutissent au panthéisme, en vertu de ce principe qui veut que tout soit un, et qui identifie le créé avec le créateur. Dans l'un et l'autre cas, l'existence particulière du monde, distincte de Dieu, est niée, et dès-lors c'est chose assez indifférente ou de passer de l'idéal au réel et d'absorber l'univers dans Dieu, ou, dans le sens contraire, passant du réel à l'idéal, d'établir le matérialisme et de faire absorber Dieu dans l'univers, en faisant de Dieu l'âme du monde, la force suprême et fondamentale de la nature.

Pendant ce dernier système était trop évidemment antimoral pour qu'il fût possible de s'en servir ; c'est pourquoi Schelling, dans tous ses écrits de philosophie pratique, fait toujours prédominer le côté idéaliste de sa théorie. Les expressions dont il se sert en parlant de l'univers, qu'il appelle

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VIII, p. 252 ; t. IX, p. 97. t. XIII, p. 113, et t. XIV, p. 120.

tour à tour une manifestation, une affirmation objective de Dieu, Dieu se posant, se reconnaissant, se contemplant lui-même, un développement, une évolution de Dieu, etc., ont toutes un sens idéaliste ou panthéiste, et refusent au monde toute réalité. C'est au même résultat que conduisent les deux hypothèses dont nous avons parlé, celle de la *chute* et celle du *fond* ou de la *base primitive*¹. La chute ou la déchéance ne produit aucune réalité; car, selon Schelling lui-même, ce qui est *déchu* est le néant, un ensemble de *non-êtres*; le monde sensible ou phénoménal est un être de *pure apparence*, un *εἶδωλον*²; et par la distinction qu'il établit entre le fondement ou le principe de Dieu et son existence, la nature ou le fond est à la vérité considéré comme distinct de Dieu en tant qu'existant; mais ce fond est dans Dieu et n'est rien sans lui existant actuellement. Dieu est l'existence, l'être et l'essence du monde³. D'ailleurs ce philosophe dit expressément qu'il n'y a rien hors de Dieu⁴. Enfin, il vous autorise en propres termes à qualifier son système de panthéisme⁵. Or, ici, où il ne s'agit que de la réalité de l'univers, panthéisme est équivalent à idéalisme; car l'un et l'autre nient cette réalité, et se distinguent seulement en ce que le dernier, l'idéalisme, identifie le monde avec le moi ou la raison, tandis que le panthéisme l'identifie avec Dieu. C'est aussi en cela, pour le dire en passant, que consiste la différence de l'idéalisme de Fichte et de celui de Schelling. Chez Fichte le *moi* est l'absolu et la seule réalité; chez Schelling ni le *moi* ni le *non-moi* n'est réel. La réalité est dans leur identité, dans l'absolu ou Dieu. Les deux systèmes s'accordent à refuser toute réalité au *non-moi*, au monde objectif: il y a seulement de plus dans celui de Schelling, que le moi aussi,

1 Voyez tome XIV, p. 137 — 140.

2 Philosophie et Religion, p. 35, 37 — 40.

3 Von der Freiheit, p. 453, 454.

4 Là-même, p. 429 et 431.

5 Là-même, p. 502.

c'est-à-dire l'esprit et la liberté, est anéanti à son tour. Tous les reproches que nous avons faits à l'idéalisme de Fichte, sous le rapport de la morale, retombent de tout leur poids sur celui de Schelling, et nous pouvons passer sans autre retard à sa doctrine de la liberté.

Dans ses *Recherches sur la liberté*, Schelling d'abord part du point de vue de l'idéalisme, qui, dit-il¹, a fait de la liberté l'essence de la philosophie, et à qui nous devons la première notion parfaite de la liberté. Mais, ajoute-t-il, l'idéalisme est loin d'être un système complet; car l'idéalisme ne fournit que l'idée la plus générale et purement formelle de la liberté. Cette idée a besoin d'un contenu, d'une matière, pour acquérir de la vie et de la réalité, et pour devenir la puissance du bien et du mal. Mais pour cela il ne suffit pas de dire, avec Fichte, que l'action, la vie et la liberté seules sont la vraie actualité, il faut encore montrer que toute réalité, la nature, le monde objectif, a pour fondement l'action, la vie et la liberté, ou, pour parler le langage de Fichte, que non-seulement le *moi* est tout, mais encore que tout est moi.² Or, c'est précisément cette identité de Schelling qui conduit le plus sûrement à l'anéantissement de la liberté; car ce système le contraint de chercher à concilier l'idée de la liberté avec l'idée de l'unité absolue. Par là même Schelling est amené nécessairement au panthéisme et au fatalisme. Mais une philosophie qui sait reconnaître les justes limites de la spéculation ne se proposera jamais la solution d'un tel problème : elle ne tentera jamais de vouloir comprendre ce qui appartient à l'Être vrai et éternel des choses au moyen de notre intelligence bornée; elle s'en tiendra à cet égard à la foi subjective, et ne s'arrogera pas un savoir positif sur l'Éternel, se contentant de le saisir négativement par la négation des bornes du fini. De la même manière elle ne se repré-

¹ *Von der Freiheit*, p. 419.

² Même ouvrage, p. 420.

sentera la liberté que comme la négation de la nécessité; et s'il paraît y avoir contradiction entre cette liberté et l'idée d'une divinité, comme principe absolu de toute existence, cette contradiction a sa source en nous-mêmes, dans notre intelligence faible et bornée. Toute tentative de s'élever au-dessus des idées négatives conduit inévitablement à des contradictions. C'est ainsi qu'il s'en présente jusque dans les attributs de Dieu, par exemple entre la bonté et la justice, etc.

Schelling¹ avoue lui-même que la liberté, considérée comme une puissance à part, est incompatible avec l'absolu, la toute-puissance de Dieu ne souffrant à côté d'elle aucune autre puissance. « Une causalité absolue, dit-il, attribuée à un être, ne laisse à tous les autres êtres qu'une passivité absolue. »

Cette incompatibilité de la liberté avec l'absolu ou Dieu, ne peut être résolue, à moins qu'on ne transporte la liberté dans l'Être divin lui-même, en disant que l'homme n'est pas hors de Dieu, mais dans Dieu, et que son activité fait partie de la vie divine². « Le panthéisme, dit Schelling³, peut à la vérité être conçu comme fatalisme; mais il n'est pas nécessairement fatalisme : c'est au contraire le sentiment le plus vif de la liberté qui de tout temps a poussé au panthéisme. » Il s'explique dans le même sens ailleurs⁴. « L'être déchu, dit-il, n'est vraiment libre qu'autant qu'il est en même temps dans l'absolu, c'est-à-dire il n'est absolu et réellement libre que dans la nécessité absolue. La liberté, se détachant de la nécessité, est le vrai néant, une illusion. Ainsi la liberté de l'ame humaine, se détachant de l'absolu, en d'autres termes la liberté individuelle, est le néant. La vraie liberté est celle qui est identique avec la nécessité absolue.⁵ »

¹ *Von der Freiheit*, p. 402. — ² Là-même, p. 404. — ³ *Ibid.* p. 403.

⁴ *Philosophie et Religion*, p. 37 — 40.

⁵ Voyez là-même, p. 56 et 57.

Ces paroles suffiront pour montrer ce que Schelling pense de la liberté de l'homme, et qu'en tous les cas la liberté à lui n'est pas celle qui a pour conséquence la responsabilité morale; et pourtant Schelling s'est imposé la tâche de concilier sa liberté avec cette responsabilité. « La liberté, dit-il ¹, n'est pas plus une faculté de vouloir sans motifs déterminans — ce serait hasard et chose impossible — qu'une nécessité empirique ou contrainte venue du dehors; mais elle est une nécessité intelligible, qui résulte nécessairement de la nature même de l'agent. Par l'idéalisme la liberté a été transportée dans son véritable domaine, qui est l'intelligible: par là elle est d'une part au-dessus de toute nature et en dehors de toute causalité naturelle; mais d'un autre côté elle est déterminée par l'intelligible, par l'essence même, la nature propre de celui qui agit; car être libre, c'est agir conformément aux lois de sa propre nature, et n'être déterminé par rien autre, ni du dehors ni du dedans. » C'est là le point où la liberté et la nécessité coïncident et s'unissent; détermination intérieure, nécessité intelligible, voilà la liberté: elles sont toutes deux une seule et même chose, considérée seulement sous deux faces différentes.

D'après cette théorie de la liberté, rien de plus conséquent que ce que l'auteur dit un peu plus loin ²: « Si Judas devint traître, ni lui-même ni aucune autre créature ne pouvait l'en empêcher; » mais il est inconcevable que l'auteur ajoute: « et toutefois Judas ne trahit point Jésus-Christ forcément, mais volontairement, et avec une pleine et entière liberté. » Car selon cette définition, l'animal qui obéit à son instinct, la plante qui se développe organiquement, et la pierre qui tombe en vertu de la loi de la gravitation, ne seraient pas moins libres que l'homme, puisque eux aussi se meuvent selon les lois de leur nature. Schelling, il est vrai, convient que, si

¹ Philosophie et Religion, p. 463.

² Même ouvrage, p. 469.

l'homme dans son essence était privé de toute vitalité propre, de toute spontanéité, il n'y aurait pour lui ni responsabilité morale, ni liberté; mais cette essence de l'homme, sa nature morale, est son propre ouvrage, et cette nécessité intelligible, à laquelle il obéit, est la liberté. L'essence de l'homme est son propre ouvrage par un acte primitif, une action intelligible. N'est-ce pas là un véritable fatalisme intelligible, et une telle doctrine n'est-elle pas au fond identique avec le dogme de la prédestination? Qu'importe, en effet, pour la responsabilité morale que la prédétermination soit le produit d'un décret absolu de Dieu, selon le dogme de la prédestination, ou, selon Schelling, celui d'un *acte contemporain de la création*¹ qui aurait déterminé la nature de l'homme, en vertu de laquelle il agit? Ses actes ne lui appartiennent pas plus dans ce cas que dans l'autre.

Du reste, l'idée qui sert de fondement à cette doctrine est juste : c'est que dans toute action humaine il faut distinguer ce qu'il y a d'accidentel ou de phénoménal d'avec son essence, ou, en d'autres termes, l'intention et le fait, et que la responsabilité ne se rapporte pas à l'action comme phénomène ou comme fait phénoménal, mais à son être qui résulte de l'intention. On peut se représenter tout l'ensemble de l'activité humaine, en tant que phénoménale, comme sujette à la nécessité des lois physiques et psychologiques, sans toutefois nier le moins du monde la liberté et la responsabilité. C'est pour cela que KANT et FRIES ont établi une distinction entre le caractère phénoménique et le caractère intelligible d'une action, et dans ce sens, mais dans ce sens seulement, on peut trouver juste cette assertion de Schelling, que la liberté et la nécessité sont au fond une seule et même chose; considérée sous deux points de vue différens. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend Schelling; car selon lui c'est dans l'être réel, dans l'absolu qu'est l'unité de la liberté et de la

¹ Philosophie et Religion, p. 471.

nécessité, et l'acte intelligible lui-même est une action nécessaire de l'absolu. Selon notre principe de la négativité des idées, tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'est que le caractère intelligible d'une action humaine n'est pas un produit de la nature, c'est-à-dire qu'il est libre. Mais dire dans quelle relation ce caractère intelligible se trouve avec l'Être éternel, avec Dieu et la nécessité, c'est ce qui n'est point du domaine de notre intelligence.

La seconde condition de la responsabilité morale, l'individualité et la personnalité, se trouve anéantie dans le système de Schelling comme la liberté. De même que celle-ci est en contradiction avec la nécessité, la personnalité, l'existence individuelle est en contradiction avec l'existence en Dieu. D'après son principe de l'absolu, Schelling soutient qu'il y a une moralité même pour la raison absolue. Mais la moralité suppose des bornes sensibles. Il n'y a de loi ni de devoir pour une raison absolue, car tout en elle est perfection. Moralité, c'est combat et effort, et combat suppose une réalité adverse. Or, selon la doctrine de l'identité, il n'y a hors du *Tout-et-Un* rien de réel, et les créatures, identifiées avec le Créateur, perdent toute existence indépendante. Schelling, il est vrai, nie que le panthéisme confonde ainsi toutes choses avec Dieu; mais ce qu'il présente pour sa défense, savoir, que dans Spinoza la distinction entre Dieu et les choses est établie de la manière la plus précise, en disant que *Dieu est ce qui est en soi, ce qui s'explique de soi, ce qui a sa cause en soi, et que le fini est ce qui est nécessairement dans un autre, dans Dieu*¹, prouve précisément le contraire, et il s'ensuit de ces paroles mêmes que les existences finies ne sont rien en soi, et ne sont quelque chose qu'en Dieu, et qu'elles ne diffèrent pas de Dieu *toto genere*, mais seulement comme des modifications diffèrent de ce qui est modifié. Quant à l'explication que, pour se

¹ *Von der Freiheit*, p. 404.

tirer d'embarras, il donne ¹ de son principe d'identité, en disant qu'identité n'est pas égalité ² du sujet et de l'attribut, mais seulement une certaine conformité, ce n'est en vérité qu'un vain expédient. Car malgré l'anathème lancé ³ contre ceux qui interpréteraient ainsi le principe de l'identité, nous osons déclarer non-seulement que ce mot, pris grammaticalement, n'a pas d'autre sens que celui que nous lui attribuons; mais encore que tout le système de Schelling repose si bien sur l'unité absolue de toutes choses, qu'il ne subsiste que par là-même. Entendre le mot identité comme il cherche à l'expliquer relativement à la liberté, c'est ruiner son système par sa base. Si un peu plus loin ⁴ il affirme que l'unité ou l'identité n'est point une unité simplement logique et sans vie, mais une unité immédiate et créatrice, et si à côté de la loi de l'identité il admet, comme également primitive, la loi de la cause et de l'effet, il franchit son principe, et suppose à côté de l'unité la variété.

Schelling continue ensuite à soutenir que non-seulement l'individualité, mais la liberté elle-même n'est point détruite par le panthéisme ou l'immanence en Dieu; mais il confond ici presque partout les idées d'existence individuelle et de liberté. Leur dépendance de Dieu, au dire de Schelling (p. 413), ne détruit point l'existence indépendante des créatures, parce que la dépendance ne détermine pas la nature des choses, mais seulement leur origine, et que les êtres organiques ne sont pas dépendans quant à leur existence, mais quant à leur naissance. De bonne foi, en est-il ainsi dans le système du panthéisme? Cette indépendance est encore moins incompatible avec l'immanence en Dieu, et quand Schelling prétend que cette existence en Dieu peut

¹ *Von der Freiheit*, p. 406.

² *Einerleiheit*, ce qui n'est au fond que la traduction du mot identité.

³ *Von der Freiheit*, p. 407.

⁴ Là-même, p. 412.

même se concilier avec la liberté, il prouve seulement qu'il confond la liberté avec l'existence individuelle et indépendante. Il dit (p. 413) : Si ce qui est compris dans un autre n'était pas quelque chose de réel, il y aurait compréhension sans rien qui fût compris, ce qui serait absurde; il cite pour exemple le rapport d'un membre à l'organisme dont il fait partie, tel que celui de l'œil au corps humain, et lui attribue non-seulement une vie indépendante, mais encore de la liberté. Voilà donc la prétendue liberté que Schelling accorde à l'homme ! Elle est semblable à celle d'un membre du corps; l'indépendance de l'homme, pour ne rien dire de la liberté, est à l'Être divin ce que celle de l'œil, par exemple, est à l'organisme humain. Schelling a beau continuer et dire : « Dieu n'est pas un Dieu des morts, mais des vivans. L'émanation des choses de Dieu est une manifestation de Dieu à Dieu, et Dieu ne peut se manifester à lui-même qu'en ce qui lui est semblable, dans des êtres libres et se déterminant à l'action par eux-mêmes; » car si tout ce qui vient de Dieu est libre, toute la création, animée ou inanimée, est libre au même titre, et l'homme se trouve ainsi placé sur la même ligne que toute la nature. Ce qui prouve trop, ne prouve rien. D'ailleurs Schelling, arrivé au bout de sa déduction circulaire, en revient au point de départ et termine ainsi : « L'immanence en Dieu est si peu exclusive de la liberté, qu'il n'y a précisément que ce qui est libre qui soit en Dieu, et que ce qui n'est pas libre est nécessairement hors de Dieu, en tant qu'il n'est pas libre.¹ »

Nous le savons maintenant : ainsi que l'œil ou la main se meut selon la volonté de l'homme, ainsi les hommes se meuvent selon la volonté divine; telle est la liberté, telle est l'individualité dans le système de Schelling. La même doctrine se retrouve dans son livre *Philosophie et Religion*.

On se rappelle quel est l'esprit de cet ouvrage, selon

¹ *Von der Freiheit*, p. 415.

lequel le monde objectif n'est qu'un reflet de l'absolu, semblable à ces vaines images que présente le miroir, c'est-à-dire rien. « Le réel n'est vraiment quelque chose en soi qu'autant qu'il est en même temps dans l'absolu ; en d'autres termes, il n'est entièrement réel qu'autant qu'il est entièrement idéal.¹ Les unités ou idées que le réel produit de lui-même (les individualités), sont les images dans lesquelles l'Idéal se représente, se reconnaît ou se contemple lui-même. » Selon la théorie de la *chute* ou de la *déchéance*, l'individualité et la personnalité sont le résultat de cette déchéance, et par conséquent le monde objectif n'est rien de réel, mais un ensemble de non-êtres, d'illusions². Il en est de même de l'idée *déchue*, c'est-à-dire de l'ame humaine, du *moi fini*, individuel, phénoménique. Il est vrai que l'ame a la faculté de retourner à l'absolu ou de persister dans la déchéance ; mais cette liberté n'est rien, la liberté dans son renoncement à l'absolu, la liberté de l'ame comme individu est le vrai néant.³

Avec une telle manière de voir sur la liberté en général ou la liberté *formelle*, il est facile de juger ce que deviendra ce que Schelling appelle la liberté *matérielle*, ou la réalité des idées du bien et du mal. Lorsqu'il s'agit de la liberté matérielle, considérée comme la faculté de choisir entre le bien et le mal, il importe avant tout de s'assurer de la réalité de ces deux idées. Mais ici s'élève tout d'abord la difficulté de concilier le mal avec le principe de l'absolu ou avec Dieu, l'Être parfait, et la philosophie de Schelling, comme tout autre dogmatisme de ce genre, aura à présenter une *théodicée*. Or, la seule interprétation de ce mot, qui signifie *justification de Dieu* par la raison humaine, montre assez ce qu'il y a d'absurde dans une telle entreprise, la véritable foi en Dieu n'ayant pas besoin d'une pareille justification, et

1 Philosophie et Religion, p. 29.

2 Là-même, p. 35.

3 Ibid., p. 36, 56.

l'homme d'ailleurs en étant incapable. Aussi toutes les tentatives de ce genre qu'on a faites jusqu'ici, ont été vaines et le seront toujours, parce qu'une connaissance positive de l'Éternel est au-dessus de la raison humaine. Schelling lui-même ne trouve d'autre moyen, pour se mettre à l'abri du dualisme, que de transporter le mal dans l'absolu, comme tout à l'heure il y a transporté la liberté, détruisant ainsi ou la réalité du mal, ou l'idée de Dieu comme l'Être parfait. Il déclare que ce point est le plus difficile dans la théorie de la liberté, et l'exposé qu'il fait des différens essais qui ont été tentés pour résoudre ce problème¹, prouve bien que le système de l'*immanence en Dieu* rend cette difficulté plus sensible, mais aussi que tous les essais ultérieurs de concilier le mal avec l'idée de Dieu, conduisent à ce résultat, qu'il ne reste à cet égard d'autre alternative que de se décider pour le dualisme, système contraire à l'essence même de la raison, et qu'elle n'adopte qu'en désespoir de cause, ou à force de subtilité, de déduire le mal du bien même, et de les déduire l'un et l'autre, en les identifiant, d'une source commune, qui est l'absolu ou Dieu. C'est aussi la voie où s'engage Schelling, en profitant pour cela de son hypothèse du *fond* et de l'*existence* de Dieu, ou, pour mieux dire, il n'a imaginé cet expédient que pour expliquer le bien et le mal. Le mal, en effet, ne saurait être attribué à Dieu; et pourtant, selon les principes du panthéisme, il n'y a rien hors de Dieu; il faut donc déduire le mal de quelque chose qui ne soit pas hors de Dieu, et qui cependant ne soit pas Dieu lui-même. Or, c'est là précisément ce que Schelling appelle le *fond* ou le principe de Dieu (*Grund Gottes*), qui n'est pas Dieu, existant *actu*, mais qui pourtant n'est pas hors de Dieu, parce que Dieu a nécessairement son principe ou son fondement en lui-même; c'est la *nature en Dieu*². Le

¹ *Von der Freiheit*, p. 422 — 428.

² Là-même, p. 429.

développement successif ou l'évolution du *fond* vers l'existence, du désir de créer vers l'intelligence, ou du principe opaque vers le principe de lumière, fournit la variété des créatures.

La création n'est donc que la séparation des deux principes qui sont en Dieu *inséparés*. La formation cosmique s'opère par la séparation ou la *désinvolution* des forces du *fond* au moyen de l'intelligence, ou par l'évolution de l'unité intelligente, gisant comme germe dans le chaos du *fond*¹. Chacun des êtres nés de cette manière a donc en soi un double principe, mais qui n'est qu'un seul et même principe considéré sous les deux faces possibles. Le premier principe est ce par quoi les êtres créés sont séparés de Dieu, ou par quoi ils ne sont que dans le fondement de Dieu; le second, ce par quoi ils ont leur prototype dans l'intelligence. Le premier constitue la volonté propre de la créature, volonté aveugle, désir, appétit; le second est l'intelligence comme volonté universelle. Plus la formation, ou l'évolution des forces fondamentales avance, plus les deux principes se pénètrent, et plus ils se rapprochent de nouveau de la parfaite unité². Outre Dieu, cette parfaite harmonie ou cette élévation du centre le plus profond (du fond obscur) vers la lumière, n'a lieu que dans l'homme. En lui est réunie toute la puissance du principe des ténèbres avec toute la puissance de la lumière. L'identité du principe de l'individualité égoïste ou des ténèbres avec le principe idéal de la lumière est l'*esprit*. L'esprit est placé au-dessus des deux principes, de la créature et de la nature, de la lumière et des ténèbres; il est libre des deux principes, il est *volonté*, *liberté*. Mais par là-même que l'esprit est esprit, c'est-à-dire *libre*, au-dessus de la nature, il a en lui la possibilité de se séparer de la lumière; en d'autres termes, la volonté propre peut tendre à être

¹ *Von der Freiheit*, p. 432.

² Là-même, p. 436.

comme *volonté particulière*, ce qu'elle n'est que par son identité avec la *volonté universelle*. Et voilà en quoi consiste la différence de l'identité des deux principes dans l'homme de ce qu'elle est en Dieu. Dans l'homme elle est dissoluble, en Dieu indissoluble. Or, cette possibilité de la division des deux principes est la liberté morale que Schelling cherchait : c'est la possibilité du bien et du mal. Mais d'après cela le mal n'est au fond ni l'un ni l'autre des deux principes en soi, mais il résulte d'un rapport faux de deux principes qui ne sont, pris en eux-mêmes, ni bons ni mauvais : le mal est la perversion positive ou le renversement des principes ; « car la volonté du *fond* n'est pas mauvaise en soi, mais seulement en tant qu'elle s'est portée du centre à la circonférence, ou en tant qu'elle ne veut plus être une avec la volonté universelle pour devenir une volonté particulière. »¹ — « Cette idée du mal, continue Schelling, est la seule juste ; car elle seule considère le mal comme une opposition positive du bien, tandis que dans tous les autres systèmes il n'est qu'une négation, une imperfection de la créature, quelque chose de passif, une limitation, un défaut, une privation, toutes idées qui sont en contradiction manifeste avec la nature du mal. Ce qui le prouve, c'est que l'homme, la plus parfaite de toutes les créatures visibles, est seul capable du mal, et que le démon, selon les idées chrétiennes, ne fut pas la créature la plus bornée, mais peut-être la plus illimitée de toutes. Que si l'on objectait que cette même perversion de l'ordre, cette disharmonie est une privation, la privation de l'unité, je répondrais que cette disharmonie ne provient pas de la division des forces en soi, mais de leur *fausse unité*. Mais pour expliquer cette fausse unité, il faut admettre dans le mal quelque chose de positif. Cette manière négative d'expliquer le mal est partagée par tous ceux qui le font uniquement dériver de l'animalité, de la sensualité ou du principe

¹ *Von der Freiheit*, p. 440.

terrestre, comme fait le philanthropisme de notre temps. Selon cette explication, le mal ne consiste que dans la force d'inertie de la matière, ou dans les bornes de l'existence finie. Mais s'il en était ainsi, la sensibilité ou la passivité à l'égard des impressions du dehors, produirait de mauvaises actions avec une sorte de nécessité, et ainsi serait anéantie la liberté, et par conséquent aussi la réalité du mal pour l'homme; car la faiblesse ou l'impuissance du principe intelligent peut bien être la cause du défaut de bonnes actions, mais non celle d'actions positivement mauvaises; et pourtant, ainsi qu'il y a un enthousiasme du bien, il y a aussi un enthousiasme pour le mal.»

De fortes objections s'élèvent contre cette explication du mal. Nous ferons d'abord observer que M. Schelling semble ici se faire une idée fausse de la manière dont on fait ordinairement dériver le mal de la sensibilité, lorsqu'il prétend que d'après cette dérivation le mal devrait procéder nécessairement de la sensibilité, et que par conséquent la sensibilité ou l'impressionnabilité sensible est en soi le mal. Telle est encore moins l'opinion du philanthropisme, à qui Schelling l'attribue : on la mettrait avec plus de justice sur le compte de quelques mystiques ou philosophes néoplatoniciens. D'ailleurs ce que Schelling blâme dans cette explication du mal, se retrouve dans ses propres déductions, seulement sous un autre nom. Au lieu de ses deux principes, le *fond obscur* et la *lumière*, mettons les sens et la raison; le principe du *fond* n'est pas mauvais en soi, de même que la sensibilité n'est pas mauvaise de sa nature; elle ne le devient que lorsqu'elle se sépare de la raison et tend à s'élever au-dessus d'elle. Or, cette séparation, cette insurrection, ne se fait point nécessairement, comme le prétend Schelling, mais toujours avec la libre permission de la raison, qui possède la faculté de dominer sur les sens, et qui, en cédant aux sens, renonce à son empire avec liberté; car la volonté de l'homme est bien

affectée du dehors, mais nullement déterminée. Par contre on peut douter que, selon la déduction de Schelling, le mal puisse avoir lieu avec liberté. La possibilité du mal, selon lui, consiste dans la possibilité de la division des deux principes. Or, l'homme n'est qu'esprit, et, comme tel, au-dessus de la créature, ou libre par l'identité des deux principes : donc leur séparation détruit l'esprit et la liberté de l'homme, et le fait descendre jusqu'à la créature ; donc l'acte qui doit produire le mal, ou plutôt qui est déjà mauvais lui-même (puisque le mal ne consiste pas dans l'action extérieure, mais dans l'intention), détruit, selon ce système, la possibilité du mal.

Ensuite, que le mal doive nécessairement être quelque chose de positif, c'est ce dont il est également permis de douter. Premièrement, quand même la faculté du mal paraîtrait une perfection dans l'homme et le diable, relativement aux autres créatures, elle serait encore une imperfection relativement à Dieu, en qui les deux principes sont indissolubles, ou bien cette indissolubilité serait elle-même une imperfection en Dieu, relativement à l'homme ; de sorte que celui-ci, comme être libre, aurait un avantage sur Dieu, qui ne serait point libre. Si le bien est représenté comme unité ou harmonie, le mal ne saurait lui être opposé que comme disharmonie, comme négation de l'unité, et une *fausse unité*, une *fausse harmonie*, que Schelling, pour maintenir au mal son caractère positif, oppose à la véritable unité du bien (p. 448), est une idée contradictoire et logiquement impossible. En général, toute cette explication du mal, considéré comme quelque chose de positif, tend à démontrer que le mal est quelque chose d'absolu, et qu'il existe positif dans l'absolu. Cette idée, qui effectivement découle du principe posé par Schelling, selon lequel tout a sa source dans l'absolu, l'a contraint de montrer l'existence du mal dans l'absolu, et de reconnaître le mal théoriquement pour réel et objectif. Mais c'est ici que gît le défaut capital

du système de Schelling sur le mal ; défaut qui tient encore au vice de son principe. En général, il est impossible de rien expliquer par l'absolu, puisqu'il est impossible d'y rien reconnaître de positif, et nous avons pleinement le droit d'opposer notre ignorance aux difficultés qu'il y aura toujours à concilier le mal avec l'absolu ; car il est au-dessus de notre raison de reconnaître autre chose que la négation des bornes du fini. Schelling ne veut pas entendre parler de ces bornes, et c'est pour cela qu'il est dans l'obligation de chercher à se faire une idée théorique et objective du mal. Or, théoriquement le mal n'a aucune signification, mais seulement sous le point de vue pratique, par l'interprétation de l'idée de la liberté et par son application au monde phénoménal. La foi pure ne sait rien du mal ; l'être réel et véritable est l'empire de la convenance absolue (*der absoluten Zweckmässigkeit*), et dans cet empire tout est bien, tout concourt au but. Ce n'est que lorsque nous appliquons l'idée de l'être en soi au monde phénoménal, que de la comparaison de l'un avec l'autre naît pour nous l'idée du mal. Le mal d'ailleurs n'est rien d'objectif, mais seulement un rapport subjectif du caractère intelligible au caractère phénoménique¹. Il y a une grande différence à considérer le mal objectivement du point de vue universel et à ne le considérer que subjectivement, c'est-à-dire du point de vue de l'individualité humaine. Vu du premier point de vue, la réalité du mal disparaît dans l'idée de la convenance absolue ou du meilleur monde : il ne conserve de la réalité que lorsqu'on le considère du point de vue subjectif relativement à l'idée de l'intelligence, de l'esprit. Il est vrai que nous ne pouvons apercevoir le mal que dans le phénomène ; mais c'est dans le phénomène que l'être en soi se montre, comme dans les ac-

1 Le traducteur ne s'associe pas à toute cette théorie du mal de M. Schmidt. Pour mener à bien une doctrine à cet égard, il est nécessaire de distinguer le mal physique et le mal moral. Mais nous partageons l'opinion de l'auteur, que la question est dogmatiquement insoluble.

tions humaines, l'idée de la liberté. Il faut donc que le mal qui apparaît dans le phénomène se trouve aussi dans l'être en soi. La nature intelligible et la nature sensible ou phénoménale sont la même nature, avec une égale réalité, mais seulement considérée comme nature intérieure ou comme nature extérieure. Quand même donc le mal n'est jamais provoqué que par la nature sensible, ce n'est toujours qu'un seul et même être réel, la liberté, qui forme la résolution, et à laquelle nous devons imputer le mal. Le mal est le fait de l'être réel de l'homme, et nous devons reconnaître une certaine propension au mal comme une des qualités essentielles de la nature humaine. Ce n'est donc que subjectivement que nous pouvons attribuer au mal un caractère positif, mais non objectivement, du point de vue de l'absolu.

Nous allons maintenant continuer d'exposer comment ce dernier point de vue, qui est celui de Schelling, établit une contradiction entre l'idée du mal et les idées de Dieu et de l'optimisme, et comment dans ce conflit la réalité du mal périclité nécessairement.

« La réalité du mal, dit Schelling ¹, repose sur cette vérité, que les deux principes sont nécessaires à la manifestation de Dieu; car tout être ne peut se manifester que dans son opposé, l'amour dans la haine, l'unité dans la désunion. Sans la séparation des principes, l'unité ne pourrait exercer sa toute-puissance; sans la discorde, l'amour ne pourrait se réaliser. Dieu lui-même, pour exister, a besoin d'un fondement, d'un principe, qui, bien qu'il soit en lui, diffère néanmoins de lui. La volonté de l'amour et la volonté du *fondement* sont deux volontés distinctes; mais la première ne peut résister à la seconde, ni l'annuler, parce qu'elle serait alors en contradiction avec elle-même; car le *fondement* doit agir pour que l'amour puisse exister, et il faut qu'il agisse indépendamment de ce dernier pour que celui-ci existe réelle-

¹ *Von der Freiheit*, p. 451.

ment. Si donc l'amour voulait briser la volonté du *fondement*, il se combattrait lui-même, et ne serait plus l'amour. Cette indépendance de la volonté du *fond*, ou principe de Dieu, est la seule manière possible d'expliquer la *permission* du mal. La volonté du fond et celle de l'amour (de Dieu) deviennent *une* par là-même qu'elles sont séparées.»

Ici on ne peut s'empêcher de se demander comment cette *permission*, ce *laisser-faire*, peut absoudre Dieu de toute participation au mal; participation que Schelling lui-même rejette, parce qu'elle implique la production négative et médiate du mal par la Divinité. D'ailleurs, ce que Schelling appelle ici *permission*, n'est-ce donc réellement que cela? et ne serait-ce pas plutôt une véritable contrainte? La volonté de l'amour, dites-vous, doit laisser faire la volonté du *fond*, sous peine de se détruire elle-même. Dieu est obligé de laisser agir son principe, sous peine de détruire sa propre existence; car la manifestation de Dieu par lui-même, c'est-à-dire l'acte de son existence, a pour condition l'existence du mal. De cette manière, à la vérité, Dieu est absous du mal; mais il est lui-même déclaré subordonné au mal, et l'idée de Dieu, comme être supérieur, se trouve par là anéantie. Le Dieu de Schelling¹ est sujet à un destin, à une naissance; il est passif. Le Dieu de Schelling n'est donc pas notre Dieu, le Dieu suprême, et la grande question de savoir comment on peut concilier le mal avec l'Être suprême, qu'on l'appelle Dieu ou destin, demeure sans solution.

Mais, d'un autre côté, Schelling qualifie la manifestation de Dieu par lui-même d'action libre et morale; de telle sorte que toutes les conséquences de cette manifestation ont été prévues par la Divinité et se trouvent comprises dans cet acte. Mais alors Dieu n'est-il pas évidemment coupable du mal, puisque celui-ci n'est qu'une suite nécessaire de sa manifestation? Ainsi cette grande objection contre la théodicée,

¹ *Von der Freiheit*, p. 493.

que celui qui a voulu le monde a dû vouloir le mal qui s'y rencontre, subsiste dans toute sa force, et, après tous ces subtils détours de la prétendue justification de Dieu, il demeure constant pour nous que le point de vue de l'absolu n'est point propre à expliquer l'origine du mal, et que de ce point de vue il est impossible de concilier ensemble l'idée du mal et l'idée d'un créateur absolu sans anéantir l'une ou l'autre. Cette contradiction ne saurait être résolue que par la distinction entre le point de vue pratique et le point de vue théorique. La foi pure en l'Être éternel s'élève au-dessus de la réalité du mal, et le mal n'a lieu que par l'application de l'idée aux phénomènes. La chose vue ainsi, cette autre question que Schelling soulève¹ est également inadmissible, à savoir si le mal aura une fin et laquelle; question à laquelle se joint celle-ci: si la création en général a un but final, et, en cas d'affirmative, pourquoi ce but n'est pas immédiatement atteint, et pourquoi la perfection n'a pas lieu dès le commencement. Schelling répond à cette question avec son hypothèse si choquante d'un Dieu passif et naissant; idée par laquelle Dieu est abaissé dans le monde phénoménal, comme en général toute cette question n'est résultée que de la confusion des idées de l'être et du phénomène: l'idée de naissance et d'origine appartient au monde phénoménal; l'être réel et véritable est au-dessus de toute naissance et de toute imperfection. Cependant, on doit le dire, Schelling n'a soutenu la réalité du mal que tant qu'il a quitté son principe pour l'expérience, et il l'anéantit dès qu'il retourne à son principe. Selon le principe de l'identité, toute différence entre le bien et le mal s'évanouit, et, fidèle à cette théorie, Schelling a eu raison de dire² que le bien et le mal étaient identiques, et que l'on n'obtenait ces deux idées qu'en envisageant la même chose de deux faces, ou, en d'autres termes, que le mal,

¹ *Von der Freiheit*, p. 493.

² *La même*, p. 489.

considéré en soi, c'est-à-dire dans la racine de l'identité, était le bien, et réciproquement, que le bien, considéré dans sa non-identité ou la séparation, était le mal. Permis donc à Schelling¹ d'accuser d'impertinence et de peu de raison tous ceux qui prétendent trouver là une négation de toute différence entre le juste et l'injuste, le bien et le mal. Comment l'entendre autrement, en effet, lorsque le mal peut être regardé à volonté comme bien et le bien comme mal, et il suffirait, pour justifier cette interprétation, d'invoquer le principe de l'identité, quand même plusieurs passages du livre cité n'auraient pas expressément ce sens. Page 441, le mal, comme la maladie, est appelé, non une chose réelle, mais un fantôme, un phénomène, un météore. Selon d'autres passages (p. 456, 457 et 461) le mal ne peut jamais se réaliser, mais y tend seulement; assertion vraiment absurde, puisque cette tendance seule au mal est déjà le mal et le réalise. Enfin (p. 474), le péché est un être qui veut toujours être, mais qui n'est jamais, qui ne subsiste que parce qu'il se l'imagine, et qui, quoique n'étant pas, par des représentations chimériques, emprunte l'apparence de l'être véritable, comme le serpent emprunte à la lumière ses couleurs trompeuses.

Et ainsi avec la réalité des idées du bien et du mal s'évanouit celle de la moralité en général. Et c'est aussi à ce résultat qu'aboutit la théorie de la chute dans *Philosophie et Religion*. Dans cet ouvrage l'essence de l'immoralité est la défection de Dieu, la moralité retour à Dieu, réhabilitation. Mais l'acte de la défection ou de la séparation n'est rien, n'est qu'une apparence sans réalité : donc l'immoralité n'est qu'une illusion. Ensuite l'existence même hors de Dieu, l'existence des êtres déchus, n'est qu'une apparence : donc le retour à Dieu, c'est-à-dire la moralité aussi, n'est qu'un fantôme. D'après cela, ces paroles que Schelling² adresse aux

¹ Comme il le fait p. 490 de l'ouvrage cité.

² *Von der Freiheit*, p. 507.

doctrines de ses adversaires : « un système qui est en contradiction avec les sentimens les plus saints, avec la conscience morale, n'est pas, en cette qualité du moins, un système de la raison, mais de la déraison, » nous pouvons les rétorquer contre lui-même.

Si maintenant, pour terminer, nous demandons ce que serait une morale exécutée sur une telle base, notre première réponse sera, qu'il est impossible de fonder là-dessus aucune morale, parce que le principe de l'identité est en lui-même sans aucun fondement et vide de toute matière, qu'il est obligé d'emprunter au dualisme, et que par conséquent toutes les tentatives d'établir sur ce principe un système de morale ou toute autre partie de la science, doivent flotter éternellement entre les deux faces, l'idéalisme et le réalisme, et transformer la morale ou en mystique selon l'un, ou en physique selon l'autre point de vue. L'idéalisme prédomine naturellement chez Schelling quant à la morale, et ainsi il est arrivé que le mysticisme s'en est presque exclusivement emparé. Il ne pouvait guère en être autrement ; car là où tout est Dieu, tout l'absolu, là les limites entre le fini et l'infini, entre une philosophie religieuse raisonnable et le mysticisme, s'effacent nécessairement ; le monde est Dieu, la créature et le créateur sont *un*, et toutes les choses sont englouties dans l'abîme de l'absolu. Cette mystique éclate surtout dans le livre *Philosophie et Religion*, où la théorie de la chute des idées est tout-à-fait néoplatonicienne, et où la morale est fondée sur les principes d'une ascétique fanatique. Nous l'avons vu, dans cette théorie l'immoralité est défection de Dieu, la moralité réconciliation avec Dieu, retour à lui, réhabilitation. Or, l'essence de la chute est la vie sensible, donc le retour s'effectue par la mortification des sens. La vertu est en conséquence une lutte contre la sensualité, et la moralité est le prix d'un complet anéantissement des sens. C'est ainsi qu'il faut entendre Schelling, lorsque,

d'accord avec le platonisme, il parle de « l'affranchissement de l'ame des liens du corps, son côté négatif, de la nécessité pour l'ame de se retirer du corps ¹, » et lorsqu'il dit ² « que l'homme vertueux doit chercher à se délivrer de la matière comme d'une maladie, et que le but suprême de tous les esprits doit être de s'affranchir du corps et de toute relation avec la matière. » Enfin, l'essence de la moralité est représentée comme l'union avec Dieu ³, et le dernier but de l'activité morale, comme un renoncement à l'individualité et à la volonté personnelle, comme la vie dans l'absolu, où la liberté et la nécessité sont *une*. D'après de tels principes l'unique devoir est un renoncement complet à la vie des sens, et consiste à engager et soutenir une lutte perpétuelle contre le corps et tous ses penchans. Pour le corps il n'y a point de devoirs; le suicide est vertu; tout ce qui est temporel doit être méprisé, haï; les macérations, les jeûnes, les flagellations sont de la moralité. La vie contemplative, la retraite de l'ame de tout ce qui est de ce monde, conduit le plus sûrement au but, qui est l'anéantissement de la personnalité et l'union avec Dieu; la vertu suprême, en un mot, est la sainteté des moines, des anachorètes, des stylites, qui se trouve ainsi appuyée du suffrage d'un philosophe idolâtré au dix-neuvième siècle.

Dans son ouvrage *sur la liberté* ⁴ Schelling ne s'énonce pas tout-à-fait de la même manière sur la moralité phénoménale. « Les passions, dit-il, sont des forces, dont chacune a une racine commune avec la vertu qui y correspond. L'ame de toute haine est l'amour, et dans le plus violent accès de colère se montre le calme attaqué et soulevé dans son centre le plus intime. Dans la mesure convenable et dans leur

¹ Philosophie et Religion, p. 77 et 78.

² Là-même, p. 70 et 72.

³ *Ibid.*, 58, 61 et 62.

⁴ Page 489.

équilibre organique les passions sont la puissance de la vertu et ses instrumens immédiats.» Or, cette apologie des passions n'est-elle pas en contradiction flagrante avec cette lutte mystique contre la sensualité tant exaltée ailleurs ? Néanmoins la morale de Schelling aboutit encore ici au même point, au mysticisme. Il veut que la morale ne soit fondée uniquement ni sur le devoir et le respect de soi, ni comme morale du sentiment sur le goût et l'amour¹. Cette dernière, sans la morale du devoir, est semblable à une fleur sans fruit; car elle méprise précisément l'accomplissement sévère des devoirs, qui est ce qu'il y a dans la morale de plus solide et d'universellement reconnu, et s'abandonne langoureusement à une volupté spirituelle de nobles sentimens et d'actions qualifiées de grandes et de belles. D'un autre côté, ajoute-t-il, la seule morale du devoir rigoureux ne suffit pas. La vraie moralité n'est point l'effet d'un choix ordonné par le devoir, mais elle est le résultat d'une nécessité intérieure et divine. Celui-là n'est pas réellement moral qui est dans le cas de s'enquérir d'abord de la loi et de se rappeler quel est son devoir; l'homme vertueux est celui qui se sent dans l'impossibilité d'agir autrement que bien. Un bien volontaire est conséquemment aussi impossible qu'un mal volontaire. La vraie liberté est semblable à la nécessité. Cette disposition bien arrêtée pour le bien sans aucune délibération, est délicatesse de conscience au suprême degré, ou *religiosité*, dans un sens pratique, comme disposition prédominante pour le divin, ou harmonie des sentimens et de la pensée avec l'Être divin. La conscience religieuse ou la religiosité est donc le principe de la morale.

Sans doute, lorsque Schelling s'exprime ainsi, on ne peut qu'être de son avis sur ce qu'ont d'insuffisant, chacune prise séparément, la morale du devoir et la morale du sentiment. Mais ce qu'il avance sur l'unité de la liberté et de la néces-

¹ Philosophie et Religion, p. 478.

sité repose encore sur la confusion qu'il fait de l'être véritable et du phénomène. La loi morale deviendrait pour une volonté absolue et sainte l'essence même, la loi nécessaire de son être; une telle volonté ferait le bien avec nécessité; mais à une volonté bornée la loi morale se prononce sous la forme d'un commandement auquel, par un libre choix, nous pouvons obéir ou désobéir, et pour lequel, engagés que nous sommes dans une lutte avec les penchans des sens, nous avons à nous décider avec liberté : la nécessité et la liberté ne sont donc pas ici identiques. Voilà encore une fois les limites entre le monde fini et l'éternité méconnues, et la porte ouverte au mysticisme. Si la volonté particulière comme mauvaise est opposée à la volonté universelle ou divine comme bonne, et si la suprême vertu est le renoncement à toute personnalité et l'absorption de toute individualité dans l'absolu, la vraie moralité n'est plus une activité personnelle et individuelle, mais c'est l'action de l'univers, de l'absolu, de la divinité; et ainsi l'existence mystique ou l'immanence en Dieu est en tout sens le dernier résultat de la morale de Schelling.

Malgré cet esprit antimoral du système de Schelling, un assez grand nombre d'écrivains de son école ont essayé de cultiver la morale selon ces principes. Ce sont principalement A. Buchner¹, Thanner², G. M. Klein³, F. Baader⁴, Troxler⁵, Krause⁶, Rixner⁷, Möller.⁸

Ce serait un travail sans fruit que de vouloir exposer et

1 *Die ersten Grundsätze der Ethik*; Landshut, 1807.

2 *Lehr- und Handbuch der praktischen Philosophie*; Salzbourg, 1811.

3 *Versuch die Ethik als Wissenschaft zu begründen*; Rudolstadt, 1811, et *Darstellung der philosophischen Religions- und Sittenlehre*; Bamberg et Wurtzbourg, 1818.

4 *Begründung der Ethik durch Physik*; Munich, 1813.

5 *Elemente der Biosophie*; Aarau, 1812.

6 *System der Sittenlehre*; Leipzig, 1810.

7 *Praktische und ästhetische Philosophie*; Soultzbach, 1818.

8 *Das absolute Prinzip der Ethik*; Leipzig, 1819.

juger en détail tous ces essais ; car à quoi pourrait-il servir d'examiner et de réfuter une à une toutes ces répétitions ou amplifications de fables mythologiques, par lesquelles cette école s'ingénie à expliquer l'origine du monde, la liberté, le mal, le diable, etc. La critique à laquelle nous venons de soumettre les principes de la philosophie de Schelling, prouve de reste que toute tentative de ce genre faite par ses disciples, doit nécessairement avoir un de ces deux résultats : ou échouer complètement, ou ne réussir à construire un système de morale qu'en déviant des principes de leur école.

Hegel n'est que le plus illustre des disciples de Schelling, bien que de notre temps, à cause de sa manière toute particulière d'interpréter et de développer son système, on le considère aussi fréquemment comme le chef d'une secte philosophique nouvelle. Ce serait donc ici le lieu et le moment d'examiner sa philosophie pratique. Mais quoique Hegel ait donné plus de soin à cette partie des sciences philosophiques que Schelling, il l'a plus considérée sous le point de vue juridique que sous le rapport moral. Son *Droit naturel* ne renferme que peu de chose sur la morale, et le peu de paragraphes qu'il lui a consacrés dans son *Précis de l'Encyclopédie des sciences philosophiques*, ne renferment que les idées les plus générales.¹

¹ Les idées de Hegel sur la morale sont néanmoins dignes de devenir l'objet d'un examen approfondi ; mais il serait impossible de les détacher de l'ensemble de sa philosophie sans les dénaturer. Quelque difficulté qu'il y ait à exposer un système comme celui de Hegel avec une terminologie aussi pauvre et aussi prude que le langage philosophique français, nous nous proposons de consacrer, dans les livraisons de 1834, une suite d'articles à l'exposition de cette doctrine.



M. SCHELLING ET M. COUSIN.

Le célèbre Schelling qui, depuis la mort de Hegel, est encore une fois le premier des philosophes vivans de l'Allemagne, le premier pour l'illustration et l'originalité, mais qui s'est trop long-temps reposé de ses créations, vient enfin de rompre le silence, pour consacrer dans les *Annales de Bavière*¹ un article fort remarquable à la nouvelle édition des *Fragmens philosophiques* de M. Victor Cousin, ou plutôt à la nouvelle préface qui précède cette édition, et dont nous avons nous-mêmes rendu compte². Nous allons traduire le plus fidèlement qu'il nous sera possible cet article, qui, en même temps qu'il jette une lumière nouvelle sur la manière de philosopher de M. Schelling, peut donner une idée assez exacte des rapports et du degré d'affinité de l'éclectisme de M. Cousin avec la philosophie de l'Allemagne, et particulièrement avec celle de l'illustre auteur du *Système de l'identité*. W.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES,

PAR VICTOR COUSIN.

SECONDE ÉDITION.

Ce recueil de dissertations, que leur célèbre auteur appelle des *fragmens*, sans doute parce que nulle d'entre elles n'expose complètement l'ensemble de sa philosophie, parut pour la première fois en 1826, et se répandit dès-lors en Allemagne par la traduction qu'en donna Carové³. Les traités

1 *Baierische Annalen*, n.° 135, 7 Novembre 1833.

2 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV, p. 18.

3 Sous le titre : *Religion und Philosophie in Frankreich*, von F. W. Carove.

eux-mêmes appartiennent donc à un autre temps, et nous n'y reviendrons point. Mais ainsi que la première édition des *Fragmens* était précédée d'une préface fort étendue qui renfermait des explications générales de l'auteur sur sa position philosophique, de même cette seconde édition est accompagnée d'une préface nouvelle qui en forme la partie la plus remarquable, et qui occupera exclusivement notre attention.

Dans ses voyages répétés en Allemagne, M. Cousin s'est acquis l'estime personnelle et l'amitié non-seulement des hommes qui suivaient la même carrière que lui, mais des savans en général; et ce qui continuera d'intéresser à ses efforts la bienveillance des Allemands, c'est qu'avec M. Guizot et un petit nombre d'autres il fut le premier qui, après les guerres de la révolution et de l'empire, appelât l'attention de ses compatriotes sur la science et la littérature allemandes. Il le fit surtout avec bonheur quant à la philosophie. Ceux qui parmi nous pourraient être portés à croire que ce n'est pas à nous de lui en savoir gré, et qui penseraient que l'avantage de ces communications a été tout entier du côté des Français, feraient par là preuve de peu de sens. Les Allemands avaient depuis si long-temps uniquement philosophé entre eux, que leurs spéculations et leur langage devenaient de plus en plus inintelligibles aux autres nations, et s'éloignaient de plus en plus du langage reçu, au point que le degré d'éloignement de la manière commune de penser et de s'exprimer finit par devenir la mesure du talent philosophique. Les exemples ne nous manqueraient pas. Des familles qui se séparent du reste de la société pour vivre entre elles, entre autres singularités répulsives, finissent par affecter certaines expressions qui leur sont propres. C'est aussi ce qui arriva aux Allemands en philosophie. Après quelques vains efforts de répandre les idées de Kant au dehors, ils semblèrent renoncer à se rendre intelligibles aux autres nations, et s'habituerent

en quelques sorte à se regarder comme le peuple élu de la philosophie, oubliant, à ce qu'il paraît, que le but primitif de toute philosophie, souvent manqué, mais toujours à poursuivre, est précisément de produire une conviction universelle, en se rendant universellement intelligible. Il ne s'ensuit pas de là, sans doute, qu'il faille juger les œuvres philosophiques comme des exercices de style, mais pourtant que toute philosophie qui ne peut se faire comprendre de toutes les nations cultivées, et qui ne peut être exprimée convenablement en toute langue, à cause de cela même, ne saurait être la philosophie vraie et universelle. L'intérêt avec lequel les étrangers commencent à suivre la marche de la philosophie allemande, ne peut donc manquer de réagir favorablement sur elle-même. L'écrivain philosophique, qui, il y a quelques dizaines d'années encore ne pouvait s'éloigner de la terminologie reçue et des formes consacrées sans s'exposer à passer pour un homme peu scientifique, osera désormais plus impunément et avec plus de courage se soustraire à cette contrainte. Il cherchera la profondeur dans les pensées; et pour le moins une complète absence de facilité et de clarté dans le langage ne sera plus réputée, comme cela s'est vu, talent et inspiration philosophique.

Le premier service que M. Cousin ait rendu à l'esprit de sa nation, c'est d'avoir combattu le sensualisme absolu, qui ne voyait dans la pensée et dans toutes les productions les plus élevées de l'activité intellectuelle que la sensation transformée. Pour bien apprécier ce qu'il a fait, il ne faut pas perdre de vue le point d'où il lui était permis de partir. Pour se faire comprendre de ses compatriotes, il lui fallut prendre la philosophie là où il la trouvait arrivée parmi eux. En Allemagne même, où pourtant, depuis Leibnitz, l'intellectualisme n'avait cessé de se maintenir contre Locke, Condillac, et le torrent de la philosophie française du dix-huitième siècle, toute transition brusque a été impossible depuis Kant dans la succession des

systèmes philosophiques. Il est de la nature la plus intime de la philosophie que la vérité elle-même ne saurait se montrer avec l'espérance du succès, avant que toutes les explications antérieurement possibles aient été tentées et épuisées.

C'est de ce point de vue qu'il convient de considérer la marche que M. Cousin a suivie jusqu'ici dans ses travaux philosophiques, et sur laquelle, dans sa nouvelle préface, il s'est expliqué, sous quatre rubriques principales, avec autant de clarté que de franchise.

I. MÉTHODE. « Ici comme ailleurs, dit M. Cousin, comme partout, comme toujours, je me prononce pour cette méthode qui place le point de départ de toute saine philosophie dans l'étude de la nature humaine, et par conséquent dans l'observation, et qui s'adresse ensuite à l'induction et au raisonnement, pour tirer de l'observation toutes les conséquences qu'elle renferme. Or, on se trompe quand on dit que la vraie philosophie est une science de faits, si on n'ajoute que c'est aussi une science de raisonnement. Elle repose sur l'observation, mais ne s'y arrête point, et avec le calcul s'élève aux lois générales de la nature et au système du monde. Or, le raisonnement est en philosophie ce que le calcul est en physique.... La vraie méthode ne reconnaît point de limites au raisonnement, mais elle l'appuie sur une observation suffisante; car autant vaut l'observation, autant vaudra plus tard toute notre science. Aussi tout en faisant ses réserves sur l'emploi ultérieur des forces de l'intelligence, la philosophie ne peut pas s'attacher avec trop de scrupule à l'observation, et, comme la vraie physique, elle ne peut proclamer trop haut l'observation comme son *point de départ nécessaire*. »

Il résulte de là que la philosophie, abstraction faite des objets, ne s'élève pas réellement au-dessus de la physique, et qu'elle se trouve placée avec celle-ci sur la même ligne. Il est vrai que la philosophie ne s'occupe pas des phénomènes du monde extérieur; ses phénomènes à elle sont ceux de

cet autre monde que chaque homme porte en lui-même, et qu'il aperçoit à l'aide de cette lumière intérieure qu'on appelle la conscience; mais ce ne sont encore que des phénomènes. Cependant, non plus que la physique, la philosophie ne peut s'arrêter à la seule observation. Elle a recours à la réflexion, qui est à la conscience ce que les instrumens artificiels sont à nos sens. Il ne suffit pas d'écouter la nature, il faut l'interroger; ce n'est pas assez d'observer, il faut expérimenter. C'est ainsi qu'on arrive à la psychologie, qui n'est pas toute la philosophie, mais qui en est le fondement. « Et par ce principe, dit l'auteur, mon entreprise philosophique, dans son caractère le plus général, est profondément empreinte de l'esprit de la philosophie moderne, qui depuis Descartes (?) et Locke n'admet plus d'autre méthode que l'expérience, et place la science de la nature humaine à la tête de la science philosophique; elle se rattache même étroitement à la philosophie du dix-huitième siècle, qu'elle continue en la modifiant, et se sépare au contraire de la nouvelle philosophie allemande. Celle-ci, aspirant à reproduire dans ses conceptions l'ordre même des choses, débute par l'être des êtres, pour descendre par tous les degrés de l'existence jusqu'à l'homme et aux diverses facultés dont il est pourvu. Elle arrive à la psychologie par l'ontologie, par la métaphysique et la physique réunies. Et certes, moi aussi, ajoute M. Cousin, je suis convaincu que dans l'ordre universel l'homme n'est qu'un résultat, le résumé de tout ce qui précède, et que la racine de la psychologie est au fond dans l'ontologie; mais comment sais-je cela? comment l'ai-je appris? Parce que, ayant étudié l'homme et y ayant discerné certains élémens, j'ai retrouvé avec des conditions et sous des formes différentes ces mêmes élémens dans la nature extérieure, et que, d'inductions en inductions, de raisonnemens en raisonnemens, il m'a bien fallu rattacher ces élémens, ceux de l'humanité et ceux de la nature, au principe invi-

sible de l'une et de l'autre. Mais je n'ai pas commencé par ce principe, et je n'y ai pas placé certaines puissances, certains attributs; car à l'aide de quoi l'aurais-je fait? Ce n'eût pas été là une induction, puisque je ne connaissais encore ni l'homme, ni la nature; c'eût donc été ce qu'on appelle en Allemagne une construction (?) et chez nous une hypothèse. Cette hypothèse fût-elle une vérité, comme je le crois, elle n'en est pas moins nulle scientifiquement. La première chose sur laquelle je tombe nécessairement en essayant à connaître, c'est moi-même; c'est moi qui suis l'instrument avec lequel je connais toute chose; il faut donc que j'apprecie cet instrument avant de l'employer.... Sans doute maintenant (après toutes ces recherches préalables) je sais que le petit monde de l'humanité n'est qu'un reflet d'un plus grand monde; mais c'est par ce petit monde que je suis arrivé au grand, et je n'ai compris l'un qu'à l'aide de l'autre. Me voici aujourd'hui sur le haut de la montagne, d'où je découvre à mes yeux un horizon immense; mais je viens du fond d'une vallée obscure, et je puis encore apercevoir et montrer aux autres le sentier qui m'a conduit jusqu'où je suis parvenu, au lieu de leur laisser croire et de me persuader à moi-même que je suis tombé là du haut des cieux. En un mot, je veux *que l'on suive dans l'exposition des idées la même marche que dans leur invention. Je préfère l'analyse à la synthèse*, parce qu'elle reproduit l'ordre d'invention, qui est le vrai; tandis que la synthèse, en prétendant reproduire l'ordre nécessaire des choses, court le risque de n'engendrer que des abstractions hypothétiques. Où en serions-nous, si l'auteur lui-même n'avait plus ou moins pratiqué cette humble méthode qu'il dissimule ou qu'il dédaigne après l'avoir suivie? Si, en l'écoutant ou en le lisant, on ne vérifiait tacitement ses assertions sur les connaissances mêmes qu'on a acquises par une autre voie; et si, finalement, on n'arrivait pas à une partie du système, savoir la psychologie, dont la lumière se

réfléchit sur toutes les autres parties, et dont la vérité devient pour nous la mesure de la vérité du système entier. Prend-on seulement la synthèse comme une méthode d'exposition à l'usage de l'auteur et de quelques adeptes ? A la bonne heure : ce n'est plus là qu'une question d'art. Mais si on en fait une question de philosophie, si on érige la synthèse en une méthode philosophique, et si du haut de cette méthode on prend en pitié la méthode psychologique, comme incapable d'atteindre à aucun grand résultat, l'affaire alors est plus sérieuse, et j'abandonne le génie lui-même, de peur de m'égarer sur ses traces. »

Nous avons laissé parler l'auteur sans l'interrompre, et nous croyons ne pouvoir mieux reconnaître ce qu'il y a dans ses observations de fondé et d'ingénieux, qu'en lui accordant que du moins, dans tout ce qui jusqu'ici a été publié sur la méthode philosophique pour laquelle il se déclare, il n'a pas été répondu d'une manière satisfaisante à toutes les questions qu'il soulève, et aux objections qu'il présente contre la méthode opposée. La principale difficulté de la méthode analytique et expérimentale qu'il propose est peut-être de lui trouver un terme et de s'élever réellement à son aide jusqu'au point suprême. La route que l'auteur suit un peu plus loin (dans le troisième point de sa Préface) est assez courte, il est vrai ; mais si elle conduit au but, c'est là une autre question.

II. APPLICATION DE LA MÉTHODE A LA PSYCHOLOGIE. Si pour la méthode l'auteur se rapproche de la philosophie française du dix-huitième siècle, il ne tarde guère, dit-il, à s'en séparer dès les premières applications. Cette philosophie n'observe que les faits qui lui conviennent ; mais une observation impartiale fait voir qu'il y a dans la conscience des phénomènes que nul effort ne peut ramener légitimement à celui de la sensation. Ici M. Cousin se reconnaît redevable à l'école écossaise et à celle de Kant ; mais il reproche à

celui-ci de n'avoir pas reconnu que la raison, bien qu'étroitement unie à la personnalité, en est profondément distincte, par conséquent de n'avoir accordé aux conceptions de la raison qu'une valeur subjective, et d'avoir contesté, par un scepticisme nouveau, la légitimité de tout passage de la psychologie à l'ontologie. Il ajoute que dans ce système le *moi* est tout, et que la doctrine du *moi* absolu de Fichte n'est que le terme extrême et nécessaire de la philosophie de Kant, et en même temps sa réfutation, le bon sens faisant naturellement justice de cette conséquence extravagante; mais que scientifiquement le principe, qui est la subjectivité et la personnalité de la raison, ne peut être réfuté que par la distinction des trois facultés fondamentales: la *sensibilité* ou la réceptibilité; l'*activité* libre et volontaire, qui constitue la personnalité, le sujet, le *moi*; enfin la *raison*, qui est au-dessus des deux autres, et aussi distincte et indépendante de la personnalité que de la sensation. « Nul abus de langage, dit M. Cousin, n'a jamais pu aller jusqu'à nous rapporter et nous attribuer à nous-mêmes les révélations de la raison. On dit : mon action, ma vertu, mon crime. On dit : ma raison, mais pour exprimer seulement le rapport de la raison au *moi* dans la conscience.... Mais qui a jamais osé dire : ma vérité? Chacun sent, chacun sait que la vérité n'est ni à lui, ni à personne. Étrange inconséquence! On conteste l'indépendance de la raison quand elle nous transporte en dehors de la conscience; mais dans la conscience même on ne la conteste point. Qui doute, par exemple, de la vérité des aperceptions immédiates de conscience? Nul sceptique n'en doute; car nul sceptique ne doute au moins qu'il ne doute : or, ne pas douter qu'on doute, c'est savoir qu'on doute, c'est savoir quelque chose, c'est *savoir* enfin. Mais qui sait, qui connaît à tel ou tel degré? Qui, sinon la raison elle-même? Si donc la connaissance que donne la raison dans ces limites et à ce degré est incontestée, pourquoi les autres connaissances que

donne la même raison seraient-elles plus incertaines? La raison est une à tous les degrés. On n'a pas le droit de resserrer ou d'étendre arbitrairement son autorité, et de lui dire à son gré: Tu iras jusqu'ici, tu n'iras pas jusque-là."

III. PASSAGE DE LA PSYCHOLOGIE A L'ONTOLOGIE. Le premier pas se fait par la réflexion psychologique. Il ne peut y avoir nul fait de conscience sans l'intervention de l'attention. L'attention est la condition de toute conscience. Or, tout acte d'attention est plus ou moins volontaire, et de tout acte volontaire je me reconnais pour la cause. Le *moi* nous est donc donné sous la raison de cause, de force. Mais cette puissance rencontre autour d'elle de la résistance, des obstacles, des limites. « Des milliers d'impressions nous assaillent sans cesse: ôtez l'attention, elles n'arrivent pas jusqu'à la conscience; que l'attention s'y applique, le phénomène de la sensation commence. Or, ici, en même temps que je me rapporte à moi, comme en étant la cause, l'acte d'attention, je ne puis pas me rapporter au même titre la sensation à laquelle l'attention s'applique; mais je ne puis pas non plus ne pas la rapporter à quelque cause, à une cause nécessairement autre que moi, à une cause extérieure, dont l'existence est aussi certaine pour moi que mon existence propre, puisque le phénomène qui me la suggère m'est aussi certain que le phénomène qui m'avait suggéré la mienne, et que tous deux me sont donnés l'un avec l'autre.... C'est la raison qui nous découvre ces deux sortes de causes. Mais la même raison qui nous les donne comme causes, nous les donnant aussi comme causes bornées et relatives, nous empêche de nous y arrêter comme à des causes qui se suffisent à elles-mêmes, et nous force de les rapporter à une cause suprême qui les a fait être et qui les maintient, et qui, étant la cause de toute cause et l'être de tout être, se suffit en soi, et suffit à la raison. » L'auteur ajoute: « Dieu n'étant pour nous qu'à titre de cause, il n'est substance absolue qu'en tant que cause ab-

solue, et son essence est précisément dans sa puissance créatrice.... Ces trois idées du *moi* ou de la personne libre, du *non-moi* ou de la nature, de leur cause absolue, de leur substance ou de Dieu (identité du sujet et de l'objet), se tiennent étroitement, et composent un seul et même fait de conscience, dont les élémens sont inséparables.»

Pour des lecteurs qui connaissent la philosophie allemande, la position philosophique actuelle de l'auteur est par là suffisamment indiquée. Nous nous contenterons de faire observer que la philosophie allemande est aujourd'hui même occupée à chercher le point de départ qui lui permette d'aller au-delà de ces vérités générales, comme par exemple : Dieu est la cause ou la substance de tous les êtres ; car toutes ces généralités ne fournissent encore qu'un savoir bien insuffisant, bien incertain, qui mérite à peine le nom de science.

L'auteur, après avoir développé son système jusqu'à ce point, saisit l'occasion de parler de ses rapports avec les principaux partis philosophiques de la France. « Un tel système, dit-il, ne pouvait manquer de choquer les deux écoles qui partagent chez nous la philosophie comme tout le reste, l'école *sensualiste* et l'école *théologique*, l'une qui enchaîne la raison dans les limites des phénomènes sensibles, l'autre qui la proscriit absolument, et la déclare incapable d'arriver à la vérité. »

Parmi les objections principales qui lui ont été faites du côté de l'école sensualiste (et même, qui le croirait ? de la part de quelques disciples de Saint-Simon) se trouve aussi l'accusation de panthéisme. « En vérité, je ne croyais pas avoir jamais à me défendre d'un pareil reproche. Mais si je n'ai pas confondu Dieu et le monde, si mon Dieu n'est pas l'univers — Dieu du panthéisme, il n'est pas non plus, j'en conviens, l'abstraction de l'unité absolue, le Dieu mort de la scolastique ; et Dieu n'étant donné qu'en tant que cause absolue, à ce titre, selon moi, il ne peut pas ne pas pro-

duire, de sorte que la création cesse d'être inintelligible, et qu'il n'y a pas plus de Dieu sans monde que de monde sans Dieu.» La différence entre cette manière de voir et le spinozisme avec l'éléatisme, l'auteur l'expose ainsi : « Le Dieu de Spinoza et des Éléates est une pure substance, et non pas une cause (n'est-il pas non plus une cause essentielle, immanente?).... Dans le système de Spinoza la création est impossible; dans le mien elle est nécessaire. Les Éléates n'admettent ni le témoignage des sens, ni l'existence de la divinité, ni celle d'aucun phénomène, et ils absorbent l'univers entier dans l'abîme de l'unité absolue.»

Mais la grande objection, et, selon l'opinion de ses adversaires, l'objection foudroyante, était celle-ci : « Tout cela n'est qu'une importation de la philosophie allemande; et cette seule idée, ajoute l'auteur, soulève autant certains patriotismes que si j'eusse introduit l'étranger dans le cœur de mon pays.» Il répond à cette accusation, comme on devait s'y attendre, qu'en philosophie il n'y a pas de nationalité, pas plus qu'il n'y a une géométrie ou une physique française. Peut-être pourrait-on répondre mieux encore *ad hominem* : dans cette objection se décèle une ignorance complète de la succession nécessaire et des rapports historiques des systèmes de philosophie moderne; que tous les systèmes postérieurs ne sont au fond que les développemens de la philosophie de Descartes; que même l'abandon de toute métaphysique, le plat sensualisme de Condillac, ou du moins l'empirisme de Locke, d'où ce sensualisme tirait son origine, n'est lui-même qu'un *moment*, qu'une transition dans l'histoire de la philosophie moderne. Que cela résulte de la haute importance que la dernière philosophie allemande¹ a restituée à l'expérience dans sa plus grande étendue, et notamment à la nature et à l'histoire; et si jusqu'ici le rationalisme et l'empirisme sont encore opposés l'un à l'autre, si la

1 La philosophie de la nature.

Note du Traduct.

philosophie allemande a paru suivre exclusivement le premier, et la philosophie française le second, le dernier résultat prouvera peut-être que le succès dépendait en définitive de cet antagonisme même. L'auteur rappelle avec raison, qu'après la philosophie de Descartes, « qui avait été profondément nationale, puisque toute l'élite de la nation, depuis Pascal jusqu'à M.^{me} de Sévigné, avait subi son ascendant, » la philosophie de Locke, quoique diamétralement opposée à la première, a régné pendant tout le dix-huitième siècle avec une autorité presque absolue ; et pourtant la philosophie de Locke était anglaise, étrangère, sans que pour cela la France, en l'adoptant, ait cru renoncer à sa nationalité.

Un reproche plus grave et plus personnel a été fait à M. Cousin, reproche qui, selon nous, est sans aucun fondement : c'est d'avoir profité des étrangers sans le reconnaître. A cette occasion l'auteur expose l'histoire de son éducation philosophique. Il nomme ses premiers maîtres : MM. Laromiguière, Royer-Collard, Maine-Biran ¹. Appelé de bonne heure à enseigner lui-même à l'école normale et à la faculté des lettres, il sentit bientôt qu'il avait besoin de nouveaux maîtres ; il les chercha en Allemagne. Il lut Kant d'abord dans la barbare traduction latine de Born. A la fin de 1817 il avait laissé derrière lui la première école allemande, et vers cette époque il fit son premier voyage en Allemagne. « J'étais alors, dit-il, précisément dans l'état où s'était trouvée l'Allemagne elle-même au commencement du dix-neuvième siècle, après Kant et Fichte, et à l'apparition de la *Philosophie de la nature*. Ma méthode, ma direction, ma psychologie, mes vues générales, me conduisaient à la *philosophie de la nature*. Je rencontrai en Allemagne des hommes d'un mérite incontestable, utilement appliqués à combler les lacunes de la philosophie de Kant, et à la mettre en état de résister à la nouvelle philosophie. Je rencontrai encore

¹ M. de Schelling cite ce dernier comme vivant encore. Maine de Biran est mort depuis 1824.

Note du Traduct.

l'école de Jacobi, à peu près réunie à celle de Kant contre l'ennemi commun, travaillant de concert à élever la foi au-dessus de la raison, et plaçant la foi dans l'enthousiasme. L'erreur de Jacobi était de ne pas voir que cet enthousiasme véridique, cette illumination qui ressemble à une prophétie, appartient à la raison elle-même, et n'en est qu'une application plus pure et plus haute.» En ce point cependant M. Cousin se trompe. Jacobi, au moins le Jacobi des derniers temps, se donna toutes les peines imaginables pour représenter ce qu'il avait appelé d'abord *foi*, *sentiment*, ou même *intuition*, comme une inspiration immédiate de la raison, pour *rationaliser* sa doctrine autant que cela était possible, et pour laver sa philosophie du reproche du mysticisme et d'un enthousiasme supérieur à la raison. « Une philosophie, continue notre auteur, qui part du divorce de la foi et de la raison, était trop opposée aux résultats auxquels j'étais parvenu, pour m'arrêter, m'intéresser même; je ne fus vivement frappé que de la nouvelle philosophie. Elle agitait encore et partageait l'Allemagne comme aux jours de sa nouveauté, etc.¹ » Ici l'auteur parle de la connaissance personnelle qu'il fit des philosophes de l'école nouvelle, d'abord de Hegel, plus tard de Schelling.

Pour certains lecteurs allemands cette partie de la Préface pourrait bien être la plus intéressante; nous ne pouvons cependant l'exposer avec détail. Nous dirons seulement que, si l'on a pu en France reprocher à l'honorable auteur de s'être montré peu reconnaissant envers les hommes qu'on appelle ses maîtres, ces hommes eux-mêmes ne lui ont jamais fait un semblable reproche; loin de là : ils ont toujours

¹ Ici M. Schelling supprime naturellement les paroles de M. Cousin qui lui sont personnelles. Il est de notre devoir de les rétablir. « Le grand nom de Schelling, dit M. Cousin, retentissait dans toutes les écoles; ici célébré, là presque maudit, partout excitant cet intérêt passionné, ce concert d'ardens éloges et d'attaques violentes que nous appelons la gloire. »

Note du Traduct.

rendu à la loyauté de son caractère moral les mêmes hommages qu'à son talent. En finissant sur ce sujet, M. Cousin insiste du reste encore une fois sur la différence fondamentale qui le sépare de la nouvelle école allemande quant à la méthode, et tout en proclamant ce système comme le vrai, il déclare qu'il ne renoncera jamais à la psychologie, comme fondement et garantie de la métaphysique.

L'auteur arrive maintenant à parler de ses rapports avec l'école théologique, qui ne l'accuse pas de tel ou tel méfait particulier, comme par exemple de mal parler du christianisme ou de lui être hostile; mais le crime de sa philosophie est d'être une philosophie. A entendre cette école, la raison est une faculté toute personnelle, tout individuelle. A sa place elle invoque le *sens commun*, qu'elle oppose au *sens individuel*; le sens commun se trouve exprimé dans la tradition, est rendu visible dans l'Église, formulé par l'organe du saint-siège. L'auteur s'étonne particulièrement de voir cette argumentation adoptée par les méthodistes protestans, avec cette différence, qu'à la place du *sens commun* ils mettent la parole de Dieu¹. « Dans toute philosophie, dit-on, c'est toujours un homme qui parle; mais nous ne voulons nul homme entre nous et la vérité; nous ne voulons nous rendre qu'à Dieu lui-même et à sa parole. Vraiment, nos adversaires ne sont pas difficiles; mais de grâce, qui leur enseigne cette parole, qui leur répond qu'elle est la parole de Dieu? Ceux-ci nous proposent des recherches d'érudition et de critique historique; ceux-là en appellent à une sorte d'illumination immédiate dans la lecture des saintes Écritures. Mais il est trop étrange de nous renvoyer à la critique,

¹ Nous profitons de cette occasion pour relever une expression de M. Cousin. Il dit que les protestans ont emprunté cette doctrine au catholicisme. C'est des protestans, quelques protestans, qu'il fallait dire. Et encore si les protestans invoquent la parole de Dieu ou l'Écriture, c'est seulement comme autorité suprême pour le dogme chrétien, et non pour la philosophie.

Note du Traduct.

de peur de la philosophie, et à l'histoire, pour éviter que les hommes ne se mettent entre la vérité et nous. Quant à l'illumination immédiate, l'intervention de la raison y est moins évidente, mais elle est tout aussi réelle.... Vous voulez réduire la philosophie à un commentaire des saintes Écritures : vous vous fiez donc à qui fera ce commentaire. Les Écritures saintes ont leurs obscurités et leurs voiles ; leur langage est celui de ce symbolique Orient ; pour le comprendre et l'interpréter, une raison très-exercée et très-développée est nécessaire. C'est donc, en dernière analyse, à la raison qu'il en faut revenir ; c'est son témoignage qui mesure tous les autres témoignages ; c'est sur son autorité que reposent toutes les autres autorités. Si cette autorité est purement individuelle, comme on le prétend, il n'y a plus de certitude au monde, plus de vérités universelles. On ne peut en vérité s'empêcher de sourire en voyant une secte protestante, après s'être séparée de l'Église, au nom du droit du libre examen, finir par renier l'autorité de la faculté qui examine. Qu'elle retourne donc à l'Église ; elle y trouvera du moins une règle uniforme, une discipline générale, qui sera pour elle un appui et un refuge contre les extravagances du mysticisme.»

IV. VUES GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

La manière dont un système juge l'histoire de la philosophie, fournit aussi la mesure la plus exacte pour le juger lui-même, ses principes et son étendue. Un système réellement complet n'est pas réduit à proscrire aucun autre absolument. « Il lui suffit, dit M. Cousin, de séparer la part inévitable d'erreur mêlée à la portion de vérité, qui est la force et la vie de chacun d'eux ; et, en opérant de la même façon sur tous, d'ennemis qu'ils étaient par leurs erreurs contraires, il les fait amis et frères par les vérités qu'ils renferment ; et ainsi épurés et réconciliés, il en compose un vaste ensemble, adéquat à la vérité tout entière, » Cette méthode, à la fois philosophique et historique, qui sait ainsi reconnaître et réunir

les fragmens de vérité épars dans tous les systèmes, est celle de M. Cousin, et l'a engagé à donner à sa philosophie le nom modeste d'*Éclectisme*. Les objections qui se sont autorisées de ce nom, prouvent encore une fois quelle précaution un philosophe doit apporter à la dénomination de son système, s'il faut absolument qu'il lui impose un nom quelconque. Il était presque inévitable qu'on rapprochât l'éclectisme nouveau de celui d'Alexandrie, que tout le monde n'estime pas au même point que notre auteur. Le mot lui-même donna lieu à des incriminations plus directes. « L'éclectisme, disait-on, n'est qu'un syncrétisme qui mêle ensemble tous les systèmes, approuve tout, confond le vrai et le faux ; c'est plutôt l'absence d'un système qu'un système. » À cela l'auteur répond que son éclectisme suppose au contraire un système qui lui sert de règle et de principe pour juger tous les autres ; l'histoire n'est pour l'éclectisme qu'une démonstration vivante du système. Il ne mêle pas les systèmes, il les sépare ; il décompose chacun d'eux en deux parties, l'une vraie, l'autre fausse ; il détruit celle-ci et conserve celle-là. Or, ajouter le vrai au vrai, ce n'est point faire un mélange, mais un choix. Il était inévitable que tous les systèmes exclusifs se soulevassent contre un pareil système. Avec l'école sensualiste et l'école théologique les deux partis politiques extrêmes qui y correspondent, la démagogie et l'absolutisme, se soulevèrent contre lui. Seulement la dernière école, dit l'auteur, prend quelquefois le masque de la démagogie pour mieux aller à ses fins, comme en philosophie c'est par le scepticisme qu'elle entreprend de ramener à la théocratie. Il profite enfin de cette occasion pour s'expliquer sur sa pensée politique, et se prononce de nouveau pour la monarchie représentative.

Il paraît que M. Cousin est déjà en butte à cette ingratitude, à laquelle doit s'attendre quiconque cherche à détourner ses contemporains d'une voie depuis long-temps suivie et à les diriger dans une route nouvelle. A cela sont

venues s'ajouter les dissensions politiques. Si d'un côté, par une polémique persévérante et heureuse contre la philosophie du sensualisme, il s'était attiré la haine de ceux qui s'étaient établis dans ce système et lui avaient dû de grands succès; d'un autre côté et par la même cause des partisans de la religion politique parallèle ne pouvaient lui pardonner qu'après être arrivé à une position importante dans l'État, il ne se fût pas dévoué avec eux à détruire le peu de ce qu'il reste encore en France d'éléments monarchiques, et que, dans la discussion parlementaire du projet de loi pour l'organisation des écoles primaires, il ait défendu, comme nécessaire, jusqu'à un certain point, l'intervention de la religion et du clergé dans l'éducation populaire. Il appartient d'autant plus aux Allemands de rendre justice à la loyauté constante avec laquelle M. Cousin est demeuré fidèle à ses vues et à ses précédentes maximes, ainsi qu'à son talent éminent, soutenu par un caractère grave et élevé; c'est par là seulement qu'il a pu réussir, un des premiers, à renverser, au grand profit de l'avenir, la barrière qui séparait, quant à la science, la France de l'Allemagne. D'ailleurs, abstraction faite de cette importance historique des travaux de M. Cousin, s'il est vrai, comme il le dit lui-même avec tant de raison, que l'esprit de méthode et d'analyse, le besoin de netteté, de précision, de liaison parfaite, soit l'esprit des Français par excellence, et leur vraie nationalité en philosophie, notre auteur, qui possède ces qualités à un si haut degré, et qui, comme tous les véritables philosophes, a donné ses premiers et ses meilleurs soins à la discussion de la méthode, pourra à son tour servir d'exemple et de modèle à ces mêmes Allemands, dont il reconnaît avoir profité. Aussi formons-nous le vœu que sa Préface, dont cet extrait n'a pu reproduire tout le charme que très-imparfaitement, soit bientôt traduite en notre langue. Mais ce qui mettrait le comble à notre satisfaction, en terminant cet article, ce serait de pouvoir

ajouter foi à une nouvelle que dans ce moment-ci rapportent les journaux ; savoir, que M. Cousin est décidé à reprendre ses fonctions de professeur de philosophie. Nous aurions regardé comme une perte irréparable, non pas seulement pour la science, mais pour la France elle-même, que sa carrière politique eût enlevé sans retour M. Cousin à une vocation qu'il a remplie précédemment avec un si grand succès.

SCHELLING.



Littérature.

AUGUSTE-GUILLAUME DE SCHLEGEL,

Poète, traducteur, critique, philologue, biographe et écrivain politique.

(Troisième article.¹)

Désormais la vie de M. de Schlegel appartient tout entière à la critique, à l'érudition; il n'achèvera plus sa grandiose image de Shakespeare; à d'autres le soin de modeler en plâtre les traits encore inachevés de ce géant du Nord; à d'autres aussi Caldéron, Lope de Vega, et tous ces brillans et chaleureux poètes de l'Espagne et de l'Italie, dont les harmonieuses conceptions revivaient en lui et renaissaient sous de nouvelles formes, comme on voit, au moyen d'une habile transposition, se reproduire, dans leur fraîcheur primitive, les compositions musicales des grands maîtres. M. de Schlegel abandonne ces nobles inspirations pour le moyen âge; il lui consacre toute une période de sa vie, et l'un de ses principaux mérites est d'avoir vengé cette époque des injustes dédains qu'on lui prodiguait. Jusqu'alors il semblait qu'un gouffre immense nous séparât de l'antiquité, et que pendant plusieurs siècles les peuples n'eussent marché que pour arriver à un point de vue d'où ils pussent mieux contempler l'humanité classique, l'humanité chaussée du cothurne, et ces Grecs, ces Romains toujours tragiques et toujours historiques, qu'il fallait connaître exclusivement, pour lesquels seuls il fallait traverser les ronces du rudiment, pour lesquels seuls la rhétorique conservait son emphase, la scène ses effets, la poésie sa richesse.

Le Musée allemand que Frédéric de Schlegel publia en

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XII, pag. 1 et 289.

1811 et 1812, avait pour but de remettre en honneur l'histoire nationale et les arts du moyen âge. Ce recueil, qui renferme d'excellens morceaux de critique, s'enrichit de deux compositions fort remarquables d'Auguste-Guillaume de Schlegel : l'une est consacrée aux poètes contemporains de Rodolphe de Habsbourg, l'autre est une esquisse de ses idées sur les Niebelungen. Dans la première, les poètes allemands du temps de Rodolphe de Habsbourg ne sont pas seulement énumérés et jugés, l'auteur retrouve dans leurs ouvrages tout le mécanisme poétique du temps; il démontre que l'on pourrait apprécier d'après les mêmes lois les *canzones* de Pétrarque; il décompose la strophe ou *Gesätz*, et nous apprend ce que c'est que le *Stolle* et l'*Abgesang*, parties de strophes tantôt plus longues, tantôt plus courtes. Ce n'est pas tout encore, M. de Schlegel découvre des faits historiques dans les chants de ces poètes. Ainsi Rumeland célèbre l'avènement de Rodolphe, et les joyaux, les insignes de l'empire dont il parle, fournissent au critique des données remarquables sur le château de Trifels où ils étaient déposés. C'est celui-là même où, dans le siècle précédent, avait été enfermé Richard cœur de lion. Il ne néglige aucune partie de l'érudition, il pénètre jusque dans les chroniques locales, et retire de celle des Augustins de Colmar quelques heureux rapprochemens. Frédéric de Sonnenburg a aussi célébré l'élévation de Rodolphe, et nous lui devons des détails intéressans sur le château de Bruneck en Suisse. On aime dans Conrad de Wurtzbourg, qui vécut quelques années après, la manie des formes allégoriques : ces oiseaux qui sont les nobles des châteaux forts, et ces vautours qui sont les partisans de Charles d'Anjou, enfin ce lion de Bohême, sous la crinière duquel on reconnaît le terrible Ottocaire. D'autres poètes ont écrit contre Rodolphe, tel le maître d'école d'Esslingen, ville que cet empereur avait entourée de murailles; tel encore celui que l'on connaît seulement sous le titre de l'intrépide (*der Unverzagte*), et qui ne cesse d'accabler Ro-

dolphe de traits piquans sur son avarice. Ce qui jette le plus de charme dans la lecture de ces recherches, c'est ce goût infailible, cette perpétuelle originalité, cette justesse d'esprit qui jamais n'abandonne l'auteur : par exemple quand il juge la chevalerie ; quand il compare le mahométisme au christianisme ; quand il nous les montre, l'un faisant de l'unité de Dieu une religion sublime, l'autre une doctrine de plaisirs terrestres ; ou bien encore quand il déclare que les tournois sont les jeux olympiques de la chevalerie, mais embellis de la présence des femmes. Le paganisme les en bannissait sous peine de mort ; désormais elles sont les juges de ces combats, et des juges sans lesquels la victoire n'aurait aucun prix, parce qu'elles sont presque toujours les arbitres de la destinée du vainqueur.

L'un des phénomènes les plus étranges de l'histoire littéraire, c'est que des ouvrages d'un mérite éminent, des poèmes qui reflètent toute une époque, et qui peignent en même temps des plus vives couleurs l'époque plus récente où ils ont été rédigés, s'effacent tout à coup de la mémoire des hommes, et dorment inaperçus pendant des siècles, comme on ignore les trésors que la terre recèle, à défaut de quelqu'un qui se rappelle l'existence de l'homme qui les a cachés. Trop heureux lorsqu'un de ces savans qui remontent la route ténébreuse des âges heurte du pied un de ces trésors d'érudition. Trop heureux encore quand la langue nationale ne s'en est pas éloignée au point de le laisser sans valeur et sans emploi, comme le sont dans les villes italiennes ces indéchiffrables inscriptions qui figurent, en caractères à jamais oubliés, des mots dépourvus de son, parce que depuis des milliers d'années aucun écho ne les a répétés. Toutefois il est des époques d'enthousiasme et d'affranchissement, où les forces vitales d'un peuple, trop long-temps comprimées, se font jour avec violence, où l'action de la pensée précède l'insurrection populaire. Ces époques sont admirablement favorables à la restauration d'anciens monumens, parce que la nation fait en quelque sorte

l'inventaire de toutes ses gloires ; parce qu'elle ravive de conjectures et de restaurations les fresques de ses vieilles murailles ; parce qu'elle compte les ogives de ses édifices sacrés, les créneaux de ses vieilles tours ; parce qu'elle dit et reedit le nom de ses chevaliers, et que, remontant jusqu'aux premières origines, elle retrouve, pour les disperser encore, les os des Romains de Varus, ou rêve, pour les honorer de nouveau, quelques vestiges des pas héroïques d'Arminius. Plus que tout autre peuple, les Allemands se sont enrichis de vieux débris de poésie et d'histoire : leur régénération a été une véritable récapitulation, et leur élan vers un plus noble avenir a été d'autant plus vigoureux que, pour franchir le gouffre qui s'ouvrait entre la servitude et la liberté, ils sont partis de leurs origines en courant rapidement à travers tout leur passé.

Ce que j'appellerais volontiers la *Reprise des Niebelungen*, a été l'une des manifestations de cet esprit national. Il y a plus de soixante-dix ans, il est vrai, que Bodmer en imprima la seconde moitié, sous le titre de *Vengeance de Chremhild* ; mais on n'y fit guères attention. Les hommes de génie, qui sont toujours comme les sentinelles avancées de l'humanité, n'appelèrent point le poste aux armes, on ne battit point aux champs quand Siegfried passa. Klopstock tenait alors le sceptre épique ; il déplorait si fort la perte des hymnes des bardes ; il cherchait à en ressaisir quelques sons, comme on s'efforce à retrouver le motif d'une chanson oubliée depuis l'enfance ; cependant il ne fit aucune attention à cette composition originale. Dédaignant et le moyen âge et la rime, son imagination errait à la découverte des premiers essais germaniques ; il s'égarait dans les forêts de la Thrace orphique, ou parmi les Scaldes de la mer du Nord. Herder, si avide de chants populaires, négligea celui-ci ; Bürger et Goethe, les restaurateurs de ce genre, n'ont point accordé aux Niebelungen la place que méritait cette création. Jean

de Muller fut le premier à saisir le sens de ce poème, à en donner la véritable interprétation historique; il le qualifia d'Iliade du Nord. Tieck entreprit de restaurer les *Nibelungen*, d'en combler les lacunes; néanmoins la comparaison des manuscrits fit bientôt reconnaître que ce soin serait superflu, et qu'il n'en existait pas. Jusque-là les philologues seuls avaient accueilli cet ouvrage. Auguste-Guillaume de Schlegel en fit l'objet d'un cours public, en donna une idée générale, en récita et en expliqua plusieurs morceaux. Il n'a pas encore publié son grand travail, son introduction historique aux *Nibelungen*; mais ses idées ont été révélées au public dans le Musée allemand en 1811 et en 1812, et dans les *Annales littéraires de Heidelberg* en 1816. C'est depuis le cours de Berlin que les éditions des *Nibelungen* se succèdent et se multiplient, et Van der Hagen prit à ces leçons de Schlegel la résolution de publier la sienne.

Les *Nibelungen* ont un mérite historique incontestable; c'est de nous donner un fidèle tableau de ce qu'étaient les races germaniques à l'époque de la grande migration des peuples; c'est de nous retracer des événemens vrais, tels que la défaite des Bourguignons aux pays des Huns. Les Romains, après leur défaite, n'ont fait retentir dans la postérité qu'un long cri d'effroi; les vaincus sont de mauvais témoins, il faut entendre aussi les accens des races triomphantes. Dans les *Nibelungen* la scène est successivement occupée par les Bourguignons, les Saxons, les Danois, les Thuringiens, les Ostrogoths: ils mesurent leurs forces dans de terribles combats. On y voit la noblesse dans sa naissance et les princes qui la dirigent, et ses exercices guerriers et ses combats singuliers, et les premiers essais de chevalerie et de féodalité. Pour l'éducation populaire les *Nibelungen* pourraient devenir ce qu'étaient les poèmes d'Homère chez les Grecs. Les anciennes traditions sont toujours la meilleure introduction à l'histoire nationale. Elles sont plus encore; bien que l'imagination s'y

mêle aux faits positifs, elles font connaître la physionomie des peuples. Le poème des *Nibelungen* était fort répandu dans l'antiquité germanique : plus de trois cents ans après la dernière refonte qu'il subit, il faisait, au retour de la chasse ou de la guerre, le principal délassement des chevaliers. Il retentissait à la cour des empereurs, des rois et des princes. Ce poème passa les Alpes avec les armées, et peut-être y vint-il dès le temps des rois lombards : on le chantait depuis la mer Glaciale jusqu'au pied du Vésuve et de l'Etna. Les guerriers normands le portèrent à Constantinople.

Tel que nous le possédons, il a tout juste six cents ans ; il ne peut remonter au-delà des dernières années du douzième siècle ; il ne peut avoir été rédigé plus tard que les dix premières du treizième. Le poème est divisé en strophes de quatre vers, dont le dernier s'allonge ordinairement d'un pied. La rime porte sur la syllabe accentuée d'après les règles de la prononciation, et sans pouvoir l'assujettir à une règle fixe, on suit le retour d'un rythme. C'est par la comparaison des *Nibelungen* avec un poème que Werner écrivit sur la vierge Marie, en l'année 1172, puis avec l'*Énéide* de Veldeck, qui est de 1184, que M. de Schlegel décide que les *Nibelungen* dans la forme actuelle ne peuvent précéder cette époque. De plus, il y est souvent parlé de Vienne comme d'une ville fort importante, et même comme de la capitale de l'Autriche. Or, Vienne ne le devint qu'à la fin du douzième siècle. D'un autre côté les manuscrits sont très-anciens et datent du treizième ; donc ce poème n'est pas plus récent. Il y a des allusions aux *Nibelungen* dans Wolfram d'Eschenbach, auteur de *Parcival* et de *Titurél*, ce qui prouve que ce poème existait dès la seconde décade du treizième siècle. Toutefois il y aurait quelques objections à faire à ces arguments, tandis que rien n'est plus décisif qu'une citation de *Parcival* qui fait une allusion manifeste, non pas seulement au sujet, mais à un passage du poème. Or, *Parcival* est

antérieur à Titurel, et il est manifeste qu'il a été écrit du vivant du landgrave Hermann de Thuringe, lequel est mort en 1215. Il faut donc que les Niebelungen aient existé avant cette année, et que ce poème ait été déjà bien connu des Thuringiens, auditeurs de Wolfram d'Eschenbach.

Mais ce n'était qu'une refonte; car le poème existait sous d'autres formes et bien plus anciennement. Il y a des raisons intrinsèques et extrinsèques pour le soutenir. Les raisons intrinsèques sont qu'il y règne une connaissance profonde d'Attila, de son empire et des races germaniques à l'époque de la migration. Le royaume de Bourgogne, les pays du Rhin et les princes qui les gouvernent, y sont tout aussi bien décrits. Un poète du douzième siècle n'aurait pu apprendre tout cela dans les historiens, alors inabordables, de Rome et de Byzance, et quand, contre toute vraisemblance, on lui mettrait en main un Priscus, un Jornandès, il eût vu les choses sous un tout autre aspect. Le poète n'a pu être instruit que par voie de tradition vivante, et non par des recherches d'érudition.

Ce n'est pas trop dire que de déclarer les Niebelungen un véritable complément d'histoire, et y chercher des solutions sur des questions obscures. Les Romains ne voyaient ces conquérans d'Attila que de loin, que du dehors; mais les peuples germaniques, qui étaient en partie leurs alliés, en connaissaient les rapports intérieurs, et il ne faut pas négliger ce qui s'en est conservé dans les traditions. La comparaison des traditions germaniques avec celles de la Hongrie fournit encore une preuve de la haute antiquité des Niebelungen: il y a des coïncidences et des oppositions si tranchées, que les unes ne peuvent passer pour des répétitions des autres; tout indique une racine commune, dont les rejetons ont été modifiés selon la nature du sol où ils ont été transplantés.

En jetant un coup d'œil sur les remaniemens subis par ce poème et sur les anachronismes qu'il renferme, on ne tardera pas à se convaincre que les auteurs de ces transpo-

sitions de personnages d'un siècle à un autre se rendaient compte de leur hardiesse, tout aussi bien que Virgile savait que Didon n'était pas contemporaine d'Énée. Un poème épique est en quelque sorte un Élysée, un Walhalla, dans lequel le poète donne entrée à toutes les illustrations dont il peut embellir son sujet. On a introduit dans les *Niebelungen* des personnages de temps antérieurs, on y en a placé qui ont vécu long-temps après; le fait, en lui-même, est historique, et caché sous des traditions entassées dans un cercle d'idées bourguignonnes, franckes, gothiques, thuringiennes; il remonte à la grande migration des peuples. Attila et Théodoric-le-Grand sont rapprochés et réunis avec d'autres héros dont la mémoire a perpétué l'existence sans le secours des annales. Pilgrin, évêque de Passau, vécut de 971 à 991 : l'auteur d'une des refontes des *Niebelungen* a eu la singulière fantaisie de le reculer de cinq cents ans pour lui donner place dans ce poème.

M. de Schlegel pense que les *Niebelungen* apparurent sous leur première forme peu après le temps d'Attila et celui de Théodoric-le-Grand. Cette tradition fut perpétuée et transmise aux diverses nations par les Ostrogoths, et peut-être aussi par les Bourguignons restés en Allemagne. Quelques élémens de poésie septentrionale ont pu s'y mêler : le poème arriva, de la sorte, au siècle de Charlemagne, et il est fort probable que les *Niebelungen* sont au nombre des ouvrages que ce prince fit écrire. Divers changemens y furent introduits entre le dixième et le douzième siècle, avant l'érection de l'Autriche en duché. Enfin ce poème fut mis en l'état où nous le connaissons, par un poète qui a sans doute appartenu à l'Autriche comme ses prédécesseurs.

Dans le moyen âge les auteurs de poèmes avaient coutume de se nommer, c'était un usage universel au treizième siècle. Quand le manuscrit n'est pas déchiré, quand nous en avons le commencement et la fin, nous y voyons ordi-

nairement d'assez longs détails de ce genre, tandis que dans les *Nibelungen* rien n'exprime le *moi* du poète. Cependant rien n'y manque. C'est précisément ce qui prouve le maintien des principaux traits de la composition primitive et la pureté de la tradition. S'il y avait eu remaniement intégral, refonte du sujet et des détails, l'auteur s'en serait infailliblement attribué la gloire.

Jean de Muller regarde Eschenbach comme l'auteur des *Nibelungen* : il rappelle la Suisse et le château d'Unspunnen. Il serait beau sans doute de doter de toute la gloire poétique du moyen âge les beaux lacs de Zurich, de Brienz ou de Thun, et cette blanche *Jungfrau* à la robe de neige; mais si le dialecte suisse domine dans les *Nibelungen*, s'il y a eu des Eschenbach près de Zurich, le poète de ce nom appartient à une tout autre contrée; il était de la Bavière inférieure; c'est-à-dire de la Franconie. L'idiome est d'ailleurs fort mélangé. Qu'importe que le manuscrit de Saint-Gall soit relié avec d'autres ouvrages d'Eschenbach. Ne serait-ce point abandonner la décision de la question au caprice du relieur, qui a écrit sur le titre : *Wolframi de Eschenbach carmina heroïca*. Eschenbach, en plus d'un endroit, se permet des railleries sur les *Nibelungen*; il ne se fût point exprimé d'une manière si défavorable à son propre ouvrage.

D'autres savans en font honneur à Conrad de Wurtzbourg; mais il vivait sous Rodolphe de Habsbourg, alors que deux générations déjà avaient passé sur ce poème. Bodmer cite encore deux autres Conrad du temps de Frédéric II, et de la suite de Mechtfried, son fils naturel; puis il s'attache à Marner, qui ne vécut qu'après le milieu du treizième siècle, et qui se plaint dans ses satiriques ouvrages de la préférence accordée par ses compatriotes aux chants héroïques allemands.

C'est en examinant les notions géographiques répandues dans les *Nibelungen* que M. de Schlegel devine la patrie de

celui qui les a rédigés. Dans le Sud on nomme Maroc, l'Arabie et l'Inde : c'est le pays des pierreries. Le Nord est dans un crépuscule magique : c'est le pays des nains, des géans et des trésors souterrains. Le poète connaît la Norvège; mais il ne paraît pas avoir une idée bien nette de sa situation : on y va de Worms en trois semaines, sans qu'il soit question d'aucune navigation. Quant au royaume de Brunehild, les leçons varient entre Island et Isenland, ce qui serait Eisenland selon notre prononciation. C'est par un jeu de forces surnaturelles qu'il ne faut que dix jours pour aller de Worms en Islande. Dans les pays Welches, l'auteur ne connaît que le Rhône et les étoffes d'Arras. L'Espagne n'est nommée qu'une fois comme la patrie d'un héros germanique, Suève, Visigoth ou Vandale. En Russie il n'est question que de Kiew. Enfin l'empire d'Attila s'étend d'une manière indéterminée sur le pays des Grecs. Quant à l'Allemagne, le poète en connaît mieux le sud que le nord, et l'orient que l'ouest. De ce côté il commet les plus étranges méprises : pour chasser dans les Vosges, les héros qui résident à Worms passent le Rhin, et Siegfried, dont le père demeure à Xanten au bord de ce fleuve, descend tout son cours sans passer chez lui, sans qu'il en soit même parlé. La marche des Bourguignons vers le Danube est aussi géographiquement insoutenable. L'Autriche seule est dépeinte avec prédilection et exactitude : il y a lieu de croire que le poète vivait à la cour et sous la protection d'un de ses ducs, et que sous le nom de Rudiger il a caché des allusions à un prince contemporain qui venait de mourir. Or, ces données ne peuvent convenir qu'à l'un des deux Léopold de Babenberg, illustrés par de fréquentes alliances avec la maison d'Autriche. Il convient donc d'attribuer l'ouvrage à l'un des poètes qui sont demeurés célèbres, sans qu'il nous reste d'eux autre chose que leur nom. Tels sont Klingsor d'Ungerland et Henri d'Osterdingen, qui tous deux prirent part, en 1207, aux

assauts poétiques de Wartbourg, à la cour du landgrave Hermann. On ne voit pas que Klingsor ait vécu en Autriche, et l'on ne saurait appliquer à l'auteur des Niebelungen ce qu'on nous rapporte de lui et de la forme de ses ouvrages, de sa tendance scientifique et de l'amertume avec laquelle il raillait le clergé. Rien de plus naturel, au contraire, dans la bouche de Henri d'Osterdingen que l'éloge du duc d'Autriche, son protecteur. D'un autre côté Eschenbach était son rival, son adversaire, ce qui expliquerait fort bien ses railleries sur les Niebelungen.

Ajoutons maintenant quelques mots sur le fond :

L'histoire de la défaite des Bourguignons est due à Idatius, qui dit seulement : *Burgundionum cæsa XX millia*, et à Prosper d'Aquitaine, qui marque pour l'an 435 : *Eodem tempore Gundicarum, Burgundionum regem, inter Gallias habitantem A Etius bello obtinuit (obtrivit), pacemque ei supplicanti dedit qua non diu potitus est, siquidem illum Chuni cum populo suo ac stirpe deleverunt*. Cassiodore fait mention du même fait, et il ajoute, toujours en parlant de Gundicaire : *quem non multo post Hunni permesunt*. Sidoine Apollinaire compte les Bourguignons parmi les sujets d'Attila, il ne faut s'inquiéter ni du faux Prosper qui fait tout détruire par Attila, ni de Paul Diacre, qui en deux endroits attribue à l'entrée d'Attila dans les Gaules la chute et la mort de Gundicaire. Ce sont, de leur part, des manques de mémoire; mais Paul Diacre écrivait trois siècles et demi après Attila.

Prosper et Idatius ne disent pas où la défaite a eu lieu. M. de Schlegel prend ici les Niebelungen comme monument historique. Le roi des Bourguignons, qui faisait partie de la ligue, a pu faire un voyage avec ses guerriers pour visiter le roi des Huns. Dans les Niebelungen il ne périt pas au-delà de 12,000 Bourguignons, Idatius en tue 20,000. De ce que le fait n'importe pas à l'histoire romaine, résulte la conséquence que tout le sujet repose sur des traditions bourguignonnes et gothiques du temps d'Attila.

Rien de mieux prouvé que l'identité de Dietrich de Berne avec Théodoric-le-Grand. On nomme ce Dietrich fils de Ditmar, roi des Amelungen, et Théodoric était fils de Théodémir; ce n'est qu'une vieille prononciation. Ce Théodoric était, de plus, roi des Ostrogoths. Or, ceux-ci étaient appelés Amelungen d'après le nom de l'auteur de leur race royale, Amala. *Von Bern*, signifie de Vérone, où Théodoric avait souvent résidé. Le cirque servit probablement d'arène à ses guerriers. Dans tout le moyen âge, depuis Otton de Frisanges et Godefroi de Viterbe jusqu'au seizième siècle, nul n'a douté de l'identité de ce Théodoric et de Dietrich de Berne. L'histoire même a mêlé les deux noms, et l'évêque de Frisanges a signalé l'anachronisme, qui fait remonter Théodoric au temps d'Attila. Il y a dans Dietrich de Berne fusion de deux grands hommes, de Théodoric l'Ostrogoth, et d'Argaric, roi des Gépides, qui tient réellement près d'Attila la place que la tradition donne à Théodoric. C'est le confident, c'est le chef, le directeur de l'armée. Il n'y a pas de doute qu'au temps de Jornandès il ne fût célébré dans les chansons populaires. Cet auteur l'appelle *formosissimus et famosissimus Aldaricus*. Plus tard sa réputation est obscurcie par celle de Théodoric.

Quant à l'histoire d'Ermenric, roi des Ostrogoths, on lui fait descendre le cours des âges; on le fait vivre plus tard. M. de Schlegel concilie une assertion d'Ammien Marcellin avec une assertion de Jornandès. Ammien dit qu'il se tua, Jornandès le fait mourir d'une plaie reçue dans une sédition de ses vassaux. Les traditions parlent en effet de dissensions intérieures qui affaiblissaient son royaume.

Un annaliste saxon de 1139 dit: *Est in confinio Alsatiæ adjacens pagus, Briscowe appellatur, fertur olim fuisse illorum qui dicebantur Harlunge*. Or, les Harlungen sont précisément les neveux d'Ermenrich qu'il fait tuer. Voilà donc l'histoire de Hermanfried, Ermenfried ou Irmenfried,

reculée vers le Rhin. La véritable histoire d'Ermenfried se trouve dans Grégoire de Tours et dans l'élegie de Fortunatus sur S.^{te} Radegonde. Amalberge, femme d'Ermenfried, était mère de Théodoric-le-Grand. Il est faux que cet Ermenfried réponde à l'Irnfried du poème, dont les actions et la fin sont toutes différentes. Le poète a pris ce nom célèbre aux traditions thuringiennes.

Encore une preuve de l'antiquité des Niebelungen. La tradition héroïque nous conserve Gibich, que les Niebelungen appellent Dunkrat, et Gislahar, dont ne fait mention aucun historien. Cependant la loi dit : *Si quos apud regie memorie auctores nostros Gibicim Godomarium Gislaharium Gundaharium patrem quoque nostrum et patricos liberos esse constituerit.*

Les Bourguignons s'établirent sur le Rhin en 373. Ils n'avaient point encore de rois héréditaires. En 411 régnait Gundahar (Guntarius ou Gundicarius). Il y a donc lieu de croire qu'il fut le successeur immédiat de Gibeck, et que Gundahar et Gislahar étaient ses frères et régnaient avec lui. Les Niebelungen n'y changent qu'un mot et renversent l'ordre. Il n'y avait point de droit de primogéniture, et quand Prosper dit que Gundahar périt *cum populo et stirpe*, cela regarde sans doute ces trois contemporains.

Nous n'avons pu exposer toutes les idées de M. de Schlegel sur les Niebelungen, espérons qu'il les réunira quelque jour en un corps de doctrine.

Un des ouvrages les plus mémorables qu'ait vu paraître l'Allemagne, en fait de critique historique, est, sans contredit, l'article que M. de Schlegel inséra dans le journal littéraire de Heidelberg sur l'histoire romaine de Niebuhr. Il attaqua de front plusieurs des assertions qui font la base de ce livre célèbre ; et sans en contester l'immense mérite, il sut distinguer les hypothèses des découvertes. Les Grecs, dit-il, ont donné tout à Rome, même son histoire. Trop d'incertitude règne sur ses premiers siècles. Sans doute il faut rejeter comme fiction

ce que Tite-Live, Denys d'Halycarnasse et Plutarque racontent de hauts faits; mais la tradition n'y saurait suppléer, elle marche grossie d'élémens étrangers, et s'accroît de parties qui ne découlent pas de la même source; si bien qu'à la longue on ne peut distinguer son état primitif, ni séparer ce qui est ancien de ce qui est nouveau. Comme une personne puissante qui a des flatteurs trouve bientôt une généalogie, le peuple romain apprit des Grecs ce qui concernait sa naissance. Ce fut alors qu'il s'établit une espèce de syncrétisme entre les mythologies et les traditions; alors aussi on simula une haute antiquité pour des fêtes destinées à consacrer des exploits récemment inventés; ou bien on créa des interprétations nouvelles à d'anciens usages. Il est faux que la tradition se soit perpétuée dans des chants populaires et dans des poèmes épiques; c'est une hypothèse de Niebuhr, qui en connaît si bien le nombre et l'argument, qu'il les divise et les analyse, en admettant une épopée pour les trois premiers règnes, une pour les trois suivans, une encore pour Tarquin-le-Superbe et jusqu'à la bataille du lac Régille. En vain le profond archéologue s'arrête à scander la prose de Tite-Live pour y retrouver les vers saturnins qui composaient ces chants. M. de Schlegel déclare qu'il n'est point de prose qu'on ne puisse tailler de la sorte. Pourquoi Tite-Live n'aurait-il pas cité les anciens poèmes? pourquoi n'aurait-il rien dit de l'historien qui les conservait? Le critique ramène Niebuhr à l'intelligence raisonnée des vers d'Ennius; qui ne se rapportent point à ce prétendu cycle de poètes historiques, mais bien à la guerre punique de son prédécesseur Nævius. Si des chants accompagnaient les repas, ils intéressaient tout au plus la mémoire d'un fait principal, tout récit leur était étranger. Quant aux chants funèbres ou *neniæ*, ils étaient si loin de renfermer de l'histoire, qu'ils consistaient en formules monotones débitées par les pleureuses; d'ailleurs on sait que les paroles et les airs que des enfans chantaient dans les rues s'appelaient aussi *Neniæ*.

La discussion sur les Pélasges est l'une des parties les plus remarquables de cet article; les vues de M. de Schlegel, neuves pour le public, avaient été profondément réfléchies par lui, puisqu'il en avait fait usage pour ses recherches sur la géographie d'Homère, première production de sa jeune érudition. La géographie des anciens peuples de l'Italie est dans l'histoire de Niebuhr ce que M. de Schlegel a traité avec le plus de sévérité. Il ne conçoit pas que des langues aient pu se ressembler sur les rives opposées de l'Adriatique par le seul effet d'une influence organique de l'homme et sans égard à une origine commune. Il ne veut pas d'*Autochtones*. Malgré tous les noms qui se trouvent dans l'ancienne histoire de l'Italie, M. de Schlegel n'y reconnaît que des Étrusques et d'autres peuples faisant partie d'une même nation. Il n'admet point de migration hellénique antérieure à celle qui amena les Hellènes dans la grande Grèce et dans la Sicile. Tous les peuples italiques parlaient les dialectes d'une seule langue, il n'y a de différence tranchée qu'entre eux et les Étrusques, et ceux-ci avaient une langue en rapport d'affinité avec le grec et le latin. Il gourmande Niebuhr de l'oracle fulminé par lui contre cette vérité, et, il faut bien l'avouer, les nouvelles découvertes, les fouilles de Corneto surtout, présentent, en effet, tous les caractères de l'art des Grecs et reflètent toute leur mythologie. Rome, Romulus, Rémus, sont des noms grecs; pendant long-temps les Romains ignoraient la race de leur prétendu fondateur. Quant à Numa, il est indigène; mais c'est un être allégorique, comme le Tagès des Étrusques, comme le Menu des Indiens. Il représente à lui seul tout le système religieux des Romains. M. de Schlegel rappelle quelques passages de Pline oubliés par Niebuhr, et dont il résulte que dès le temps auquel on assigne Numa, la culture de la vigne était florissante à Rome, ce qui ne s'accorde guère avec la barbarie alléguée pour le règne de Romulus. Une des attaques les plus vigoureuses de M. de Schlegel est dirigée contre une observa-

tion fort ingénieuse de Niebuhr sur les époques des jeux séculaires. De ce que les livres sibyllins fixent leur première célébration à l'an 298, de ce que le siècle étrusque avait 110 ans, il suit qu'en retranchant deux siècles, on se retrouve à l'année 78. Or, si l'on admet avec Eusèbe que ce fut la première du règne de Tullus, il ne reste plus qu'à remarquer que le jour de la naissance de Numa ayant été celui de la fondation, le premier siècle se sera mesuré par la durée de sa vie, la plus longue de toutes celles qui avaient commencé le même jour. M. Niebuhr se jette alors dans une supputation fort arbitraire, donnant 38 ans à chaque règne, ce qui symboliquement figurerait les 38 nudines ou semaines de chaque année cyclique, pourvu toutefois qu'on sépare les règnes par un interrègne. Il est certain qu'il n'y a pas de nombre dont on ne puisse faire tout ce qu'on veut, en ajoutant ce qu'il y manque, et en retranchant ce qu'il y a de trop. Aussi la remarque de M. de Schlegel nous a-t-elle paru bien plus ingénieuse. Il conclut de l'indication des livres sibyllins 32 ou 142 ans d'antiquité antérieure à ce que savent nos chronologies, ce qui ferait de l'année 298, selon la chronologie ordinaire, l'année 330 ou 440. Or, la dernière supputation, donnant à Rome quatre siècles justes, cadrerait avec l'assertion d'Ennius, qui paraît accorder à Rome 140 ans de plus que Varron, et qui écrivait vers 560. M. de Schlegel fait voir combien est arbitraire la supposition qu'il comptait par années cycliques; il démontre qu'elle n'est nullement admissible. Encore une fois, selon les idées de M. de Schlegel, Rome aurait existé pendant un temps que ces généalogies factices n'atteignent pas; république d'abord, elle aurait passé au pouvoir des rois; cela expliquerait comment on ignorait le fondateur, comment on lui trouva un nom grec, et comment enfin le nom qu'on lui donna fut dérivé de celui de la ville, au lieu d'en être lui-même la racine. Ces profondes observations n'empêchent pas l'auteur de ce bel article de rendre justice

à ce que le système de Niebuhr sur le cycle séculaire a de brillant, et il le recommande aux méditations de tous les savans. L'article que nous analysons mérite lui-même qu'on le médite; surtout il faut réfléchir à ce que M. de Schlegel substitue aux déclamations dirigées contre le dernier Tarquin, dont il fait une complète apologie, en démontrant que les seuls patriciens, et non le peuple, voulurent l'expulsion des rois. L'intervention de Porsenna prouve que Rome était une sorte de fief de l'Étrurie: la rive droite du Tibre était le patrimoine de Caere. Rome était comprise dans les traités de l'Étrurie avec Carthage, elle était d'ailleurs le boulevard de ce pays contre les invasions des montagnards de l'Italie inférieure. Quand Porsenna vint lui demander compte de la rébellion; quand elle fut prise et désarmée, elle tomba dans un état de faiblesse tel que ses fortifications même furent négligées, et que dans la suite les Gaulois s'en emparèrent presque sans coup férir; enfin on la rebâtit comme un grand village, sans aucune régularité. L'interruption de ses relations avec l'Étrurie la plongea dans l'ignorance et la barbarie. Cette capitale sans territoire fut contrainte à faire la guerre pour chercher des subsistances ou pour se défaire d'un excédant de population.

Quand les *Annales de Heidelberg*, que dirigeait le célèbre Wilken, publiaient ces belles considérations sur Rome, elles reproduisaient aussi les travaux de Schlegel sur le poème héroïque en général, sur les Niebelungen et sur tous ces poèmes du moyen âge, dont les frères Grimm avaient entrepris de doter leur siècle. Ces articles sont remarquables par la finesse de la pensée, par l'érudition la plus vaste, et par un style où les traits de la plaisanterie la plus piquante, de la raillerie la plus acérée, viennent animer de belles pages noblement écrites, et, comme ces vieux poèmes, inspirées par des souvenirs nationaux et par un ardent amour du pays natal. Ce morceau de critique sur les *altdeutsche Wälder*

est véritablement fort ingénieux ; mais le jugement sur Niebuhr révèle non moins de profondeur, et il atteste de plus une science, une conviction, une impartialité, que l'on voudrait voir plus souvent à ceux qui s'érigent en juges des chefs-d'œuvre de tous les peuples, sans avoir rien ajouté à la gloire d'aucun. Pendant que ces articles paraissaient, M. de Schlegel partait pour l'Italie. Ce fut son second voyage dans cette patrie des beaux-arts. Cette fois il se consacra tout entier à les bien connaître. Les prodiges du sculpteur, du peintre et de l'architecte lui firent, pour quelques instans, suspendre ses recherches philologiques. L'Italie reut alors en possession de plusieurs productions du génie que la victoire lui avait jadis enlevées, que des traités avaient données à la France dans ses jours de gloire, et qu'en ses jours de malheur lui arrachait la violence faite à de nouveaux traités. Vaines capitulations, paroles mensongères, qui couvraient les ignobles desseins d'un favori du hasard. Par une amère ironie la fortune le plaçait, un instant, dans le char du triomphateur, et il mentait l'armistice comme sa destinée avait menti la gloire. La France, naguères le musée de l'univers, vit disperser les trésors de l'art, et n'eut pas le loisir d'en gémir ; car une autre infraction à la même capitulation faisait tomber sous des balles de quelques vétérans celui qui avait sans cesse offert sa poitrine aux balles ennemies ; *le brave des braves* mourait..... Mais sur le gazon qui cachait sa dépouille, des couronnes entassées et chaque jour renouvelées, protestaient, au nom de la patrie tout entière, contre la mort du héros ; tandis que les pleurs des citoyens et de guerriers accablés sous le nombre, accusaient l'inconstante victoire d'avoir laissé tomber ses faveurs en si bas lieu. Ah ! loin de nous ces souvenirs de deuil ; loin surtout un nom odieux que le présent accuse, que l'avenir flétrira..... Fuyons ces scènes d'horreur, et suivons dans la cité des doges les nobles coursiers que Schlegel se plut à décrire : je les ai revus fièrement posés sur le frontispice de

cet édifice, où le style de l'Arabe et la richesse orientale se marient si bien à notre majestueux gothique, à la sévère simplicité du moyen âge européen. Ils demeurent immobiles, et semblent retenir le mouvement commencé, comme s'ils savaient qu'au-delà de la place Saint-Marc il ne leur sera plus donné de faire un seul pas ; comme si la vue de ses lagunes, de ses canaux, de ses gondoles les arrêtaient subitement. Malheureusement il nous a été impossible de nous procurer la lettre de M. de Schlegel aux auteurs de la Bibliothèque italienne ; il ne l'a fait tirer qu'à un petit nombre d'exemplaires, et ne l'a donnée qu'à très-peu de personnes. La traduction italienne qu'on en a faite est devenue fort rare aussi. Tout ce que nous savons, c'est qu'il partage l'opinion du célèbre Mustoxidi, et combat les argumens du comte Cicognara. Ces chefs-d'œuvre, où l'airain de Corinthe semble défier la nature même, paraissent remonter au siècle d'Alexandre ; dans cette supposition, leur auteur serait l'immortel Lysippe. Ornement de Rome au temps de Néron, ils ennoblirent l'arc de triomphe de Trajan jusqu'à ce que Constantin en dépouilla Rome pour Byzance, où ils attendirent le moyen âge et les Français qui les conquièrent pour Dandolo et pour Venise avant de les prendre pour Napoléon et pour Paris..... La Bibliothèque universelle de Genève publia vers la même époque les idées de M. de Schlegel sur le groupe de Niobé, sujet qui a tour à tour exercé Cokerel, Fabroni, Winckelmann, Jung, Goëthe et Zannoni. Les statues de ce groupe furent découvertes réunies autour de Niobé dans la villa Médicis à Rome. La haute antiquité décorait le fronton de ses édifices d'images en ronde-bosse ; les bas-reliefs n'y prirent place que sous les empereurs. La famille de Niobé était disposée pour un seul point de vue ; les opinions diffèrent beaucoup sur l'authenticité de toutes ses statues. M. de Schlegel ne croit pas que l'on en possède la collection originale complète ; l'une d'elles est surtout l'objet de ses critiques, et tandis que quelques

artistes prétendent que nous avons les chefs-d'œuvre dont parle Pline, tandis que les autres réfutent cette opinion, il n'hésite point à dire qu'il est difficile de reconnaître parmi les divers exemplaires que Florence et Dresde conservent des mêmes sujets, ce qui est copié et ce qui est original. A ses yeux la famille de Niobé, que Pline a contemplée, n'est point celle qui frappe nos regards : probablement elle gisait encore informe dans les carrières de Luna, car plusieurs de ses statues sont de marbre de Carrare. Or, ces carrières n'étaient exploitées que depuis le règne d'Auguste; enfin, c'est l'excellente copie d'un sublime original, d'un chef-d'œuvre qui ne fut donné à l'art que postérieurement à Phidias, mais qui précéda Lyssippe, et qui pourrait être né sous le ciseau de Scopas, architecte et sculpteur. Dans une épigramme de l'anthologie, Praxitèle est nommé comme ayant fait une Niobé. Ici reparaît le grand philologue, ici les textes d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle servent de points de comparaison, et l'antiquité figurée s'explique par l'antiquité parlée, sous la plume d'un savant, d'un homme de goût, qui pendant ce court séjour en Italie a ranimé, fécondé tous les souvenirs de Rome et de l'Étrurie. Suivons-le encore dans la cellule d'un moine, contemplons avec lui les tableaux sévères de Jean de Fiesole, dont chaque conception était précédée d'une prière, qui fit de la religion le mobile de l'art, et de l'art l'auxiliaire de la religion, Paris vit paraître ces considérations en même temps que le graveur Forsell reproduisait les dessins que faisait Ternite; mais quand on a lu M. de Schlegel, on doute si c'est le crayon qui nous a rendu plus fidèlement ces ouvrages de la renaissance, ou si c'est la plume de l'écrivain. Jean de Fiesole décora de ses tableaux la plupart des églises de l'Italie, et son humilité lui fit refuser la mitre et l'archevêché de Florence. L'Église le mit au nombre des bienheureux, le monde vénéra *il beato fra Giovanni* ou *fra Angelico*, et cette vénérable tête de vieillard, au front dégarni, au regard con-

templatif, à l'expression sérieuse et douce. On eût dit que l'écrivain qui rappelait ses titres à notre admiration, se préparait par ses religieuses considérations sur l'art et la retraite aux cruelles épreuves dont le sort allait affliger le cœur d'un ami. A peine M. de Schlegel, de retour à Coppet, eut-il rédigé pour le recueil des *Zeitgenossen* une vie de M. Necker, que l'illustre fille de ce ministre descendit dans la tombe. Depuis long-temps il était compté au nombre des membres de sa famille; il ne s'en sépara point dans ces douloureuses circonstances, et dès qu'il lui fut possible de ressaisir une plume, ce fut pour honorer la mémoire de celle dont l'amitié avait charmé sa vie, de celle qui lui communiquait tous ses écrits avant de les donner à la France. *M.^{me} de Staël*, dit-il, *écoutait mes observations quant à la forme; j'ai quelquefois pu lui fournir des matériaux quand il s'agissait de connaissances positives; mais elle maintenait ses opinions avec une entière indépendance.* Ainsi tombent les assertions de ceux qui par un inconcevable travers d'esprit refusent toujours de reconnaître du génie dans une femme, et demandent sans cesse à qui faire honneur du produit de ses veilles. N'est-ce point assez que l'envie préside aux jugemens que nous portons les uns des autres, et ne pourrions-nous donc laisser quelque part d'immortalité à un sexe sans lequel nous ne voudrions ni de l'immortalité, ni même de cette vie?

Bientôt M. de Schlegel partit pour Paris avec Auguste de Staël et M. le duc de Broglie, et tous trois, de concert, publièrent les *Considérations sur la révolution française*. En eux M.^{me} de Staël avait nommé de dignes exécuteurs testamentaires; M. de Schlegel n'inscrivit pas son nom sur le titre. Il dit, dans ses *Berichtungen*, que le nom d'un étranger eût été une faible garantie contre la susceptibilité de l'autorité. Cet ouvrage n'a reçu pour le fond des choses ni changemens, ni additions; mais il paraît que M.

de Schlegel eut quelque part à la dernière rédaction des chapitres sur l'*Inauguration du concordat à Notre-Dame* et sur le *Mélange de la religion avec la politique* ; car dix ans plus tard il s'en est prévalu pour repousser les insinuations de quelques fanatiques protestans, qui le représentaient comme ayant secrètement abjuré le culte de ses pères.

L'année 1818 ne laissa point M. de Schlegel simple éditeur : elle fut marquée par l'apparition d'un de ses plus célèbres ouvrages. Ecrites en français comme le *Parallèle des deux Phèdres*, les *Observations sur la langue et la littérature provençales* firent époque dans nos études : un étranger s'initiait non-seulement aux délicatesses de notre langue, aux secrets du style de nos jours, il devenait philologue et en quelque sorte historien de nos paroles ; il retirait du néant les formes du discours oubliées par notre oreille, et ce vieil idiome intermédiaire entre Rome et les nations modernes. M. Raynouard jugea ce livre digne de toute son attention, il en fit dans le *Journal des savans* un examen approfondi. Toutefois il maintient aujourd'hui son idée fondamentale, et continue à soutenir, contre l'opinion de M. de Schlegel, que le provençal a été le type primitif de toutes les langues romanes. Celui-ci reste persuadé que lorsque les auteurs latins du moyen âge parlent d'une langue romane, ils entendent, par là, des dialectes très-différens, selon l'époque ou la province dont il s'agit. Ce n'est, dit-il, que quand ces dialectes furent cultivés, qu'ils prirent le nom du pays qui était le principal siège de leur correction et de leur élégance. Ainsi il y eut une langue provençale, une langue toscane, une langue castillane, sans aucun type primitif. Le français est une autre altération, à laquelle a beaucoup contribué l'invasion des Normands dans les provinces du nord ; l'italien et l'espagnol sont visiblement plus près du latin que le provençal : cependant les langues ne reculent point. M. Raynouard reconnaît que son adversaire porte dans l'étude du

provençal tout le talent et toute l'érudition que peuvent donner une constante méditation et une rare sagacité. Toutefois il y a dans toutes les langues provençales des coïncidences qui démontrent une origine commune, parce qu'on ne peut les attribuer au seul hasard; chacune des langues romanes s'est formée à part, mais par des moyens semblables. L'absence du passif, la création des articles, l'emploi des auxiliaires, sont partout, et la source commune se révèle par la conformité des substantifs, des adjectifs, des verbes et des prépositions. Il y a plus que ressemblance; il y a absence de dissemblance. S'agit-il de substantifs, le roman primitif les emprunte principalement à l'accusatif latin, en ôtant la terminaison. Il est des exemples qui prouvent que l'Espagnol et l'Italien procèdent de même en beaucoup d'occasions. Puis il est des mots qui, sans avoir jamais été latins, se trouvent dans toutes les langues provençales; tels sont *fila*, *guiza*, *activitat*. L'adjectif *acetos* n'a point de type latin, non plus que *Brutal*: de plus, les verbes des langues néolatines procèdent d'une manière uniforme, surtout ceux de la seconde et de la troisième conjugaison dont l'infinitif était en *ēre* et *ĕre*. Il se change toujours en *ar*; ainsi *audere*, *ausar*, *resurgere*, *rescuscitar*. Dans le latin le mot *via* ne produit d'autre verbe que *obviare*; dans les langues romanes nous avons *aviar*, *desviar*. Que l'on fasse attention aussi aux mots *tuttavia* et *home dice* (on dit), et l'on se convaincra de tout le poids des argumens de M. Raynouard. Il dit: « l'ouvrage de M. de Schlegel aurait été pour moi un sujet d'étonnement, si je n'avais déjà connu quelle variété d'érudition l'auteur joint à la sagacité des aperçus. » La discussion n'est point jugée; car M. de Schlegel, de son côté, persiste à isoler les divers dialectes du roman. Mais il est dans son livre d'autres points essentiels; c'est la réfutation de l'hypothèse qui fixe à la prise de Tolède, en 1085, l'époque où les chevaliers français auraient commencé à connaître la poésie moresque. Il rappelle aussi que M. Ray-

nouard a trouvé un poème en langue romane, dont le sujet est Boèce, et dont la composition est antérieure à l'an 1000, et ce savant lui-même a depuis cité un fait bien plus ancien. Paschase Radbert, mort en 865, parle d'une églogue où les poètes romans et les poètes latins sont invités à célébrer les vertus d'un abbé de Corbie, mort en 826.

Rustica concelebrat romana latinaque lingua.

Le plus ancien monument que nous connaissions de la langue romane, est le célèbre *Serment*, prêté à Strasbourg en 842, et voilà qu'il est prouvé qu'on écrivait déjà en vers dans cette langue au commencement du siècle. M. Raynouard retrouve des traces de cette langue dès le septième siècle, et, pour le dire en passant, ce n'est pas une faible preuve à l'appui de la généralité de son hypothèse.

Les réflexions générales de M. de Schlegel sur le mécanisme et les progrès des langues sont admirables, et l'on est subjugué par la force de ses raisonnemens. C'est là surtout qu'on apprécie le système des langues qui emploient les affixes. L'on peut y observer la marche de celles à inflexions et leur passage au système analytique, qui s'opère rapidement par la conquête et l'amalgame des nations. Les langues germaniques forment une classe particulière : synthétiques dans l'origine, elles conservent toute leur puissance de synthèse, et penchent cependant vers les formes analytiques. Une ingénieuse remarque encore, c'est que les langues synthétiques, quand elles n'ont point de littérature qui les fixe, tendent à devenir analytiques. Ainsi le grec, qui primitivement n'avait point d'articles, les a adoptés entre Homère et Hésiode. Depuis les plus anciens monumens de la langue germanique jusqu'à Luther, la forme analytique a fait d'immenses progrès. Enfin, pour en revenir au provençal, voici le jugement qu'en porte M. de Schlegel : « Si par un concours d'événemens, si par l'établissement du centre de la monarchie dans le midi, le provençal fût resté ou devenu la langue dominante en

France; si cette belle langue se fût maintenue au même degré de faveur dont elle jouissait autrefois, jusqu'à la renaissance des lettres et à l'invention de l'imprimerie, et qu'elle eût reçu une culture plus savante, la littérature nationale, eût pris un tout autre caractère. Le provençal des temps classiques réunit jusqu'à un certain point la rapidité légère du français avec les teintes chaudes et l'harmonie sonore des langues du midi..... Elle prêtait beaucoup à l'harmonie imitative. On aperçoit une douceur insinuante dans les poésies amoureuses, et dans les chants guerriers de Bertrand de Born on croirait entendre le fracas des armes.»

Pendant que M. de Schlegel vivait ainsi entre l'antiquité classique et les temps modernes, pendant qu'il voyait naître sous ses yeux les diverses langues romanes, et que dans la décomposition des idiomes anciens il saisissait les germes des littératures et des civilisations modernes, sa patrie le revendiqua. En l'arrachant aux vieux souvenirs de la France, le monarque prussien voulut qu'il appartint à jamais à la gloire de l'Allemagne. Il organisait alors ces universités célèbres, véritables foyers de lumières et de prospérité publique, où la jeunesse accourait en foule, séduite par l'éclat des plus grandes renommées scientifiques et littéraires. On offrit à M. de Schlegel un rang distingué à celle de Berlin; mais il préféra celle de Bonn, où il se rendit pendant l'automne de la même année. Son discours d'ouverture est, par la justesse, la finesse et l'impartialité des aperçus, l'un des morceaux les plus remarquables que puisse produire la critique générale. Le sujet est l'état de la littérature allemande, comparée avec les littératures des autres nations. Ce discours fut imprimé pour la première fois en Angleterre, pour servir d'introduction au Manuel de littérature allemande de Bothe; il fut traduit en français, dans la Bibliothèque allemande, en 1826. M. de Schlegel ne se dissimule pas les défauts de ses compatriotes, habitué qu'il est à s'élever à

des considérations européennes, et il confesse que les savans de l'Allemagne savent rarement joindre à la solidité des pensées le talent de les exprimer heureusement, et que l'esprit est souvent écrasé sous la masse de l'érudition. « Si l'on ne peut, dit-il, méconnaître la profondeur de nos idées, il nous faut avouer aussi que nous manquons souvent de clarté et de netteté en les exposant..... Le désir d'être neuf, ambition difficile à satisfaire au milieu de la diffusion générale des lumières et de l'activité scientifique qui se manifeste de toutes parts, a souvent conduit à des paradoxes réfléchis. Quelquefois aussi l'originalité naturelle de certains auteurs, excitée par des habitudes solitaires, a revêtu des formes étranges et fantastiques, et l'enthousiasme du beau et du sublime, tendance prédominante de notre nation, a souvent dégénéré en une exaltation extravagante. »

L'esprit des Allemands est plutôt dirigé vers la spéculation que vers la pratique. L'étude de leurs travaux peut servir de contre-poids chez une nation qui ne songe qu'à l'utile et au profit qu'on peut retirer de l'étude. C'est à tort qu'on décore du nom de science un amas informe d'expériences, un empirisme grossier qui n'est bon qu'à éteindre le flambeau de la philosophie, et à créer, qu'on nous passe le mot, des ames industrielles. M. de Schlegel abandonne aux autres nations la prééminence pour les sciences exactes; mais il la revendique pour les recherches philosophiques et historiques. C'est grâce aux veilles philologiques de ses concitoyens, que le génie des temps anciens est sorti de sa tombe avec toute sa majesté; c'est grâce à eux, que sa voix retentit avec plus de force et de clarté au milieu de la génération actuelle. La critique ne réussit pas uniquement à purger l'histoire des fables, elle saisit et reconstitue des fragmens qui, réunis et comparés avec les monumens, attestent des faits dont l'écriture n'avait point gardé le souvenir. Enfin, il revendique pour les recherches historiques la plus entière liberté. « Ceux

qui craignent que la science ne devienne dangereuse pour les idées qu'ils chérissent, se méprennent étrangement. Vouloir interdire la liberté d'examen, c'est avouer que l'on veut admettre aveuglément comme autant de vérités les opinions que d'autres nous ont transmises. En Allemagne la plus parfaite harmonie règne entre les lumières, l'État et la religion. On y est de fait en possession d'une grande liberté de pensée et d'enseignement. Frédéric réclama pour lui-même le droit d'exprimer sa pensée; il l'accorda à chacun de ses sujets. Il exerça ainsi une heureuse influence sur cette littérature qu'il ne connaissait pas, qu'il dédaignait même de connaître. Heureux pays que celui où régnait un prince sage et infatigable, dont les écrits ont mérité d'être mis à l'index chez les autres nations, et ce prince est précisément celui qui fonda la prospérité de ses États. Après de tels exemples, il est difficile que la liberté soit jamais opprimée en Allemagne.»

A partir de cette époque la carrière de M. de Schlegel prend une direction toute différente. L'antiquité classique, le moyen âge disparaissent, son imagination abandonne nos contrées; et tandis qu'il aurait encore tant de chefs-d'œuvre à compléter, tant d'enseignemens à nous donner, il vogue vers l'Inde, ou plutôt, sans quitter l'Europe, il appelle sur notre vieux continent la civilisation plus vieille encore du berceau de l'humanité. Les premières manifestations de cette science datent de 1819 : dès-lors il rédige un aperçu de ce qu'était la philologie indienne. Publié dans le second cahier des Annales de l'université de Bonn, ce travail fut deux fois reproduit en français; d'abord dans la Bibliothèque universelle de Genève, puis dans la Revue encyclopédique. Il révèle de si vastes et de si profondes connaissances, qu'il y a force d'admettre, que M. de Schlegel avait fait déjà de l'Inde et du sanscrit une étude approfondie. On serait tenté de croire que ses premières études indiennes remontent à l'époque où son frère initia l'Allemagne aux secrets de la langue et de la

philosophie de ce peuple, si l'on ne savait qu'il les commença à Paris en 1814. Quoi qu'il en soit, les lecteurs qui voudront le suivre dans cette nouvelle carrière, feront bien de lire d'abord l'ouvrage de son frère, et un petit abrégé que lui-même publia en 1829 dans l'Almanach royal de Berlin, et qui a pour titre : *De l'accroissement et de l'état actuel de nos connaissances sur l'Inde, d'abord jusqu'à Vasco de Gama, puis jusqu'à nos jours*. C'est un tableau historique des relations de l'Inde avec l'Occident et l'Europe depuis les temps les plus reculés. Il y a des vues littéraires fort ingénieuses. On y prouve entre autres que les plus jolis contes arabes, ceux des *mille et une Nuits*, par exemple, sont de source indienne. Le traité sur l'état actuel de la philologie ouvrait une série de publications, qui forment le recueil intitulé *Bibliothèque indienne*. M. de Schlegel fut chargé par le gouvernement prussien de fonder à Bonn une imprimerie sanscrite. Il revint à Paris, et y fit de 1820 à 1821 un séjour de huit mois. Se livrant exclusivement à l'étude du sanscrit, et passant des heures, des journées entières dans l'atelier de l'ouvrier-fondeur pour en obtenir une collection complète de caractères dévanagaris. Cependant quelques souvenirs d'art et de littérature nationale venaient comme de lumineux éclairs sillonner cette profonde retraite à laquelle il s'était condamné : tel fut le beau morceau sur le tableau de Gérard, qui représente Corinne à Misène. Mais depuis cette époque nous ne voyons plus apparaître de compositions européennes ; une fois seulement M. de Schlegel ajoute quelques notes à ses morceaux de critique, une autre fois il se défend du reproche de catholicisme que lui adresse Voss, et repousse en même temps les éloges du baron d'Eckstein. Suivons-le donc dans l'Inde ; demandons-lui la révélation de ces importants secrets d'affinité des anciens peuples, dont la parenté souvent se retrouve au moyen de l'étude des langues ; car, selon son heureuse expression, les mots sont

des individus à longue vie qui voyagent de siècle en siècle, et souvent d'un bout du monde à l'autre. Qu'on se garde de croire cependant que M. de Schlegel se soit livré à des subtilités étymologiques; nul n'est plus que lui à l'abri de cette scientifique démenche qui trouve tout dans tout, et ne craint pas de décomposer un mot en autant de significations qu'il a de lettres. La spirituelle réponse qu'il fait à une lettre anonyme est la plus jolie réfutation que l'on puisse opposer à ces aberrations. Pour lui, c'est dans le fond des choses, c'est dans l'essence des langues, c'est dans l'identité des mots qu'il prend ses argumens. Il se pose dans la patrie du sanscrit, il jette un regard sur l'autre presque, sur le Tibet, sur les îles. Il voit la civilisation se répandre sur l'Orient, et refluer sur l'Occident. On dirait que sous le sol même il retrouve la trace de ces antiques communications dont les embranchemens s'étendent vers la Perse, la Médie, l'Égypte et jusques vers les populations italiques. Ce n'est pas tout, l'antiquité classique parle, et M. de Schlegel saisit le peu de mots prononcés par des Grecs; il les compare, il les corrige : Athénée, Arrien, Ctésias passent tour à tour dans le creuset, puis l'histoire elle-même est interrogée de nouveau. Au lieu de suivre Alexandre dans l'Inde, nous l'y voyons arriver; nous l'attendons, et les récits de ses guerriers sont discutés sur place, après avoir pendant deux mille ans étourdi l'univers. La critique de M. de Schlegel est bien puissante, et quand ils s'élève, ce n'est guères qu'après avoir pénétré sous le sol, après y avoir jeté des racines assez profondes pour qu'on ne puisse le renverser.

La Bibliothèque indienne a paru en huit cahiers depuis 1820 à 1827. Elle renferme sur la grammaire, sur le rythme, sur la poésie, des dissertations du plus grand mérite. On y lit des analyses d'ouvrages et des jugemens sur des éditions, enfin beaucoup de détails cosmogoniques et mythologiques. La section intitulée *Sphinx* donnait ordinairement la solution de questions ardues, ou se bornait à in-

diquer les difficultés. C'est là qu'on examine les noms indiens prononcés par les auteurs grecs; c'est là que l'on combat la prétendue identité de Wodhan et de Budha, que l'on recherche les noms des cinq fleuves du Panjab. Les noms des rois goths, ceux des animaux, des métaux, occupent aussi l'auteur; mais qui pourrait ne pas étudier sa lettre à M. Heeren sur la partie indienne de l'ouvrage publié par ce savant sur le commerce de l'ancien monde? M. de Schlegel soutenait seul le fardeau de cette publication, qui s'avancait dans le monde scientifique à pas lents, mais assurés. Toutefois il l'enrichit de plusieurs communications de M. de Humboldt; entre autres sur la Bhagavad Gita, puis sur les Suffixes. Wilson lui envoya aussi des renseignemens sur plusieurs ouvrages dramatiques; enfin, la belle leçon de M. de Chézy sur l'ermilage de Kandu parut dans la Bibliothèque indienne. Le dictionnaire de Wilson et le Nalus de Bopp y furent annoncés, analysés. Les savans regardent donc ce recueil comme une source d'érudition; mais les gens du monde y trouvent un moyen d'ouvrir à leur imagination des régions inconnues. Il n'est pas un des cahiers de la Bibliothèque indienne qui ne soit remarquable par quelque composition originale. On ne lit pas sans une douce contemplation l'imitation d'un épisode du Ramayana en hexamètres allemands. La déesse Ganga évoquée, appelée sur la terre par les prières, les expiations, les pénitences; le Gange, les fleuves de l'Inde, la fertilité du pays, expliqués par les aventures des soixante mille fils de Sagara, la manière dont ses femmes l'ont enfin rendu père, la consécration du cheval, la libation que doit faire sur la cendre de ses oncles Ansuman, le fils d'Asumangas, sont des choses si neuves pour nous et si étranges, que n'étaient le charme de la poésie, la pompe des descriptions et le naturel des caractères, nous reléguerions toute cette cosmogonie parmi les fables les plus rebutantes. Il en est de la littérature indienne comme de certains mets, comme

de certaines boissons : on ne les goûte pas au premier essai. Il faut s'y habituer, il faut s'identifier avec elle; puis elle devient passion, besoin impérieux, et l'on change pour ainsi dire de patrie. Pour ceux qui voudront s'y naturaliser sans effort, il n'y a pas de meilleur guide que M. de Schlegel. J'aime, et je ne sais pas bien pourquoi, mais enfin j'aime ce conte si naturel et presque niais des quatre sourds; puis cette autre extravagance non moins naïve, intitulée *les quatre Brahmanes*. Insensés, qui se disputent le prix de la folie, et se font gravement juger sur ce que chacun a fait de plus absurde; le tout afin d'avoir le privilège exclusif d'un salut que leur a fait, en passant, un guerrier. J'avouerai toutefois que, n'étant pas encore au nombre des adeptes et n'ayant touché que du bout des lèvres la coupe que M. de Schlegel plonge dans l'Indus et dans le Gange, mon goût me ramène à un autre morceau, que j'appellerai le chef-d'œuvre du premier volume. C'est celui que le docte philologue a consacré aux éléphants : on ne peut s'empêcher d'admirer ses remarques sur le commerce de l'ivoire, sur Philæ, sur Éléphantine, sur les ouvrages d'Aristote. Là se trouve consignée toute l'histoire naturelle, militaire et mythologique de ce noble animal. On y distingue les éléphants de l'Inde de ceux de la Mauritanie, qui ne les valaient pas au combat, et de ceux de l'Éthiopie, qu'on ne dressa jamais. On n'en voit plus aujourd'hui en deçà de l'Atlas, et selon M. de Schlegel, les jeux du cirque de Rome en ont exterminé la race. Dans l'Inde on n'a conservé aucun souvenir de l'époque où l'éléphant fut dompté : on le voit toujours auxiliaire, compagnon, propriété de l'homme. Il est associé aux dieux, et Ganesa nous est représenté avec une tête d'éléphant. Nous ne devons point passer sous silence la singulière coïncidence d'une superstition rapportée par Pline, avec une croyance indienne. Il dit, qu'à la lune nouvelle les éléphants descendent le fleuve Anilo, se purifient par l'aspersion, et retournent dans leurs forêts après s'être

prosternés devant l'astre. M. de Schlegel traduit, pour servir de comparaison, une fable de l'Hitopadésa. Les éléphants, souffrant de la soif, se rendirent au bord d'un lac, mais ils écrasèrent à leur insu une multitude de lièvres : or, le lièvre est consacré à la lune. Un vieux lièvre est nommé ambassadeur, il se dit descendu de la lune pour se plaindre de cet attentat. Le roi de la troupe d'éléphants répond que sa faute est involontaire; bientôt il suit le lièvre au bord du lac que sillonnent les molles clartés de l'astre protecteur. Là tous deux implorent la clémence céleste, et l'expiation s'accomplit. Dans la dernière partie de ce beau travail, M. de Schlegel promène son éléphant à travers toute la littérature indienne.

Parlons de ses grandes publications, de la Bhaghawad Gita, du Ramayana, de l'Hitopadésa, scientifiques victoires, triomphes intellectuels remportés sur une ignorance qui pour nous n'est pas encore dissipée, chefs-d'œuvre qu'il ne nous est pas permis d'analyser, parce que nous ne pouvons pénétrer au-delà d'une table de matières ou d'une préface, et que nos forces ne nous permettent d'attaquer que les ouvrages avancés qui entourent le corps de la place, sans jamais en prendre possession pour nous-mêmes. Qu'importe? Citons des faits, et quand ils demeureraient inexpliqués à nos yeux, comme l'étaient pour le vulgaire les clous enfoncés par le dictateur dans les murs du temple de Nortia, constatons du moins que la dictature littéraire vint plus d'une fois autoriser le savant Allemand à marquer des époques, et que sa vie fut pour la science une chronologie de progrès. Après avoir prélué en 1819 à ses publications indiennes, par une dissertation latine, *de usu linguæ Brachmanum sacræ in causis linguæ latinæ et græcæ*, il n'eut plus d'autre but que de pousser nos conquêtes sur le territoire de la littérature sanscrite. Ses caractères déyanagaris une fois obtenus, il fit, dès que son imprimerie fut organisée, paraître à Bonn la

premier livre sanscrit qui eût été confié à une presse européenne. C'était la *Bhagavad Gita*. Cet épisode du *Bharata* renferme un dialogue entre Krischna et son élève Ardschuna; dans le moment d'une bataille décisive il lui expose les doctrines religieuses et la théologie de l'Inde. En la même année M. de Schlegel fit imprimer en plusieurs langues son beau prospectus du *Ramayana*; en la même année encore, il fit en Angleterre un séjour de quelques mois pour former des relations avec l'Asie, et surtout pour examiner tous les manuscrits du *Ramayana*. La vie d'un homme suffirait à peine à cette entreprise, dont cependant le résultat fut glorieux pour l'auteur. L'apparition de ses deux premiers volumes, en 1829 et en 1832, justifie et dépasse toutes les espérances qu'on en avait conçues. Six volumes encore doivent achever ce monument. Il nous est impossible de parler de la préface sans admiration : écrire comme un ancien Romain, savoir comme un Allemand, s'abandonner à l'imagination comme un Oriental, et gouverner tant de belles qualités par un goût sévère et délicat, voilà le secret de la supériorité du professeur de Bonn.

Le *Ramayana* de Valmicki occupe le premier rang parmi ces poèmes mythologiques que les Indiens nomment *Pouranas*, c'est-à-dire anciennes traditions. Les fictions qu'il contient sont répandues non-seulement dans toute l'étendue de l'Inde proprement dite, mais elles ont pénétré dans la presque-île au-delà du Gange, dans les îles de l'Archipel indien et dans plusieurs contrées de l'Asie centrale. Jamais peut-être héros défié n'a rempli de sa gloire un plus vaste théâtre. Le sujet du poème est le bannissement de Rama, prince issu de la dynastie des rois d'Ayodhya (aujourd'hui Oude); on y célèbre ses courses à travers la péninsule, l'enlèvement de son épouse par un géant, tyran de Ceylan, la conquête malheureuse de cette île et le rétablissement de Rama sur le trône de ses ancêtres. L'unité de l'action,

une teinte en même temps héroïque et patriarcale, l'abondance et la variété de fictions merveilleuses, de descriptions pittoresques de fleuves, de montagnes, de forêts, en un mot, de toute la nature végétale et animale de l'Inde; des situations fortes et pathétiques, une grande élévation et une extrême délicatesse dans le sentiment du héros et des principaux personnages, répandent un charme unique sur ce poème.

Telles sont les expressions de M. de Schlegel dans son prospectus; sa préface nous fournira des détails historiques sur la littérature de l'Inde. Les poèmes de Valmicki ont été d'abord récités comme ceux d'Homère; plus tard dans les écrits on y a ajouté des chants sur le poète lui-même. L'éditeur pense néanmoins que l'écriture intervint fort anciennement pour fixer le souvenir du Ramayana : il parle des feuilles de Borassus en forme d'éventail; mais l'intérêt des rhapsodes et la religion peut-être s'opposèrent à la multiplication des exemplaires. Toutefois la mémoire a pu conserver le poème dans sa pureté primitive. On se rappelle ce que dit César sur la facilité avec laquelle les Druides renaient une innombrable quantité de vers, et de sa nature la poésie assigne à chaque mot sa place. Les variantes dans tous les cas ne touchent ni les idées, ni même l'ordre des vers. Dès les temps les plus anciens il y a eu des critiques qui se sont occupés du Ramayana. On ne sait si cette recension est l'effet d'un décret des Brachmanes, ou si les soins de particuliers érudits ont rendu ce service à la science. Il se répandit deux versions du Ramayana, l'une qu'on appelle des commentateurs, et l'autre bengalique. La première fut faite à Benarès, et n'est point admise dans les écoles du Bengale. M. de Schlegel pense néanmoins que c'est la plus fidèle, la version bengalique ayant trop souvent recrépi les parties vieilles de ce bel édifice. Mais ne voilà-t-il pas que nous traversons à peu près toute la préface, et que nous suivons

trop loin M. de Schlegel, à peu près comme on reconduit un ami que l'on ne peut se résoudre à quitter avant qu'il soit rentré dans sa demeure. La porte du Ramayana se referme donc sur nous. Mais l'Hitopadésa demande aussi une mention : de concert avec M. Lassen, M. de Schlegel le publia en 1829, 1831 et 1832. Ce recueil de fables de Pilpay ou Bidpay est intitulé en latin : *Institutio salutaris*. C'est M. Lassen qui est l'auteur du commentaire, c'est M. de Schlegel qui a fait la traduction.

N'omettons point un article du journal asiatique qui parut en 1828, où, sous le titre d'Observations sur quelques médailles indo-scythiques, l'auteur rappelle qu'Alexandre trouva dans la Bactriane des Grecs descendants des Branchides, qui avaient été bannis pour avoir, au temps de Xerxès, trahi la cause de la patrie. L'empire grec de la Bactriane eut peu de durée sous les successeurs d'Alexandre, car il était placé entre les Parthes et les Tartares nomades; mais il avait été très-florissant, et s'était élevé rapidement au faite de la puissance. Les médailles dont il s'agit jettent du jour sur l'histoire des rois Apollodote et Ménandre; elles confirment une leçon devinée par Bayer dans le texte de Justin, où il ne faut pas lire Appolodore, mais Apollodote. Ces médailles prouvent aussi qu'Apollodote a réellement possédé la Bactriane, et que ces deux rois ont fait des conquêtes dans le Pandjab; enfin, M. de Schlegel en tire des corrections remarquables sur les noms des fleuves Hypanis et Hyphasis, pour le texte de Strabon, pour Plin et pour l'atlas de Reichard.

Berlin revit M. de Schlegel en cette même année; alors il sembla, pour un temps, rendu à la science européenne; il y professa un cours de théorie et d'histoire générale des beaux-arts; il y publia sa polémique contre M. d'Eckstein, et ses deux volumes de morceaux de critique ou recueil des articles dont il a autrefois enrichi les journaux; il joignit

même à chacun d'eux quelques remarques nouvelles. Mais ces occupations n'étaient que transitoires : ce n'était pour ainsi dire qu'un Orientaliste en congé dans ce pays où il avait si long-temps tenu le sceptre de la critique et de la poésie. Il le laissa bientôt retomber, et ne nous donna pas même son troisième volume du *Recueil de critiques*, que l'on désirait si ardemment. Tout entier à l'Asie, ce fut pour la mieux connaître qu'il fit, en 1831 et au commencement de 1832, d'assez longs séjours à Londres et à Paris. Puis vinrent les *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques* et la *Lettre à M. Horace Wilson* ; dernier ouvrage dont nous ayons à entretenir nos lecteurs, ouvrage principalement destiné à l'Angleterre, ouvrage qui contient tous les germes de prospérité de la science, et qui, pris pour base de l'instruction publique, assurerait seul les progrès des langues orientales. Mais comment analyser tant de judicieuses remarques sur les traductions, sur les grammaires, sur les lexiques, sur les écoles ? Nous en conseillons la lecture à quiconque veut un aperçu général de ce qui a été fait pour la littérature de l'Inde et de la Perse, à quiconque veut lire un auteur fin, spirituel, élégant, et se demander à chaque page, si c'est bien un étranger, un professeur allemand qui enseigne avec tant de grâce, qui discute avec tant de légèreté. En veut-on un exemple ? Nous citerons le jugement de M. de Schlegel sur le Bahar Danusch, joli conte persan, et sur la prose persanne en général. « Les comparaisons louches, et les métaphores arbitraires et capricieuses y abondent. C'est d'une fadeur sucrée ; la lecture d'un petit nombre de pages suffit pour donner des nausées. Il n'est sorte de puérilités, d'inepties, de lieux communs, dont on n'y trouve des exemples. Si c'est là de la belle prose, j'entreprends d'en dicter sans interruption, en me promenant, dans mon bain, à cheval, à table, en voiture, en prenant le thé, dans mon lit, je dirais presque pendant mon sommeil. Mais

je ne veux pas aujourd'hui monter la cavale vigoureuse de la critique, descendue de la noble race de l'étalon alexandrin Aristarque pour combattre la tribu fanfaronne du mauvais goût, marchant sous l'étendard de l'afféterie. Fermement assis entre les arçons de la raison, appuyé sur les étriers d'argumens solides, je suis sûr, en effet, de tenir tête à l'ennemi; mais en poursuivant trop obstinément les fuyards avec les flèches de la dérision, je pourrais facilement m'égarer dans les déserts sablonneux de la prolixité, et alors je vous retiendrais peut-être, malgré moi, vous, mon digne ami, qui êtes accouru sur le dromadaire de l'attention pour m'accompagner, vous dont Allah veuille soigner la prospérité, je vous retiendrais peut-être, dis-je, auprès du puits saumâtre des bâillemens, sous les tentes ténébreuses de l'ennui.»

La plaisanterie et l'ironie ne réussissent pas moins à l'auteur que la parodie. Mais si l'on veut du grave, du sévère, du scientifique, qu'on étudie ses arrêts sur Delambre, sur Anquetil; qu'on s'attache à ses résultats généraux, et surtout à cette vérité que les traductions, loin de faire avancer l'étude méthodique des langues orientales, tendent à l'entraver. La publication des textes originaux a infiniment plus besoin d'encouragemens et de secours. Le travail est plus pénible, les frais d'impression sont plus considérables. Enfin, les recherches profondes et scientifiques sont nécessaires, non-seulement pour augmenter nos connaissances, mais aussi pour opposer une digue au débordement des erreurs et des préjugés. Le plan d'études, le programme des services que pourrait rendre une académie asiatique richement dotée et bien conduite, offrent un intérêt puissant aux personnes les plus étrangères à la lecture du sanscrit. Mais quand l'auteur attaque corps à corps M. Wilson, quand il juge ses œuvres, et qu'il l'enchaîne aux textes indiens si légèrement méconnus par lui..... nous cessons de le comprendre, et nous ne parlons

de la lettre qu'il lui adresse que pour indiquer à nos lecteurs où nous avons laissé M. de Schlegel..... Puisse-t-il revenir un jour vers notre vieille Europe, nous donner son introduction historique aux Niebelungen, son essai sur les langues parlées autrefois entre le Rhin et les Pyrénées, ses recherches sur la formation du français; car il y a pour lui dans le passé des deux nations les plus éclairées de la terre, tout un avenir de gloire..... Mais déjà nos vœux sont accomplis en partie. Arthus, la table ronde, et nos romanciers, l'ont rappelé parmi nous : j'en atteste trois glorieuses initiales écrites au bas des colonnes d'un journal quotidien, que le mérite littéraire élève au-dessus de toutes les autres productions périodiques; ces initiales révèlent plutôt qu'elles ne cachent un nom que trahiraient d'ailleurs la profondeur et l'excellence des articles eux-mêmes.¹

Nous arrêtons ici cette biographie ou plutôt cette analyse des travaux de M. de Schlegel, heureux de n'avoir point à la terminer. Puisse-t-elle ne l'être de long-temps! On se plaindra peut-être de l'absence de détails sur sa vie privée, sur les promotions dont il fut l'objet, sur les titres scientifiques qui servent de cortège à son nom pour l'honneur des académies qui s'en sont illustrées, et des ordres chevaleresques qui en furent décorés..... Nous ne nous inquiéterons pas de ces reproches..... Le grand écrivain n'envoie de lui-même à la postérité que la pensée qui féconde les sciences, et tandis que d'un vol rapide la sienne traverse notre siècle et s'élance vers l'avenir, le biographe s'arrête, car il a rempli sa tâche dès qu'il a signalé tout ce qui est impérissable, tout ce que les années écoulées n'ont pas entraîné dans le néant.

¹ Voir dans le *Journal des Débats* les articles sur l'origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge, dont le dernier est du 22 Janvier 1834.



Nouvelles et Variétés

TONY,

Scène de la révolution de Saint-Domingue.

IMITÉ D'UN CONTE DE KLEIST.

Après la prise du Fort-Dauphin par l'armée noire en 1803, quelques soldats français, échappés au massacre, erraient dans les montagnes du Cibao, au centre de l'île.

Ils cherchaient à gagner le Port-au-Prince, entreprise difficile et d'autant plus périlleuse que l'armée de Dessalines venait d'investir cette place.

Entre elle et eux d'ailleurs tout le pays était insurgé.

Ces malheureux devaient surtout éviter les lieux habités; car ils n'avaient aucun quartier à espérer s'ils étaient découverts par les Nègres, alors au plus haut point d'exaspération contre la race blanche.

Obligés de se cacher dans les marais, de se nourrir de racines et de fruits sauvages, comme autrefois les Nègres marrons que la tyrannie des colons poursuivait dans ces mêmes déserts, ils n'avaient guères d'autre perspective que d'y mourir de faim et de maladies, ou de se faire tuer par les insurgés en descendant en plaine.

Sur dix-sept qu'ils étaient le premier jour de leur fuite, neuf avaient déjà péri par les privations et la fièvre jaune, les huit autres se traînaient de plus en plus épuisés et découragés.

Enfin Gustave Beaumont, l'un d'eux, résolut de sortir à tout prix d'une pareille situation.

Gustave était un jeune et assez joli garçon, nouveau venu de sa petite ville des Vosges, sous le soleil des tropiques; il faisait sa première campagne comme sous-lieutenant dans un des régimens d'infanterie de l'armée du général Leclerc.

« Ma foi, camarades, s'écria-t-il, si le premier consul s'était comme nous claquemuré au désert, lorsqu'il était en Égypte, jamais plus il n'aurait embrassé sa douce Joséphine, ni chassé ce gueux de directoire! »

« Oh, lieutenant, c'était bien différent! dit un vieux soldat qui avait fait la campagne d'Égypte, et ne pouvait en entendre parler sans se sentir démanger la langue, si vous y aviez été, lieutenant, vous comprendriez la différence de se faire bravement casser la tête par les Mamelouks, ou d'aller se livrer comme des sots à ces lâches coquins de Nègres! »

Mais Gustave insista sur la nécessité de se remettre en route. « Ils ne pouvaient plus, disait-il, être bien loin du Port-au-Prince, et peut-être que dans quelque habitation isolée on trouverait encore un honnête colon ou quelque homme de couleur, moins fanatisé que les Nègres, qui consentit à leur fournir des vivres, et même à leur servir de guide.

Il ajouta qu'il se chargeait d'aller à la découverte; que l'instant était propice, puisque le jour tombait, et que, selon le proverbe, la nuit tous les chats sont gris.

« Soyez tranquilles, camarades, grâce à ce maudit soleil, en plein jour même on aurait peine à me reconnaître pour un blanc! Restez où vous êtes, bientôt je serai de retour, et j'espère vous porter de bonnes nouvelles! »

Les soldats essayèrent de le détourner de ce dangereux dessein, ils étaient attachés à leur jeune chef, et ne le voyaient point sans de vives inquiétudes prendre loin d'eux sa volée; n'ayant pu le faire changer de résolution, chacun d'eux lui donna ses avis selon l'usage. On lui fit promettre de ne point trop s'exposer, et d'être de retour avant le lever du soleil.

Gustave Beaumont, après avoir pris son sabre et deux petits pistolets de poche, serra la main à ses compagnons et se mit en route.

Il suivit d'abord le cours d'un petit ruisseau qui descendait en s'élargissant de la montagne vers la plaine, ou plutôt vers une petite vallée que d'autres mornes moins élevés encadraient à l'horizon.

A mesure qu'il avançait, le terrain devenait moins sauvage; bientôt il rencontra des bois de cafeyers, et se trouva à l'entrée d'une petite savane, au bout de laquelle s'élevait un toit.

Le jeune homme fit halte. Malgré son étourderie, il n'avait pas oublié les recommandations des soldats; il connaissait trop bien d'ailleurs les horreurs de cette guerre d'extermination, pour ne pas comprendre la nécessité de la prudence.

La nuit était venue, mais avec elle une de ces bourrasques si communes sous le ciel des Antilles, la pluie tombait à flots, et de longs éclairs illuminaient à chaque instant l'horizon.

Vaincu par le mauvais temps et l'impatience, Gustave se hasarda à marcher vers la maison. Il arriva entre les cafeyers jusques tout auprès.

C'était, sans nul doute, une propriété de blancs. La maison sans étage, comme la plupart des habitations coloniales, mais spacieuse, et couverte sur le devant par une large galerie avec avant-toit.

A droite et à gauche l'on voyait encore les cases à Nègres, ainsi que les écuries et ateliers; mais les cases étaient inhabitées, les ateliers fermés, le pavillon du maître paraissait seul occupé encore, soit qu'il eût cessé toute exploitation, ou que les Nègres se fussent mis à sa place dans le principal corps de logis.

Cette dernière hypothèse était la plus probable, et Gustave hésitait encore à frapper à la porte, lorsque les aboiemens d'un chien de garde donnèrent l'alerte.

« Qui est là ? » dit de l'intérieur une voix de femme.

Gustave, un peu enhardi, s'avança.

Au même instant on ouvrit une fenêtre, et une vieille mulâtresse porta en dehors sa tête coiffée d'un mouchoir.

A la lueur d'un éclair Gustave avait reconnu une mulâtresse. Cette vieille peau olivâtre lui parut de bon augure, il craignait tant d'en rencontrer une noire !

« Qui est là ? répéta la vieille, est-ce vous Marc-Huango ? »

« Non, dit à mi-voix le jeune militaire, je suis un voyageur égaré. »

Et il ajouta plus bas encore : « Y a-t-il des blancs ici ? »

« Des blancs ? non, certes ! » s'écria la vieille, puis avisant le jeune homme qui s'était rapproché de la fenêtre :

« Ah, mon Dieu ! un blanc ! Tony, Hector, au secours ! au blanc ! au blanc ! »

En même temps elle referma la fenêtre.

Le pauvre Gustave aurait bien voulu ne s'être pas montré ainsi ; mais trop avancé pour reculer, il tira son sabre.

Il se rappelait que la vieille n'avait appelé que deux noms. S'il n'y a que deux Nègres, pensait-il, je puis les attendre !

Un instant après la vieille reparut à la fenêtre.

Son effroi était dissipé, et elle appela d'une voix mielleuse :

« Ohé, maître blanc ! n'ayez peur ! nous sommes amis des blancs ! »

Ce changement subit ne laissait pas que de paraître suspect à Gustave ; cependant, déterminé à pousser à bout l'aventure, il revint près de la fenêtre.

« Êtes-vous seul ? » reprit la vieille.

« Oui, dit Gustave, qui craignait de compromettre ses camarades, je voudrais quelques vivres et un guide. »

« En ce cas, attendez un instant, monsieur, on va vous ouvrir. »

Pendant que Gustave attendait en effet, la vieille s'en vint réveiller une jeune fille couchée dans la chambre voisine.

« Tony, dit-elle, ne m'as-tu pas entendu appeler ? allons, lève-toi ! »

« Qu'y a-t-il donc, mère? » dit la jeune fille.

« Ce qu'il y a? un blanc qui demande à entrer. »

« Un blanc, répéta Tony effrayée, un blanc, et Huango qui n'est pas de retour! S'il allait nous tuer, le blanc! »

« Bah, petite peureuse, repartit la mère, les blancs ne sont plus si méchants aujourd'hui, c'est nous qui les tuons! Écoute, il faut recevoir celui-ci, et demain, au retour des nôtres, il dansera au bout d'une corde, le blanc! »

En même temps elle fit de la lumière au moyen d'une secousse donnée à un petit bocal de verre qui contenait un *cucuju*.

L'insecte éveillé ainsi se dégagea un peu de son écaille et laissa paraître le phosphore. Cela faisait autant de clarté qu'une bougie.

Tandis que Tony passait son petit jupon bigarré, la vieille lui arrangea les cheveux, rajusta son léger madras à la créole, et lui dit avec un hideux sourire: « Il faut que tu te fasses belle, mon enfant, pour amadouer le Français. »

C'était en effet une bien jolie fille que Tony, avec son teint brun de métisse, ses beaux cheveux noirs, sa taille élancée et souple.

Elle saisit avec assez d'insouciance la clef de la maison pour aller ouvrir à l'étranger, et elle sourit gaiement à sa mère, qui la suivait en murmurant:

« Comme nos hommes seront contents à leur retour de trouver un blanc pris dans la souricière! »

Il semblait en effet que ces deux femmes ne s'inquiétassent pas davantage de la mort d'un blanc que de celle d'une souris.

« Ohé, maître blanc! fit Tony à la porte de la maison, entrez dans case à nous! »

Gustave était fort émerveillé de voir paraître cette jolie fille au lieu des Nègres qu'il attendait.

« Est-ce vous, ma belle enfant, qui vous appelez Tony? »

« Oui monsieur, dit-elle en souriant, entrez sans crainte, nous sommes seules, ma mère et moi, dans la case. »

« Et Hector ? » demanda l'officier.

« Hector ! petit Nègre, fils de Marc-Huango et de mère Doralice ! mais il n'est pas mon frère, le petit Hector ; car je suis presque blanche, moi, voyez ! »

Et approchant l'insecte phosphorique de sa jolie tête, elle fit, la naïve coquette, parade de sa beauté.

« Allons ! venez donc ! » reprit-elle en frappant du pied avec une impatience toute gracieuse.

Elle serra doucement la main de l'étranger et l'entraîna dans la maison.

La vieille, qui attendait derrière sa fille, installa Gustave dans une grande pièce lambrissée et décorée comme celles où couchaient d'ordinaire les riches planteurs de la colonie.

Les meubles élégans, quoique gâtés, formaient avec la condition apparente des maîtresses de la maison un contraste qui réveilla un peu les craintes de Gustave.

Bien évidemment cette habitation ne pouvait être devenue la propriété des deux mulâtresses que par suite de l'insurrection, et cette conviction mettait le jeune blanc mal à l'aise.

Il chercha cependant à se persuader que peut-être elles n'en avaient que la garde ; aussi, s'apercevant qu'elles regardaient avec inquiétude son sabre nu qu'il tenait encore sous le bras, il le remit au fourreau :

« Pardon, mes bonnes amies, j'avais pris ces précautions, parce que j'ignorais où je me trouvais. A présent je vois que je suis dans la maison d'un colon. Vous êtes probablement sa femme de ménage ? » continua-t-il, en se tournant vers la vieille.

Tony allait répondre, mais sa mère lui fit signe de se taire. Elle dit à Gustave, qu'en effet elle gardait cette maison pour son maître, M. de Maugelaz, que l'insurrection avait contraint à se retirer au Port-au-Prince.

Puis, plaçant devant lui quelques ananas, du lard assaisonné au piment et une cruche de tafia, elle l'engagea à se mettre à table.

Le confiant et affamé jeune homme ne se fit pas prier.

Il dit à ses hôtesse son intention de retourner aussitôt après dans les montagnes, où l'attendaient ses compagnons d'armes, et leur demanda de nouveau quelques provisions et un guide.

En apprenant qu'il avait des compagnons, la vieille fut effrayée d'abord; mais rassurée par leur éloignement, elle représenta à l'officier combien il serait imprudent d'aller les chercher lui-même.

« Vous ne pouvez marcher que la nuit, continua la sournoise, celle-ci tire à sa fin; restez donc ici, le petit Hector portera des provisions à vos soldats, et demain, à la nuit tombante, vous les ferez venir ici. Combien sont-ils? »

« Sept, » dit Gustave, à qui cette proposition souriait assez. Il pensait qu'après tant de fatigues bon gîte n'était pas à dédaigner, et que ses camarades ne seraient point fâchés d'en prendre aussi leur part.

Puis il pensait peut-être aussi à la gentille Tony.

Celle-ci le regardait avec une singulière attention.

D'abord, voulant faire sa partie dans le jeu cruel de sa mère, elle avait agacé le jeune blanc, et s'était amusée à déployer devant lui toutes ses grâces et coquetteries créoles.

Le pauvre Gustave, peu à l'épreuve de cette artillerie, la cajolait à son tour en franc et insouciant militaire.

Tout en ne perdant pas un coup de dent, il causait de France, de guerre, d'amour; il contait ses dangers, et ses regrets de la patrie et ses joyeux pensers de jeune homme.

Une fois il prononça le nom de sa mère et devint triste. Sa pauvre mère, dont il était séparé par mille lieues et qu'il ne reverrait peut-être plus!

A mesure qu'il parlait, la jeune fille oubliait ses projets

de trahison ; elle devint pensive , et triste lorsqu'il parut triste.

Debout dans un coin de la chambre , la tête baissée , et croisant avec grâce ses bras et ses petits pieds , elle semblait s'essayer à une nouvelle ame.

Le souper fini , son recueillement n'avait pas cessé encore.

« Allons , Tony , lui dit sa mère , il est temps de laisser monsieur se livrer au repos. Monsieur doit être si fatigué ! Il dormira si bien ! Allons , ôte la nappe , mon enfant , mets des draps blancs au lit , et souhaite bonne nuit à monsieur. »

Tony releva vivement la tête , comme si un sifflement de serpent l'eût réveillée d'un beau rêve. Elle obéit pourtant , apprêta en silence le lit du jeune blanc ; puis , fixant encore sur lui ses grands yeux étincelans et doux , elle sortit avec sa mère de la chambre.

.....

La vieille n'avait pas menti en disant que la maison appartenait à M. de Maugelaz ; mais elle s'était bien gardée d'ajouter que ce malheureux colon y avait été assassiné par ses Nègres.

Doralice , mère de Tony , avait été dans sa jeunesse dévouée aux plaisirs des blancs , comme la plupart des femmes de couleur. L'un d'eux , un jeune et riche créole , après l'avoir rendue mère de Tony , s'en était dégoûté et débarrassé en la vendant à M. de Maugelaz.

Ainsi délaissée , et de plus en plus méprisée à mesure que s'en allaient sa jeunesse et ses charmes , Doralice avait pris en haine la race de ses anciens amans. Condamnée à travailler comme une esclave , à vivre misérable comme une esclave , après avoir régné en sultane et commandé à ses maîtres , la malheureuse s'était livrée avec une frénésie toute africaine aux complots des noirs contre leurs oppresseurs.

Lors de l'insurrection elle vivait avec un Nègre, nommé Marc-Huango, sur la plantation de M. de Maugelaz.

Vieux tous deux, et tous deux disgraciés des blancs après avoir été leurs favoris, ils avaient ameuté leurs compagnons d'esclavage, et porté les premiers coups à leur maître pendant son sommeil.

Après ce premier crime Marc-Huango s'était emparé des biens de sa victime, avait organisé en bande les meurtriers, et ravagé à leur tête les plantations voisines. Quant à la vieille Doralice, constituée la mère nourricière de cette terrible bande, elle gardait la maison pendant leurs expéditions.

Après d'une si gentille mère, Tony n'avait pu prendre des principes bien doux.

Élevée depuis son enfance dans cette habitation isolée, Tony n'avait vu d'autres blancs que le vieux colon et son brutal régisseur; tous deux sans pitié pour les esclaves. Aussi les haïssait-elle presque autant que sa mère, mais avec cette naïveté de jeune fille qui a peur des monstres. Peut-être même s'y mêlait-il un peu de curiosité; car la vieille Doralice lui contait parfois les anciennes séductions de cette race abominable, ses fêtes, ses orgies et ses amours pour les pauvres filles de couleur, tant qu'elles étaient jolies.

Or, Tony savait qu'elle était jolie. Elle abhorrait enfin les blancs à peu près comme une novice de couvent abhorre le monde.

Pendant les scènes de carnage qui signalèrent l'affranchissement des Nègres, la jeune métisse s'était facilement familiarisée avec les idées de meurtre et de trahison; à ses yeux, comme à ceux des insurgés en général, tous les moyens étaient bons pour se défaire des ennemis; sans pitié pour eux ils n'en espéraient plus d'eux, et dans cette lutte à mort, les femmes, les enfans mêmes avaient leur rôle.

On sait le trait de cette jeune Nègresse, qui, atteinte de la fièvre jaune au Fort-Dauphin, se traînait le soir dans la

rue, invitait les soldats blancs à monter chez elle, les enivrait de ses caresses, puis les renvoyait en disant : je suis pestiférée, tu mourras demain, ainsi que moi !

Fanatisée par tant d'horribles exemples, Tony s'était donc prêtée aux projets de trahison contre Gustave Beaumont, cela sans remords, en se jouant pour ainsi dire, et avec cette innocence d'un enfant qui tourmente un pauvre oiseau dans sa cage.

Elle avait calculé froidement avec sa mère combien il resterait d'heures de vie à leur hôte jusqu'au retour de la bande de Marc-Huango. Elle savait d'instinct par quel charme le retenir jusque-là, et elle se réjouissait, la bonne jeune fille, en pensant à la joie des Nègres lorsqu'elle leur livrerait leur proie.

Mais une révélation subite l'éclaira, la pauvre enfant.

.....

Gustave Beaumont ne dormait pas dans sa chambre. A peine s'était-il trouvé seul, que sa confiance dans ses hôtessees avait un peu diminué. Il savait tant d'exemples de la perfidie des noirs et des mulâtres. Malgré lui, ces souvenirs le poursuivaient; il maudissait cette horrible guerre, et si parfois l'image de Tony lui apparaissait, autour d'elle ricanaient tout un cauchemar de poignards, de Nègres, de poison, de supplices.

Sa première impression, à l'aspect de cette chambre, ne contribuait pas à dissiper ses terreurs. Plus d'une fois, en regardant par la fenêtre le ciel nuageux et sillonné d'éclairs, en écoutant le murmure de la pluie sur les feuilles d'arbres, il regretta de n'être pas plutôt couché au milieu des bois que dans cette chambre sinistre,

En effet, la glace cassée en maint endroit, les rideaux déchirés, la porte à moitié brisée et non encore remise sur ses gonds, semblaient annoncer qu'une lutte avait eu lieu dans cet asyle de l'ancien propriétaire. Peut-être y avait-il

été assassiné comme tant d'autres colons au milieu de la nuit ; peut-être que lui, Gustave Beaumont, serait le second blanc qui périrait dans cette chambre. Il se pencha vers le parquet de joncs entrelacés, et crut y découvrir des taches de sang.

Enfin, après avoir soigneusement barricadé la porte et placé ses armes à portée de son lit, il commençait à se deshabiller, lorsqu'un léger bruit se fit entendre à la porte.

L'officier tressaillit, et sautant sur ses armes, il se disposa à vendre chèrement sa vie.

Mais il reconnut la voix de Tony, qui répétait bien bas :
« Ouvrez, maître blanc, je viens vous laver les pieds. »

Cet usage des colonies, renouvelé des patriarches, ne paraissait pas à Gustave d'une opportunité bien grande pour le moment ; mais il craignit sans doute de mécontenter la jeune métisse en refusant ses soins.

Où bien obéissait-il à quelque aventureuse prévision de jeune homme ?

Toujours est-il que Gustave Beaumont débarricada la porte de la chambre et fit entrer Tony.

Elle apportait en effet un baquet d'eau tiède et légèrement parfumée.

Tandis qu'accroupie sur ses talons elle s'occupait à lui tirer les bottes, Gustave admirait la finesse de sa taille et la grâce parfaite qui se jouait sur ses lèvres, sur ses joues, sous ses longues paupières baissées, et dans tous les mouvemens de son corps si souple et si svelte.

Cependant elle ne disait rien, ni lui non plus.

Au moment où Tony se relevait, il aperçut une larme sous ses longues paupières.

« Qu'avez-vous, Tony ? » dit Gustave.

« Rien ! » fit-elle, en essuyant cette larme perlée qui commençait à descendre le long de sa joue brune.

« Allons, Tony, contez-moi vos chagrins ! continua le jeune

officier en lui prenant la main. Auriez-vous quelque peine de jeune fille? déjà quelque peine d'amour? »

Tony sourit, mais ne dit mot.

« Auriez-vous un amant absent, Tony? un jeune noir obligé d'aller à la guerre? ou bien un jeune noir trop pauvre pour vous épouser, Tony? »

« Non! » répondit-elle, avec un peu de dédain dans la voix.

« Ou bien ce Marc-Huango peut-être? »

« Fi! » s'écria l'enfant avec un geste non plus de dédain, mais d'horreur.

Elle se laissa aller doucement vers le jeune homme, qui tenait toujours sa main.

« Ou bien, Tony, reprit-il tout bas en la regardant avec ivresse; ou bien, Tony, faudrait-il être blanc pour mériter ton amour? »

La jeune fille essaya de répondre, mais le mouvement de ses lèvres n'aboutit qu'à un sourire; elle se jeta dans les bras de Gustave pour cacher la rougeur de son front.

Toutes les inquiétudes de Gustave Beaumont s'étaient enfuies comme une troupe d'oiseaux effrayés. Il était insoucieux, divinement insoucieux dans cette chambre si pleine d'images de trahison et de mort.

Le matin, lorsque sa mère l'appela, Tony pleurait, assise sur le lit non encore défait de sa chambrette de jeune fille. Elle pleurait bien amèrement sans doute, car plusieurs mèches de ses longs cheveux déroulés étaient trempées de larmes. A la voix de sa mère elle cacha dans son sein avec beaucoup de précipitation une petite croix d'or qu'elle ne portait point encore la veille, puis elle songea à rajuster sa coiffure et son étroit corset de toile bleue.

« Tony, lui dit la vieille Doralice, sans faire attention à ses larmes, je t'ai appelée plusieurs fois déjà; mais ce maudit blanc nous a fait coucher si tard! Songeons à nos projets. Il va écrire à ses soldats; mais tu penses bien qu'Hector ne

portera point la lettre. Pourvu que Huango arrive cette nuit ! »

La vieille aurait pu parler long-temps encore, sans que Tony songeât à l'interrompre. Vraiment, savait-elle qu'elle fût là ? Et cependant elle trembla de tous ses membres lorsque Doralice eut prononcé le nom de Huango.

Elle leva ensuite bien lentement les yeux vers sa mère.

« Eh, qu'importe ce jeune Français, mère ? n'en a-t-on pas déjà tué assez ? Que nous a-t-il fait, celui-là ? Il n'est pas même de la colonie ! Hélas ! il ne désire que de retourner en Europe ! »

A ce dernier mot elle éclata en sanglots.

Doralice la regardait avec surprise. Sa vieille expérience des amours lui faisait bien deviner la vérité ; cependant elle hésitait encore à accuser sa fille de complicité avec un blanc. Enfin elle s'écria :

« Tu ne les connais pas, Tony, ces maudits chiens de blancs ! moi aussi, ils m'ont flattée, adorée ; ils m'ont dit que j'étais belle, qu'ils seraient heureux de me plaire ; puis ils m'ont dédaignée, vendue, battue de verges ! »

« Qu'importe, mère ? s'ils t'ont aimée ! »

Cette réponse de la jeune fille était presque un aveu, et la vieille céda d'abord à sa colère. Tony recevait sans se plaindre les coups que lui portait sa mère, seulement elle s'écriait de temps en temps :

« Mère, tuez-moi, mais ne livrez pas le blanc à Huango ! »

La vieille retrouva bientôt son sang-froid, et comme si elle eût pris pitié d'elle :

« Eh bien, Tony, puisque tu le veux, il sera donc sauvé, le blanc ; il partira, moi-même je lui servirai de guide ce soir ! »

« Oh, mère ! laisse-moi ce soin ! » dit, en s'essuyant les yeux, la pauvre Tony.

« Nous verrons, nous verrons ! en attendant je vais préparer son déjeuner. »

En prononçant ces derniers mots, Doralice ne put retenir un infernal clignotement d'yeux ; tous les poisons de Locuste étaient dans ce regard : Tony eut une horrible prévision, et voulut suivre sa mère dans la cuisine.

Il semble que le sang africain ait une secrète sympathie pour les poisons. C'est l'arme ordinaire des Nègres, et avant l'insurrection ils ne connaissaient guères que ce moyen de se défaire de leurs tyrans. Peut-être aussi le sentiment de leur faiblesse leur avait révélé ces lâches secrets de vengeance ? Le nombre prodigieux des plantes vénéneuses des colonies servait d'ailleurs facilement leur horrible manie, et les habitans de sang mêlé, américains au père d'Europe et à la mère d'Afrique, tenaient toujours, sous ce rapport, beaucoup plus de leurs mères que de leurs pères, parce que, comme elles, ils restaient faibles et opprimés.

Tony était donc aussi familiarisée avec les idées d'empoisonnement qu'avec celles de trahison. On avait bien dans les derniers temps du régime colonial cherché à combattre par le sentiment religieux ces désastreux penchans des esclaves ; mais sous le ciel des Antilles la vie est trop sensuelle pour s'harmoniser aux idées métaphysiques. L'éloignement des paroisses et leur desserte par des prêtres européens, étaient d'ailleurs autant d'obstacles à l'instruction religieuse des esclaves. Tony n'avait guères assisté qu'une ou deux fois dans sa vie à des offices de l'église, et sans repousser précisément le peu de christianisme qu'on lui avait appris, elle était à cet égard parfaitement indifférente. Il semblait à la jeune fille que le salut dans l'autre vie fût aussi un privilège des blancs ; personne enfin ne lui avait inspiré l'horreur du crime, et pour l'éviter, elle ne possédait que son instinct de tendre jeune fille.

En voyant sa mère préparer le déjeuner de son amant, elle n'eut point de honte ni de mépris pour elle, mais elle trembla pour la vie de Gustave. Elle n'osait prévenir le jeune

homme, car c'était exposer sa mère à son juste ressentiment. Pour la même raison elle ne lui dit mot des dangers qu'il courait dans la maison. Elle se fiait à elle-même pour l'en préserver; d'ailleurs y aurait-il eu place pour semblables confidences dans ces dernières heures de nuit qu'ils avaient passées ensemble?

Mais lorsque Doralice eut versé dans un bol le café du jeune blanc, et se disposa à le lui porter, Tony s'élança vers sa mère, et lui arrachant le vase des mains, le porta à ses lèvres.

La vieille, jusqu'alors aussi indifférente que si le déjeuner n'eût pas été empoisonné, jeta un cri d'effroi.

« Je goûterai ainsi tout ce que tu serviras au jeune blanc, oui, mère! répéta l'intrépide enfant; je goûterai ainsi tout ce que le jeune blanc mangera dans notre maison! Si tu l'empoisonnes, mère, tu empoisonneras aussi la pauvre Tony! »

« Jette donc ce café, malheureuse enfant! » et Doralice ajouta : « Il vivra, ton maudit blanc, mais à condition que tu ne lui parles pas de tout le jour! Au reste, je veillerai sur toi! »

En effet, Doralice ne quittait plus sa fille, qui s'en consolait toutefois, parce qu'ainsi à son tour elle pourrait surveiller les tentatives nouvelles contre Gustave.

Il avait écrit au sergent de son petit détachement de venir le rejoindre à l'entrée de la nuit. Hector, le porteur de la lettre, devait servir de guide.

Mais le petit négriillon était digne de ses père et mère, Huango et Doralice; cette dernière lui avait donné ses ordres, et au lieu de se rendre près des soldats, il partit au-devant de Huango pour hâter sa marche.

Tony même ignorait cette dernière trahison; décidée à fuir avec son amant, elle attendait le soir sans beaucoup d'inquiétude.

Selon son calcul, Huangô ne devait arriver que fort avant dans la nuit, ne se doutant de rien, et ne marchant sans doute qu'à son aise. D'ici là, Gustave, réuni à ses soldats, serait parti.

Près de quitter pour jamais l'asyle de toute sa vie, Tony ne laissait pas que d'éprouver des regrets. Elle aimait son indigne mère; elle ignorait les villes, et songeait à ce qu'on lui avait dit des tromperies des blancs à l'égard des pauvres filles de couleur. — Si Gustave aussi allait l'abandonner?

Elle ne prétendait point sans doute l'épouser. Jamais pareille idée ne fût venue à une simple fille des colonies; mais elle avait mis dans l'amour du jeune blanc sa patrie et son existence. Elle voulait le suivre en France, retrouver en France avec lui une case et des palmiers, et la brise parfumée de la mer d'Amérique, et toute sa riche et voluptueuse nature des Antilles.

Quant aux chances de la guerre, elle ne s'en inquiétait pas. Le suivre au bivouac ou sur le champ de bataille, qu'importait à elle, habituée depuis son enfance aux privations et aux scènes de sang? Mais elle craignait les blanches, elle craignait les dames d'Europe.

Alors, en digne amante créole, elle ne s'effrayait plus d'un poison à partager entre son amant et ses rivales.

Puis elle venait à rire de ses terreurs. Elle était si jolie! Pourquoi des rivales à elles?

De son côté, Gustave, à qui la vieille avait recommandé de ne point sortir de sa chambre, pour éviter d'être aperçu de quelque Nègre rôdeur, l'heureux Gustave ne rêvait plus qu'à sa gentille Tony.

Il attendait le soir avec impatience; car le soir il devait la revoir. Et lui non plus ne se souciait de l'avenir, ni des dangers de son retour, ni des embarras que lui causerait la petite métisse si elle le suivait. Il ne pensait qu'à Tony, le bon sous-lieutenant!

Pourtant, au milieu de ses beaux rêves, les fantômes de la veille lui apparaissaient, et malgré lui il se rappelait tous ces traits de perfidie des jeunes Nègresses et mulâtresses, ces lugubres scènes d'amour et de trahison que, dans l'ennui des bivouacs, les soldats se racontaient. Si Tony aussi allait le trahir? Mais il repoussait cette pensée, aussi bien que la jeune fille celle de son abandon; et en se retraçant la jolie figure de Tony, il retrouvait bien vite sa confiance.

Comme beaucoup d'amoureux qui ne dorment pas dans leur lit, Gustave Beaumont, ennuyé d'attendre l'heure du rendez-vous, s'endormit dans un fauteuil.

Cependant le soir était venu, le soir que la mère et la fille attendaient toutes deux avec une égale impatience.

La vieille, pour mieux assurer sa vengeance, voulut aller elle-même au-devant de Huango, qui sans doute approchait.

Aussitôt la jeune fille se prépara au départ. Après avoir mis sa plus neuve robe de toile bleue des Indes à rayures blanches, et avoir noué autour de ses cheveux noirs son plus joli madras rouge, Tony, un léger paquet de linge sous le bras, se glissa doucement sur le bout de ses petits pieds dans la chambre de Gustave.

Il dormait encore. La lune éclairait son visage légèrement doré par les feux du tropique, et l'air du soir rafraîchissait son front déjà paré d'une noble cicatrice de soldat,

Tony l'appelle, en se penchant sur sa bouche comme pour le réveiller par un baiser; mais son sommeil paraît si profond, si bercé par d'heureux songes.

Et Tony s'agenouille devant lui, n'osant l'éveiller, et se bornant à toucher légèrement sa bouche avec sa bouche.

Oh! sans doute elle resta long-temps ainsi à contempler son jeune blanc; sans doute elle était bien amoureuse ou bien étourdie, Tony; car tout à coup un bruit d'armes et de chevaux remplit la cour, et elle reconnut la voix de Huango.

Atas! Omra! disait le vieux Nègre; prenez vos fusils et suivez-moi.

Doralice marchait en avant avec de la lumière; elle chuchotait à l'oreille de son compère :

« Je crains que Tony ne nous trahisse; expédiez-le de suite. »

La jeune fille resta un instant comme frappée de la foudre. Puis elle voulut éveiller Gustave Beaumont; mais elle s'aperçut aussitôt que la fuite était impossible.

La résistance aussi ne pourrait servir qu'à le faire tuer plus vite.

S'il y avait moyen de gagner du temps.

Dans cette angoisse inexprimable, une ruse seule lui sourit.

A côté d'elle est son petit paquet de linge; elle l'ouvre, elle lie avec un madras les mains de son amant, avec un autre mouchoir elle veut lier ses pieds, mais il s'éveille.

Il entend les cris des Nègres, il voit Tony occupée à le lier.

Elle n'a pu le prévenir, car Huango est sur ses talons; malgré ses efforts, malgré ses malédictions, elle a le courage d'achever sa tâche.

Et elle le laisse pieds et poings liés sur son fauteuil pour ouvrir à Huango.

En la voyant dans cette chambre, Huango se jeta d'abord sur elle :

« Traîtresse! voilà donc comme tu nous sers! »

Il la saisit par les cheveux et la traîna par la chambre vers le prisonnier.

Mais elle, la brave fille, ne sentait pas ses coups, elle lui montrait le prisonnier.

« Oui, dit-elle, voilà comme je vous sers! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que je devais au prix de mes baisers attirer nos ennemis dans le piège? Eh bien, je l'ai fait. Le voilà, mon amant! c'est moi qui l'ai lié! Et je l'ai lié, parce que sans cela il se serait défendu; voyez ses armes! et je l'ai lié pour qu'il vous serve à retrouver ses compagnons! forcez-le

de leur écrire un rendez-vous, où vous les puissiez tuer à l'aise tous ensemble. A présent dites-moi encore traîtresse! Écoutez, il m'appelle aussi traîtresse, le jeune blanc. Écoutez, il me maudit! oh, vous voyez comme je vous sers!»

Et la pauvre fille, éperdue de douleur, de honte et de désespoir, tomba à genoux. Elle se pressait les mains contre les oreilles pour ne pas entendre; car il criait, le malheureux officier, il criait en pleurant :

« Oh, Tony, Tony! c'est donc toi qui m'as livré! Oh, Tony, Tony! si belle et si perfide! si aimée et si lâche! »

« Tu es une brave fille, dit Huango, et je suis fâché d'avoir écouté les sornettes de ta vieille imbécille de mère! Lève-toi, et essuie tes larmes. Demain nous achèverons ton ouvrage; ton projet me plaît, le blanc périra avec tous ses compagnons! »

Il appela un de ses Nègres :

« Veillez sur le prisonnier, resserrez ses liens, enfermez-le bien, et demain matin nous en ferons un hameçon pour attraper les autres. Vous autres, dit-il à ses compagnons qui encombraient la chambre, allez vous coucher, il est tard, et notre route a été longue. Toi, Tony, couche-toi aussi! va, tu es une brave enfant de la liberté noire! »

Rentrée dans sa chambre, qu'elle avait cru quitter pour toujours, Tony resta long-temps comme anéantie. Elle ne pleurait pas, oh non, vraiment; elle ne s'arrachait pas les cheveux, elle ne se tordait pas sur son lit comme une simple malheureuse. Oh, sa douleur était plus puissante! oh, Tony souffrait trop pour laisser éclater ses souffrances!

Mais lorsque la maison fut redevenue tranquille, lorsque chacun parut dormir, hormis elle et le prisonnier sans doute, alors Tony se releva, alors Tony se ressouvint de l'autre moitié de sa ruse.

La mort de son amant était différée! n'était-ce donc pas une victoire?

Et Tony ouvrit doucement le volet de sa petite chambre. Six pieds seulement au-dessus de la cour! elle sauta dans la cour.

Je ne sais si elle se fit mal, mais elle ne cria pas.

Et elle se mit à courir de toutes ses forces vers les montagnes. Son dessein était de chercher les soldats de Gustave et de les amener à son secours.

Mais comment les trouver par cette nuit obscure, au milieu des bois où ils se cachaient? Car la pluie tombait à flots pressés, comme une digne pluie des Antilles; point d'éclairs pour éclairer la route, et le terrain était glissant et froid comme du sang caillé.

Elle fit bien des pas inutiles, marchant hardiment dans les ténèbres, au milieu des ronces et des mares d'eau, au risque de mettre le pied sur un scorpion ou un serpent. Mais ni la fatigue, ni les meurtrissures ne l'arrêtaient; elle ne sentait toujours qu'une seule douleur: les reproches de son amant avaient pénétré comme autant de poignards dans son cœur.

Oh, le sauver et mourir! elle n'en demandait pas davantage. Le sauver et lui prouver qu'elle n'est point lâche et traîtresse!

Après avoir long-temps erré dans les bois les plus rapprochés de l'habitation, elle crut découvrir, mais à grande distance encore, une faible flamme.

Pensez si elle courut vers ce phare! Mais parfois il lui échappait, comme tous les phares, comme toutes les promesses de ce monde, puis elle le voyait reparaitre derrière quelque grande roche ou un large palétuvier.

Alors elle grimpait la roche, elle débarrassait d'entre les lianes ses pauvres pieds meurtris et reprenait sa course.

Enfin, autour des restes d'un feu à moitié éteint par la pluie lui apparurent quelques grandes ombres de soldats.

Sous leurs schakos noirs, au-dessus de leurs uniformes

noirs aussi ou d'une couleur non moins foncée que la nuit, luisaient des visages plus pâles que les schakos et les uniformes.

C'étaient des blancs !

Oh, comme la veille encore Tony aurait fui à cette vue ! Mais depuis la veille Tony était si changée !

Elle s'élance avec des cris de joie vers les blancs.

L'un d'eux qui faisait sentinelle lui présenta le bout de sa baïonnette.

Mais elle ne s'arrêta point, et l'arme fatale allait la toucher, si un autre soldat ne se fût écrié : « Ne vois-tu pas, conscrit, que c'est une Bédouine ? »

Il passa son bras autour de la taille de Tony, et lui demanda, si quelque crocodile du Nil la poursuivait, pour qu'elle courût ainsi contre les baïonnettes ?

Mais elle, sans s'intimider : « Sauvez Gustave ! oh, sauvez Gustave ! venez vite ! ils vont me le tuer ! »

« Quel Gustave ? reprit le sergent, qui ne savait pas le prénom du sous-lieutenant Beaumont, quel Gustave, ma belle ? »

« Oh, Gustave ! Gustave, mon amant ! Gustave, un blanc comme vous, et plus beau que vous ! »

Elle se tordait les mains.

« Cette enfant-là est folle ! » dit un soldat.

« Ou espionne des Nègres ! » dit un autre.

« M'est avis, ajouta un troisième, qu'elle pourrait nous donner nouvelles du pauvre lieutenant. »

« Bah ! reprit le sergent, son affaire est faite, au pauvre lieutenant ; nous l'avons assez attendu, en route, camarades ! »

Et il murmura entre ses dents : « Pauvre jeune homme ! s'il n'était pas mort, il serait déjà revenu ! »

« Sauvez Gustave ! répétait cependant encore la jeune fille ; puis elle s'écria d'une voix déchirante, en voyant les soldats prêts à partir sans elle : Gustave ! votre ami blanc ! militaire

comme vous ! Gustave, mon beau Gustave, avec ses épaulettes d'or ! »

« Que dit-elle d'épaulettes ? » reprit un des plus jeunes soldats.

On fit cercle autour d'elle, et Tony, retrouvant assez de calme pour mettre plus d'ordre dans ses paroles, leur conta le malheur du pauvre sous-lieutenant.

« Faut le délivrer ! courons vite ! dirent les soldats ; allons, la belle, montrez le chemin ! »

Mais le vieux sergent, hochant la tête, les retint :

« Enfans, si vous aviez été comme moi aux *cataraques* du Nil, sauriez quoi que c'est une embuscade d'Africains ! Ce grand troupiér de Kleber nous disait souvent dans son patois alsacien : *Timeo Danaos et* suffit ! Quoi, je ne sais pas l'allemand, moi ; mais c'est vrai tout de même ce que disait Kleber ! C'est pourquoi défilions-nous des noirs, et laissez-moi interroger la petite Bédouine :

« Avancez à l'ordre, petite ! » et il procéda à l'interrogatoire avec toute la solennelle gravité d'un conseil de guerre.

Mais Tony ne varia point dans ses réponses, et son accent était si touchant, sa pantomime si naïve, que le vieux soldat d'Aboukir en fut lui-même tout ému.

« D'ailleurs ce n'est pas tout-à-fait une Nègresse, » dit-il, comme pour se mettre d'accord avec lui-même, et après tout, mourir de faim ici, ou d'un coup de fusil des Nègres, ma foi ! Va pour le coup de fusil ! »

Ils se mirent gaiement en route, comme des soldats français, et trouvant encore, malgré leurs dangers et leurs fatigues, des quolibets et des fleurettes pour leur gentil guide.

Le jour qui commençait à poindre aida Tony à revenir plus vite qu'elle n'était allée ; ils trouvèrent encore tout le monde endormi dans la maison.

Quatre soldats s'élancèrent dans les bâtimens attenans où

couchaient une douzaine de Nègres de la bande de Huango. Les deux autres pénétrèrent avec Tony et le sergent par le volet encore ouvert de sa chambrette.

Ce fut d'abord le vacarme ordinaire : cris d'effroi et de fureur, coups de fusil et cliquetis d'armes blanches ; mais les Nègres, surpris à l'improviste, ne firent pas longue résistance.

Pendant que le sergent désarmait Huango, les soldats vinrent délier Gustave Beaumont.

« Vite, lieutenant ! reprenez vos armes, et donnez-nous un coup de main ! Point de quartier à cette canaille ! »

Gustave saisit ses pistolets qui étaient restés sur la table de sa chambre, et il s'élança à la tête de ses libérateurs.

Dans la chambre voisine Marc-Huango, renversé, accablait Tony d'imprécations ; et sa mère faisait chorus d'imprécations contre elle.

« Infâme ! je te maudis ! Introduire les blancs dans la maison de ta mère ! »

Elle repoussait les soins de Tony, agenouillée devant elle, et s'efforçant de panser une blessure que le sergent lui avait faite en se défendant ; car la mégère s'était ruée sur lui un couteau à la main.

Pauvre Tony, elle avait presque oublié Gustave, et restait accablée à la vue du sang et du courroux de sa mère.

Mais lorsqu'il entra dans cette chambre de malheur, Tony essuya ses larmes.

Elle jette un cri de joie, sans doute, et veut s'élançer dans les bras de son amant.

Et lui, faisant feu sur elle d'un de ses pistolets : « Perfide ! tu ne trahiras plus personne ! »

.....

La jeune fille tomba mourante aux pieds de son amant.

La balle l'avait frappée au cœur.

.....

« Qu'avez-vous fait? lieutenant! dirent les soldats, cette jeune fille est votre sauveur! »

« Dites mon assassin! c'est elle qui m'a livré, pieds et poings liés, aux noirs! »

Gustave, pâle et l'œil égaré, voulut s'éloigner.

« Oh! râlait encore Tony, je t'ai lié pour te sauver! »

Alors elle expira.

Les soldats entraînèrent de force avec eux Gustave Beaumont, dont la raison s'était perdue.

On dit qu'après la prise du Port-au-Prince par l'armée de Dessalines, quelques soldats nègres trouvèrent dans l'hôpital de cette ville un jeune officier européen, qui était fou et qu'ils fusillèrent.

LOUIS LEVRAULT.

UNE PROMENADE A BADE,

Pendant l'automne de 1833.

Où allez-vous? A Bade. D'où venez-vous? De Bade. Où irez-vous? A Bade. Quel séjour! quel pays! que l'on y voit de beaux sites! que l'on y mange de délicieuses choses! La vie y est douce; les relations faciles n'y laissent point apercevoir l'intervalle des rangs. C'est un Élysée, dit l'un; une merveille, dit l'autre. Et quoi! vous habitez l'Alsace depuis plus d'une année, et vous ne connaissez encore du pays badois que Kehl et son triste pont de bateaux; qu'Offenbourg et ses modestes collines? Allons, allons, j'irai, répondis-je, aussitôt que me le permettront mes affaires. Il me restait pourtant peu d'espoir. Août s'était enfui sans me laisser de loisir, Septembre pluvieux, avait désespéré les plus intrépides promeneurs, et quand vint Octobre, la nature avait perdu quelque chose de sa parure. Cependant le soleil conservait encore de la chaleur et de l'éclat. Le paysage bigarré d'au-

tomme a des charmes pour les cœurs disposés à la mélancolie. J'ai quelques jours, hâtons-nous d'en profiter, une voiture et je pars ; elle fut bientôt trouvée.

De Strasbourg à Kehl la distance est rapidement franchie ; il y a pourtant entre ces deux points rapprochés un immense intervalle. Là est la patrie, ici l'étranger. C'est en vain qu'on trouve hors du sol natal le même paysage et qu'on respire le même air. Quoique l'on soit entouré d'objets semblables, les sensations néanmoins diffèrent. Même dans un voyage d'agrément entrepris au-delà des frontières, il est un je ne sais quoi qui vous gêne, et vous rappelle sans cesse la patrie absente avec tous ses charmes, auxquels l'éloignement ajoute un prestige qu'on ne peut définir et qui triompherait de tous les efforts tentés pour s'y soustraire, s'il n'était plus doux d'y céder.

Nous traversons, en quittant l'Alsace, une plaine monotone, assez bien cultivée, couverte de villages nombreux, propres et bien peuplés. Si les champs étaient mieux tenus et les productions du sol plus variées, je croirais revoir la Flandre, si chère à mes souvenirs ; Douai et Lille avec leurs fermes entourées de grands ormes, et leurs prairies où paissent de nombreux troupeaux.

C'est l'époque des récoltes, et toute la population paraît s'en occuper. On voit çà et là des monceaux de pommes de terre et de topinambours, productions étrangères, aujourd'hui naturalisées. On fane le regain ; la pomme et la poire quittent la branche qui les a nourries pour enrichir le fruitier. On arrache de sa tige le maïs aux grains dorés, autre emprunt que l'Europe centrale a fait à l'Amérique du Sud, et l'on cueille le raisin que celle-ci nous envie. Plus de femmes que d'hommes sont livrés à ces durs travaux. De pesantes corbeilles chargent leur tête, et leur main manie la pelle ou la pioche. Leurs traits se ressentent de la rusticité de ces travaux. Elles sont laides, vêtues d'étoffes de couleur sombre grossiè-

rement tissues. Leurs pieds sont nus, et certes, de très-larges chaussures leur deviennent nécessaires quand elles veulent déroger à cette habitude. Les goîtres paraissent ici plus fréquens et plus volumineux que dans les Alpes. Ce ne sont pas les eaux séléniteuses qui déterminent cette affection, plus rare en Alsace, mais bien l'habitude de porter de lourds fardeaux sur la tête. La coquetterie est parvenue à cacher cette difformité. Goitrées ou non, les femmes badoises portent des cravates dont les bouts sont rejetés sur les épaules, où ils flottent, non sans quelque grâce. On peut être certain de la durée d'une pareille mode.

Le grand-duché paraît bien administré. Les routes y sont bonnes; des poteaux indicateurs fort multipliés font connaître le nom des villages, leurs distances respectives et le canton auquel ils appartiennent. Les ponts jetés sur les affluens du Rhin sont solidement bâtis et ne manquent point d'élégance; la pierre qui a servi à leur construction, est une sorte de grès rouge, commun dans les Vosges et dans la Forêt-Noire; le même qui a servi à bâtir le fameux *Münster* (la cathédrale) de Strasbourg.

Voilà Ulm, qui est en importance à son homonyme du Wurtemberg ce qu'est au Danube le petit ruisseau badois; puis Steinbach, Sinzheim, que rien ne recommande à l'attention du voyageur. Nous suivons quelque temps la route de Fribourg en Brisgau, et nous nous rapprochons insensiblement des montagnes. Bientôt nous les longeons d'assez près, et nous engageant dans une riantة vallée parcourue par une rivière aux eaux bruyantes et cristallisées, nous atteignons Bade, qui élève en amphithéâtre ses constructions moitié antiques et moitié modernes, dont quelques-unes ne sont pas dépourvues d'une certaine élégance.

Hâtons-nous de le dire, Bade est moins une ville qu'un gros bourg. On trouve bien çà et là de belles maisons et plusieurs grands établissemens, mais rien qui donne l'idée d'une

été riche et industrielle. Je m'attendais à voir un petit Versailles, un Nancy en miniature, ou tout au moins un Fontainebleau, et j'avais sous les yeux Meudon ou Sèvres avec un fleuve de moins et des montagnes de plus. Est-ce donc là Bade? me disai-je, n'est-ce que cela!

Mais les charmes de cette résidence se trouvent ailleurs que dans la beauté de ses constructions. Bade est un vaste caravansérail où l'Europe s'est donné rendez-vous. On se rend là comme à Hyde-Park ou aux Tuileries, moins pour voir que pour être vu. Les gens riches et titrés y deviennent débonnaires, et déposent leur morgue à la dernière poste. Les personnes simples et sans façon ne sont peut-être pas fâchées d'approcher de l'excellence ou de l'altesse, et d'échanger quelques mots avec elles. Chacun met de la grâce à établir un niveau parfait. Les uns se haussent un peu, les autres quittent leurs échasses, et les inégalités sociales disparaissent.

Les hôtels sont vastes et nombreux; on ne peut avoir en France l'idée d'un établissement pareil à celui de l'hôtel du *Zähringer Hof*. Ce fut là que je descendis. La maison peut recevoir au-delà de 150 maîtres, qu'elle réunit dans une vaste salle à manger, où les convives, bien traités, sont récréés pendant tout le repas par les sons d'une douce musique, et savourent en même temps le Rossini et le chambertin, le Mozart et le johannisberg.

Ce sont les eaux thermales de Bade qui font sa richesse, et pourtant ce sont d'elles qu'on semble s'occuper le moins. On consulte plus souvent sa bourse que son médecin pour entreprendre ce voyage, et quand on est arrivé au but, la promenade, la bonne chère, le jeu et la danse sont l'essentiel : le bain n'est plus que l'accessoire.

En Octobre les voyageurs quittent Bade, et je m'en aperçus. Il ne restait plus que quelques trainards riverains et des joueurs maltraités ou avides. Le calme commençait à renaître

et l'habitant s'en affligeait. L'hiver, qui semble donner une nouvelle existence aux grandes villes, condamne cette résidence à la vie des marmottes. Les étrangers n'en approchent plus. C'est alors que sont comptés les bénéfices, et l'on se promet de les augmenter l'année suivante par de nouvelles spéculations. La morte-saison dure bien long-temps; mais enfin le mois de Juin ramène les beaux jours. A la première fleur de la vallée succèdent bientôt les premières feuilles des arbres de la montagne. On ne voit plus de neiges, même sur les plus hautes sommités. Aussitôt tout s'émeut et s'agite à Bade. On prépare des provisions, les logemens garnis sont décorés à neuf. Le propriétaire se confine dans un réduit étroitement limité, afin de tirer le meilleur parti possible de sa maison. Plus la population sédentaire sera comprimée par la population nomade, et plus la joie sera grande. Tout est prêt. On signale la première voiture, et elle fait naître une véritable ivresse. Les étrangers arrivent, ils se succèdent, affluent, et Bade ressuscite avec tous ses attraits. C'est un simple bourg, si vous ne comptez que ses maisons; un lieu de plaisance modeste, si vous ne regardez que son château; c'est une grande ville, si vous songez qu'on peut y détruire sa santé par l'intempérance, et sa fortune par le jeu.

Chaque soir les voyageurs se réunissent dans les salons de Chabert, qui tient un café et un restaurant; il est aussi l'entrepreneur des jeux. Rien n'est plus affligeant que de voir dans le principal salon une roulette et un *trente et quarante*.

Dans les grandes villes l'opinion flétrit tout homme qui entre dans une maison de jeu. S'il y joue, il perd son crédit et sa réputation; aussi n'y voit-on que des joueurs de profession ou de jeunes dupes. A Bade, on ne peut éviter d'approcher la fatale machine. Tel a fait pendant plusieurs mois une belle résistance, qui succombe à la fin. La sagesse consiste plutôt à fuir le danger qu'à le braver en face; autrement la tête tourne, et le vertige amène la chute. J'étais à

Bade au moment de la clôture des jeux, et le combat allait finir faute de combattans. J'ai vu, qui le croira jamais, jouer par intermittence. Les croupiers de jeu, les bras croisés, attendaient qu'on daignât jeter sur le tapis vert quelques pièces de monnaie pour proférer d'un ton mélancolique leur monotone : *Faites le jeu, le jeu est fait, rien ne va plus.* Après avoir dévoré quelques écus, la gueule du monstre se fermait pour se rouvrir de nouveau aussitôt qu'une pâture nouvelle lui était offerte. Barèges, Saint-Sauveur, Vichy n'ont point de jeux publics, et je n'ai pas appris qu'on s'y amusât moins.

Pendant que, debout, je faisais métier d'observateur près d'un *trente et quarante*, qui seul avait un peu d'activité, grâce à trois vieilles baronnes allemandes, joueuses intrépides, et stoïques dans la perte comme dans le gain, je vis fort maltraiter un jeune homme, d'une physionomie heureuse, auquel, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser. Après lui avoir vu perdre son dernier écu, je le suivis sur le siège où il vint de s'asseoir. Un de ses amis l'accosta. — « Eh bien, lui dit-il, même malheur qu'hier ? » — « Oui, reprit la triste victime, et il n'y a plus de troupes auxiliaires pour recommencer le combat. » — « Et l'Italie, continua son ami, Naples et son ciel poétique, Rome et ses vénérables antiquités ? » — « Il n'y faut plus penser, mon cher, » et un soupir accompagna cette réponse, qui termina la conversation. « Je n'irai pas vivre cet hiver au milieu des merveilles des arts. Le Nord de la France et ses brumes épaisses, voilà mon lot ; la houille sera mon soleil, et le boston ou le reversis ma plus douce distraction. » Le malheureux ! Il venait de perdre l'espoir de visiter la patrie des beaux-arts et de rêver la gloire sur le tombeau de Virgile. Quelques heures de jeu avaient suffi pour changer la direction de sa boussole, et le souvenir attristant d'un épisode de jeu devait remplacer, peut-être à jamais, les souvenirs durables d'un voyage toujours si fertile en grandes et salutaires leçons, et qui eût

jeté sur sa vie un charme que le temps eût en vain essayé d'affaiblir.

La réunion de Bade, dans les salons de Chabert, présente à l'observateur un coup d'œil curieux. On peut y entendre parler presque toutes les langues de l'Europe. Beaucoup l'allemand et le français, bien moins l'anglais, très-peu l'italien, moins encore l'espagnol ou le russe. Les habitués se réunissent aux personnes de leur connaissance; les nouveaux arrivés ou les taciturnes se promènent gravement sans mot dire; s'asseyent s'ils sont las, lisent les journaux si cela leur plaît, et se retirent si le sommeil les gagne. A cette grande bourse sociale affluent les observateurs. On y raconte la nouvelle du jour; les caquets vont leur train; la bouche les redit, la plume les reproduit, et la poste les colporte loin, bien loin du lieu où ils ont été enfantés. Quand la correspondance n'a pas appris aux intéressés à quelle personne monsieur tel a rendu des soins, à quelle autre ont déplu les manières ou la figure de mademoiselle telle; quand on laisse ignorer la perte ou le gain des joueurs de bonne compagnie, on en fait en hiver le sujet de la causerie des salons, et l'on a un moyen de plus de s'amuser aux dépens du prochain, toujours prêt, au reste, à vous le rendre avec usure.

Depuis quelques années il arrive beaucoup de voyageurs de Paris et de diverses autres parties de la France. Strasbourg en fournit un très-grand nombre. A peine l'année scolaire est-elle achevée, que les professeurs des cinq facultés se rendent à Bade avec leurs familles, pour y passer une partie des vacances; d'autres Alsaciens les y suivent. Quoique le commerce de cette petite ville soit à peu près nul, on vend aux étrangers des objets de fantaisie qu'ils passent difficilement à la frontière. Puis, quand ils se sont donné cette peine, ils apprennent souvent que ces objets ont été payés 12 à 15 pour cent au-dessus du prix de nos fabriques. Mais

on a le plaisir de goûter le fruit défendu, et, comme on sait, c'est chose tentante.

C'est assez parler de *Bade-Ville*, parlons maintenant de *Bade-Montagne*. Les lieux de grande réunion se ressemblent tous plus ou moins. Chacun y va porter le caractère qui lui est propre, et arrive avec sa cargaison ordinaire de qualités bonnes et mauvaises. Bade a une physionomie particulière, et qu'il doit à la nature : essayons de la faire connaître.

Bade est adossé contre les flancs d'une belle montagne boisée dont le sommet est couronné par les ruines imposantes d'un vieux château ; c'est le *Burg*, antique berceau de la famille grand-ducale régnante. Qu'un autre cherche à préciser l'époque de sa fondation, et raconte les événemens historiques dont il fut le théâtre ; je laisse ces détails aux itinéraires, sortes d'ouvrages très-recherchés, qui fournissent aux voyageurs de l'érudition toute faite, dont ils s'emparent comme d'une conquête ; je ne veux parler ici que de mes sensations, et tâcher de les faire partager.

Un chemin bien entretenu, praticable pour les voitures, conduit de Bade à la porte du vieux château. La pente est très-habilement ménagée. Des bancs ont été élevés de distance en distance, et à moitié chemin un belvédér, qui est lui-même d'un effet assez pittoresque, invite le voyageur au repos. C'est un simple toit de chaume sur pilotis, avec des sièges de bois disposés autour d'une table rustique de plusieurs pieds de diamètre, et formée d'une seule tranche de sapin. De ce lieu déjà élevé la vue est magnifique.

L'air était pur, et tandis que j'admirais les proportions colossales des arbres centenaires qui me prêtaient leur ombre, je respirais avec délices l'odeur particulière aux forêts de conifères. Jamais je n'ai parcouru les montagnes sans éprouver un calme d'esprit qui serait le bonheur s'il était durable. Les imperfections d'autrui me trouvent alors indulgent, et je me promets tout bas de travailler plus fructueusement à

devenir meilleur. Le passé se retrace à ma mémoire avec des charmes indicibles, et je vois l'avenir à travers un prisme consolateur. Seul avec moi-même, en présence des grands tableaux de la nature, j'élève mon ame vers le Créateur, et le nom de mes amis vient errer sur mes lèvres, pour souhaiter leur présence et leur désirer le bonheur. Je fais même parfois redire leur nom aux échos de la forêt; jadis c'était celui d'Amarillis; autre temps, autres plaisirs. L'amour veut qu'on lui sacrifie au printemps de la vie; mais l'amitié reçoit sur ses autels l'offrande des hommes de tous les âges. C'est alors aussi que je verse des larmes sur les êtres chéris que j'ai perdus, et ces larmes sont sans amertume. Je m'entoure de leur souvenir, et ils deviennent les compagnons assidus de mes promenades, qui ne sont plus solitaires.

J'arrivai sans m'en douter à la porte du vieux manoir, et j'y laissai ma douce rêverie. Son enceinte retentissait de cris de joie. Une brillante compagnie dînait dans l'une des cours, et des valets de pied en riche livrée servaient les convives. Sans trop songer aux anciens jours, des jeunes gens sautaient comme d'agiles écureuils sur les murailles et les tourelles à demi renversées; au grand effroi de plusieurs dames qui cherchaient à tempérer cette fougue désordonnée. Il n'était pas un coin du château qui n'eût un visiteur: c'est la ruine la mieux habitée qui soit en Europe. Une main puissante et secourable a dit à la destruction ce que Dieu dit aux vagues de la mer lors de la création. On a réparé les tours et soutenu les pans de murailles qui menaçaient de s'écrouler. Des escaliers solides ont été construits, afin qu'on pût gagner sans fatigue et sans danger le sommet du principal donjon, et l'on a partout placé des garde-fous. Malgré ces réparations, c'est toujours une ruine. On a seulement facilité les moyens de la mieux voir, et trouvé ceux de la faire voir plus long-temps.

L'aspect général de ces vénérables débris est fort imposant.

Le château devait avoir à un très-haut degré cet air de grandeur qui, dans les temps féodaux, distinguait les habitations des familles nobles et puissantes. Il occupait une vaste étendue et commandait l'entrée de la vallée. Sa situation était ravissante. Appuyé contre une montagne qui domine le paysage, et pourtant défendu des vents du nord par une sommité plus élevée, facile à atteindre, et qui ouvre une vue superbe sur la vallée de Lichtenthal, le vieux *Burg* devait être tout à la fois une forteresse impossible à prendre, et un lieu de plaisance difficile à quitter. Il est vraisemblable de penser que, dans les temps de sa plus grande splendeur, il ne recevait pas à beaucoup près dans son enceinte une quantité aussi considérable de personnes de distinction, et que ses ombrages n'avaient pas alors la célébrité qu'on leur connaît aujourd'hui.

Je ne pouvais me lasser d'admirer l'étonnante vigueur des arbres qui s'étaient emparés des ruines dont ils augmentaient le désordre. Les uns, appliqués contre les murailles, les accablaient de leur énorme poids et menaçaient de les renverser bientôt; les autres, après avoir percé des voûtes à demi écroulées, se soutenaient à l'aide de longues racines qui avaient pu gagner le sol. Ceux-ci, ayant perdu par la compression le port qui leur était propre, élevaient dans les airs un tronc difforme; ceux-là rampaient comme des serpents ou grimpaient comme des lianes en se soutenant contre les hautes tourelles. La nature s'efforçait de reprendre ses droits et luttait avec succès. Dans nos régions humides, où la végétation finit par s'emparer du sol tout entier, les ouvrages de l'homme n'ont que peu de durée quand sa main cesse de les défendre contre l'action du temps, et chacun a pu voir, en visitant nos débris féodaux, que le règne végétal, en s'emparant d'eux, en modifie incessamment l'aspect, et leur donne cette physionomie particulière qui n'est plus celle des ruines de l'Europe australe et de tous les pays où la température

trop élevée devient un obstacle à l'accroissement et à la multiplication des plantes ligneuses.

Parvenu au sommet de la seule tour qui soit encore debout, je vis que je n'étais pas seul, et que notre réunion aurait pu fournir à un autre Gérard le sujet d'un autre tableau des âges. Un vieillard, une jeune femme et deux adolescents constituaient ce groupe de curieux, auxquels j'adjoignis l'homme entre les deux âges, dont le front, déjà découvert, s'ombrage à demi de cheveux d'une couleur douteuse.

La vue dont on jouit de ce point élevé est admirable. Elle embrasse la moitié du département du Bas-Rhin et environ le tiers du grand-duché de Bade. Les Vosges ferment ce vaste horizon, et le Rhin, qui se subdivise à l'infini pour former une multitude d'îles boisées, laisse voir plus de vingt-cinq lieues de son cours. Un peu à droite s'étend la belle forêt de Haguenau; en face, et à une distance de quelques mille toises, s'élève le fort Louis, dont le nom figure avec honneur dans nos fastes militaires. Partout des clochers, partout des fermes et des maisons isolées, qui semblent unir les unes aux autres les nombreuses bourgades éparses dans la vaste plaine. Sur la rive droite l'œil découvre Rastadt, auquel s'attache une triste célébrité, et plus loin la capitale du pays de Bade, Carlsruhe, entouré de tous côtés par une belle forêt. Aux pieds du spectateur paraît Bade avec ses jolies maisons de campagne, et à mi-côte le château de la princesse Stéphanie. La vue s'égare à travers de jolies vallées, dont la plus connue est celle de Lichtenthal avec son village et son église gothique, contre laquelle s'appuie un vieux couvent. Autour de vous s'étend une chaîne de montagnes boisées d'un aspect pittoresque, dont les versans, soigneusement cultivés, sont couverts de vignobles, au milieu desquels le potiron montre l'or qui recouvre sa pulpe dédaignée du gastronome. Je ne me serais pas lassé de contempler ce magnifique spectacle, mais le soleil avait disparu

derrière les Vosges. Les objets devinrent de moins en moins distincts, tout s'effaça peu à peu. Les grandes ombres descendirent des montagnes, suivant l'expression du chantre de Mantoue, et il ne me restait plus qu'à rentrer dans les murs de Bade, où m'attendaient un bain d'eau thermale et le souper de l'hôtel.

Je m'étais promis de revoir au lever du soleil le tableau que j'avais admiré à son coucher; je tins parole dès le lendemain, et quoique le brouillard couvrit la vallée à ne pas y voir à dix pas, je m'aventurai *in excelsis*, et j'eus à me louer de cette résolution, qui me permit d'admirer l'un des plus curieux phénomènes de la nature.

A peine m'étais-je élevé de quelques cents mètres au-dessus de Bade, que j'avais laissé le brouillard à mes pieds, j'apercevais un ciel d'une pureté parfaite. Le soleil se jouait à travers les arbres de la forêt, et le chant des oiseaux annonçait son action vivifiante. J'atteignis le vieux *Burg* et me hâtai de monter au faite de la haute tour. Cette fois je m'y trouvais seul; je hasardai un coup d'œil sur la vallée du Rhin : elle était devenue invisible.

La belle vue d'hier a disparu. Un océan de nuages pèse sur la plaine, et c'est un océan aux vagues immobiles. Elles se pressent, se confondent et semblent réciproquement se gêner. On les voit ceindre étroitement la base des montagnes, s'enfoncer dans les vallées, s'emparer des gorges et des moindres anfractuosités. Tout est envahi ! On dirait que l'habitant de la vallée ne doit plus jouir désormais d'un des plus grands bienfaits de la nature, et que ses yeux sont condamnés à ne plus voir qu'un jour douteux, qui ne sera ni l'obscurité, ni la lumière.

Le sommet des montagnes seul est libre, et le soleil les éclaire. Il brille sur les Vosges, qui de loin ressemblent à une longue suite de collines entourées par une inondation subite. Il m'échauffe de ses feux, et l'aigle qui plane au-

dessus de cette vaste scène de déluge ose seul en affronter l'éclatante majesté. Telles durent s'offrir aux yeux du dernier homme les vallées d'Arménie, quand il parvint à s'arrêter sur le mont Ararat, et que, la colère de Dieu étant satisfaite, le soleil reçut l'ordre d'éclairer de nouveau cette terre désolée. Mais je ne pouvais me faire une complète illusion, ni supporter un nouveau cataclysme; à mes pieds, sous cette épaisse couche de nuages, s'agitaient des êtres vivans, et mon oreille était sans cesse frappée de sons connus et qui m'arrivaient distincts. Le tic-tac du moulin, le bruit des chars, le cornet du bouvier, le son des cloches, me révélaient une terre habitée, et m'apprenaient que l'homme y accomplissait les deux principales conditions de son existence : le travail et la prière.

Mais tandis que j'admirais ce curieux spectacle, je pouvais déjà reconnaître qu'il s'était modifié. Les rayons du soleil, qui semblaient glisser sur cette masse brumeuse et seulement l'éclairer, la dilatent pourtant peu à peu. Le vent soulève les nuages et les chasse devant lui, en leur prêtant des formes bizarres et fantastiques. Ce sont des îles semées dans le vague de l'air, d'énormes cétaqués, des arbres géans, des hommes aux proportions colossales, des rochers et des montagnes flottantes. Ceux-ci s'élèvent avec majesté du milieu de la plaine, ceux-là glissent légèrement contre les versans des Vosges ou du Schwartzberg. Bientôt la masse entière s'émeut, s'atténue, et quelques parties du paysage de la vallée apparaissent à mes regards. Déjà plusieurs villages jouissent du bienfait de la lumière; mais, en se dissipant dans les airs, le brouillard en a troublé la pureté. De légers nuages ont gagné le zénith, et une bande de vapeurs blanchâtres plane au-dessus des monts. Le Rhin aux cent bras me montre son cours, la plaine ses nombreux villages séparés par des bois; pourtant ce paysage enchanteur est un paysage d'automne. J'aperçois dans l'air la brume qui ce soir pèsera sur

les villes, et j'achète le coup d'œil dont je jouis maintenant de la perte de la sérénité de ce ciel que j'admirais naguère. L'air est moins pur sur les monts, et ne l'est pas complètement dans la plaine. La nature vient de répartir la lumière d'une manière plus uniforme, et la moitié du jour verra les mortels lui rendre d'égales actions de grâces.

Je quittai mon observatoire et le château vers le milieu de la journée. Je fis le tour de la montagne du *Burg* et gagnai Éberstein; de là je descendis dans la vallée de Lichenthal, dans laquelle je m'enfonçai avec un plaisir toujours nouveau. La nature est riante et vigoureuse tout à la fois. Sans doute elle offre moins de contraste que la Suisse; mais elle semble avoir fait tout ce qui pouvait contribuer le plus à l'agrément des personnes destinées à l'habiter temporairement. Le paysage est éclatant de grâce et de fraîcheur, même en automne. Les eaux sont abondantes, non ces eaux tranquilles qui réfléchissent le saule de la rive, mais cette onde sans cesse brisée sur des rocs, qui tombe en nappes de cristal et s'échappe en flots d'écume. A chaque pas, dans ces beaux sites, le poète et le peintre trouvent à s'inspirer; nul lieu ne semble plus propre à enrichir un album d'esquisses ou d'impromptus, et l'homme le plus froid ne peut s'empêcher de remercier le Ciel de lui avoir donné des yeux pour admirer ces douces merveilles, et une bouche pour célébrer l'auteur de toutes choses qui les a créées.

Strasbourg, ce 20 Octobre 1833.

A. FÉE.

JOURNAL DE VOYAGE.

Le pont de Kehl.

C'est la France et l'Allemagne; le Rhin passe entre les deux nations, et le pont de bateaux les réunit. Vous vous tournez d'un côté, et vous saluez Strasbourg; de l'autre, et vous saluez le pays de Bade: les deux poteaux qui indiquent la frontière se touchent, les deux douaniers qui gardent respectivement les limites de leur nation peuvent se tendre la main, et l'on se demande, en voyant cela, s'il est possible que deux peuples se déclarent étrangers l'un à l'autre parce qu'un fleuve coule entre eux; s'il faut que nous soyons anti-Allemands de l'autre côté du Rhin, et de ce côté anti-Français? Oh non, non! la nature n'établit point de telles démarcations entre les hommes; la nature nous donne le Rhin pour que les bateaux de l'Alsace et ceux de l'Allemagne y naviguent paisiblement l'un auprès de l'autre; la nature nous donne les Pyrénées, pour qu'en les gravissant, chacun de leur côté, les Espagnols et les Français, se rencontrent à leur sommité. Les hommes seuls ont établi ces distinctions de pays, ces partages de montagnes et de rivières, ces rivalités et souvent ces haines de peuple à peuple. Vienné donc le temps, où toutes ces barrières seront brisées, où toutes ces jalousies mesquines se confondront dans l'amour du bien public, où tous les peuples, brisant les langes qui les retiennent encore, marcheront librement l'un au-devant de l'autre, et formeront ensemble cette grande et éternelle nation, ce grand tout qu'on appelle *humanité*. Alors, vraiment, il fera bon traverser ce beau fleuve du Rhin, et le voir s'étendre en avant, en arrière, aux rayons dorés du soleil, aux lueurs argentines du matin, comme une magnifique ceinture jetée entre deux grands pays, comme un lien de plus entre les hommes qui les habitent.

Aujourd'hui ce passage est encore triste. Vous ne voyez pas fuir sans un concours de pénibles réflexions ces murailles, ces maisons et ce sublime dôme de Strasbourg, surtout si, comme moi, vous laissez dans cette ville quelques cœurs dévoués, quelques amis, comme votre bonne étoile peut, en se montrant bien généreuse, vous en envoyer un ou deux dans la vie; quelques réunions de famille, quelques heures passées dans un modeste intérieur, avec un enfant que l'on garde sur ses genoux, une vieille bouteille de Meursault que l'on vide lentement, et des causeries que l'on tient encore plus à prolonger que la bouteille de Meursault. Donc cette route de Strasbourg à Kehl est longue et afflige l'âme quand on la fait avec tous ces souvenirs; ce pont de bateaux s'affaisse péniblement sous votre voiture, et quand vous êtes prêt à franchir la ligne de démarcation, la frontière, la limite badoise, ne voyez-vous pas ces vagues sombres et plaintives qui viennent se briser en gémissant contre le pont, et se retirent en gémissant, comme si elles vous disaient : adieu, adieu ! Oh, ce Rhin, ce magnifique, ce douloureux, ce puissant fleuve du Rhin, combien en a-t-il vu déjà de nos bons compatriotes qui voulaient avancer, et cependant s'attristaient de voir la voiture courir si vite, qui s'en allaient avec courage et résignation toucher le sol d'Allemagne, et cependant tournaient encore la tête vers la terre natale pour y arrêter une dernière fois leur regard, pour y trouver encore un parfum, pour y entendre encore le son d'une voix. Dites-moi, si le vieux dieu du Rhin voulait aussi se résoudre à publier ses mémoires, à commencer par Jules-César, et à finir par 1815 et Napoléon ! La bonne fortune pour l'éditeur, à supposer qu'il fit seulement un volume par siècle, et pour les secrétaires, à supposer, ce qui est bien probable, qu'il leur plût de broder quelque peu sur le texte.

Prenez honnêtement congé de ce vieux dieu du Rhin; saluez-le avec respect; si vous voyez sa tête blanche et sa

longue barbe sortir du fond des eaux, inclinez-vous. Quand il est de bonne humeur, son vaste fleuve est si beau, si argenté, si brillant; quand il se fâche, c'est une terrible chose. Ses vagues sont si noires et si grosses, il pourrait renverser d'une secousse ce pont qu'il a l'air de supporter patiemment, engloutir dans un de ses flots béans votre voiture, et vous noyer dans sa coupe d'écume, tandis que vous tendriez le bras, et que vous crieriez : *Strasbourg, Strasbourg!*

Maintenant trêve pour quelques heures aux vagues retours de l'âme, aux lourdes et mornes réflexions. Voici l'Allemagne, la brave, la joyeuse Allemagne. Il n'y a pas une heure que vous avez quitté la France, et vous pourriez croire que vous en êtes à cent lieues. Voici la poste de Kehl avec ses conducteurs qui font les importants, ses postillons à la veste jaune, qui se redressent avec tant de fierté sur leurs chevaux, parce qu'ils sont aussi des employés du gouvernement, par conséquent des êtres au-dessus de la classe du peuple. Ce pauvre peuple est bien jusqu'à présent le fils disgrâcié de la nature. Je ne sais si un jour il ne recouvrera pas ses droits et son héritage. Gare alors aux tuteurs infidèles qui en ont si mal usé! Voici encore, chose digne de remarque! l'hôtel par excellence de Kehl, celui devant lequel s'arrêtent toutes les diligences et où descendent tous les voyageurs. Là est la grande salle de réception, la nappe mise tout le jour; des gens qui en sont déjà au dessert quand les autres se mettent seulement à table; les uns qui jouent aux cartes, les autres qui fument. Là vous pouvez entendre à toute heure un singulier mélange de langues et d'opinions de toute espèce : des Anglais qui parlent du bill; des Français, de Louis-Philippe et de la révolution; des Allemands, de leurs grands-ducs; des postillons qui jurent; des officiers qui jurent encore plus haut; des servantes qui glapissent, des valets qui règlent les comptes, et des chevaux qui attendent à la porte et qui viennent de temps à autre

par un long hennissement prendre part aussi à la conversation. Dans un petit cabinet, au fond de la salle, là où un nuage de fumée de tabac sert de rideau, vous pouvez voir cinq ou six hommes et autant de femmes assis autour d'une table et jouant aux cartes, avec de grands verres de bière devant eux, et de larges pipes, qu'ils ne laissent guères reposer que le temps juste nécessaire pour dire : *cœur* ou *caro*, *roi* ou *valet*. Pendant ce temps le maître d'hôtel s'en va de table en table, donne la main à ses habitués, cause avec celui-ci, prend une prise avec celui-là, et a grand soin toujours de se montrer poli, prévenant, obséquieux, d'après une épaulette, une décoration, surtout d'après le vin que l'on boit et les mets que l'on s'est choisis. Je crois qu'un Téniers pourrait s'amuser beaucoup dans cette atmosphère de fumée, sur cette limite de deux nations, au milieu de toutes ces figures grotesques qui arrivent là du nord et du midi, avec une barbe de juif ou une perruque de docteur. Quant à ceux qui ne possèdent pas le spirituel et véridique pinceau du peintre flamand, le meilleur parti qu'ils aient à prendre, est de se plonger dans un coin de la chambre, et d'attendre patiemment que deux grosses bottes éperonnées viennent les avertir que la voiture est prête.

Cette fois il nous faut attendre quelques heures, grâce au soudain débordement de la Kinzig. La Kinzig est, si vous ne le savez, une rivière qui descend de la Forêt-Noire. Les habitants du Wurtemberg et du pays de Bade la chargent de bois, que la Kinzig apporte patiemment dans le Rhin. Mais vers l'hiver, quand les pluies de Décembre commencent à tomber, quand les montagnes se couvrent de neige, la douce et paisible rivière que vous voyiez naguères gazouiller si doucement entre son lit de fleurs, entre les collines boisées, entre les beaux vallons, s'enfle tout à coup, gronde, bouillonne, dévore ses bords, envahit la plaine et traverse la route, les champs, comme une bacchante échevelée, jusqu'à ce que sa fureur

aille se perdre dans les eaux du Rhin, qui la reçoit, le brave fleuve, comme un bon vieillard reçoit un enfant mutin, Depuis quelques jours la Kinzig a eu ses momens d'ivresse et a fait toutes ses folies; on raconte d'elle des crimes atroces qui la feraient passer en cour d'assises, pour peu que les fleuves et rivières eussent un jury. Déraciner des arbres, ébranler des maisons, faire d'un beau jardin une grande mare d'eau, tout cela ne sont que des jeux pour elle. Quand on la voit venir, on sonne le tocsin, et les pauvres laboureurs se hâtent de lui opposer une digue. Hier on ne pouvait la traverser ni à cheval, ni en bateaux; aujourd'hui cependant nous croyons pouvoir tenter le passage. Nous nous enfermons dans notre diligence; un homme monté sur un puissant cheval s'en va en avant, une large torche à la main, et nous voilà de rouler, non sans nous prendre au fond du cœur pour des héros. Il est bien convenu qu'en voyage rien n'est plus beau qu'une tempête, pourvu que cette tempête ne dérrange pas un de vos cheveux, un des plis de votre manteau, et que vous le regardiez paisiblement par une soupape de vaisseau ou le *wasistdas* d'une calèche. C'est ainsi que j'ai vu sur le lac de Genève des gens tout fiers d'un coup de vent qui faisait enfler les eaux, et bien décidés à raconter qu'ils avaient essuyé dans leur vie un orage épouvantable, un orage plus dangereux que tous ceux dont parle Mac-Carthy ou le capitaine Cook. Ainsi nous nous faisons une charmante scène de fantasmagorie avec cette torche flamboyante qui jetait une lueur sombre et rougeâtre sur les flots de la Kinzig, ces chevaux qui s'enfonçaient dans l'eau en regimbant, et cette voiture qui laissait derrière elle deux longs sillons d'écume. Chacun de nous était là le nez dans son manteau, la tête à la portière, jouissant de son courage, colorant son danger, bâissant son conte, et souriant par anticipation du visage effrayé de ses auditeurs, lorsque tout à coup (que Dieu protège notre faiblesse!) la voiture plonge dans la rivière

jusqu'au-dessus de l'essieu; les chevaux s'arrêtent, le vent souffle, la torche menace de s'éteindre, et alors un cri de terreur part de toutes les bouches; l'anxiété se peint sur tous les visages; l'angoisse serre tous les cœurs. Alors l'un songe à sa femme, l'autre à sa maison de campagne, celui-ci à son or, celui-là à ses beaux chevaux de Mecklembourg, un autre à la belle brasserie qu'il est en train de bâtir; très-peu, je crois à l'état de leur conscience, et tous sont atterrés de se voir si près de perdre ce qui leur tient si fort à cœur. Heureusement que nous n'étions tombés que dans une ornière, d'où nos chevaux, aiguillonnés par le fouet, finirent par nous tirer au bout de quelques minutes, après quoi nous avons voyagé sans encombre jusqu'à la royale ville de Stuttgart, et chacun de nous a pu se dire, en se couchant : mon Dieu, que j'ai été grand aujourd'hui! X. MARMIER.

État des Juifs en Allemagne.

Rien ne démontre mieux combien sont encore faibles les progrès de la raison dans ce royaume de Prusse, dont les frontières touchent les nôtres; rien ne témoigne de l'apathie qui y domine pour toute idée de liberté et même de tolérance, que le projet de loi sur les Juifs de la Prusse, dont parle le *Correspondant de Hambourg* dans l'un de ses récents numéros. Certes, si les Juifs seuls sont ici immolés à une stupide intolérance, c'est que leur petit nombre permet d'exercer impunément sur eux des iniquités qui seraient trop crier si elles s'appliquaient à la masse de la nation. Peuples de l'Europe! jugez de ce qu'on voudrait faire par ce qu'on fait réellement en 1833.

On partage d'abord les Juifs en *Juifs citoyens* et *Juifs protégés*. Nous passons sur les conditions imposées à cette dernière classe. Dans une prison obscure on marchande la

lumière; dans le pays du despotisme on vend la faculté de respirer.

Les Juifs citoyens sont : 1.^o exclus de toutes fonctions de l'État; ils peuvent devenir militaires, mais pas monter au-delà du grade de sergent! 2.^o L'acquisition de biens seigneuriaux ne leur confère pas les avantages qui y sont attachés, mais ne les dispense pas des devoirs que cette acquisition entraîne. 3.^o Enfin, un bien acquis par un Israélite ne peut qu'au bout de dix ans être grevé d'hypothèques.

Entre autres restrictions, le gouvernement défend formellement tout changement que les Israélites voudraient introduire dans leur Rituel. Ainsi, tandis qu'il est généralement admis que le culte est variable par sa nature, Sa Majesté prussienne veut même le *statu quo* dans la manière de prier Dieu pour la prospérité d'un gouvernement si paternel!

Les frais du culte israélite sont non-seulement à la charge des Israélites, mais on leur refuse l'appui nécessaire pour percevoir ce genre de contribution; par contre, les propriétaires juifs sont forcés de contribuer aux frais du culte chrétien. Les Juifs étrangers peuvent fréquenter les foires; mais quinze jours après la foire ils sont obligés de quitter le lieu où elle s'est tenue. Des Juifs baptisés qui rentrent dans la Synagogue, ou des Chrétiens qui se convertissent à la loi de Moïse, sont regardés comme Juifs étrangers.

On est péniblement affecté en parcourant ce factum de 64 paragraphes destinés à mettre l'arbitraire dans la loi. Ce n'est pas que dans ce dédale d'injustices il ne se trouve aussi quelques dispositions moins hostiles. Ainsi on exige du *Juif protégé* une réputation intacte, l'usage de la langue du pays, la pratique d'un état honorable; il doit s'abstenir de tout ce qui le distigue comme Juif, il doit avoir un nom de famille invariable. Enfin, surveillance pour ce qui a rapport à l'instruction de la jeunesse; encouragement à l'activité. Mais ce sont là des dispositions qu'une main amie a peut-être fait

entrer dans le projet de loi, à la suite d'articles d'une injustice révoltante, et qui dans tous les cas ne compensent pas ce que les exclusions précédentes ont de criant. Si l'on veut maintenir les Juifs dans l'ilotisme, qu'on les laisse devenir ce qu'ils peuvent. Au contraire, si on veut les régénérer, qu'on sache que le moyen le plus simple pour y parvenir, c'est de ne pas s'occuper d'eux en particulier. La liberté, l'égalité : voilà les moyens les plus simples, les plus naturels, et les seuls avoués par la raison et l'équité. J. CARRER.

Nécrologies.

MICHEL BEER.

On écrit de Berlin : « Les représentations qu'on vient de donner du *Paria* de Michel Beer, nous rappellent la mort de ce jeune poète, natif de Berlin. Cependant sur les planches on ne veut, à vrai dire, honorer les poètes allemands, ni de leur vivant, ni même après leur mort; car on les regarde comme quelque chose d'inutile pour un théâtre. Mais il s'élève quelquefois un sentiment mêlé de bienséance et de pudeur, et l'on représente, le jour même de la mort d'un poète ou peu après, l'une de ses pièces, soit pour montrer par là que cet auteur n'est pas resté tout-à-fait inconnu, soit pour contenter les fidèles, en donnant une espèce de fête sans pompe en l'honneur du défunt. C'est ainsi qu'en représentant ses *Chasseurs*, on se souvenait d'Iffland, et qu'après la mort de Goethe on joua *Götz de Berlichingen*, pour montrer qu'au théâtre de la cour à Berlin aussi on n'ignorait pas entièrement tout ce que le conseiller privé à la cour de Saxe-Weimar avait fait pour le théâtre allemand.

« La famille de Beer est domiciliée ici; mais le poète mourut à Munich, attaqué si subitement d'une fièvre nerveuse, que deux frères, qui accoururent pour le soigner, ne le

trouvèrent plus en vie. Il était poète de cœur et d'âme, et, ce qui est fort rare, les grandes richesses que la naissance lui avait données, il les estimait peu auprès de la muse. Le *Paria* surtout conservera la mémoire de Beer sur les théâtres, quoiqu'ils lui eussent fait l'accueil le plus favorable quand il donna au public sa tragédie de *Struensee*.

« Beer, dont on vante le caractère bienfaisant pendant sa vie, a employé sa fortune considérable à fonder plusieurs établissemens de charité. » *(Morgenblatt.)*

THÉOPHILE-JACQUES PLANK.

Le 31 Août dernier est mort à Göttingue, après une courte maladie, le vénérable doyen de la faculté de théologie, le conseiller de consistoire supérieur, surintendant général et abbé de Borsfeld, le D.^r Théophile-Jacques Plank, âgé de 82 ans, dont il avait passé 49 au service de cette université. Sa fin a été douce et paisible comme sa vie. L'université a perdu en lui un de ses professeurs les plus célèbres et les plus actifs, la science un de ses amis les plus zélés, l'Eglise un théologien qui n'a pas été l'objet seulement de la vénération de ses coréligionnaires. *(Göttingische Anzeigen.)*

TRADUCTIONS.

LE SOMMEIL.

Traduit d'Uhland.

— Quels doux chants et quelle voix légère
Soudain m'empêchent de dormir !
Écoute, regarde, ma mère,
Qui donc si tard peut nous venir ?

— Je ne puis rien voir, rien entendre;
Oh, par pitié! repose toi.
Hélas! qui pourrions-nous attendre?
Mon pauvre enfant, dors près de moi.

— Ce n'est pas une voix mortelle
Dont j'ai cru distinguer le bruit:
C'est l'ange des cieux qui m'appelle,
Adieu, ma mère, bonne nuit!

AMOUR.

Traduit d'Uhland.

Chaque soir je prends le chemin
Qui passe devant sa demeure;
Elle me voit de son jardin,
Nous n'avons point indiqué d'heure,
Mais nous viendrons encor demain.

Je ne sais comment au vallon
Je pris un baiser sur sa bouche;
Elle ne dit pas oui, pas non;
Depuis quand sa lèvre me touche,
Nous laissons faire; car c'est bon,

L'air léger caresse la fleur,
Et la rosée en fait de même,
Sans lui parler de leur bonheur;
Ainsi moi je l'aime, elle m'aime,
Mais sans le dire, au fond du cœur.

LE BON CAMARADE.

Traduit d'Uhland.

J'avais un camarade ardent, brave et fidèle,
Sans égal au bivac comme dans les combats,
La trompette a sonné, le tambour nous appelle,
Nous marchons à la fois, tous deux du même pas.

Nous entendons siffler la balle meurtrière;
A qui s'adresse-t-elle? Est-ce à nous? est-ce à toi?
Hélas! elle a frappé mon compagnon, mon frère,
Qui s'affaiblit, chancelle et tombe devant moi.

Il veut serrer ma main, et je la lui présente;
Mais faible, il ne peut pas long-temps la soutenir,
Adieu donc, me dit-il d'une voie défaillante,
Reste mon compagnon dans la vie à venir.

X. MARMIER.



Bulletin bibliographique.

LITTÉRATURE.

Mon Porte-feuille, ou Papiers détachés sur des sujets politiques et littéraires, par le *marquis de Salvo*. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1834. Prix : 5 fr.

Le *Porte-feuille* de M. de Salvo contient plusieurs pièces détachées, dont quelques-unes concernent l'Allemagne, dont quelques autres, sans avoir ce pays pour sujet principal, contiennent des remarques sur son état social ou politique : c'est ce qui nous engage à en dire quelques mots dans cette *Revue*.

L'auteur, Sicilien de naissance, a visité avec un esprit observateur la plupart des contrées les plus importantes de l'Europe. Il a déposé dans ce volume, ainsi que dans quelques autres ouvrages publiés précédemment, les résultats de ses observations, le fruit de ses méditations et de ses voyages.

M. de Salvo nous paraît avoir saisi fort bien le caractère distinctif et les différences de l'ancien empire d'Allemagne, de la confédération du Rhin et de la confédération germanique, telle qu'elle se trouve organisée aujourd'hui.

« L'ancienne constitution allemande, dit-il, était une constitution d'empire toute féodale, toute germanique; elle portait l'empreinte du moyen âge avec les variantes du traité de Westphalie; la constitution de la ligue rhénane, donnée par Napoléon, n'était autre chose qu'un code militaire qui rendait les princes absolus envers leurs États, dévots et sujets envers le protecteur; celle du congrès de Vienne est une constitution des États où entrent à peine les anciens élémens féodaux. »

Ailleurs, développant la même idée, il oppose l'ancien empire à la confédération d'aujourd'hui :

« La constitution générale de l'ancien empire germanique, purement aristocratique, tirait sa force de son unité. Son objet

principal était de régler les droits du chef de l'empire, de surveiller les prérogatives que lui donnait son origine, de décider les grandes questions de vasselage et les controverses de juridiction; les masses y entraient pour très-peu de chose: ainsi on peut dire que les peuples, à l'exception de quelques villes, n'étaient point représentés. Le congrès de Vienne changea la nature et la forme des anciennes institutions; il individualisa les différents royaumes en les faisant constituer séparément. Le corps germanique devint par là-même une réunion d'États représentés; et cette grande famille des peuples allemands, formant proprement l'empire, se trouva classée avec une existence politique propre à chaque peuple, et entièrement différente de celle qui existait avant la révolution française. Ce changement doit être considéré comme immense pour l'action morale d'une nation appelée à connaître, discuter et prononcer sur ses propres intérêts: voilà pourquoi l'on envisage maintenant l'union des princes et des souverains à la diète, non plus comme les représentants des suzerainetés féodales de l'ancien empire, mais comme ceux de leurs peuples et des États sur lesquels ils exercent leurs droits légitimes; considération qui donne à cette auguste assemblée un caractère qui, loin d'être absolu, ne doit être considéré que comme une investiture du nouveau Droit public de l'Allemagne.»

C'est un fait incontestable qu'en Allemagne la féodalité, bannie du Droit public, a été reléguée dans le domaine du Droit privé, ou, comme s'exprime M. de Salvo, qu'en laissant intacte *la féodalité de la propriété*, on a supprimé *l'ancienne partie féodale représentative de l'Allemagne*. Il est certain que les princes allemands ne font plus partie de la diète comme seigneurs et propriétaires féodaux de leurs sujets et de leurs domaines; mais qu'ils y envoient des ministres pour représenter, non leurs personnes et leurs volontés particulières, mais les intérêts des États dont ils sont les chefs. Et alors se présente une question que M. de Salvo n'a point examinée, et qui a néanmoins été agitée dans les chambres de plusieurs États constitutionnels de l'Allemagne, celle de savoir si ces chambres peuvent exercer quelque influence et quelque contrôle sur les envoyés qui représentent à la diète, non les

princes seulement, mais les États, c'est-à-dire l'ensemble de leurs pouvoirs politiques. Nous pensons qu'il y a une influence indirecte des chambres, qui n'est pas moins réelle pour n'être pas écrite comme un droit dans la constitution, qui s'exerce de fait dans une certaine mesure, et qui peut seule être admise dans l'organisation actuelle de l'Allemagne.

La confédération germanique rappelle les projets récemment remis sur le tapis d'une confédération italienne. L'auteur, en sa qualité d'Italien, était fort à même de juger des difficultés d'un tel projet; voici les rapprochemens qu'il fait entre l'Allemagne et l'Italie:

« On a souvent présenté la confédération germanique pour modèle à une confédération italienne; mais ces deux pays ont, par leur caractère, une divergence si prononcée et si évidente, qu'il suffit de réfléchir sur leur nature et leur organisation politique, pour voir qu'il y a incompatibilité de causes, et par conséquent impossibilité d'obtenir les mêmes effets. En Allemagne, tout est allemand et marche avec les mêmes intérêts; en Italie, il y a une puissance centrale, qui souvent ne peut pas se mêler à la politique des autres États sans présenter une influence ecclésiastique, dont les vues ne sauraient s'accorder toujours avec les principes et l'attitude des autres gouvernemens; une autre a des intérêts marquans hors de l'Italie, et doit donner à ses possessions au-delà des Alpes une allure qui puisse sympathiser avec les autres États. Les royaumes des deux extrémités de la péninsule diffèrent, dans leur point de vue politique, par les intérêts mêmes de leur localité: l'un est exposé à tout, l'autre est à l'abri de tout; l'un doit être toujours en sentinelle, l'autre peut jouir sans craindre; ses ports, la fertilité de son sol, ses limites lui assurent prospérité et confiance. Ainsi, en Italie, chaque royaume peut jouer son rôle isolément, et si même on parvenait à surmonter les difficultés, à réunir les puissances qui ont toutes des considérations individuelles à garder, plus fortes que des intérêts communs, leur confédération ne pourrait avoir ni la même marche, ni le même objet. »

M. de Salvo a très-bien saisi le caractère religieux de l'Allemagne:

« Nulle part, dit-il, la vue d'un clocher, l'aspect d'un temple, ne produit autant d'effet, n'inspire autant de respect, ne parle plus à l'imagination qu'en Allemagne. On peut dire que son histoire est en grande partie déposée dans ces voûtes tristes et rebâtées de ses cathédrales; et les révolutions, de quelque nature qu'elles aient été, n'ont porté aucune atteinte à ces monumens de l'ancienne civilisation, qui sont devenus les dépositaires des vicissitudes du christianisme, marquant par leurs ornemens ou leur simplicité, par leurs richesses ou les arts qui les décorent, les changemens et l'époque de leur importance.

« La sécularisation de certains évêchés en Allemagne n'a eu aucune mauvaise influence sur l'esprit du bas peuple; cette mesure a changé en partie l'organisation politique de quelques États, mais n'a pas touché à ce qui regarde le culte. Les curés en Allemagne, il faut l'avouer, sont très-instruits, et ont du pouvoir sur le bas peuple, non pour l'influencer dans sa conduite politique comme en Espagne et en Portugal, en se servant de la religion comme d'un instrument pour allumer les passions, exalter les esprits, les faire servir à former des complots, et renverser l'ordre pour s'assurer une puissance morale et une force d'opposition; mais pour tout ce qui a rapport aux devoirs religieux, à la morale publique et aux mœurs des familles. Les curés catholiques sont plus instruits que partout ailleurs, et la raison en est simple : comme ils sont toujours vis-à-vis des curés protestans sans cesse occupés à analyser et à raisonner, ils ne veulent pas leur céder en instruction ni en bon exemple. »

Il est un autre culte, une autre religion, fortement empreinte dans le caractère allemand, le culte du passé, la religion de l'histoire. Nous empruntons encore à M. le marquis de Salvo quelques-uns des passages où il relève ce trait caractéristique; le lecteur dégagera aisément de l'expression d'un sentiment si respectable les préjugés nobiliaires que l'auteur laisse percer par-ci par-là, et dont nous ne lisons plus l'aveu qu'avec surprise, nous autres enfans de la France, amoureux d'égalité, plébéiens impénitens :

« Les peuples allemands tiennent à leurs ducs, à leurs unificatrices, à leurs fêtes, comme à une propriété précieuse; ils ont

une pudeur historique qui les sauve du désir d'un bouleversement, et le sentiment de renverser leur est aussi odieux qu'il était cher à leurs voisins. Ils paraissent inféodés à leur histoire. Les chroniques de leur existence sociale ont sur eux un pouvoir de tradition qui exerce son influence sur les idées des masses, pour leur faire chérir et respecter les mœurs de leurs ancêtres et les imiter : ainsi, bien loin de flétrir leurs annales en exhumant les cadavres de leurs monarques, en rappelant, comme tant d'autres, les crimes, les débauches, les excès de ceux qui les ont gouvernés, ou de ceux qui ont agité leur patrie, ils aiment à se vanter de la chevalerie de leurs princes, à réveiller toutes les idées historiques des anciennes maisons d'Allemagne; et lorsque la voix de leur souverain se fait entendre, ils croient encore devoir suivre leurs chefs comme faisaient leurs ancêtres, regardant les châteaux et les palais comme les sanctuaires du commandement et de la suprématie. Les titres de prince, de duc, de comte, etc., exercent un pouvoir d'habitude sur l'éducation publique du peuple allemand; et jusqu'aux chevaux bien enharnachés, aux livrées brillantes, ne laissent pas que d'avoir aussi un certain effet sur les masses.

« Dans plusieurs contrées la noblesse s'use sous chaque dynastie, et ne se transmet pas comme un héritage sacré qu'on doit perpétuer jusqu'à ses descendants les plus éloignés. Chaque règne voit d'illustres familles briller ou s'éteindre tout à coup, sans qu'on sache quel est le vent mystérieux qui a soufflé sur ces grandes flammes. Dans les autres pays les mésalliances qui s'infiltrèrent peu à peu dans les veines des grandes maisons, corrompent la pureté de leur sang; la raison en est simple. Les autres pays ont été envahis, conquis, et ont pour ainsi dire complètement changé leur nature primitive; ceux qui se sont établis en conquérants, ont remplacé la noblesse et les premières races du pays. Les Allemands sont restés Allemands; ils ont colonisé des nations entières, et leur ont donné des princes, mais les leurs n'ont pas été remplacés. En Allemagne, le fils, s'il déroge, craindra le mécontentement de son père, et gardera pur et sans tache le nom de ses aïeux; aussi voyez l'admirable spectacle que cette contrée donne à l'Europe dans ce siècle de mépris et de négation.

« La vieille noblesse germanique, la race des hommes libres qui conduisit le monde en s'asseyant à la fois sur les deux plus grands trônes de la terre, celui de l'empereur et celui du pape; cette race qui donna Charlemagne à la France, n'a plus mission maintenant de doter l'Europe d'une civilisation nouvelle, mais de la doter de ses rois. Autrefois elle a donné des princes à la France; maintenant ils règnent en Angleterre, en Belgique, en Italie, et bientôt elle a fini la génération européenne, en envoyant un de ses fils placer son trône sur la tribune de Démosthènes, et sa religion sur les autels du Parthénon. En Allemagne on comprend encore la puissance de ce qu'on est convenu d'appeler dédaigneusement des parchemins, et l'on peut se livrer, sans craindre le ridicule, à sa vénération pour les grands seigneurs et tout ce qui regarde l'aristocratie; d'ailleurs le respect dont on l'entoure n'est qu'un hommage naturel rendu au courage, au génie, au vrai patriotisme, à la vertu. Le contrat entre les rois et les peuples n'est pas sur le point d'être rompu sur cette terre de loyauté et de dévouement. Les Allemands savent encore que jeter de la boue sur leur noblesse, c'est la jeter sur la patrie, parce que sa considération a été acquise en combattant pour le pays sur tous les champs de bataille où l'avidité des conquérans a appelé la valeur germanique, depuis Varus jusqu'à Napoléon. Les titres ne sont point chose vaine et légère en Allemagne: on ne les jette pas, comme dans quelque autre pays, sur les genoux d'une maîtresse ou d'un favori; on est noble de droit, ou on ne l'est point; et ce droit n'a point cessé d'être digne et vénérable, parce qu'il n'a jamais été mal employé.

« Les familles allemandes gardent avec un soin vraiment religieux les documens qui constatent l'origine pure et sans mélange, qui leur permet de prendre le titre de maison chapitrale; et il me semble que c'est une chose bien digne de louange que cette persévérance à conserver l'héritage de gloire de ses pères, quand on ne le souille point soi-même. Ce n'est pas de l'orgueil ou de la morgue, c'est seulement de la piété filiale.»

Manuel de l'Histoire de la littérature nationale allemande,
par *Aug. Koberstein*, traduit par *X. Marmier*. Paris et
Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1834. Prix : 5 fr.

La littérature est l'ensemble des différentes formes sous lesquelles se produit la pensée écrite. Ainsi chaque auteur met dans ses compositions ce qu'il pense et ce qu'il sent; il y laisse l'empreinte de sa personnalité; ainsi les ouvrages sortis d'un même peuple offrent le tableau fidèle de la vie physique, intellectuelle et morale de ce peuple, en d'autres termes, de son individualité nationale; ainsi la réunion des chefs-d'œuvre anciens et modernes présente l'image de l'esprit humain tout entier. Nous pouvons donc saisir, dans la littérature, la pensée aux diverses époques de son développement, la pensée déployant toutes ses forces, étalant toutes ses richesses.

Expression mobile de l'état des sociétés, la littérature naît, grandit et décroît avec les peuples, subissant l'influence des temps, des climats, des institutions et des mœurs. Les lois et les croyances d'une nation, ses révolutions, ses guerres, ses relations avec l'étranger, exercent une action permanente sur son système littéraire, et les produits de ce système réagissent puissamment à leur tour sur l'ordre social. D'où il suit qu'il n'est pas permis de séparer, en les étudiant, deux choses qui, dans la réalité, ne se séparent jamais, la littérature et l'histoire. Pour comprendre et apprécier les créations du génie, il faut les rapporter à l'époque qui les vit naître; il faut suivre, à travers les siècles, les progrès de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie et des autres parties de l'art d'écrire.

Jamais on n'a reconnu plus généralement que de nos jours la nécessité de faire marcher de front l'étude des lettres et celle de l'histoire civile. Ces deux études, qui se touchent par tous les points, doivent désormais se développer sur deux lignes parallèles, et se servir de commentaire l'une à l'autre. Aussi, que d'histoires littéraires publiées depuis un demi-siècle ! L'Allemagne a surtout été très-féconde en ouvrages de ce genre. La *Nouvelle Revue germanique* en a déjà annoncé un grand nombre avec de justes éloges. L'his-

toire de la littérature allemande, par Koberstein, doit être rangée parmi les plus estimées. Justesse du coup d'œil, exposition méthodique, style rapide et précis, telles sont les qualités de ce résumé, qui renferme beaucoup de science en peu de pages.

L'auteur remonte jusqu'au berceau des nations germaniques, et descend jusqu'à nos jours, embrassant une durée de plus de vingt siècles, qu'il divise en sept périodes. Ce ne fut guère que dans la dernière, c'est-à-dire à partir du dix-huitième siècle, que se forma en Allemagne une littérature vraiment nationale. Cependant on suit avec intérêt, dans les six périodes précédentes, la marche lentement progressive de l'esprit germanique.

La première s'étend depuis les temps les plus anciens jusqu'à Charlemagne (768). Partis des bords de la mer Caspienne, les Germains s'étaient établis entre le Danube, le Rhin et l'Océan. Dès-lors ils avaient une poésie populaire. Tacite, qui a si bien dépeint leurs mœurs, nous donne une haute idée de leurs *barðits* ou chants guerriers.

Retranchés dans leurs contrées sauvages, les Germains échappèrent à la domination romaine, attendant que la succession de l'empire s'ouvrit pour en prendre leur part. On sait que cette part fut assez belle : après la chute de Rome, la Germanie déborda sur l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre. Enfin, personnifiée en Charlemagne, elle eut à son tour un empire et des césars.

Là commence la seconde période, qui va jusqu'à l'avènement de la maison des Hohenstauffen (1137). Charlemagne fit recueillir les chansons populaires des anciens Germains, rédigea une grammaire de la langue germanique, et ne négligea rien pour encourager ses compatriotes à se faire une littérature nationale. Peu de temps après naquit la nation allemande proprement dite. Le traité de Verdun (843) remit chaque peuple à sa place, et sépara ce que le génie de Charlemagne avait forcément réuni. Alors la Germanie rentra, pour ainsi dire, en elle-même; mais elle laissait du sang germanique dans les veines de presque tous les peuples européens. Les monumens poétiques de cette seconde période sont en assez grand nombre.

La troisième se prolonge jusqu'à la fondation des premières universités allemandes, vers le milieu du quatorzième siècle. On

ne cultive pas encore la prose ; mais les croisades et le goût de la chevalerie vont faire prendre un nouvel essor à la poésie. On imite les épopées héroïques des Francs, des Normands, des Bretons et des Provençaux. Les poètes allemands exploitent aussi des chroniques nationales, parmi lesquelles il faut citer les *Nibelungen*. Les chants populaires sont plus en faveur que jamais, et les *Minnesänger* ou troubadours allemands excitent un enthousiasme général.

La période suivante s'étend jusqu'à la réforme de Luther, au commencement du seizième siècle. Avec la renaissance des études classiques coïncide la décadence de la poésie nationale. Mais les universités sèment pour l'avenir. Deux inventions inappréciables, la fabrication du papier et l'imprimerie, répandront bientôt la science dans toutes les classes. Déjà les représentations de mystères introduites en Allemagne y font naître le goût de la poésie dramatique, déjà la prose allemande commence à prendre faveur.

La cinquième période embrasse l'espace compris entre Luther et le dix-septième siècle. La réforme religieuse fut le résultat des études classiques et théologiques de l'époque précédente. Le mouvement intellectuel imprimé à l'Allemagne par les premiers réformateurs fit faire de grands progrès à la prose, mais laissa long-temps encore languir la poésie.

La sixième période, qui se termine au milieu du dix-huitième siècle, fit luire l'aurore de la littérature moderne des Allemands. Alors Opitz et son école créèrent une poésie nouvelle, tandis que les écrits de deux grands philosophes, Wolf et Thomasius, exerçaient sur la prose une salutaire influence.

Nous nous arrêtons à la septième et dernière période. Les grands écrivains se présentent en foule, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les lecteurs à l'ouvrage de M. Koberstein, qui a consacré le tiers de son Manuel à cette période si féconde en chefs-d'œuvre.

Remercions M. X. Marmier, dont la plume élégante et facile a mis à la portée des lecteurs français un ouvrage qui manquait à notre littérature. M. Koberstein n'a conduit son histoire que jusqu'à l'année 1812. Le traducteur, dans une préface qui joint l'intérêt à la solidité, a présenté le tableau de la littérature allemande depuis cette époque jusqu'à nos jours.

L. D.

HISTOIRE.

Jaymes Alfonso el Barbudo, esquisses de Valence et de Murcie; Madrid, Lisbonne et les réfugiés constitutionnels à Londres. Deuxième et troisième parties des Esquisses sur l'Espagne de M. Huber. Prix : 11 fr.

M. Huber ne s'est pas lassé de nous parler de l'Espagne, et à notre tour nous ne nous sommes pas lassés de le lire. C'est qu'indépendamment de l'intérêt toujours croissant qu'inspire cette malheureuse péninsule ibérique, il y a dans la manière de M. Huber quelque chose qui attache tout d'abord; on voit qu'il esquisse l'Espagne par pitié en quelque sorte, parce qu'il l'aime, parce qu'il se souvient d'elle avec regrets, avec reconnaissance peut-être. Je ne serais pas éloigné de croire que M. Huber a quelque bonne raison de jeune homme pour aimer l'Espagne; car il y a été jeune homme, et nulle terre mieux que l'Espagne n'est fertile en bonnes raisons de ce genre. Quoi qu'il en soit, je lui sais gré de nous peindre ses jeunes filles d'ultra les Pyrénées, non pas toutes comme des échevelées de roman moderne, nous ne sommes que trop habitués en France aux Espagnoles à poignards et à tragiques fureurs; cela court les rues aujourd'hui; et sans nier qu'il n'y ait là-dedans de la couleur locale, je ne suis pas fâché pour mon compte de rencontrer aussi parfois une Espagnole douce, modeste et sentimentale presque comme une Allemande, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait.

Puis M. Huber nous peint consciencieusement la partie la plus morale de la vie intime d'Espagne, ces prolétaires espagnols que nous nous représentons trop souvent comme de fanatiques assassins, des sacripans à tuer père et mère sur l'ordre d'un moine. Et puisque je parle de moine, je rendrai grâce aussi à M. Huber de ne leur avoir pas mis à tous un crucifix dans la main gauche et un long stylet dans la droite; cela fût mieux allé sans doute à nos préjugés classiques; mais M. Huber écrit sans préjugé, il laisse même deviner que cet empire intime des moines sur la classe pauvre d'Espagne, n'est pas si immoral qu'on veut

bien le dire partout. Et, en effet, pour être si puissans sur les prolétaires, vivant avec eux comme ils le font, les révérends pères doivent être en général d'assez bonnes gens; car scélérats, ils lasseraient bien vite leurs chers amis, et il n'est pas donné à tout le monde, seulement parce qu'on a un froc au lieu d'un habit court, d'être assez adroit hypocrite pour se masquer toujours et partout.

Reste donc la question politique. Mais ici encore on peut se demander, si le peuple est antilibéral par la faute des moines, ou si les moines sont antilibéraux par la faute du peuple; en un mot, si moines et peuple ne font pas un en Espagne?

Que dans les pays où le clergé vit à part, ne se montrant que sur ses cothurnes, comme un Mentor et non comme un camarade, à l'église et non au cabaret; que dans ces pays on regarde volontiers le clergé comme une petite nation au milieu de la grande; rien de mieux: là il est une aristocratie; mais en Espagne le clergé est essentiellement démocratique, il rit, il boit, il chante, il danse même avec le peuple; il n'a pas un sou qu'il ne partage avec lui, non pas seulement en lui faisant l'aumône, mais en s'associant avec lui pour le commerce et pour la guerre, pour la contrebande et pour l'insurrection.

Ce que je viens de dire du clergé, s'applique à peu près à toutes les autres classes de la société en Espagne. S'il est un pays où la démocratie coule à pleins bords, c'est celui-là; les privilèges même y sont démocratiques, en ce sens que c'est le peuple pauvre qui en jouit le plus. Ainsi le privilège de la noblesse, qui nous choque tant nous autres bourgeois de France, agréera en Espagne au plus déguenillé des paysans; car il a peut-être un *don* héréditaire devant son nom de paysan, et un vieil écusson sculpté devant sa chaumière délabrée. Enfin, l'Espagne est une terre d'égalité, le mendiant y coudoie fièrement le millionnaire, et le millionnaire tope bravement dans la main sale du pauvre. Que voulez-vous faire avec vos théories françaises de liberté et d'égalité dans un pays où tout le monde est libre et égal, tout le monde, excepté peut-être les gens riches, ceux qui ailleurs passent pour les oppresseurs, et qui là-bas sont les seuls opprimés.

Mais revenons à M. Huber. Comme dans la première partie

de ses *Esquisses*, déjà traduite en français et analysée¹, il a donné à ses deux nouveaux livres une forme dramatique, ce n'est pas tout-à-fait un roman, et non plus tout-à-fait un voyage descriptif; mais cela tient des deux; puis, comme sa modestie ne lui a pas permis de se mettre lui-même en scène dans son ouvrage, il a choisi quelques personnages qu'il fait voyager à sa fantaisie: c'est tantôt un vieux curé de village, tantôt un brave contrebandier, quelquefois une brune et vive jeune fille, naïve señorita à la coquette mantille de soie noire, ou leste villageoise de la *huerta* de Valence avec son court jupon, son léger chapeau de paille et ses sandales à l'antique. Et dans tous ces voyages il y a un intérêt qui marche avec les voyageurs, un intérêt de roman, vif, soutenu, habilement calculé pour ne vous quitter qu'au bout du livre, soit que la jolie señorita coure le pays pour chercher la grâce de son amoureux, pauvre garçon, aussi *preste* à donner un coup de poignard qu'à danser le fandango; soit que l'honnête jeune fille de Valence grimpe les rochers pour aller trouver son frère le chef de brigands. Car dans cette curieuse Espagne on peut être une fort honnête jeune fille et avoir un frère ou un amant capitaine de bandits; on peut même être un fort honnête jeune homme et détrousser les passans sur le grand chemin du roi. Que voulez-vous! autres lieux, autres mœurs, vous vous pendriez dans votre boutique de Paris ou de Francfort, si vous appreniez que votre fille aime un voleur de grand chemin, ou que votre fils a maille à partir avec messieurs les gendarmes; en Espagne, au contraire, on en tire presque vanité, et l'on dit mon fils le capitaine de brigands, comme vous diriez mon fils le capitaine d'artillerie.

Ceci me rappelle que je voulais un peu gronder M. Huber pour ce vilain nom de *Räuber* (voleurs), qu'il donne aux braves *bandoleros* de la péninsule. En Espagne il n'y a pas de voleurs précisément, il y a des insurgés contre le gouvernement et les lois sociales, braves soldats qui tirent des coups de fusil aux soldats du roi, et pillent bien de temps en temps, il est vrai, les passans inoffensifs; mais quelle est l'armée belligérante qui ne pille un peu? Un autre grief que j'ai encore contre M. Huber,

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 309.

c'est qu'il prête toujours à ses héroïnes une grande haine et un grand dédain des étrangers, des Français surtout. Si les soupçons dont je parlais au commencement de cet article sont fondés, peut-être n'est-ce là de la part de M. Huber qu'une ingénieuse et modeste réticence ; car j'ai ouï dire qu'en Espagne comme par tout pays le titre d'étranger n'est pas absolument un crime aux yeux des belles, de quoi je les loue fort, car il faut de l'hospitalité.

L. L.

Geschichte der alten Deutschen, etc. : Histoire des Germains, et surtout des Francs, par *Conrad Mannert* ; première et deuxième parties. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1829 et 1832. Prix : 22 fr.

L'ouvrage que nous annonçons intéresse la France plus encore que l'Allemagne. M. Mannert s'occupe des Mérovingiens et des Carlovingiens, les deux races de rois étrangers qui ont gouverné notre patrie, et auxquelles succéda la dynastie nationale des Capétiens. Grâce aux études consciencieuses de l'historien allemand, un jour plus favorable se reflète sur quelques personnages que nos écrivains ont noircis de leurs plates et injustes déclamations. Ainsi cette Brunehaut (Brunihild), ordinairement représentée comme le rebut de l'humanité, comme un monstre hideux, quand on la connaît de plus près, quand on sait toutes les circonstances qui l'amènèrent insensiblement à tous ces forfaits, nous paraît moins odieuse et en quelque sorte excusable. L'auteur rapporte son histoire avec une sorte de prédilection, sans toutefois changer la vérité des faits, qu'il expose dans leur vrai jour et avec une rare impartialité.

Ludwig der Fromme : Louis le débonnaire, ou Histoire de la dissolution du grand empire des Francs, par *F. Funk*. Francfort-sur-le-Mein, chez Schmerber, 1832. Prix 6 fr.

Cet ouvrage fait pour ainsi dire suite au précédent. M. Funk a su, à force de talent dramatique, donner quelque vie à ce

règne sans énergie, sans vigueur, où les trophées de Charlemagne s'écroulèrent les uns après les autres, et où la majesté impériale fut dégradée aux yeux des peuples, après avoir jeté un si vif éclat dans la personne de l'illustre conquérant qui rétablit l'empire d'Occident. Il faut, de la part d'un auteur, du courage pour entreprendre une époque dont le nom seul répugne généralement aux lecteurs. Mais aussi c'est une grande preuve de talent, quand on réussit à la rendre intéressante ou du moins supportable. C'est ce qu'a fait M. Funk.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUINZIÈME VOLUME.

CINQUANTE-SEPT ET CINQUANTE-HUITIÈME NUMÉROS.

	Pages.
I. Études biographiques : IX. Novalis (Frédéric de Hardenberg)	1
II. Corrège, tragédie en cinq actes, par OEhlenschläger . . .	23
III. Régime municipal prussien, par M. de Savigny . . .	135
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Des soirées d'Allemagne.	161
Journal de voyage : Potsdam. Leipzig. Weimar. Iéna.	
<i>Au Thüringerwald. Rudolstadt. Cobourg. Stuttgart.</i> — Pensées traduites de Goethe . . .	173 — 180
V. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Vie d'Auguste Lafontaine, par J. G. Gruber . . .	181
Annales littéraires, statistiques et artistiques de Dorpat. Première livraison.	187
La Science de la police, d'après les principes de la justice, par R. Mohl, tomes I. ^{re} et II	191

CINQUANTE-NEUVIÈME ET SOIXANTIÈME NUMÉROS.

I. Études biographiques : X. Ch. F. D. Schubart.	193
II. Leçons sur l'histoire des cinquante dernières années, par le professeur Gans. Troisième et quatrième leçons . . .	218
III. Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi : Schelling (cinquième et dernier article)	252
IV. M. Schelling et M. Cousin : Fragmens philosophiques, par Victor Cousin.	277
V. Auguste-Guillaume de Schlegel, etc. (troisième article). . .	295

VI. <i>Nouvelles et Variétés :</i>		Pages.
Tony, scène de la révolution de Saint-Domingue		333
Une promenade à Bade, pendant l'automne de 1833.		356
Journal de voyage : Le pont de Kehl		370
État des Juifs en Allemagne		375
Nécrologies : Michel Beer ; Th. J. Plank		377
Traductions : Le Sommeil. Amour. Le bon camarade.		378
VII. <i>Bulletin bibliographique :</i>		
Mon Porte-feuille, ou Papiers détachés sur des sujets politiques et littéraires, par le marquis de Salvo.		381
Manuel de l'Histoire de la littérature nationale allemande, par A. Koberstein, traduit par X. Marmier.		387
<i>Jaymes Alfonso el Barbudo</i> , esquisses de Valence et de Murcie; Madrid, Lisbonne et les réfugiés constitutionnels à Londres. Deuxième et troisième parties des Esquisses sur l'Espagne de M. Huber.		390
Histoire des Germains, et surtout des Francs, par C. Mannert. Première et deuxième parties		393
Louis le débonnaire, ou Histoire de la dissolution du grand empire des Francs, par F. Funk		393



